Glen Cook

Soumettez-vous à la Nuit

Les Instrumentalités de la Nuit

Livre III tome deux

L'Atalante

Glen Cook

Soumettez-vous à la Nuit

L'Atalante

GLEN Cook

LES INSTRUMENTALITÉS DE LA NUIT

SOUMETTEZ-VOUS À LA NUIT
Tome II

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR FRANK REICHERT

L'ATALANTE
Nantes

22
Les Choisis. Le dieu blessé

Une migration massive était en train depuis l'Orient éloigné vers la rive la plus orientale de la mer Basse ; familles, clans et tribus décimées bravaient le cœur de l'hiver contre vents et marées. Quelque part, très loin, Celui-qui-marche-avec-le-vent était blessé et désorienté. Peut-être n'y aurait-il plus d'autres occasions de lui échapper.

Peu étaient bien reçus. Partout les ressources s'épuisaient. On assistait souvent à des batailles plus âpres que là où les Choisis restaient les guerriers esclaves du dieu de l'hiver.

L'empire de Tsistimed le Doré faisait exception. Les réfugiés y étaient bien accueillis s'ils consentaient à devenir ses sujets, tant avaient été cruelles les pertes de l'empire lors de sa bataille contre Kharoulke.

Tsistimed bouillait sans interruption. Ses proches craignaient de le voir succomber d'une apoplexie à la suite d'une crise trop aiguë de fureur. Les Ghargarliciens ripostaient. Ils avaient repris plusieurs villes dont les nomades avaient abattu les murailles. Le khaïfat de Qasr al-Zed restait rebelle il récusait toutes les ambassades et exécutait les marchands et artisans pris en flagrant délit de reconnaissance.

Jamais Tsistimed n'avait rencontré autant de difficultés. Il vitupéra contre ses commandants comme un enfant gâté, jusqu'au moment où les plus réfléchis commencèrent à se demander s'il n'était pas temps de décider de celui de ses fils qui lui succéderait.

L'hiver, toutefois, est une période consacrée au repos et au rétablissement. Tsistimed lui-même devrait attendre la fin de la saison. Il reprit contact avec la réalité.

Il était déjà passé par là naguère, encore que sur une plus petite échelle. Temps et patience étaient les seuls palliatifs. Il pouvait attendre la naissance d'une nouvelle génération de combattants. D'ici là, d'ex-adversaires boucheraient les trous dans ses rangs. Les ancêtres de la plupart de ses guerriers avaient compté parmi ses ennemis.

Les réfugiés y consentaient volontiers. Ils étaient trop affamés pour nourrir des scrupules.

Une montagne de glace se détacha de la rive méridionale de l'est de l'Andoray, arrachée à la banquise par les féroces marées qui roulaient d'un rivage à l'autre du détroit de l'Ormo. En glissant, l'iceberg dénuda des arpents de plage rocheuse. Le crapaud monstrueux y grimpa en rampant il ressemblait davantage, à présent, à une transition à deux pattes entre têtard et crapaud adulte. Le dieu atrophié resta allongé là sans bouger pendant plus d'un mois, pratiquement dépouillé de toutes ses forces.

Kharoulke avait échappé à la mer. Poursuivre son existence restait problématique. Il tirait son énergie de l'éther à peu près au même rythme qu'il la consommait pour rester en vie.

Des dards de fer plaqués d'argent continuaient de s'activer en lui et d'y répandre leur poison.

Le meilleur atout de Kharoulke restait sa masse. Il mettrait une éternité à périr, même en d'aussi noires circonstances.

De moindres Instrumentalités – suffisamment vives et intelligentes – se pointèrent en crissant et entreprirent de trancher des croupières dans la chair ignoble du dieu. Les petits mangeant le gros plutôt que l'inverse. Coutumier dans le monde du milieu, mais inouï jusque-là dans celui de la Nuit.

Farouchement engagé dans sa résistance contre l'ultime étreinte, Kharoulke noua une relation de plus en plus étroite avec ce moment du temps qui voyait se dérouler son terrible combat. Un fragment de sa conscience, alors qu'il était ainsi tétanisé et obnubilé, s'ouvrit aux événements qui se produisaient dans le présent de ce monde précis.

Il sentait bouger ses ennemis. Pouvait suivre leurs mouvements. Mais il n'avait pas le pouvoir d'agir. Il ressentait à peu près ce qu'éprouve un homme enterré vivant.

Il n'avançait guère dans son rétablissement. Et, parce que le temps participait à une inéluctable progression, l'été viendrait.

La chaleur, même celle d'un dégel superficiel, n'est jamais l'amie d'un dieu de l'hiver.

23
Lucidie. Shamramdi

La Montagne honora Ambel le martyr en le défendant dans les bouges de Shamramdi. Il buvait dans des tavernes appartenant à des chaldaréens d'Antast, pour qui la consommation du vin n'est pas un péché, et dont les clients étaient pour la plupart des pécheurs pramans déguisés. Il fréquentait des bordels de haut et bas étage, vice auquel il ne s'était jamais adonné, même dans sa jeunesse. C'était un homme marié…

En vérité, il n'avait pas la première idée de ce qu'était devenue cette femme. Il ne l'avait pas revue depuis sa dernière visite autorisée à al-Qarn, bien des années plus tôt. Ses agents d'al-Minphet ne lui en apprenaient rien. Il les soupçonnait de ne guère se décarcasser. Ils n'en avaient cure. Les femmes ne comptent pas. En outre, l'approcher de trop près aurait risqué d'attirer sur eux l'attention d'er-Rashal al-Dhoulquarnen.

Ce soir-là – le cinquième qu'il passait à Shamramdi –, Nassim buvait dans un établissement au nom imprononçable. L'enseigne montrait des clés et des dés plus ou moins effacés, et un étrange poisson. Le couple qui le tenait parlait de nombreuses langues, dont bien peu couramment. Nassim parvenait suffisamment à se faire comprendre pour qu'on continuât à lui servir du vin. Ses pièces parlaient pour lui.

Il n'aimait pas le vin. Il lui laissait un goût aigre dans la bouche.

Pourquoi il persistait à en boire alors qu'il méprisait ce breuvage et avait honte de lui-même, telle était la grande question de la soirée.

Il persévéra. Seul. En souvenir d'Ambel. Bien qu'il y eût dans la pénombre un jeune homme qui semblait enclin à flirter.

Option tolérée par de nombreux croyants. Nassim Alizarin n'en faisait pas partie. L'idée même lui répugnait. Cela dit, il était parfaitement capable d'appréhender les sophismes alambiqués qui justifient ce choix.

L'Écrit professait que les homosexuels sont une abomination aux yeux de Dieu. Qu'il fallait les tuer partout où on les rencontrait, de préférence en les lapidant. Pourtant, qu'un vieil homme assouvît ses besoins sur un jeune

garçon restait acceptable dans le Royaume de la Paix. Shamramdi avait ses bordels masculins. Même les saints hommes les fréquentaient. On ne leur jetait pas la pierre.

Nassim buvait son vin en se félicitant que ses camarades de Tel Moussa n'en fussent pas témoins. Cela étant, ils comprendraient sans doute mieux que la plupart.

Ambel ne lui était rien, en réalité. Juste un garçon qu'il n'avait connu que de nom avant qu'il parte assassiner Rogert le Noir. Un garçon qui, si les choses avaient suivi leur cours normal, serait sans doute tombé au combat avant la fin de son service. Et dont la perte, en l'occurrence, n'aurait guère touché La Montagne davantage que celle de tout autre guerrier.

Son flirt ne semblait pas se décourager. Au début, La Montagne s'était convaincu que ce garçon n'avait aucune idée de l'identité de celui qu'il cherchait à séduire, puis il avait fini par se persuader du contraire. Il y avait anguille sous roche. Des cibles plus séduisantes et bien plus vraisemblables étaient disponibles.

Néanmoins, le vin incitait Nassim à jouer le jeu, à tenter de découvrir ce qui se maquillait. Ce qui ne pouvait que convenir à l'autre jeune canaille, puisque Nassim n'avait pas exploré tout l'éventail des possibles.

Dès que Nassim eut feint de mordre à l'hameçon, il vit un ivrogne s'installer à sa table basse, les jambes croisées. Il arrivait armé d'une bouteille de vin, de chopes et d'une odeur corporelle agressive. Il marmonna quelques mots pour se présenter tout en levant la main en l'air pour inviter un tiers, que Nassim ne voyait pas, à s'approcher. La Montagne n'était pas d'humeur à disputer son espace vital. On s'attendait plus ou moins à ce qu'il le partageât dans un établissement public aussi bondé.

Il regarda le nouveau venu verser du vin dans les chopes en s'appliquant minutieusement à les remplir équitablement. Ses vêtements d'homme du désert étaient répugnants. Une couche de poussière récente en recouvrait la crasse. À bien considérer sa chevelure broussailleuse, on aurait cru que des générations de vermines y avaient fait leur nid et y grouillaient encore. L'homme avait perdu l'œil droit et, manifestement, n'avait pas les moyens de s'offrir un bandeau pour dissimuler la cicatrice. Il fit un grand sourire à Nassim.

Le sort n'avait pas non plus épargné ses dents.

Une paire de brutes guère plus avenantes que la première vint s'asseoir à leur table. Le borgne tendit une coupe à Nassim en grognant, comme s'il

connaissait mal le dialecte local.

La touche de Nassim, qui se dirigeait droit sur lui, décida brusquement de jeter son dévolu sur une tierce personne. Elle changea de cap.

Le borgne leva la main comme pour saluer une autre connaissance. Puis, dans une langue cultivée dénuée de toute inflexion alcoolisée, il chuchota « Vous devriez vous montrer plus prudent, Nassim Alizarin. Nous ne pouvons pas veiller sans cesse sur vous. »

Le flirt de Nassim filait vers la porte.

« Des larmes vont couler à al-Qarn », murmura le borgne.

Il versa encore du vin. « Le seigneur Indala vous recevra ce soir », ajouta-t-il au bout d'un instant.

La Montagne était stupéfait. Le célèbre Indala al-Sul Halaladin était aussi petit que le prétendait la rumeur. Et aussi âgé, bien qu'il portât encore beau.

Tout en lui transpirait le seigneur et le champion qui faisaient sa renommée.

Il avait la réputation de férocement insister sur sa dignité, mais de la mettre de côté dès qu'on en avait accepté l'augure. Avec La Montagne, il se dispensa aussitôt de toutes les formalités d'usage.

« Asseyez-vous, général. Expliquez-moi dans quelles circonstances Rachid et ses frères vous ont trouvé. »

Il était essentiel, en l'occurrence, de ne pas attenter à la dignité d'Indala. La vérité, rien que la vérité. Nassim la lui servit donc sans chercher à l'embellir, en s'analysant lui-même sans rien s'épargner.

« Donc, après cela, vous ne vous voyez guère différent de l'homme qui a ordonné le meurtre de votre fils. »

Nassim baissa la tête.

« En dépit de circonstances entièrement différentes.

— Les reconnaître pourrait passer pour de l'auto justification.

— Je sais. » Indala fixa ses mains croisées. « Ce sont souvent nos décisions qui affectent le moins de gens qui nous perturbent le plus.

— Précisément. Ce qui n'en rend que plus difficile toute acceptation. Combien d'hommes sont-ils tombés depuis que je dirige Tel Moussa en votre nom ? Sans doute plus de trois douzaines.

— Cinquante-trois morts ou portés disparus », lui apprit Indala. Révélant ce faisant une autre facette d'un caractère qui faisait de lui le plus vénéré des chefs de Qasr al-Zed. Il devait aussi connaître le nom, la tribu ou

la ville d'origine de la plupart, ainsi que les circonstances de leur trépas. Du moins si les histoires n'étaient pas grossièrement exagérées.

« C'était son idée, déclara Indala. Il s'était porté volontaire.

— Oui. Mais je savais à quoi il renonçait. Et je l'ai laissé faire malgré tout. »

Indala contempla de nouveau ses mains. Quand il releva les yeux, son regard était pénétrant. « Dites-moi… En êtes-vous à tout jamais meurtri ? Pourrez-vous continuer ? Envoyer des fils au feu entre enfer et paradis ? N'hésiterez-vous pas au moment crucial, quand toute hésitation pourrait être fatale ? »

Nassim comprit. Son avenir dépendrait de sa réponse, et Indala flairerait infailliblement sa sincérité ou le défaut de celle-ci.

« Je suis sha-lug. » Et, bien qu'il soupçonnât Indala de parfaitement saisir, il développa. « Je surmonterai. Ça ne me liera pas les mains ni ne m'obscurcira l'esprit quand les flèches voleront.

— Bien dit. » Puis : « Un instant. » Aman venait d'apparaître. Il ressemblait à un jeune Az plus âgé de trente ans. Indala l'autorisa d'un signe à s'approcher. Il vint murmurer quelques mots à l'oreille du cheikh. Indala hocha la tête. Nassim le devina mécontent malgré son impavidité.

« J'enverrai des instructions avant de me retirer », déclara-t-il.

Le messager sortit à reculons avec force courbettes. Nassim trouva qu'il manquait de conviction.

« Intéressant, lâcha Indala. Gherig a un nouveau châtelain, Anselin de Ménand, le frère cadet du roi Regard d'Arnhand. Il est arrivé à la tête d'une forte troupe d'Occidentaux appartenant pour la plupart à la Fraternité de la Guerre. »

Nassim ne trouva rien à répondre sinon un grognement contrit.

« Ils ont l'air de vous inquiéter, général.

— L'inverse m'étonnerait beaucoup.

— Peut-être, répondit Indala. Bon, parlez-moi du jeune Azir. »

Surpris, Nassim s'exécuta.

« Ha donc un grand potentiel ?

— Énorme. Pourvu qu'il soit bien conseillé maintenant. Il est brillant. Vif. Les hommes l'aiment le plus souvent. »

Indala opina. « Très bien. C'était ce que j'espérais. C'est le frère de son père qui vient de sortir. Le fils de mon second frère cadet. Ce sont eux aussi des soldats compétents. Mais leurs hommes ne les aiment pas.

— Se donneraient-ils des airs ? »

Le front d'Indala se plissa profondément. « Exactement. Ils sont trop imbus d'eux-mêmes. Parce qu'ils sont apparentés à Indala. » Nirhem et Soufik. Nirhem et Soufik étaient les oncles décédés d'Indala : des champions presque aussi valeureux que leur neveu.

« Les relations familiales. Dans la mesure où j'en suis moi-même exclu, je peux me permettre de vous dire que ce sont elles qui freinent la marche en avant de tout ce khaïfat.

— La plupart des hommes ne se fient qu'à leurs seuls parents.

— De sorte qu'ils se marient entre cousins et sont incapables d'imaginer d'autres allégeances que celle, ténue, qu'ils doivent à leur tribu. Et c'est précisément pour cette raison qu'une poignée d'Arnhandais ont pu se tailler un royaume et une demi-douzaine de petites principautés dans les Terres Saintes.

— Cela, et le peu de cas que font les gens du commun de ceux qui les gouvernent tant qu'ils font régner la paix. Ce qui n'est guère fréquent, historiquement parlant, dans les Terres Saintes.

— D'où la persistance des États croisés. Ils apportent la paix partout où ils tiennent les rênes. C'est pour cela qu'ils prospèrent, et grâce au commerce des pèlerinages. Nous avons combattu la Fraqueuse Gisela à Tel Moussa. »

Indala gloussa. « Bien sûr. Nous autres croyants de Qasr al-Zed préférons nous quereller entre nous. Mais je suis en train de changer tout cela. Je me demande donc pourquoi al-Minphet et les monolithiques sha-lugs n'ont pas repris les Terres Saintes. On ne peut vaincre Gordimer le Lion au combat. Et il dispose de hordes de guerriers formés depuis l'enfance à la guerre. Sans doute les meilleurs du monde. »

Nassim allait répondre quand Indala leva la main. « C'était une question rhétorique. Je connais la réponse er-Rashal al-Dhoulquarnen et Gordimer le Lion. Aucun des deux ne peut se départir de la conviction qu'une armée opérant si loin de chez eux et échappant à leur contrôle direct représente une menace personnelle. Et ils aiment autant ne pas monter eux-mêmes au front.

— Paranoïa princière.

— Et toujours justifiée. Plus haut on s'élève et plus nombreux sont ceux qui aimeraient vous abattre. Et ces deux-là se font des ennemis

aveuglément, aléatoirement, volontairement sinon sciemment. Comme pour défier le destin.

— Ajoutez-y la sottise. Ils n'avaient nullement besoin de me retourner contre eux. Ni non plus, d'ailleurs, de provoquer le courroux de la Nuit.

— Parlons-en, de ces deux-là. Prenez Gordimer, en particulier. Jusqu'à quel point est-il sous la coupe du sorcier ?

— Au risque de passer pour un fakir, je dirais qu'il l'est bien davantage qu'il ne se l'imagine. Et, en même temps, beaucoup moins que ne le croit er-Rashal. Leur relation n'a pas été mise à l'épreuve des faits. Voilà des lustres qu'ils n'ont pas affronté une divergence d'opinion. De nos jours, Gordimer n'a plus qu'une seule ambition, se terrer en toute sécurité dans le palais des Rois pour s'y adonner à tous les vices qu'il trouvait si méprisables chez son prédécesseur. Er-Rashal veille à ce qu'il s'y vautre. De sorte qu'il a les mains libres.

— Er-Rashal n'avait-il pas le même arrangement avec Abad ?

— Vous le savez parfaitement. Abad était beaucoup plus égaré que ne le sera jamais Gordimer. Si l'honneur des sha-lugs devait affronter un assez grave défi, le Lion rugirait de nouveau. Il sortirait de sa tanière pour combattre. Si ce même défi entravait les projets du sorcier de telle manière qu'ils aspireraient chacun à un dénouement différent, ça pourrait devenir intéressant.

— Ça mérite réflexion. Surtout sur la manière de s'y prendre pour aiguillonner Gordimer.

— Une armée venant du Nord, lâcha Nassim.

— Oui ?

— Quand Gordimer a renversé Abad, il y a eu une prophétie. Assez floue, comme elles le sont toujours. Mais Gordimer l'a interprétée ainsi : une armée viendrait à al-Qarn pour le détrôner. Qu'elle puisse surgir de son propre peuple est son pire cauchemar.

— Vous, en l'occurrence.

— Peut-être. J'aimerais bien. Mais réfléchissez. Il n'y a pas que des sha-lugs parmi ses ennemis. Nous avons les mêmes. Le Nouvel Empire brothien veut lancer une nouvelle croisade.

— Les chaldaréens en parlent sans cesse, général. Mais, dès qu'ils lèvent des armées, ils se battent entre eux. » Indala leva la main pour prévenir toute réponse.

Indala n'avait pas été informé de la prophétie suspendue au-dessus de la tête de Gordimer. S'agirait-il d'une vision réelle inspirée par la Nuit ? Gordimer allait-il s'en prendre à Qasr al-Zed ? Unifiés, Qasr al-Zed et al-Minphet auraient la force de bouter l'Incroyant hors des Terres Saintes.

« Passionnant, général. Il y a là de quoi alimenter un authentique banquet de réflexions. Mais je commence à sentir le poids des ans. Cela dit, avant de nous séparer, je dois vous dire que votre amoureux postulant de ce soir prétend venir de l'Idiam. Et résider dans la ville morte.

— Ça ne peut être vrai.

— Je n'ai jamais visité le désert hanté. J'ignore ce qui est vrai ou faux. Mais j'ai tendance à le croire. Ce jeune homme est un des agents d'er-Rashal. Peut-être un sha-lug et peut-être pas. Les hommes d'er-Rashal ont le don de passer inaperçus. N'oubliez pas qu'ils sont partout. Tenez-vous à l'écart des bouges comme celui où vous étiez ce soir. Reprenez-vous. Azir vous tient en haute estime. Il vous croit inestimable. Je tiens à ce que vous en donniez demain la preuve éclatante au conseil de guerre plénier.

» J'avais moi-même un certain goût pour le vice quand j'avais l'âge d'Azir, ajouta Indala en voyant que Nassim se contentait d'incliner la tête pour signifier son acceptation. Si vous séjournez ici assez longuement, mes parents vous narreront peut-être mes aventures. Mais tout homme d'ambition a des responsabilités. Vous en avez. Je veux vous voir ici demain après-midi, vivant, sobre et lucide.

— Il en sera ainsi.

— Mes gardes personnels vont vous raccompagner. »

On avait laissé à Nassim l'usufruit d'un petit établissement non loin. Il le partageait avec Os, le vieil Az et plusieurs jeunes gens de Tel Moussa.

Les gardes d'Indala veilleraient à ce que La Montagne ne s'égarât point sur le trajet. Le message était clair.

Nassim n'était guère pressé d'affronter la mine désapprobatrice qu'afficherait le visage d'Os et d'Az lorsqu'ils écouteraient les hommes d'Indala. Il ne restait à ces vieux combattants que bien peu de souplesse et de compréhension.

Des décennies s'étaient écoulées depuis la dernière fois où le jeune Nassim avait été tancé par un sergent dépité. Cela, Nassim l'avait appris de ces instructeurs à l'époque. Il espérait que les leçons tiendraient encore cette fois.

La lune était presque pleine dans le ciel. Il apprécia sa lumière argentée. Elle se mariait bien avec la fraîcheur d'une nuit d'hiver.

Plus tard, le ciel se couvrirait de nuages. La neige tomberait à l'aube. Elle perdurerait pendant des jours, phénomène inconnu à Shamramdi.

Les enfants en raffoleraient.

24
Frère Chandelle. Cercle complet

Le maître parfait resta plus d'un mois caché parmi les Chercheurs de Khaurène ; aucun ne faisait partie des gens qu'il fréquentait d'ordinaire. Les maysaléens finirent par le faire sortir de la ville en catimini, en profitant de l'effervescence qui y régnait quand le roi Regard renonça à son siège. La plupart des soldats de Regard regagnèrent l'Arnhand. Ils ne reviendraient pas. Mais une minorité qui n'avait pas d'autres projets resta sur place. Ceux-là prirent quelques petits châteaux, massacrèrent des hérétiques – quiconque était désigné comme tel par la Société – et édifièrent un camp mal fortifié et fagoté à quelques lieues de Khaurène.

Certains Arnhandais prévoyants redoutaient la venue de l'été. L'absence de fanfaronnades de la part de Khaurène, et surtout de la Dirécie, augurait de féroces représailles.

Les Connéciens les plus cabochards, tous hobereaux ruraux qui partageaient l'attitude de l'emblématique comte Raymone Garète, harcelèrent sans cesse les Arnhandais, bien décidés à les décimer avant qu'Anne de Ménand ne levât d'autres nuées de brigands. Ils répondirent grossièrement à Sérénité quand il les menaça d'excommunication.

Le comte Raymone et Antieux continuaient d'encourager ceux qui refusaient d'accepter la domination étrangère et les violences religieuses. Mais, maintenant que le patriarche de Viscesment n'était plus, on pouvait difficilement prétexter d'une certaine légitimité pour défier Brothe.

Il devenait plus malaisé d'accuser le patriarche de Brothe d'être un instrument de l'Adversaire. Dieu, après tout, avait toujours la possibilité d'annuler une élection patriarcale.

Des centaines de gens fuirent Khaurène avec le frère Chandelle, pour autant de raisons qu'il y avait de fuyards. Le siège, s'il n'avait jamais été véritablement efficace, avait découragé les aspirants voyageurs.

Frère Chandelle sortit déguisé, comme s'il appartenait à une famille rejoignant des parents à Castrerésone. Les gardes de la porte ne

s'intéressaient pas un groupe de douze personnes, ni même à un vieil homme solitaire, mais à ce que le duc Tormond avait remis à frère Chandelle et qu'un vieillard, donc, était censé détenir.

Ces objets quittèrent Khaurène par une porte différente. Le jeune homme qui les transportait n'était pas au courant. Il retrouva frère Chandelle près de Camden-ande-Glédis, de sinistre mémoire. Le parfait prit les trésors et mit cap à l'est avec sa famille d'adoption, qui soupçonnait sans doute l'identité de ce compagnon mais n'avait qu'une idée très vague de ce que lui voulaient les autorités. Elles lui reprochaient sans doute des crimes d'ordre religieux.

Castrerésone était contrôlée par les Navayens, aux mains de qui était passée la Ville Blanche depuis qu'Isabeth en avait hérité. Le peuple était satisfait ; même les Chercheurs locaux. Seuls les proches de l'Église brothienne grognaient. Mais pas très fort. Le comte Raymone avait des amis à Castrerésone. Plus nombreux que ceux de Sérénité.

Frère Chandelle passa plusieurs semaines à les chercher. Il pouvait s'agir de personnes qu'il connaissait et auxquelles il se fiait. Mais il fit chou blanc. Il finit par quitter précipitamment la Ville Blanche, certains fidèles de la communauté maysaléenne ayant chanté sur tous les toits qu'un célèbre parfait séjournait parmi eux. L'écho en était revenu aux oreilles du comte Diagres Alplicova, le proconsul de la reine Isabeth.

Une fois hors de vue des murs blancs de la ville, il enfila sa robe de voyage de Chercheur. Certes, cette tenue le ferait remarquer par ses ennemis, mais, en pleine campagne connécienne, encore plus par ses amis. Et, assurément, il tomba sur des bandits l'après-midi même. Reconnaissant en lui un parfait, ils ne demandèrent pas à voir le contenu de son havresac.

Ces quatorze hommes ne jouèrent qu'un rôle très bref dans sa saga. Ils le nourrirent et le protégèrent sur la route de Sheavenalle. Il n'apprit que quelques noms : ceux de Gaitor, Geis et Gartner, trois frères. Cette bande était comme un résumé de l'histoire sociale de la dernière demi-décennie. Ils venaient de pays différents, avaient déserté d'armées différentes, avaient été chassés de chez eux par des combats ou bien étaient des criminels en fuite, échappés d'une ville ou d'une autre. Une demi-douzaine de familles dépenaillées les suivaient : en majorité des femmes, encore plus marginalisées que leurs compagnons. En témoignage de reconnaissance et de compassion pour ce qu'enduraient femmes et enfants, frère Chandelle trouva le moyen de rédiger un bref message qu'il remit à Geis : « Porte-le à

Antieux et remets-le à un homme du nom de Bernardin Amberchelle. Votre situation devrait s'améliorer. »

Geis le remercia, mais il resta soupçonneux. On ne leur faisait jamais de fleurs. Ni lui ni ses compagnons ne savaient lire, de sorte que rien ne leur prouvait que ce message n'était pas destiné à les livrer aux autorités. D'un autre côté, l'auteur en était un authentique maître parfait. Ces gens-là ne vous jouaient pas de farces cruelles.

Geis promit de le faire.

La communauté maysaléenne de Sheavenalle avait déserté la ville durant la croisade connécienne, peu avant qu'elle ne tombe entre les mains du capitaine général. Seuls quels Chercheurs étaient revenus quand Pacificus Sublime avait annulé la croisade et envoyé le capitaine général combattre les païens en Artecipéa. Frère Chandelle eut le plus grand mal à localiser la communauté actuelle puis se sentit mal à l'aise en son sein. Si ses membres s'appelaient encore eux-mêmes des Chercheurs de Lumière, leur doctrine différait sensiblement de celle qu'on pratiquait plus à l'ouest. Frère Chandelle les trouva un tantinet trop « mondains » encore qu'étrangement détachés des contingences de ce monde.

Ils ne croyaient pas au sacrement du mariage mais à l'abstinence physique, de sorte qu'ils se partageaient les uns les autres. À la même enseigne, la propriété avait survécu chez eux. En outre, ils prônaient une forme différente de réincarnation.

Erreurs, se persuada d'abord frère Chandelle. Nées de ce que ces Chercheurs n'avaient pas été guidés par un parfait. Puis il apprit que ces errements provenaient de Firaldie. La doctrine y avait été influencée par des penseurs vivant dans les lointains confins de l'empire oriental. Frère Chandelle rencontra plusieurs Chercheurs firaldiens et en resta consterné. Ils n'étaient pas moins fanatiques que les frères de la Société pour l'éradication du sacrilège et de l'hérésie.

Il quitta Sheavenalle dès qu'il trouva une place à bord d'un caboteur qui comptait remonter le Job. Agents de la Société, de Navaya ou de quiconque s'intéressait à ce qu'il transportait sur lui devaient certainement surveiller les abords du comte Raymone, mais il doutait qu'on s'attendît à le voir débarquer d'un bateau.

Le navire était petit. Sa cargaison se composait apparemment de poisson en caque. Ses matelots semblaient tous apparentés et

correspondaient parfaitement à l'image que se faisait le maysaléen de Frères de la côte. Sans doute se seraient-ils adonnés à la piraterie s'ils avaient eu la certitude de s'en tirer ; et auraient-ils aussi dévalisé un passager s'ils avaient pu se débarrasser efficacement de son corps. Mais ils ne penchèrent pas sur le cas de frère Chandelle. Étant ce qu'il était, il ne posséderait certainement rien de valeur. Et piller un parfait serait attirer une malédiction sur toute la famille.

Frère Chandelle ne cessait de s'émerveiller du respect qu'inspiraient toujours les prétendus hommes saints, qu'ils fussent bons ou mauvais. Surtout depuis quelques années, quand tant d'entre eux s'étaient révélés des prédateurs sans scrupule.

Il ne manqua pas de tirer profit de cette déférence.

À sa demande, les matelots attendirent le crépuscule pour s'amarrer aux quais d'Antieux. L'heure d'arrivée n'avait guère d'importance dans la mesure où les marées de la mer Utérine n'ont qu'un impact réduit.

En l'occurrence, ces quais s'étendaient hors d'Antieux proprement dit, en aval, et le port lui-même se composait entièrement de bâtiments de planches. Plusieurs sièges, en l'espace de quelques années, avaient dissuadé les gens d'investir dans des édifices indéfendables. Que le nouveau patriarche fût avide de se venger de la ville qui l'avait insulté et humilié restait un article de foi.

Le parfait se mit d'abord en quête de camarades coreligionnaires. Et il en découvrit de nombreux. Le comte Raymone avait fait d'Antieux un havre pour les Chercheurs de Lumière. Il savait qu'ils combattraient à l'arrivée des hommes du patriarche. Mais frère Chandelle n'en trouva aucun qu'il connût personnellement ou de réputation. Compte tenu de ce qu'il transportait, il n'osa pas révéler sa présence à des inconnus.

Ce n'était pas le moment idéal pour se retrouver sans gîte. L'hiver commençait à montrer les dents.

La chaleur du littoral s'était dissipée au bout de quelques lieues de navigation fluviale. Puis, tout le reste du trajet, on avait croisé des glaces flottantes. Frère Chandelle tenta bien de dormir dans la rue, mais il y renonça au bout d'une nuit. Il avait dépassé de trop loin sa prime jeunesse.

Il se rendit dans une église maysaléenne qui assistait les Chercheurs nécessiteux. Une église ! C'était déjà en soi un sujet d'étonnement ; les Chercheurs n'ont pas de temples. Mais celle-là avait été confisquée à

l'Église brothienne en raison de la conduite déshonorante de son prêtre. Pour marquer le coup, le comte Raymone l'avait confiée aux Chercheurs locaux, qui en avaient fait un asile de charité et un hospice pour les réfugiés.

Le parfait reçut un mince matelas bourré d'épis de blé. On l'autorisa à remplir sa sébile de soupe à une soupière commune. L'homme qui la servait (un tanneur si l'on en croyait son odeur) s'en excusa : « D'ordinaire, la portion est moins congrue et on peut en reprendre tant qu'on veut, mon frère. Mais les affaires marchent trop bien. Par ce temps. La plupart ne sont pas réellement des Chercheurs. Mais nous ne les refoulons pas s'ils connaissent les paroles.

— Comme il se doit. La charité est au cœur de notre foi. » Mais elle pouvait aussi constituer un danger, lui rappela sa facette temporelle.

Il y avait certainement, parmi ces gens égarés et en haillons qui fuyaient l'hiver, des agents de la Société en train de dresser des listes.

Trois journées de repérage persuadèrent frère Chandelle qu'on ne cherchait pas à cor et à cri un certain Charde ande Clairs, alias frère Chandelle, dans cette extrémité du Connec. Ceux qui tenaient à l'écarter du comte Raymone devaient faire le gros dos et attendre qu'il vînt à eux.

Chaque matin, il se livrait méthodiquement à la même prudente routine, boitant bas derrière sa sébile, muni d'une canne et un bandeau sur l'œil, le cheveu et la barbe en jachère. Ne pouvant dissimuler son âge ni sa pauvreté, il les exagérait. Il ne feignait toutefois pas la démence, bien qu'il eût été tenté de le faire.

Il avait adopté le nom de frère Purifié. Rien de ce qu'il faisait n'aurait pu entacher la douteuse réputation de l'autre.

Il s'installa un matin sur les marches de la cathédrale consumée. Il ne comptait se reposer que quelques instants. Le sommeil lui tendit un traquenard.

Il fut réveillé par un coup de sonde. Il releva les yeux, vaseux. Trois hommes se dressaient devant lui. À en juger par sa robe, l'un d'eux devait être le nouvel évêque de l'Église épiscopale brothienne. Un de ses deux compagnons venait de lui enfoncer une matraque dans les côtes. Il se demanda vaguement pourquoi quelqu'un accepterait l'évêché d'Antieux. Les mauvais évêques n'avaient qu'une très brève espérance de vie dans le fief du comte Raymone. Seuls semblaient enclins à en prendre le risque des personnages de plus en plus pernicieux, surtout depuis que Belliqueux avait

mis fin à la brève période durant laquelle la ville avait été un archevêché. La plupart espéraient sans doute s'enrichir lors du retour triomphal de l'Église, supputa-t-il.

« Yeurk ! lâcha l'homme qui tenait le bâton. Quelque chose coule derrière son bandeau.

— Ne lui parlons pas, en ce cas. Contentons-nous de le battre et de l'envoyer en enfer.

— Excellente idée, déclara un cavalier qui venait de se matérialiser derrière le trio. Mais faisons plutôt passer ça pour une volée de bois vert administrée au corbeau noir. »

Frère Chandelle croisa les yeux espiègles de Bernardin Amberchelle. Il n'y tenait pas, mais il n'osa pas prendre la parole.

Les hommes de l'évêque connaissaient Amberchelle. Toutefois, ils n'étaient guère désireux de se montrer coopératifs. Jusqu'à l'arrivée d'autres cavaliers.

« Allez-y de bon cœur, les gars, dit Amberchelle. Je tiens à le remettre à sa place. Je le piquerai de mon épée quand vous en aurez fini avec lui. S'il râle, je vous ferai tabasser aussi. »

L'évêque débarquait. Il croyait pouvoir bousculer le pire bouffeur de curés de la Fin du Connec.

Amberchelle le frappa sur la bouche. « Si c'est ce que tu crois, je vais te tuer tout de suite pour ne plus avoir à regarder derrière mon dos. » Il dégaina son épée.

Frère Chandelle tint sa langue.

Amberchelle rengracia. « Je me sens miséricordieux, charogne d'évêque. Si tu m'offenses encore, je te trancherai la tête. Sans sommation. D'un seul coup de taille. Et ne t'approche pas de la cathédrale. C'est le monument commémoratif de tout le mal qui a été fait à Antieux au nom de Brothe. »

Les épiscopaux brothiens reculèrent en titubant, l'évêque encore arrogant mais pissant le sang. Amberchelle scruta le vieil homme. « Je m'en doutais. Venez donc. Vous voulez monter à cheval ?

— Je préférerais passer pour un prisonnier.

— Vous aimeriez que les gars vous frappent de temps en temps ?

— Inutile de rechercher une telle authenticité. »

Amberchelle éclata de rire. « Dommage ! » Puis « Je sens comme une désapprobation, bien que je n'aie pas laissé ce vautour sur le carreau. Mais

vous vous doutez bien que rien de ce que nous faisons n'apaisera l'Église. Alors autant prendre mon pied à lui planter des poignards dans le dos pendant que je le peux encore. »

Le vieil homme ne répondit pas. Il l'aurait pourtant dû, il en était conscient. Faire valoir que le bien ne saurait naître de l'accumulation de maux. Que rien, sinon la volonté du dieu chaldaréen lui-même, n'empêcherait son Église de concevoir l'une des plus grandes tragédies de l'histoire et d'y conspirer. Plus les gens parleraient de croisade connécienne, plus les charognards décriraient de cercles dans le ciel.

Frère Chandelle dut l'extraire du tréfonds de son cœur, mais il déclara « Vous pourriez avoir raison, Bernardin. Peut-être devrions-nous veiller à ce que le viol du Connec soit si monstrueux qu'il ne sera jamais oublié.

— Allons, maître. Les gens commencent à se demander si vous êtes notre captif ou notre copain. »

« C'est donc vrai, lâcha Amberchelle. Vous vous êtes bel et bien sauvé avec les babioles du duc Tormond ? »

Frère Chandelle s'employait à engloutir son premier repas convenable depuis des semaines, mais il n'en répondit pas moins « Je ne me suis sauvé avec rien. Tormond m'a forcé la main. Il ne m'a laissé aucune chance de refuser.

— C'est tellement gros que je me sens contraint de vous croire. Je n'ai pas connu le vieil indécis. J'imagine que c'est très exactement le genre de subterfuge pour lequel il opterait s'il parvenait à prendre une décision. J'aimerais pouvoir lire ses lettres.

— J'aimerais bien, moi aussi. Je vous les remettrais volontiers en vous laissant le soin de les transmettre au comte Raymone. »

Amberchelle laissa échapper ce qu'il appelait son rire sardonique. « Pas question, l'ancien. Il est monté près de Viscesment, où il s'emploie à trouver un moyen de botter le cul du nouveau capitaine général lorsque Sérénité lui lâchera la bride sur le cou. »

Le parfait secoua la tête. Il ne gagnerait strictement rien à se cogner la tête contre ce mur. Il avait prôné la paix à plus de cent reprises. On l'avait repoussée chaque fois.

« Croyez-vous qu'ils sachent ce que vous détenez ? demanda Amberchelle. Les gens de Khaurène ?

— Bien sûr. Pourquoi me traqueraient-ils sinon ?

— Pour votre tempérament conquérant. Et votre message. »

Frère Chandelle s'apprêta à répondre puis s'arrêta net.

Bernardin Amberchelle semblait bien trop réfléchi et subtil pour le brutal nervi qu'il était.

Le scélérat écervelé sourit. « Des messagers ont déjà été dépêchés au comte Raymone. Trois, pour être bien certain que la nouvelle lui parviendra. Il se passe parfois des choses bizarres. Surtout de nuit. »

Frère Chandelle n'en avait guère été témoin lui-même durant ses périples, mais il avait entendu des paysans raconter des histoires terrifiantes. Bien que le capitaine général eût débarrassé le Connec des revenants les plus considérables, il n'avait pas vraiment réussi à endiguer la malice des Instrumentalités inférieures. Celles qui affluaient du Nord exacerbaient la méchanceté de celles établies déjà dans les recoins sombres, à l'écart des routes. Toutes semblaient enclines à déverser leur fiel sur le plus proche mortel imprudent.

Il n'aurait pas dû en être ainsi. De simples précautions, de celles que pourrait prendre un demeuré, suffiraient à rendre tout usager avisé quasiment insensible à ce qui hantait les ténèbres environnantes. On les avait mises au point deux mille ans plus tôt.

« Permettez-moi maintenant de vous remettre les documents et autres emblèmes. Leur poids est écrasant.

— Oh que non. Redressez l'échiné, mon frère. Je suis un méchant homme. Vous ne voudriez pas me coller une telle tentation sous le nez. » La mine quelque peu désabusée.

« Je vois. » En échange des trésors que détenait frère Chandelle, Bernardin aurait pu obtenir le titre du comte Raymone, la révocation de son excommunication et la rémission de ses crimes et péchés. « Un homme doit savoir reconnaître ses limites.

— Je vais vous envoyer à Raymone.

— Non. Non. Je suis presque aussi vieux que le sous-sol calcaire du Connec. Je fatigue la route depuis toujours. Le vieux chien que je suis devrait pouvoir se rouler en boule devant l'âtre pour somnoler. Pendant des mois.

— Comme vous voudrez.

— Où est Socia ?

— Là-bas. Avec Raymone la plupart du temps. Guerroyant seule quand elle ne le trouve pas assez agressif.

— Terrifiant.

— Plus que vous ne pouvez l'imaginer, mon frère.

— Expliquez-vous.

— Elle a commencé d'entendre des voix. Qui la somment de défendre le Connec. Lui expliquent comment elle doit traiter nos ennemis. Raymone a tenté de la retenir. Elle s'est mise à recruter ses propres compagnons. Chaque fois qu'elle massacre des envahisseurs, de nouveaux jeunes gens s'empressent de la rejoindre. Sa beauté n'arrange rien.

— Raymone ne peut pas la contrôler. » Simple observation. Il avait eu la garde de Socia avant son mariage. L'enfant était déjà féroce et cabocharde. Une Chercheuse de Lumière, certes, mais qui n'adhérait qu'à un seul et unique dogme : l'égalité des sexes.

« Il ne l'a jamais pu. C'est même ce défi qu'elle lui posait qui l'a séduit en elle. »

Frère Chandelle en convint.

Le comte Raymone voyait son propre reflet dans sa femme… Ô horreur !

« Vous ne croyez tout de même pas qu'ils puissent rivaliser ? Que chacun s'efforce de prouver à l'autre qu'il est le plus féroce des deux ? »

Amberchelle s'assombrit. « Il y a déjà un peu de ça, frère. La semaine dernière, la nouvelle nous est parvenue qu'elle avait pris le château du Gué de Suralerte. Un lointain cousin d'Anne de Ménand figurait parmi les prisonniers, ainsi qu'un vicomte très populaire de Salpeno, un évêque, plusieurs prêtres et une douzaine de frères de la Société. Elle a fait décapiter tous les nobles et chevaliers sans exception. Les ecclésiastiques sont passés au bûcher. Elle y a bouté elle-même le feu. Mais elle a désarmé les simples soldats et les a libérés sur parole. »

Frère Chandelle ferma les yeux et secoua la tête. « Socia, Socia… Je lui savais ce travers, Bernardin, mais pas à ce point.

— Elle leur avait promis un sauf-conduit en cas de reddition, mon frère. Puis elle est revenue sur sa promesse. En disant que Dieu n'attend pas de nous que nous nous montrions honnêtes avec les agents de l'Adversaire. »

Pas faux. Les gens de l'Église ne cessaient de le clamer sur tous les toits. « La Société n'a-t-elle pas exécuté des "hérétiques" quand elle a pris ce même château ?

— Effectivement. Deux Chercheurs. Deux escholiers. Qui ne savaient pas trop ce qu'ils devaient faire s'ils étaient capturés. La garnison s'était

rendue sans opposer de résistance. »

Frère Chandelle apprit que Socia avait investi la place forte de Suralerte avec trente-six hommes seulement, exploit fort improbable. Seuls trois d'entre eux avaient été blessés. Les défenseurs étaient au nombre de quatre-vingt-quatre. Ils disposaient d'assez de vivres pour deux mois. Socia avait fait exécuter vingt-deux prisonniers. Un vingt-troisième, l'évêque Morcant Farfog, avait choisi de retourner sa veste…

« Farfog ? Morcant Farfog ? Le Farfog qui accompagnait Haiden Backe quand il a attaqué Caron-ande-Lette ? Qui a pris la tête des mercenaires quand Backe a été tué ? Celui qui a bénéficié de plusieurs titres ignobles sous plusieurs patriarches odieux et la couronne arnhandaise ?

— Euh… oui. Intéressant rebondissement, n'est-ce pas ? Il a tourné casaque et prononcé des discours dénonçant la nocivité de la Société. C'était ça ou le bûcher.

— Oh, oui ! Saint Morcant le Martyr. Je l'ai bien connu. Et tant mieux pour lui. Mais il y a un petit problème, Bernardin. Morcant Farfog était archevêque. Et il a été assassiné à Castrerésone quand le capitaine général occupait la ville.

— Oh-ho. J'ai donc dû me tromper. Moi ou Socia. Hé ! Peut-être s'agissait-il de l'autre fameux trouduc d'évêque arnhandais, Austen Rinpoché ?

— Le bossu ? N'a-t-il pas lui aussi été assassiné à un moment donné ?

— Non, c'était bien lui, j'en suis sûr. J'ai fait erreur. J'ai du mal à distinguer une tête de nœud de prêtre arnhandais d'une autre. Ce devait être Rinpoché, cet idiot bien particulier. L'imbécile favori d'Anne. Elle n'arrêtait pas de lui confier des missions et lui de les saboter. J'ai appris qu'elle s'était mise à harceler Sérénité de requêtes l'implorant de créer d'autres sièges au Collegium afin qu'elle puisse dédommager tous ses chiens courants du clergé.

— Le patriarche ne peut pas agrandir le Collegium. Seuls les principatés en ont le pouvoir. Et ça n'arrivera jamais. Les Firaldiens n'y disposent que d'une infime majorité. Qui volerait en éclats si Sérénité s'avisait de contrecarrer l'empire.

— Alors espérons que notre nouveau berger offensera l'impératrice.

— Espérons-le. » Frère Chandelle fut pris d'un frisson. Il n'était certes pas très ferré en histoire de l'Église mais il se rappelait au moins que plus d'un patriarche avait tenté de réformer l'attitude générale du Collegium, en

éliminant ceux des principatés qui ne lui semblaient pas assez dociles pour les remplacer par des hommes dont les vues étaient plus compatibles avec les siennes.

Parce que Bernardin Amberchelle souhaitait que tout le monde crût le parfait son prisonnier, frère Chandelle devint, en pratique, une sorte de reclus vaguement surveillé. Il jouissait de sa pleine liberté de mouvement dans la citadelle d'Antieux mais n'était pas autorisé à en sortir.

À trois reprises, Bernardin rapporta avoir fait des prisonniers qui avouaient être envoyés pour récupérer les trésors que le parfait avait emportés de Khaurène. Cette traque se faisait de plus en plus serrée.

Socia Rault apparut un matin alors que frère Chandelle prenait son petit-déjeuner. Neuf jours s'étaient écoulés depuis que Bernardin l'avait trouvé.

Elle avait fait sa toilette, mais il était clair qu'elle n'avait pas quitté la route depuis très longtemps. Elle posa un doigt sur ses lèvres, se tapota l'oreille et embrassa les recoins sombres d'un geste de la main.

Frère Chandelle n'était guère sensible à la Nuit, mais il ressentit les frissons et la chair de poule qu'on associe d'ordinaire à la présence d'Instrumentalités rôdeuses. Se souciait-il réellement de ce qu'elles risquaient d'entendre ? Ceux qui s'intéressaient à lui devaient déjà savoir tout ce qui en valait la peine.

Socia sortit un sac en peau de daim profond d'un bon pied. Elle passa la main à l'intérieur, cligna de l'œil puis éparpilla quelque chose à la ronde. Ce qu'elle avait jeté tinta comme du gravier contre les murs de la cellule. Elle lécha ses doigts, ensanglantés par endroits.

Le contenu du sac roula vers frère Chandelle. Ça ressemblait bel et bien à des gravillons noirs. Puis ils s'ouvrirent comme se déroulent des iules, prirent le temps de s'orienter en les observant tout d'abord, lui et Socia, avant de détaler vers les recoins sombres.

« Ce ne sont pas des cloportes, déclara-t-il. Les cloportes sont plutôt lents.

— Non. Je ne suis pas sûre de ce qu'ils sont exactement. Je les ai achetés à une sorcière païenne qui vit dans les collines. N'en parlez pas à Raymone. Ils opèrent plus efficacement que tout sortilège. » Elle comptait sur ses doigts en parlant et, à cent, laissa tomber le sac en peau de daim. Les

bestioles revinrent se glisser dedans. « On peut parler, à présent. Ils ont mangé tout ce qui vous épiait. »

Frère Chandelle n'y comprenait rien, n'avait aucune idée de ce que cela signifiait. « Il faudra que vous m'expliquiez un jour. Mais je ne suis pas sûr de vouloir comprendre.

— Les anciens dieux ne sont pas les seuls à vouloir revenir. De petites créatures s'éveillent aussi. Le capitaine général ne s'y intéressait pas. Il ne traquait que les gros revenants. » Puis « C'est bien vrai ? Le duc Tormond a adopté Raymone ? Il lui a envoyé tout ce dont il a besoin pour devenir le nouveau duc ?

— C'est vrai. Le tout emballé dans un paquet légal si net et carré que la seule façon de l'ouvrir serait se vouer volontairement et publiquement à la damnation éternelle.

— Autrement dit, ça risque de mécontenter beaucoup de monde.

— Nombre de gens sont déjà franchement mécontents, mon enfant. Demandez à Bernardin. Il est tombé sur des escouades d'agents dont la mission était de m'interpeller avant que je ne remette ces babioles. Et il s'attend à une ruée d'immigrants maintenant qu'on sait où je me trouve.

— Nous allons prendre plaisir à cette traque, Bernardin et moi. »

Le vieil homme frissonna. Socia était comme une fille pour lui. Il l'aimait autant que la sienne. Mais plus il en apprenait sur elle, plus il était perturbé.

Son âme était noire et cruelle. Les ennemis de son mari pouvaient trembler à juste titre.

L'hiver fut redoutable au Connec. Les vieilles gens elles-mêmes durent admettre qu'elles n'avaient jamais vu son pareil. Des glaces flottantes descendaient le Déchéar. Des équipes de citadins s'employaient à empêcher les glaces d'endommager les précieux ponts de Viscesment.

Le froid mit fin à toute campagne. Même les plus vaillants combattants du comte Raymone renoncèrent à occuper le terrain lorsqu'ils commencèrent à perdre doigts et orteils.

Les Arnhandais qui harcelaient les Khaurénais furent ceux qui en souffrirent le plus, pourtant la saison était un peu plus clémente dans l'Ouest. Mais, en dévastant les campagnes, ils n'avaient pas marqué à l'hiver le respect qui convenait. Priver l'ennemi de ressources, c'était s'en dépouiller soi-même. Il fallut faire venir vivres, combustible et fourrage de

très loin. On trouvait difficilement à s'abriter, sauf dans quelques châteaux déjà surpeuplés. S'entasser ailleurs en quête d'un peu de chaleur pouvait se révéler fatal. Bien nourris et chaudement vêtus, Navayens et Khaurénais attaquaient presque toujours dès qu'une colonne de fumée trahissait un rassemblement. Ils s'efforçaient de reprendre des châteaux quand il leur semblait pouvoir le faire à moindre coût.

Le roi Regard maintint malgré tout des troupes sur le terrain. Lui-même resta dans la Fin du Connec. Ce qui déclencha des saillies dans les deux camps.

Une armée d'invasion serait disponible sur place au printemps. Les Arnhandais restaient persuadés que la campagne tournerait à leur avantage lorsque le temps changerait. Khaurène devrait alors régler la note de son sang.

Le comte Raymone rentra enfin chez lui, éperonné par le froid qui régnait dehors et la chaleur du foyer. Socia et lui se prouvèrent sans vergogne leur affection.

Frère Chandelle faisait partie d'une douzaine de convives à un petit festin. On célébrait un événement privé. Nul n'avait précisé lequel. Frère Chandelle soupçonnait Socia d'être enceinte. Il se posait des questions sur les raisons de sa présence. Les autres invités étaient tous des intimes du comte Raymone.

Aux yeux du vieil homme, toute cette liesse était injustifiée.

Ce n'était pas un monde où l'on pouvait donner le jour à un enfant.

Quelques paroles lui échappèrent qui incitèrent Socia à lui enfoncer son index dans les côtes. « Vous êtes le parfait pessimiste, déclara-t-elle. Ce monde court droit à sa perte et va finir dans un pot de chambre. Vous devriez danser la gigue. Nous avons chaque jour la lugubre preuve que les Chercheurs ont mis dans le mille : ce monde est le terrain de jeu de l'Adversaire. Chaque coucher de soleil vous donne une fois de plus raison.

— Peut-être, mon enfant. Mais les tourments de mon prochain ne me font pas jubiler. »

Bernardin Amberchelle s'esclaffa comme s'il venait d'entendre la meilleure blague de la décennie.

« Ce sont des temps apocalyptiques, déclara le comte Raymone. Et le plus clairvoyant des parfaits est là pour en témoigner et nous guider. »

Sarcasme ? Difficile à dire. « Je ne sais pas trop si ça doit me plaire, ne put s'empêcher de répondre frère Chandelle.

— Parce que vous êtes un vieux croûton aigri qui s'attend toujours au pire, affirma Socia.

— Et le pire va bientôt pleuvoir sur nos têtes comme fiente de mouette, n'est-ce pas ?

— Votre pessimisme pourrait bien être justifié cette fois, déclara le comte Raymone.

— Celle-ci seulement, bien entendu. Pas vrai ?

— Bien entendu. » Toute la compagnie semblait s'amuser, mais le parfait voyait bien que seuls Bernardin, Socia et le comte étaient dans le secret.

« Et si vous m'appreniez les vraies mauvaises nouvelles ? »

Amberchelle s'agita sur son siège. « Vous avez bien meilleure mine que quand je vous ai arraché aux griffes de l'évêque.

— Ça me paraît improbable. »

Le comte Raymone passa les doigts dans ses cheveux qui commençaient à se clairsemer. « Voici quel est le plan, mon frère. Je veux que vous vous fassiez arrêter par les gens qui voudraient vous ramener à Khaurène. »

Le vieil homme resta sans voix. *Quoi ?*

« C'est moins risqué que vous ne pouvez le croire. Ils savent que vous comptez beaucoup pour le duc. Et que vous êtes sous ma protection, ce qui importe davantage. Que ça se passera très mal s'ils ne se conduisent pas en gentilshommes. »

Frère Chandelle fronça les sourcils. Ça devait cacher quelque chose. L'inimitié de Raymone Garète ne pouvait en aucun cas constituer une menace aussi terrifiante que l'imaginait le comte. Ses ennemis n'hésitaient pas à provoquer chaque jour son courroux. « Et qu'ai-je fait pour mériter cette nouvelle épreuve ? À mon âge ? Même les victimes des châtiments de Dieu n'ont pas eu à affronter de telles turpitudes dans les Écritures des Dévédiens et des chaldaréens.

— Je sais. Il est affreux de ma part de mettre un homme de votre âge dans une telle situation. Mais nul autre messager ni témoin ne pourrait transmettre aussi efficacement que vous ce qu'il y a à transmettre. Ni se fondre comme vous dans la masse du peuple. Une fois à Khaurène, vous disparaîtrez. Puis vous tiendrez le discours que je veux vous voir tenir. »

Frère Chandelle se sentait certes beaucoup mieux que lorsque Bernardin l'avait trouvé. Il avait pris plusieurs livres. Il ne traînait plus les pieds. Il lui arrivait parfois de porter témoignage devant les Chercheurs locaux et d'assister à leurs réunions.

La forme locale de l'hérésie ressemblait beaucoup à celle qui prévalait à Sheavenalle. La pression y était malgré tout plus forte et le débat moins bien toléré. Elle était, tout comme le comte d'Antieux, activiste. Néanmoins, contrairement à l'Église, les Chercheurs d'Antieux ne se sentaient pas obligés de broyer la dissidence.

Le plan du comte Raymone tournait autour d'une opposition aux arguments d'un parfait firaldien, connu pour son intolérance et son incapacité à se soustraire à son nombrilisme. Bernardin Amberchelle croyait savoir que ce frère Ermelio réagirait à la compétition intellectuelle en allant chuchoter à l'oreille de ceux qui cherchaient à enlever frère Chandelle.

« Ça fait beaucoup de si, admit le comte Raymone. Mais frère Ermelio est un imbécile. Nous nous sommes déjà servis de lui.

— La meilleure façon de le titiller est encore de mettre son statut en doute, ajouta Bernardin. Son comportement me donne à penser qu'il s'est autoproclamé parfait.

— Je le crois un agent de la Société, avança le comte Raymone. Mais il nous est si utile que je ne peux me décider à lui trancher la gorge. »

Bernardin s'arrangea pour que frère Chandelle croisât la route de frère Ermelio. Un soir de réunion, où il tint malgré tout sa langue, suffit à faire désespérer le parfait de la sagesse et de l'intelligence collectives des Chercheurs d'Antieux. Cette communauté était certes abondante et activiste, mais à peu près aussi futée qu'un fagot de manches à balai. Et il en vint à désespérer encore plus des Chercheurs de Firaldie.

Il devait certes reconnaître qu'ils étaient moins nombreux que leurs cousins du Connec et, de ce fait, contraints de se montrer moins ouverts. Ils affrontaient une persécution bien plus conséquente.

Après la réunion, alors qu'il regagnait la citadelle escorté par les anges gardiens de Bernardin, l'idée le traversa que ce frère Ermelio était peut-être un charlatan. Il évoquait davantage un batteur d'estrade qu'un saint homme. Puis il se rendit compte que le comte Raymone était lui aussi un escroc.

Et il en prit si subitement conscience qu'il se sentit plus stupide que tous les Chercheurs du cru rassemblés.

Il ne trouva que Socia. Elle avait attendu son retour. « Qu'est-ce qui cloche ? demanda-t-elle.

— Frère Ermelio n'est pas frère Ermelio. Il n'appartient pas non plus à la Société. Il travaille pour le capitaine général. Le nouveau, probablement. Nous l'avons aperçu quand nous étions en captivité à Castrerésone. Il s'est travesti mais il n'a pas pu changer sa voix. J'étais presque rentré quand je me suis rappelé où je l'avais entendue. Il s'appelle quelque chose comme Bogna ou Bologna. Je suis sûr qu'il m'a tout de suite reconnu.

— Sûr et certain ?

— Absolument.

— S'il a réussi à infiltrer aussi profondément les Chercheurs, nous n'avons plus aucun secret pour lui.

— J'imagine. Je parierais qu'il se sert de Raymone et de Bernardin en leur faisant croire qu'ils manipulent le piteux personnage qu'il leur présente.

— Il faut faire quelque chose. Impossible de dire jusqu'à quel point il nous a fait du mal. Sait-il que vous l'avez reconnu ?

— Je ne l'ai pas reconnu sur place. J'ai débattu avec lui de la réincarnation et de la Roue. Brièvement. Il s'est d'abord hérissé puis mis en colère.

— Je ferais mieux de réveiller Raymone. C'est peut-être important.

— Peut-être. J'ai une question à vous poser, mon enfant. » Il avait la certitude que Socia ne voyait pas en lui un homme qu'on pouvait sacrifier. « Ce voyage que je dois entreprendre est-il vraiment essentiel ? »

La réponse de Socia n'aurait pas plu à son époux. « Le sort du Connec ne dépendra pas de vous. C'est une manœuvre de propagande calculée, destinée à redonner courage au duc et à ses partisans. »

Frère Ermelio avait pour le danger un flair sortant de l'ordinaire. Les hommes du comte Raymone ne parvinrent pas à le retrouver. Ils n'obtinrent rien non plus de bien sensé du vieux couple de Chercheurs qui l'avait hébergé. Il était parti, voilà tout.

Bernardin Amberchelle ne put se persuader qu'il avait réussi à quitter Antieux. Il ordonna qu'on poursuivît les recherches.

Des agents de Dirécie tombèrent sur frère Chandelle un soir, alors qu'il rentrait, insuffisamment vigilant, d'une convocation chez les Chercheurs.

Un voyage vers l'est qui avait pris des mois ne dura que quelque seize jours dans l'autre sens. Sans grands efforts. Nanti d'une solide escorte et assis dans une charrette, frère Chandelle se sentait en sécurité ; il n'était contraint de crapahuter que lorsqu'il le souhaitait. La charrette, en revanche, menaçait de le rosser à mort sur les routes les plus accidentées. Il marchait presque tout le temps. Et se plaignait comme une vieille femme dès que son escorte empruntait un raccourci.

À mesure que la petite troupe se rapprochait de la ville reine du Connec, les signes avant-coureurs du printemps se faisaient de plus en plus présents. Frère Chandelle ne s'en rendit pas compte. Il observait en tremblant une escarmouche avec des soldats arnhandais émaciés et dépenaillés.

Les campements et machines de guerres dont la construction avait coûté une fortune au roi Regard avaient tous été détruits ou capturés. Certains de ces engins servaient désormais à défendre Khaurène. Des patrouilles protégeaient les citadins hors les murs, tout en réparant les dommages causés par les envahisseurs. Les quelques Arnhandais qui s'étaient rendus plutôt que d'endurer les rigueurs de l'hiver faisaient partie de ces travailleurs.

La nouvelle de l'arrivée du vieillard les précédait, son escorte et lui. Délibérément.

Ils entrèrent dans Khaurène par la porte de Castrerésone. Les soldats de garde étaient des miliciens. Ils ne posèrent que peu de questions. La situation qui commençait à se dérouler derrière eux, sur la colline, les rendait nerveux.

Quelques instants plus tard, une émeute submergeait le parfait et son escorte.

Apparemment, des Khaurénais dévoués au duc Tormond, à l'indépendance du Connec et à la patriarchie disparue de Viscesment, voire tout simplement opposés à l'Église brothienne, s'étaient ligués pour traquer ceux de leurs concitoyens soupçonnés d'être de mèche avec le roi Regard, la Société ou Sérénité. Un sport traditionnel reprenait vie, si du moins on pouvait tirer quelque chose de sensé de ce chaos.

Au pire de la confusion, frère Chandelle fut séparé de son escorte.

25
Alten Weinberg. Printemps maussade

Helspeth semblait plus lugubre que jamais. « Qu'y a-t-il ? » demanda le commandeur des Justes. On l'avait convoqué dans la matinée plutôt qu'à l'heure habituelle, en fin d'après-midi.

« Ma sœur. »

Helspeth était si pâle que Hecht sauta à la conclusion : « Que s'est-il passé ? » Il régnait depuis quelque temps une grande effervescence au palais d'Hiver. Des Grands Électeurs impériaux s'y étaient présentés ; des membres du Conseil privé. Seul Ferris Renfrow avait brillé par son absence. Et le commandeur des Justes n'avait pas été consulté.

Hecht avait discrètement mis ses hommes en état d'alerte. Ses faucons étaient chargés, servis et braqués. Des points clés restaient sous surveillance. Il n'y aurait pas de mauvaises surprises.

« Rien, répondit Helspeth. Mais, cette semaine, tous les gens qui comptent…

— Oui ?

— Tous tombent d'accord. Il faut faire quelque chose. »

Hecht commençait à saisir.

« L'empire est paralysé, expliqua-t-elle. Je ne peux prendre aucun engagement décisif, même si ce qui se passe en Arnhand risque de nous affecter. »

Sous la féroce pression de sa mère, le roi Regard entendait se livrer à une nouvelle et massive invasion du Connec. L'hérésie maysaléenne lui servirait de prétexte. Mais l'objectif réel serait l'annexion du Connec et la confiscation des titres de noblesse, redistribués ensuite, en guise de récompense, à l'aristocratie arnhandaise.

Le capitaine général des forces patriarcales envahirait simultanément la province, avec le renfort de troupes levées dans les États patriarcaux. Et les chacals de la Société déboulerait juste derrière.

Tout cela était prévisible, même sans les rapports d'espions ni ceux, occasionnels, d'Héris via son pendentif.

Hecht commençait à s'en lasser. Il aurait préféré qu'Héris lui rendît visite de temps en temps. Mais une autre activité lui demandait apparemment tout son temps.

« Comptez-vous prendre les rênes ?

— Non ! » Horrifiée par la suggestion. « Katrin reste l'impératrice jusqu'à ce que Dieu la rappelle à lui. Saint Eis ! Le grand amiral lui-même n'a rien suggéré de tel. Ne redites jamais cela.

— C'était une question, princesse, pas un conseil d'ordre politique. » Il se garda bien d'inspecter des yeux l'auditoire pour lequel Helspeth jouait la comédie. « Je devais m'assurer qu'il n'était pas utile de rappeler mes hommes pour protéger les droits de mon employeur.

— Personne n'a cette intention, commandeur. Personne !

— Très bien. J'écoute.

— Personne ! Les plus fermes ennemis de Brothe eux-mêmes tiennent davantage à préserver la paix qu'à avancer leurs propres pions. Sans doute à cause de vous. Mais tous s'accordent à dire que les choses n'avancent pas.

— Je me heurte moi-même à un mur, admit-il.

— Bon. Il faut brusquer un peu Katrin. »

Hecht arqua un sourcil interrogateur.

« On va faire en sorte qu'elle ait un bébé. » D'une voix chevrotante. « Ou qu'elle n'en ait pas. » Car seule l'impératrice croyait encore à la grossesse impériale.

« Je vois.

— Nous avons réuni les sages-femmes les plus compétentes…

— Épargnez-moi les détails. Donnez-moi des instructions.

— Il n'y en a aucune. Sauf de vous préparer à maintenir l'ordre. »

Hecht hocha la tête. Mécontent.

Aux yeux de tout le monde, sauf des siens, ses forces prenaient chaque jour davantage l'aspect d'une garde impériale personnelle. La plupart des gens semblaient s'en accommoder. Ça offrait au moins une solution de rechange au chaos.

Hecht se trouvait en compagnie de son état-major quand la nouvelle lui parvint deux soirs plus tard l'impératrice avait donné le jour à un enfant mâle. Cette nouvelle stupéfia le commandeur des Justes, son état-major et probablement tout Alten Weinberg.

« Comment s'y sont-elles prises ? demanda Titus, son cynisme reprenant le dessus. Elles ont fait venir un bébé orphelin ?

— Impossible, répondit Clej Sedlakova. Ce seul soupçon suffirait à empoisonner la succession. Il devait y avoir tout un peloton de témoins femelles irrécusables. »

Un débat animé s'ensuivit, électrisé par les inquiétudes quant à l'avenir de leur emploi. Il ne dura que quelques minutes. Un second message leur parvint.

Le fils de Katrin était mort-né. Elle avait porté durant tout ce temps un fœtus avorté, qui ne s'était développé que jusqu'au sixième mois.

« Est-ce possible ? demanda Hecht. Une femme peut-elle porter un fœtus mort pendant la moitié d'une année ? »

Il n'avait aucune idée précise de la façon dont tout cela fonctionnait.

Personne de son état-major non plus, au demeurant. Mais Buhle Smolens avança : « Bien sûr, si l'on a eu recours à des sortilèges. »

La sorcellerie, ou le soupçon d'icelle, ne tarda pas à alimenter la rumeur. Une puissance maligne avait étouffé le futur empereur dans l'œuf. Il aurait été plus grand que son grand-père s'il avait vécu. D'autres charmes avaient été mis en œuvre pour ensorceler l'impératrice afin d'empêcher qu'on ne découvrît ce décès avant plusieurs mois. On commençait à citer des noms.

Le scélérat en puissance avait cent visages. Hecht était sur la liste, mais tout en bas. Le patriarche arrivait en tête en dépit de l'idylle de Brothe et de l'impératrice. La logique voulait que Sérénité fût impliqué.

Si ce n'était pas le patriarche, alors ce devait être le Collegium. Forcément.

Hecht se demanda si Katrin n'aurait pas été caressée par la Nuit. Mais il semblait le seul à s'en inquiéter.

La princesse héritière réussit à organiser un entretien en présence d'un unique témoin. La femme en question ne fut pas présentée officiellement à Hecht, mais il reconnut en elle la célèbre dame Delta va Kelgerberg. Une pareille débauchée n'irait certainement pas divulguer les imprudences de son amie.

Cette réflexion engendra en lui une telle excitation qu'il faillit en avoir la tête à l'envers.

Helspeth n'était elle-même que péniblement lucide, mais elle surmonta. « Comment vous portez-vous ? Votre blessure vous fait-elle toujours souffrir ?

— Mieux. Un peu. Je peux monter à cheval. Mais pas encore me livrer à des travaux exigeant un effort physique. »

Les yeux d'Helspeth lancèrent des éclairs. La femme va Kelgerberg eut un petit sourire entendu. « Pourquoi cette question ? » Une issue pour la princesse.

« Je veux une garde d'honneur. Dont vous prendrez le commandement. Pour les funérailles.

— Les funérailles ?

— Celles du bébé de Katrin.

— Il y a eu un bébé ? éructa-t-il, pris de court.

— Bien sûr. Vous n'avez donc prêté aucune attention ?

— Je croyais…»

Helspeth se pencha. « Il y a bien eu un nourrisson, murmura-t-elle. Katrin l'a tenu pendant deux jours dans ses bras en pleurant. Nous allons bientôt le lui retirer. Il va vite se putréfier, même par ce temps. Il sera solennellement exposé ce soir. Demain nous l'enterrerons avec mon père et mon frère. La lumière sera mauvaise. Katrin aura une mine moins effroyable dans la pénombre. J'espère qu'elle saura maîtriser son hystérie. Nous refermerons la bière à l'aube. Vos hommes et vous garderez l'impératrice et le cercueil pendant la nuit, puis vous le descendrez dans la crypte. Le prêtre préféré de Katrin se chargera du rituel et des prières. Puis elle pourra régner de nouveau sur l'empire.

— Je vois. Je jouerai mon rôle. Bien sûr. » Sans trop réussir à distinguer la réalité de la mise en scène.

Tout le décorum d'un enterrement princier… pour un enfant mort-né. Mais, sans ce protocole, l'esprit de l'impératrice risquait d'être à jamais égaré.

Hecht avait cent questions à la bouche. Il n'osa pas en poser une seule. La femme va Kelgerberg n'était peut-être pas mêlée à la conspiration. Si conspiration il y avait.

Helspeth prit conscience de son embarras. « Un jour. Sur l'oreiller. »

Son audace faillit l'étouffer.

Le commandeur des Justes s'était placé à la tête du petit cercueil d'or. Il se demandait d'où il avait pu surgir si vite. Superbement attifé, Titus se tenait à l'autre bout et pressait les gens d'avancer.

Il n'aurait pas fallu qu'on examinât de trop près le petit corps.

C'était du moins ce que ressentait Hecht.

Il trouvait qu'il ne ressemblait en rien à l'impératrice. Il était de teint aussi bistre que le roi Jaime. En outre, il donnait l'impression d'être arrivé à terme plutôt qu'aux deux tiers de la grossesse. Encore que ce fut difficile à dire compte tenu du faible éclairage. D'autant que Hecht n'était pas expert en la matière.

Katrin occupait un léger trône derrière le cercueil et un peu en surplomb. Aucune raison n'avait été avancée. Ce n'était pas coutumier. Mais elle était l'impératrice. Elle pouvait en faire à sa guise. Elle avait beaucoup pleuré. Puis s'était assoupie.

Elle avait bien dormi, hormis une petite crise de larmes et une brève absence le temps de se soulager. Elle n'avait repris sa place parmi les vivants qu'à la fin de l'exposition. Des hommes de Hecht triés sur le volet s'apprêtaient à refermer la bière.

« Attendez, commandeur. Je veux le regarder une dernière fois. »

Hecht fit signe à ses hommes de reculer. Katrin se leva péniblement. « Votre Grâce veut-elle qu'on l'aide ? demanda Hecht.

— Non. Mais je préfère ne pas regarder, finalement. Je viens de dormir pour la première fois. Je ferais mieux de passer outre, maintenant, et de cesser de me torturer. Fermez-le. Emportez-le. Prêtres ! Faites votre devoir. »

Hecht exécuta la roide petite révérence qu'on attendait d'un officier supérieur. « Comme il vous plaira, Votre Grâce. » Non sans se demander comment Katrin aurait réagi à la vue de son nourrisson à la lumière du jour.

Les obsèques furent aussi lugubres qu'il se devait. Rien de ce que vit Hecht ne suggérait qu'on regardât l'événement comme une mise en scène à l'intention de l'impératrice. Ces gens y croyaient sincèrement.

« Je deviens peut-être trop cynique, murmura-t-il à l'oreille de Titus Consent. J'étais persuadé que cette comédie était montée de toutes pièces pour permettre à Katrin de sauver la face. Pourtant tout le monde a l'air d'y croire sauf moi.

— L'invraisemblable peut parfois être vrai. Et les méchants n'ont pas toujours le cœur noir.

— Je ne te sens guère convaincu.

— Ce que je pense est sans valeur.

— Pas pour moi. »

Hecht rumina puis, au bout de quelques instants, décida que, si elle n'était pas la seule à la partager, seule comptait la conviction de Katrin.

Si Helspeth et d'autres avaient ourdi quelque complot, son dénouement était propice à l'impératrice et à l'empire.

L'impératrice qui avait perdu un fils était une femme différente : plus dure, plus concentrée et moins tolérante que celle entrée naguère en réclusion. Elle entendait anesthésier sa douleur en travaillant jusqu'à l'épuisement. Et elle avait fermement l'intention d'entraîner Alten Weinberg dans son sillage.

L'Incroyant avait intérêt à prendre garde. Une furieuse tempête se préparait.

Lassé, l'état-major de Hecht le mit un soir au pied du mur. « J'ai été mandaté pour parler au nom de tous, déclara Clej Sedlakova.

— Pourriez-vous faire vite ? J'ai rendez-vous avec l'impératrice.

— Cette femme est en train de vous manger tout cru. » Quelqu'un ricana. C'étaient des soldats. « Elle nous dévore tous vivants. Il nous faut un chef. Qui prenne des décisions. Si vous tenez absolument à passer tout votre temps à faire des courbettes, en nous laissant nous creuser les méninges pour deviner ce que nous devons faire… Bref, si vous ne prenez pas les rênes vous-même, vous devriez déléguer… nommer quelqu'un qui s'en charge. »

Surpris, Hecht dut reconnaître que le manchot avait raison. Depuis dix-neuf jours, il passait la majorité de son temps avec l'impératrice. Et pas uniquement dans le but de préparer sa croisade. Elle insistait lourdement. Il était devenu sa béquille émotionnelle. Il ne le tolérait que parce que cela lui permettait de voir la princesse Helspeth, souvent dans de meilleures conditions que lors de leurs réunions de chaque après-midi moins chaperonnée, autrement dit.

Ils avaient l'occasion de bavarder et de – plus ou moins – flirter.

« Avez-vous réussi à tempérer vos ardeurs pendant que je gardais la chambre, tous les deux ? » avait demandé maladroitement Katrin deux jours plus tôt.

Helspeth avait rougi et bafouillé. Hecht était resté coi. Il n'était pas en position de contredire l'impératrice, ni même d'argumenter en dehors du seul domaine de la stratégie.

« Ah ! Je constate que non. Ellie reste une fille à marier. Mais elle n'est plus dans sa fleur. Comme c'est cocasse. Et triste pour vous deux. » Son rire était teinté de cruauté.

Katrin changeait. Hecht craignait de la voir se transformer en l'un de ces tyrans qui réservent à leurs proches leurs tours les plus cruels.

« Inutile de chercher à me dissimuler vos pensées, avait repris Katrin. Vous vous couvez du regard comme deux furets en chaleur. Mais peu importe. Faites-en à votre guise. Tant que ça ne met pas en péril la politique impériale. »

Une légère cruauté, là. Après avoir suggéré qu'Helspeth était peut-être de nouveau sur le marché du mariage.

Hecht n'avait pas brisé le silence. Helspeth non plus.

Katrin s'était lassée d'attendre. « Je suis contente de ce que vous avez fait, commandeur. Surtout durant ma réclusion. Et je suis aussi satisfaite des efforts que tu as faits, Ellie. »

Hecht sentait venir un « mais ». « Merci, Votre Grâce. Ce fut lourd. Mais je suis bien certain que notre fardeau s'allégera maintenant que vous êtes là pour nous guider.

— Vous avez des requêtes ou des réserves ?

— Rien de bien nouveau. Tout est consigné dans les rapports. À l'exception de difficultés récentes tenant à ce que je surcharge mon état-major de travail. Si vous voulez, je peux séparer mes recommandations du corps de ces rapports afin que vous puissiez les consulter sans être distraite par des questions de taux d'écharnage des peaux et autres inventaires de couvertures et de tentes. Un messager pourrait vous les livrer ici dès demain matin.

— Oui. Faites donc. » Sur un ton laissant entendre qu'elle ne parlait pas de ça.

À certains moments, l'esprit de l'impératrice larguait les amarres. Semblait vagabonder ailleurs. Elle n'expliquait jamais, ne reconnaissait jamais qu'il s'était passé quelque chose. Ceux qui se trouvaient en sa présence étaient eux aussi contraints de feindre la même ignorance.

« Comme il vous plaira. Qu'il en soit ainsi.

— En toutes choses ? »

Mal assuré, Hecht avait opté pour une franchise prudente. « Pratiquement en tout. J'ai envers Dieu une plus grande obligation. Je ne vendrai pas mon âme. Je ne me soumettrai pas à la volonté de la Nuit, même si je vous aime comme un homme doit aimer son plus haut suzerain sur terre.

— Voilà une réponse à laquelle applaudiraient sans doute l'Église et ses nuées de petits prêtres. Très bien. Supposez que je vous ordonne de conduire ma sœur dans un de ces salons particuliers pour y passer le reste de la nuit à assouvir ses fantasmes ? »

La voix de Katrin avait recouvré son tranchant cruel, plus accentué cette fois.

L'heure était à la prudence.

« Autant l'homme que je suis aspirerait à cette nuit, autant, telle que vous me la présentez, elle reviendrait à vendre mon âme. »

Le démon s'évanouit dans les yeux de Katrin. Son goût de la cruauté s'évapora. « Très bien. Si je ne peux pas aider, je ne le peux pas. Vous devrez vous débrouiller tous les deux en catimini. Allez, maintenant, commandeur des Justes. » Une touche d'ironie, là ? « Je veux ce rapport sur-le-champ. »

L'impératrice parut perdre tout intérêt. Plus l'hiver cédait la place au printemps, plus ses entrevues avec Hecht s'espaçaient. Il n'était pas le seul à qui elle accordait beaucoup moins de son temps. Elle se rétractait en elle-même. Ses moments d'absence se faisaient plus longs et fréquents. Des rumeurs couraient sur des complications consécutives à l'accouchement.

On parlait également d'un comportement fantasque, encore que Hecht n'en eût jamais été personnellement témoin durant ses visites. Mais il avait pu constater sur d'autres les rudes conséquences que leur valait le mécontentement de leur impératrice.

Durant la même période, l'effroi de la princesse héritière ne cessa de croître. « Elle est encore pire que quand elle m'a envoyée pourrir en exil, confia-t-elle à Hecht. Elle ne va pas tarder à se retourner contre moi. Ce n'est qu'une question de temps. Contre nous tous, à un moment ou à un autre. Nous ne pourrons rien y faire. »

Hecht aurait aimé pouvoir la rassurer. Mais l'impératrice qu'il voyait lors de ces entretiens n'était pas la même que celle qui se montrait à d'autres en son absence. Une fumée abondante trahissait le feu qui couvait.

« Ma sœur est très douée pour le dissimuler, mais elle est complètement folle, Piper.

— Peut-être. Mais vous devriez vous montrer moins mélodramatique. Les murs ont des oreilles. » Katrin ne cessait de les fourrer dans des situations où ils auraient pu se croire seuls. Mais on les observait. Peut-être Katrin elle-même.

D'horribles ragots couraient, affirmant que l'impératrice ordonnait à des gens de la cour de copuler sous ses yeux.

C'était là propagande ennemie, suspectait Hecht. Quelqu'un tenait à peindre Katrin sous des couleurs répugnantes. Mais la prudence ne pouvait nuire.

« Il nous faudrait un exorciste, chuchota Helspeth. Quelque chose d'obscur est entré en Katrin cette nuit-là. Et en prend le contrôle.

— Quelle nuit ?

— Celle où elle a eu le bébé. Ne faites pas l'idiot.

— La nuit où elle… Mais… je croyais…

— Quoi ?

— Que vous aviez pris un bébé mort et monté toute l'affaire. Pour qu'elle cesse de s'illusionner.

— Vraiment ?

— Bien sûr. Un tas de gens en sont persuadés. Et admirent comment tous ceux qui ont participé à la conspiration ont su tenir leur langue.

— Tâchez de bien comprendre cela, commandeur des Justes. Pour la dernière fois. Tout était bel et bien réel. La grossesse de Katrin, son accouchement, son bébé. Parfaitement réels. J'étais là. J'ai vu sortir cette chose. C'était horrible. Les sages-femmes se sont débrouillées pour lui donner meilleure apparence avant de la coucher dans le cercueil. Elles n'arrêtaient pas de jacasser à propos de sorcellerie et de la Nuit.

— Minute. » Même là, Hecht avait le plus grand mal à croire à la grossesse de Katrin. « Se pourrait-il que quelqu'un d'autre que Jaime ait été le père ?

— Piper ! Jamais ! Comment osez-vous…

— C'est ce qui vient tout de suite à l'esprit. L'attrait de la vérité. Épargnez-moi votre indignation. Donc… Auparavant, votre sœur était grossière, nombriliste, insensible et cabocharde.

Tout ce qu'on trouve admirable chez un monarque une fois qu'il est mort et enterré. Mais maintenant elle l'est encore davantage et, par-dessus

le marché, pieuse jusqu'à la folie.

— Oui. Elle vit en accord avec sa foi. Selon la conception qu'elle s'en fait. Mais cette conception évolue sans cesse et devient chaque jour plus atroce.

— Si elle est dévote, elle n'a pas pu copuler sciemment avec la Nuit. Donner le jour de son fait à un monstre.

— Erreur ! Bien sûr que c'est de sa faute. Elle a permis à cet animal de Jaime de répandre sa semence en elle. Elle y tenait. Elle l'a supplié de le faire.

— Ce n'était pourtant pas un accouplement ordonné par le ciel. » Hecht regarda attentivement autour de lui. Où pourrait bien se tapir un espion ? Et quoi d'autre encore ?

Il tenta de prévenir Helspeth d'un geste.

Elle poursuivit : « Ça l'était pour Katrin. Ça l'est encore. Elle est aveugle s'agissant de Jaime. Daubez sur lui et vous vous retrouverez assurément sur sa liste noire. Je m'en méprise moi-même, mais je nourris son fantasme. »

Hecht avait du mal à suivre la discussion. Assise ainsi devant lui, effrayée, Helspeth le distrayait. Elle butait sur les mots. « Ce n'est pas comme s'il pouvait réellement se passer quelque chose. Les conséquences probables ne cessent de se bousculer dans ma tête.

— Il ne s'agit plus de lettres un peu lestes adressées à quelqu'un à des centaines de lieues de là.

— Les conséquences…

— Pourraient être atroces. Mortelles.

— Katrin en parle chaque fois que je la vois. »

Hecht fronça les sourcils. Et la fixa, incapable de trouver une réponse.

« C'est sa nouvelle manière de me torturer. Elle n'a pas pu jouir de mon malheur quand elle m'a envoyée à Runjan. Là, elle peut. Elle me pose des questions embarrassantes en public. »

Hecht soupira. Un fantasme persistant semblait voué à une fin humiliante.

« Elle me cherche à nouveau un mari.

— Il fallait vous y attendre. Maintenant qu'elle ne porte plus le futur empereur, elle se sentira moins en sécurité.

— Je m'y attendais. Ça lui a pris plus longtemps que je ne l'aurais cru. J'ai veillé efficacement sur elle et sur ses intérêts. Elle a dû trouver le temps

d'imaginer quelque moyen ésotérique de n'y voir qu'un complot. »

Toujours préoccupé par d'éventuelles écoutes, Hecht ne répondit pas.

Helspeth comprit. « J'aimerais faire entendre à Katrin que je ne suis pas son ennemie. »

Les bonnes intentions de la princesse héritière étaient peut-être hors de cause. Helspeth n'était pas seulement une personne mais un symbole. Une solution de rechange toute prête à un monarque impopulaire.

Elle changea de sujet de conversation. « Où en est votre blessure ? Pouvez-vous aller sur le terrain ?

— Vous savez quoi ? » Le printemps approchait. Des hommes de Hecht s'entraînaient à prévenir les inondations. Si elles survenaient. C'était le cas trois ans sur cinq. « Je souffre encore un peu quand je ne fais pas attention.

— Katrin pourrait songer à se servir de vous contre ceux qui la critiquent.

— Mauvaise idée.

— Oh ?

— Ça créerait plus de problèmes que ça n'en réglerait. » Pour la gouverne d'un éventuel auditoire. Recourir à des mercenaires étrangers pour combattre sa propre noblesse mettrait en fureur toute l'aristocratie, qui déjà exécrait le pouvoir central.

« Et si elle vous l'ordonnait ?

— J'obéirais aux ordres. Mais seulement après m'être efforcé de lui expliquer qu'il devrait y avoir une meilleure solution. »

Helspeth cligna de l'œil. « Nous n'avons pas beaucoup avancé. Mais vous devriez y aller. Je ne peux pas me retenir davantage. Je ne voudrais pas déjà réduire ma valeur sur le marché.

— Moi non plus. » D'autant que ce serait un abus de confiance équivalant à une pure et simple trahison.

Titus Consent lui-même semblait s'attendre à des nouvelles salaces. « Ce n'était qu'une réunion comme les autres, les gars. Rien qui vous concerne. Sauf que j'ai cru comprendre que notre employeur perdait la raison. Allez tous vous coucher. Pas toi, Titus. Katrin songe à nous donner des ordres stupides dès que le temps tournera, confia-t-il à Consent quand ils furent seuls.

— Mauvais, cela, compte tenu de la situation à l'étranger.

— Tu as eu des nouvelles ? » Privé de tout contact régulier avec Héris et Cloven Februaren, Hecht avait l'impression d'être aveugle.

« J'ai reçu deux rapports aujourd'hui. Simple coïncidence. Un d'Arnhand et l'autre de l'empire oriental.

— Mauvaises, ces nouvelles ?

— Il se pourrait. L'Arnhand se prépare à envahir massivement le Connec. Anne de Ménand a conclu une trêve avec le Santérin en accordant au roi Brill pratiquement tout ce qu'il revendiquait.

— Ce qui augure de bien plus gros problèmes là-bas un de ces quatre. Et rien de bon non plus pour nos amis du Sud.

— Anne doit croiser les doigts. Elle se retournera contre le Santérin dès que l'Arnhand aura fait main basse sur la richesse du Connec.

— Probablement. Et si le roi Brill la laisse s'en tirer, il l'aura bien mérité.

— Mais Anne n'a pas cherché à soudoyer l'impératrice.

— Hum. » Hecht envisagea un instant de suggérer que Katrin ignorait tout bonnement les agissements de ses barons frontaliers, lesquels profitaient de ce qu'Anne était obnubilée par le Connec.

« Mais la vraiment mauvaise nouvelle, c'est le second rapport. Krulik & Sneigon a commencé à présenter ses armes et sa poudre. L'empire oriental et Indala al-Sul Halaladin se sont montrés très intéressés.

— Pas bon non plus de notre point de vue.

— Non. Sérénité et les États patriarcaux se sont aussi fait connaître.

— Sûrement la faute de Pinkus Ghort. Je te le parie. Il doit vouloir accumuler des réserves. Il aime autant les faucons que Prosek et Rhuk. Mais, compte tenu d'une telle demande, comment Krulik & Sneigon pourra-t-elle fabriquer suffisamment d'armement ?

— Elle n'y parviendra peut-être pas. Jusque-là, elle n'a livré que des échantillons. Elle se contente de prendre des commandes pour de futures livraisons, sans faire de crédit.

— Malin, compte tenu des clients avec qui elle traite. Pinkus ne verra peut-être jamais une arme neuve. À moins que Bronte Doneto ne soit un meilleur gestionnaire financier que ses prédécesseurs.

— Oui. Voilà où est le problème. Ils ont trouvé le moyen de fabriquer de grosses quantités de poudre. Ils font sans arrêt des expériences pour l'améliorer. Une des formules comprend du néphron importé de Dreanger.

Je ne sais pas ce que cela signifie, mais quelqu'un s'est dit que nous devrions le savoir.

— Le néphron est utilisé par les embaumeurs de momies. Je sais au moins cela. Je vais devoir en parler à l'impératrice dès que j'en aurai l'occasion.

— À quoi cela servira-t-il ?

— Qui sait ? Peut-être à rien. Mais, dans ses moments de lucidité, elle est aussi féroce et brillante que son père. » Hecht savait ce qu'aurait fait Johannes à sa place, et que Monestacheus Deleanu aille pourrir en enfer !

« Tes agents ont-ils aussi déterré les futurs projets de Krulik & Sneigon ?

— Non. Mais ils sont flagrants. S'enrichir à en crever en vendant des instruments de meurtre.

— Les meilleurs. Dont ils ne peuvent produire qu'une quantité limitée, tu en conviendras.

— Bien sûr. Peut-être comptent-ils les vendre aux enchères. » C'était à la fois du pur et simple bon sens économique, le rêve éveillé de chaque homme et le meilleur moyen de se faire trucider par un prince poussé à bout.

« Ou ?

— Ou quoi ?

— Ou bien choisir à qui ils accorderont ceci ou cela. Tirer la couverture à eux en décidant des gagnants et des perdants. »

Titus eut un grognement contrit.

« Que signifie ce dernier bruit ?

— Krulik & Sneigon a déménagé en pleine brousse parce que ses propriétaires sont à ce point gourmands que leur propre peuple se serait retourné contre eux s'ils étaient restés à Brothe.

— Argument que tu soutenais déjà l'an dernier.

— Gardez-le en tête.

— J'y réfléchirai. J'ai besoin de me reposer. Ma blessure me lance méchamment ce soir.

— Vous voulez prendre quelque chose ?

— Non. Je ne tiens pas à devenir dépendant. »

Il n'avait pas vu Héris depuis des mois, ni Cloven Februaren depuis deux fois plus longtemps. Il n'était toujours pas sevré de sa dépendance émotionnelle au seigneur du royaume silencieux.

La douleur dans son épaule gauche était un rappel constant du changement.

Que fabriquaient-ils, ces deux-là ? Pourquoi une telle assiduité ? La situation s'était-elle à ce point dégradée ?

Un vent chaud se leva à la pointe des Jagos, ramenant des sourires sur les visages. Pourtant des pessimistes comme Titus Consent continuaient de parler de catastrophe et de ténèbres.

Les neiges risquaient de fondre très vite ; la Bleune et ses affluents de déborder. Ça arrivait trois années sur cinq.

Le commandeur des Justes n'éprouvait aucune compassion pour ceux qui en pâtiraient. « Les eaux montent trois fois sur cinq. Ceux qui s'obstinent à vivre là où ils ont toutes les chances d'être inondés méritent bien ce qui leur arrive. » Mais il aiderait aux sauvetages.

Piper Hecht passait ses troupes en revue. Hommes, animaux et équipement étaient rassemblés sur la plaza Franz-Benneroust, devant la citadelle principale. Franz-Benneroust avait été l'un des premiers empereurs du Graal. Homme faible, il était à présent pratiquement oublié, sauf pour ses travaux publics, bien qu'il eût régné plus longtemps que tous ses successeurs. Il avait consacré la plus grande partie de sa trésorerie à l'amélioration d'Alten Weinberg et de Hochwasser, et à la construction de ponts. Ses propres descendants n'avaient pas gardé de lui un souvenir assez précis pour le rattacher au nom que portaient tant d'édifices publics.

Hecht le savait pour avoir accumulé peu à peu toutes ces connaissances. C'était chez lui autant une compulsion qu'un mécanisme de défense. Plus il en savait, mieux il se portait. Ça lui permettait de mieux s'adapter.

Pour la première fois depuis des lustres, il se demanda où il en serait à présent si er-Rashal n'avait pas incité Gordimer à le redouter.

Pour la première fois depuis des lustres, il s'interrogea sur la raison qui avait poussé le Rascal à vouloir sa mort ou son bannissement permanent d'al-Minphet. Et, comme toujours, il ne trouva pas la réponse.

Pour la première fois depuis des lustres, il se demanda si Gordimer et er-Rashal savaient qu'il était toujours en vie. Et, dans la mesure où il n'était plus dans leurs jambes, s'ils s'en souciaient.

Qu'il prît la tête d'une croisade impériale devrait leur rafraîchir la mémoire. Il pourrait piquer vers le sud depuis les Terres Saintes. Convaincre Katrin que la Dreanger devait elle aussi connaître sa libération

ne serait certainement pas difficile. Ce pays avait joué un rôle essentiel dans la naissance de la foi chaldaréenne. Assurément plus important que celui de la Firaldie, du moins jusqu'à ce que la conquête pramane n'envahisse cette région du monde.

Il se remémora brusquement que Katrin Ege était la fille de l'empereur Johannes III, et qu'elle était bien plus intelligente qu'elle ne le laissait croire. On ne la manipulerait pas aisément.

La parade se déroula sans rencontrer de grandes difficultés. Ses soldats étaient bien payés, bien nourris, guère surchargés de travail ; ils disposaient de plusieurs uniformes neufs et bien coupés, et leur moral était au beau fixe. Ils étaient désormais au nombre de mille quatre cents. Pratiquement jusqu'au dernier, ils vivaient le rêve qui les avait conduits à s'engager. Seuls manquaient à leur existence le saccage de cités ennemies et le pillage qui les enrichirait.

Tous avaient la certitude que cette lacune serait bientôt comblée.

Drago Prosek et Kaït Rhuk mirent un point final au défilé par un tonitruant concert de faucons. Des nuages de fumée sulfureuse dérivèrent par toute la ville, puissant rappel du pouvoir de la poudre.

26
Les Choisis. Translations

Les esclaves de Kharoulke avaient dévasté la moitié d'un monde gelé. Partout où ils le pouvaient, les gens détalaient devant eux s'ils étaient un peu malins.

La lisière des glaces devint le royaume de la furie, de la guerre et du chaos. Bien peu de princes ou de peuples se montraient aussi accueillants que Tsistimed le Doré et les Hu'n-taï At.

Mais Tsistimed régnait sur des montagnes et des steppes dans un rayon de quatre mille lieues.

Dans l'Ouest, histoire et géographie se liguaient pour créer une situation légèrement différente. Le problème des réfugiés y était moins dramatique. Les territoires au nord des Jagos n'étaient pas aussi densément peuplés à l'origine, et de nombreux natifs des principautés septentrionales avaient d'ores et déjà émigré dans le Sud. L'impact ne fut réellement significatif qu'autour des villes. Des milliers de gens pouvaient vivre de la terre dans la nature sauvage. Et ils n'étaient que quelques milliers à avoir échappé au règne de Kharoulke.

Le dieu avait massacré tous les autres.

Peu d'entre eux réussirent à s'enfuir des rivages du nord de la mer Basse. La plupart en traversant le détroit de l'Ormo sur un pont de glace qui s'était brièvement formé en hiver.

La petite poignée qui n'avait pas réussi à franchir le détroit ne verrait pas le retour de l'été.

Une douzaine de silhouettes rôdaient sur les galets où gisait le dieu abattu, toutes environnées du faible battement de la vie qui animait encore Celui-qui-marche-avec-le-vent. Sept étaient des hommes. Et la huitième une femme aux cheveux embroussaillés. Ces huit-là étaient tous des prêtres déments et zélés de Kharoulke, les derniers de ses fidèles locaux. Ils le protégeaient des Instrumentalités inférieures ; priaient et accomplissaient des rituels destinés à le ranimer ; s'affaiblissaient chaque jour un peu plus ;

ne trouvaient pas grand-chose à se mettre sous la dent, sinon des cadavres sur la glace ou poussés vers le rivage lors des brèves périodes où les marées ne montaient ou ne descendaient pas en rugissant.

Ils se repaissaient surtout des charognes décharnées des Choisis tombés au combat.

Des quatre Choisis qui restaient, deux étaient des Crêpenuit, l'Élu. Le plus grand mesurait quatre pieds. Le plus petit en faisait à peine deux. Tous deux semblaient avoir été façonnés en toute hâte par un artisan épuisé.

Comme les prêtres fous, ils s'efforçaient de protéger leur créateur.

Deux autres déments fatiguaient les galets. Ceux-là n'étaient pas des amis de Kharoulke. Ils voulaient tuer le dieu. Ils ne savaient pas exactement comment ils allaient s'y prendre, mais ils avaient la certitude bien ancrée que c'était faisable.

Ils étaient plus rusés que les protecteurs du dieu, sur qui ils jetaient leur dévolu depuis que Kharoulke s'était traîné hors de l'eau, et dont ils se nourrissaient.

Une fois, une femme était venue leur montrer comment parvenir à leurs fins. Ils l'avaient attaquée. Elle ne parlait pas leur langue et l'on ne pouvait donc pas lui faire confiance.

Elle les avait blessés et s'en était repartie.

Ils l'apercevaient encore de temps en temps, mais jamais de près. Ce devait être une puissante Instrumentalité. Elle n'apparaissait que lorsqu'elle en ressentait le besoin et disparaissait de la même façon. Chacune de ses visites se soldait par une rechute de Kharoulke. La plupart s'achevaient par des explosions et des nuages de fumée sulfureuse suffocante.

Pourtant Kharoulke se rétablissait chaque fois.

La guérison divine ne progressait que lentement car les puits du pouvoir s'épuisaient. Il était victime de fréquentes rechutes. Mais la tendance était certaine.

Et Kharoulke était éternel. Ces mortels importuns pouvaient toujours s'acharner. Ils finiraient par disparaître. Mourir. Un jour, dans un siècle peut-être, Kharoulke se relèverait de cette plage de galets comme il s'était relevé de la prison où l'avaient enfermé ceux qui l'avaient supplanté. Il revendiquerait son royaume glacé.

Sa souffrance était atroce et subtile. Et sans aucun répit.

Kharoulke la surmontait en se dépeignant lui-même en train d'exercer sa vengeance dans le futur monde du milieu. Son rêve et cette réalité future

étaient quasiment superposables. Il lui arrivait parfois de s'égarer dans le temps et de s'y croire déjà. Mais son état le liait plus étroitement au moment présent qu'il n'était de coutume pour une Instrumentalité de son envergure.

Il sentait vaguement que la surface de la glace, autour de lui, commençait à se ramollir et se liquéfier.

Voilà qu'une saison chaude allait s'ajouter à ses misères.

27
Les Terres Saintes. Un féroce sang neuf

La Montagne et Azim al-Adil eurent leur première rencontre sérieuse avec le nouveau châtelain de Gherig, à l'instigation d'Indala, alors que le printemps commençait à menacer les Terres Saintes. Indala tenait à éprouver le nouveau prince, lequel était un peu plus âgé qu'Azim.

Le bruit courait que le successeur de Rogert le Noir était un homme méthodique. Il était sans doute plus aimé que du Tancret, mais on le regardait comme froid et distant. Son comportement au combat restait un mystère. Il était allé avec son frère à Los Naves de las Fantas, mais on ne l'avait pas autorisé à participer à la bataille car il était encore trop jeune à l'époque.

Quoi qu'il en fut, Anselin de Ménand fut un adversaire aussi vaillant et féroce que pouvait le souhaiter un guerrier. Azim al-Adil et Nassim Alizarin n'échappèrent à la mort et à l'humiliation que parce qu'ils étaient équipés de chevaux plus rapides.

L'infanterie pramane souffrit. Ceux qui survécurent ne le durent qu'à leur fuite sur un terrain où leur ennemi moins nombreux n'osa pas les suivre.

Ayant appris ce qu'il voulait savoir, Indala envoya des renforts et l'ordre de harceler impitoyablement Gherig. Rien ne devait sortir de Lucidie par l'ouest tant qu'il n'ouvrirait pas lui-même la voie à la tête de toutes les armées de Qasr al-Zed.

Azim admit qu'un projet avait bel et bien été ourdi, mais qu'il ne pouvait pas en divulguer les détails. Il ne les connaissait pas. N'avait pas été mis dans la confidence par Indala.

Rogert du Tancret rassembla ses sbires à Vantrad. Ils échafaudèrent des plans pernicieux. Rogert le Noir ne cherchait nullement à dissimuler ses ambitions : usurper le saint diadème (la couronne qu'on attribuait à Aaron et qui revenait aux rois de Vantrad). Le diadème élevait symboliquement les rois de Vantrad à la suzeraineté sur tous les princes et comtes des États croisés.

Âgé de quatorze ans, le roi Bérismond était affligé d'infirmités congénitales, d'affections chroniques et d'un mariage arrangé pour des raisons politiques. Il portait constamment des gants et un voile. Clotilde, sa reine, avait deux fois son âge. Sa famille et celle des Tancret entretenaient des relations datant d'avant l'exil. Clotilde ne voyait aucune objection à remplacer son troisième époux, privé d'héritier et pratiquement inutile, par un quatrième qui aurait donné la preuve de sa virilité.

Les princes et chevaliers des États croisés entretenaient à l'égard de l'honneur et de Rogert du Tancret de vifs préjugés. La conception personnelle que chacun d'eux s'en faisait les poussait à soutenir Rogert le Noir ou à se dresser contre lui. Une querelle sanglante était prévisible.

Les deux camps entreprirent de courtiser la Fraqueuse Gisela ; celui de du Tancret remporta un moins franc succès. Certaines personnes n'oublient pas du jour au lendemain.

À Shamramdi, Indala al-Sul Halaladin consacra de longues heures à former des provocateurs qui tenteraient de déclencher une mortelle échauffourée.

Nassim Alizarin ne sous-estima qu'une seule fois Ancelin de Ménand. Il s'acharna ensuite à faire de la vie du prince un enfer. Indala lui confia les instruments adéquats. Il les fourbissait et les utilisait fréquemment.

28
Le Neuvième Inconnu.
Un château dans la nature sauvage

Un pur et simple supplice. De l'extrait de torture, distillé, concentré et coagulé, dont on gavait ensuite ceux qui en faisaient l'expérience. C'était ainsi que Cloven Februaren définissait ce qu'il vivait depuis quelque temps. De façon plus ou moins mollassonne.

La décision de conduire les Aelen Kofer à la forteresse du bâtard avait initié ce supplice. Il perdurait. On n'avait toujours pas atteint la forteresse.

Les Aelen Kofer ne pouvaient avoir de contacts avec la Structure. Avec aucune de ses capacités. Ni Héris ni le Neuvième Inconnu n'étaient en mesure de déplacer un nain par son truchement, si petit et léger fût-il. Ils devaient faire voile depuis le royaume des dieux jusqu'au continent. Puis marcher. Les traversées en bateau furent innombrables et durèrent plus de deux semaines. Tant le temps était exécrable.

Œil-de-Fer avait insisté pour que toute sa suite entreprenne cette randonnée hivernale. Il redoutait le nouveau monde du milieu.

On attendait de Cloven Februaren qu'il fournît les provisions de bouche. L'idée en soi ne lui posait aucun problème. C'était l'hiver. Vol, achat, chasse et cueillette ne rapporteraient guère de fruits là-bas. En outre, ces méthodes risqueraient surtout d'attirer sur les Aelen Kofer l'attention des habitants du monde du milieu. Œil-de-Fer tenait à passer inaperçu.

Mais son application était plus épineuse. Elle exigeait une besogne monstrueuse. Il n'y avait qu'à Brothe qu'on pouvait obtenir des vivres en quantité suffisante sans se faire remarquer. Il fallait ensuite les transférer là où la troupe des nains cheminait dans un paysage glacé. Progression qui se révéla très vite meurtrière.

Cloven Februaren et Héris durent travailler dix-huit heures sur vingt-quatre rien que pour empêcher les Aelen Kofer de mourir de faim.

C'était un long périple et les nains de gros mangeurs. D'autant que l'hiver ne cessait pas un instant de les mettre mortellement à l'épreuve.

D'un autre côté, la Nuit brillait par son absence. Les Instrumentalités inférieures semblaient fuir consciencieusement les Aelen Kofer.

Les nains voyageaient lentement. Ils se montraient rétifs et querelleurs. Certains jours, la troupe n'avançait pas d'un seul pas. Ce qui laissait le Neuvième Inconnu aussi dépité qu'épuisé.

De nouvelles complications s'ajoutèrent à cela dès qu'ils se mirent à traverser des territoires occupés par des habitants du monde du milieu.

Œil-de-Fer tenait à rester mythique. Éternellement si possible.

En dépit de la taille conséquente de leur troupe, elle n'eut guère de mal au début à passer inaperçue. Mais cela exigeait de prudentes reconnaissances, sans cesse plus nombreuses. Ce qui, bien entendu, ralentissait encore la progression.

Februaren put vaincre assez longtemps son épuisement pour ingurgiter un repas. Œil-de-Fer fit irruption « Ce serait plus facile si les Anciens tenaient encore les rênes. Nous pourrions vagabonder partout et les gens n'hésiteraient pas à nous aider.

— Dommage qu'ils soient tous enfermés, n'est-ce pas ? On pourrait aisément les lâcher s'ils n'étaient pas si hermétiquement claquemurés.

— Je vous trouve bien aigri ces derniers temps.

— Sans doute la faute à mes dernières fréquentations. »

Évidemment. Les Aelen Kofer le rendaient chèvre. Il s'inquiétait aussi pour sa santé. À son âge, il aurait dû s'épargner cette tension prolongée et cette lourde besogne. Même si la Structure le protégeait tant et plus (il faisait pratiquement partie de sa machinerie), il y avait des limites à ce qu'il pouvait s'imposer.

La majeure partie de l'empire du Graal contemporain n'était plus qu'une vaste étendue sauvage. Ça n'avait pas toujours été le cas. Mais la chute de l'Ancien Empire et plusieurs épidémies de peste avaient réduit la population de deux tiers. Les Aelen Kofer passaient surtout inaperçus parce qu'ils se cantonnaient à ces contrées inhabitées.

Il y eut néanmoins des incidents. Chasseurs, bûcherons et solitaires sauvages qui ne supportent pas la civilisation oppressante hantent les forêts les plus profondes. Les plus assurés affirmèrent avoir entraperçu des nains.

La nouvelle ne causa aucun émoi. Les campagnards savent que des êtres fantastiques vivent dans les bois. Aucun des princes ou comtes locaux ne leva d'armée.

La forteresse n'avait pas de nom. Le village le plus proche se trouvait à quatre lieues. Nul n'y parlait jamais du château fort. Les villageois ne semblaient même pas connaître son existence. Peu d'entre eux s'enfonçaient sur plus de mille pas dans la forêt. Le fantôme d'une route, souvenir d'une voie sans doute fréquentée à une époque désormais oubliée, y conduisait.

Cloven Februaren se servit de la Structure pour se transporter près d'un portail s'ouvrant dans ce qui ressemblait à une frontière anodine matérialisée par une palissade. De son côté, cette ombre de route gelée, un vent mordant et une fine ondée évoquant une averse d'aiguilles glacées. De l'autre, derrière la palissade, un enthousiasme peut-être un peu moins fervent pour l'hiver. Mais seulement un petit peu. Plaques de glace et tas de neige y abondaient. Les branches nues scintillaient de givre. Certaines étaient même festonnées de glaçons pareils à des rangées de dents.

Des corneilles y perchaient.

Le Neuvième Inconnu observait ce spectacle, les yeux écarquillés, vaguement conscient malgré tout du raffut des Aelen Kofer à l'approche. Il s'efforçait de deviner le nombre des corneilles. Ou des corbeaux. Il n'aurait pas su faire la différence tant qu'ils ne prenaient pas leur envol. Pas plus d'ailleurs qu'il ne s'en souciait véritablement, du moins jusqu'à ce que cette question se pose à lui : pourquoi étaient-ils si calmes et silencieux ?

Les corbeaux ne sont jamais silencieux, et ils ne restent jamais bien longtemps tranquilles.

Sorcellerie.

« Bien sûr que c'est de la sorcellerie, crétin, murmura-t-il dans sa barbe. Mais quel genre de sorcellerie ? Telle est la question. Et dans quel but ?

— Double grand-père ? »

Februaren sauta en l'air. Héris venait d'apparaître à côté de lui à son insu. « Je parlais tout haut, mon enfant. Tu veux tenter le coup ? Pourquoi y a-t-il ici autant de ces foutus corbeaux ? Et pourquoi sont-ils si taiseux ? Ce ne sont sans doute pas des moineaux, mais ça ne les empêche nullement de jacasser jusque dans leur fichu sommeil.

— Quelqu'un les a peut-être ensorcelés pour que tu te mettes la rate au court-bouillon. » Puis, de sa voix la plus effrayante « Ou peut-être que ce ne sont pas des corbeaux. Mais des démons changés en corbeaux par un charme.

— Muno s'amuse toujours autant de t'avoir fourrée dans mes pattes, hein ?

— J'ai été détachée. Mais je parie qu'il est assis devant une jolie flambée, à siroter du café en ricanant, peut-être avec un mignon petit garçon sur les genoux. C'est quoi, ça, là-bas ? » Héris se dirigea vers le portail.

« Recule. On ne peut pas entrer comme ça ! On ignore ce que ça pourrait déclencher.

— Je n'entre pas, double grand-père. Je vais juste voir ce que c'est. » Elle montra du doigt un bout de planche écorné, dissimulé dans les vestiges des hautes herbes de l'été passé.

« Ça n'a pas l'air à sa place, en effet », convint Februaren. À contrecœur. Parce qu'il aurait dû le remarquer lui-même. Depuis longtemps. Depuis la première fois, peut-être, où il était venu en reconnaissance.

Héris dégagea la planche, la fêlant ce faisant sur toute sa longueur. Le vieil homme s'en empara et passa de nouveau à côté d'un détail important. Il la fit pivoter pour examiner son côté humide. « Il y a quelque chose d'inscrit là. Difficile à déchiffrer. Ah ! "Prenez garde aux loups", est-il plus ou moins écrit en firaldien. Suivi d'autres mots que je n'arrive pas à lire.

— Ne t'occupe donc pas de ça ! Regarde ! » Héris pointa le doigt. Vigoureusement.

Un crâne et quelques longs ossements gisaient là où le panneau les avait cachés, saillant sous les herbes mortes de la boue gelée.

« Eh bien, il faudra s'en souvenir », fit le vieil homme. Il zyeuta de nouveau les corbeaux. Ceux-ci semblaient légèrement amusés. Il venait de tomber sur une de leurs vieilles connaissances.

« Ils espèrent qu'on va rejoindre ce type, tu crois ? » demanda Héris. Elle frissonna. Le froid n'y était pour rien.

Un pas lourd se fit entendre derrière eux. Le vieil homme le reconnut. Khor-ben Jarneyn. Fatigué et affamé. « C'est là ?

— C'est là, admit Februaren. J'en suis pratiquement certain. Je n'ai pas osé m'approcher plus près. »

Œil-de-Fer se faufila de force entre eux deux. D'autres nains s'arrêtèrent derrière, ferraillants et cliquetants. « Pourquoi ça ?

— Ça pourrait être dangereux. Pourquoi prendre des risques avant l'heure ?

— Pour rigoler ? Hum ? Dangereux, hein ? » Œil-de-Fer se plaça face au portail. Les corbeaux commencèrent à remuer puis s'immobilisèrent de nouveau en le voyant s'arrêter à un pas de l'entrée. Il consacra deux bonnes minutes à regarder droit devant lui sans mot dire ; il fixait une espèce d'édifice dépassant d'un épais massif d'arbres aux branches dépouillées. Puis il recula de quelques pas. « Plein de magie là-dedans. On va camper. Se reposer. Manger et récupérer. Voyez si l'on ne peut pas amener quelques chèvres. Quand on sera de nouveau remplis de fougue et d'énergie, on ira choper le bâtard. J'en arracherai des lambeaux jusqu'à ce qu'il se déclare prêt à nous aider. »

Februaren envisagea un instant d'insister sur la célérité. Kharoulke pouvait à tout instant se…

Œil-de-Fer ne manquerait pas de lui rappeler que Celui-qui-marche-avec-le-vent était pour le moment échoué sur une plage de galets andorayenne, tout juste capable de maintenir son intégrité. Si Kharoulke recouvrait jamais assez de forces pour prendre une initiative, il enverrait ses Choisis longtemps avant d'avoir récupéré assez d'énergie pour agir en personne. Les Aelen Kofer s'en féliciteraient. Ils mouraient d'envie d'en découdre.

Ils se satisferaient sans doute d'une prise de bec avec le Neuvième Inconnu s'il commençait à élever des doutes sur leurs tactiques.

« Prenez donc tous vos aises, en ce cas, déclara-t-il. Profitez de votre quartier libre. Héris et moi n'avons pas ce luxe. Viens, Héris. » Il la toucha afin qu'ils restassent unis pendant que la Structure les déplacerait.

Ils se rematérialisèrent dans une petite chambre rarement occupée d'une aile écartée de la maison de ville de Delari à Brothe. « Si nous devons perdre du temps à nous reposer, autant le faire dans le confort », expliqua Februaren.

Héris acquiesça d'un grognement assorti d'un hochement de tête. « J'abonde volontiers dans ce sens. Cela dit, je ne compte pas beaucoup lézarder. Ces nains doivent manger. Mais pas avant que j'aie pris un bon bain chaud et un ou deux repas corrects. Nourriture ! Ô nourriture divine ! Si seulement Piper pouvait cesser de me harceler pendant quelques jours, je serais au paradis. »

De sorte que, naturellement, quelques précieux moments d'oisiveté furent gaspillés en discussions sur ce qu'il se passait à Alten Weinberg.

Il fallut à Khor-ben Jarneyn trois journées entières pour se préparer à l'étape suivante. La température s'éleva suffisamment entre-temps pour initier un dégel.

« Il y a du regain dans l'air », affirma Februaren. Nul ne comprit la plaisanterie. Il bouda et marmonna quelques mots touchant à l'imperméabilité congénitale des Aelen Kofer à l'humour.

« Nous avons défini les limites de la forteresse et les trois catégories de sorcellerie qui la protègent, déclara Œil-de-Fer ce troisième matin. Dans la mesure où vous ne faites partie ni l'un ni l'autre de ces héros qui chargent droit sur l'objectif pour voir ce que ça donne, nous allons expérimenter avant de passer au célèbre et traditionnel assaut ondulant des Aelen Kofer.

— Ondulant ? » demanda Februaren.

Œil-de-Fer l'ignora. Il aboya quelques ordres dans la langue des nains. Deux douzaines d'arbalètes du modèle qu'ils fabriquaient, si puissant que ses carreaux peuvent perforer le granité, apparurent au grand jour. C'était du moins ce que prétendaient les Aelen Kofer. Les armes entonnèrent aussitôt un concert gémissant de cordes fouettant l'air, de chocs d'arrêt et de dards bourdonnants.

Les corbeaux glapirent de l'autre côté, ivres de rage. Une bonne vingtaine d'entre eux s'étaient déjà transformés en une explosion de plumes sanglantes. Ils prirent leur essor en vociférant des malédictions, recouvrant de leurs croassements et battements d'ailes l'aria interprété par les arbalètes Aelen Kofer. Les nains impressionnèrent encore plus le Neuvième Inconnu en réussissant à abattre des oiseaux en plein vol. Une cinquantaine d'entre eux au bas mot périrent durant l'expérimentation de Jarneyn.

« Ça n'a fait sortir personne, fit remarquer le nain. Le bâtard ne s'intéresse peut-être pas à ceux qui regardent au loin pour lui.

— Il peut se permettre d'en perdre davantage qu'Ordnan dans la mesure où il a commencé avec un bon millier. » Le père de tous les anciens dieux, le Gris-qui-marche, n'avait disposé que de deux corbeaux pour l'informer Pensée et Mémoire.

« Vous avez peut-être raison, sorcier.

— Que signifie ce ricanement ?

— La magie d'ici nous est familière. C'est celle des anciens dieux grossièrement contrefaite. Celle que pratiquent les Aelen Kofer depuis des milliers d'années. Le bâtard me semble être un autodidacte qui n'a jamais eu l'occasion d'opérer parmi des gens qui savaient ce qu'il faisait.

— Autrement dit ?

— Autrement dit, il n'a jamais eu affaire à des gens qui savaient ce qu'il faisait. Je me suis mal fait comprendre ? »

Les nains se mirent à jacasser dans leur langue à l'unisson. « Ils évoquent davantage un vol de corbeaux qu'un vrai vol de corbeaux », fit remarquer Héris.

Les Aelen Kofer, et Œil-de-Fer en particulier, étaient très à cheval sur leur dignité. Jarneyn entendit Héris. Il beugla. Les piaillements se turent. Jarneyn aboya un ordre, qui devait essentiellement leur rappeler à tous qu'il était temps de se remettre à l'ouvrage.

Il y avait bel et bien un plan. En dépit du tohu-bohu. Les nains s'empressèrent de l'appliquer.

Ils ignorèrent le portail. Quelques groupes percèrent la clôture de part et d'autre, à une cinquantaine de pas de l'entrée, derrière de puissants sortilèges protecteurs. Deux autres groupes de dix nains progressaient parallèlement au fantôme de route. Quatre Aelen Kofer longèrent la palissade de chaque côté, à partir de chacune des brèches, pour revenir sur le portail. Quatre autres la suivirent en s'éloignant dans l'autre sens.

Le reste de la troupe, soit quinze Aelen Kofer dont Œil-de-Fer, patientait avec Februaren et Héris. « Baissez la tête, tous les deux, leur enjoignit Jarneyn. Faites comme si vous n'étiez même pas là. Vous pourriez constituer une grosse surprise. Une vilaine surprise dont nous n'avons nul besoin.

— Ça me paraît sensé.

— Bien sûr, fît Héris. Laissons-lui croire que c'est son passé qui le rattrape alors que c'est l'avenir qui lui tombe sur le poil. »

Œil-de-Fer se renfrogna. Il ne comprenait pas Héris.

Les corbeaux semblaient en plein désarroi. Ils tentaient de submerger les Aelen Kofer. Les nains s'en moquaient éperdument. Les oiseaux ne pouvaient pas leur nuire. Casques, barbes et armures les protégeaient à la perfection. Ils n'en étaient pas moins couverts de fientes et de plumes quand les oiseaux s'égaillèrent.

Les groupes de quatre atteignirent le portail. Ils s'entretinrent avec Œil-de-Fer. Un des nains eut l'amabilité de choisir une langue que comprenait Cloven Februaren. Il fit un compte rendu technique détaillé de l'architecture des sortilèges qui protégeaient l'îlot forestier.

Aux yeux des nains, ce n'était qu'une grossière masure paysanne comparée aux édifices finement ciselés des Aelen Kofer.

Les subtils artisans se mirent au travail sur le portail.

« La voie est libre », déclara Œil-de-Fer quelques minutes plus tard. Il franchit le portail. « De l'approximatif, décidément. Purement instinctif. Mais foutrement puissant malgré tout.

— Ce doit être chouette d'avoir une déesse pour mère, fit remarquer Héris. Toute cette puissance de frappe. Bébé, ce type devait être un véritable enfer à roulettes. »

Œil-de-Fer se lança dans une fastidieuse explication selon laquelle les demi-dieux n'entraient en possession de leurs pouvoirs qu'à la puberté.

Cloven Februaren l'interrompit. « Autre avantage, il est vivant et en bonne santé depuis six siècles. »

Héris lui jeta un regard mais ne fit aucun commentaire.

Vexé qu'on lui eût coupé la parole, Œil-de-Fer ne semblait guère pressé d'entrer. Cela dit, toute hâte risque d'être fatale quand on a affaire à des sortilèges protecteurs. « Ah ! Et voici les loups, maintenant. On a assurément surpris cette meute en pleine sieste. »

Ces loups étaient d'une espèce inconnue de Februaren. Ceux qui se raréfiaient désormais en Firaldie étaient gris et de la taille de mastiffs. Ceux-là étaient d'un brun sombre et le pelage de leur dos presque noir. Ils étaient aussi plus grands. Certains devaient peser jusqu'à deux cents livres. Ils étaient très nombreux et ils écumaient de rage.

Les Aelen Kofer se moquaient aussi des loups. Par groupes de quatre, ils formaient une tortue et taillaient en pièces tout ce qui passait à leur portée. Lorsqu'un de ces carrés se défaisait sous le poids d'une ruée de bêtes, les nains se roulaient en boule et, protégés par leur armure, laissaient aux arbalètes le soin de décimer leurs agresseurs.

« Pourquoi donc le bâtard s'imagine-t-il que des loups pourraient se montrer efficaces contre des gens cuirassés ? demanda Februaren.

— Il n'a peut-être pas beaucoup de visiteurs qui portent une armure ? hasarda Héris.

— Aucun qui porte une armure Aelen Kofer, gronda Œil-de-Fer. Ces bêtes déchireraient une cotte de mailles comme de l'étoffe pourrie. Placez-vous au centre, vous deux. Vous ne portez pas une armure Aelen Kofer. »

La troupe d'Œil-de-Fer forma des cercles concentriques autour d'Héris et de Februaren.

Les loups fondirent sur eux. Tous à la fois. Ils tentèrent de bondir par-dessus le premier cercle. Beaucoup souffrirent de blessures portées de bas en haut par des lances, des épées ou des haches. Mais c'étaient de fabuleux sauteurs. Plusieurs heurtèrent en plein vol des nains du cercle intérieur et renversèrent les Aelen Kofer.

Februaren prit la main d'Héris. Ils se tournèrent de profil. Puis ils se plantèrent derrière la première rangée d'arbres de la forêt, par-delà la palissade, pour observer l'affrontement.

Les nains du cercle extérieur ne rompirent pas la position. Ils ne se retournèrent pas pour aider ceux du centre. Ils laissèrent à Œil-de-Fer et ses compagnons le soin d'expédier les bêtes blessées.

Les deux groupes qui avançaient parallèlement à la route s'arrêtèrent pour leur prêter main-forte.

Les loups admirent bientôt leur échec. Le plus gros et sombre ulula. Les survivants détalèrent trop vite pour qu'on les pût viser. La queue basse mais pas au point de reconnaître leur défaite.

Héris et Februaren rejoignirent Œil-de-Fer. « C'était là un tour sacrément utile, l'ancien, déclara ce dernier. Vous êtes sûr de ne pas vouloir me l'enseigner ?

— Pas tant que vous vous entêterez à rester un Aelen Kofer. » Il se garda d'ajouter que les nains connaissaient davantage de chemins menant à leur monde qu'ils ne voulaient l'admettre. Sinon, comment expliquer que leur troupe soit à présent plus nombreuse que celle qui avait quitté le royaume des dieux ? Elle ne s'étoffait que lorsqu'il n'y avait aucun témoin humain dans les parages.

Februaren avait l'impression que leur voyage se serait déroulé plus vite et douillettement si les Aelen Kofer avaient compris la géographie du monde du milieu. Ils auraient pu au moins en effectuer la partie terrestre dans leur propre monde, sous un climat plus clément.

Il ne souleva pas la question. Œil-de-Fer ne voudrait rien entendre.

Les alliés n'ont pas à partager tous leurs secrets.

« Il est trop tard pour que je choisisse une autre voie, déclara Jarneyn. Ce monde est le vôtre. Avez-vous déjà vu autant de loups réunis ?

— Non. Une meute de soixante ou soixante-dix me paraît même inimaginable.

— Vraiment pas naturel. »

Les loups morts étaient au nombre de dix-sept. Les blessés avaient disparu dans les bois. Les autres restaient hors de portée mais vigilants. Respectueusement opportunistes.

« Ça non plus, ce n'est pas naturel, lâcha Héris. Et ce n'est pas la faim qui les pousse à s'intéresser à nous. »

Les loups respiraient tous la santé. Ils étaient bien nourris et bien soignés.

« Quoi, maintenant ? s'enquit Februaren.

— On va enfoncer la porte et beugler : "Surprise !" répondit Jarneyn.

— Ça me paraît hilarant à souhait. Héris et moi, on sera juste derrière vous. »

Œil-de-Fer décocha au vieillard un regard torve, presque soupçonneux. Mais il fit avancer ses gens. Les corbeaux protestèrent rageusement mais gardèrent leurs distances. La mort frappait subitement dès qu'un oiseau s'approchait trop près des Aelen Kofer.

Pareil pour les loups. Ils attendaient leur chance.

Le carreau d'une arbalète Aelen Kofer se déplaçait si vite qu'on n'en voyait qu'un éclair avant qu'il ne fit mouche.

Un petit château gris lugubre se dressait au cœur des bois. Il avait l'air abandonné. Son pont-levis était abaissé depuis si longtemps que les mauvaises herbes l'avaient envahi. Les douves étaient pleines mais l'eau y coulait. Tout juste. Elle n'était pas gelée, ni non plus profonde de plus de deux pieds, mais visqueuse. Le fond en était immonde, tapissé d'une boue au moins aussi épaisse.

Le pont-levis était couvert de feuilles mortes, d'herbes sèches qui avaient poussé entre ses planches et de plusieurs périlleuses plaques de glace. Des ossements humains étaient éparpillés tout autour sur une trentaine de pieds.

« Ces ossements, grommela Œil-de-Fer. Je me souviens. Comptiez-vous me le rappeler avant… Quoi ? » L'excitation avait gagné les corbeaux.

Deux hommes âgés venaient d'apparaître sur le pont-levis. Un des deux portait une vieille serpe rouillée et l'autre une lance qui avait connu des

jours meilleurs plusieurs siècles plus tôt. Ils ne manquaient pas d'assurance. Ils se préparaient à défendre leur pont.

Jarneyn marmonna quelques mots, quelque chose comme « Pitié pour les fous ! » Mais il ne se laissa pas emporter. « Déplacez-les sans leur faire de mal. S'ils refusent, jetez-les en pâture aux loups et aux corbeaux. »

Les oiseaux tournaient en rond dans les airs, excités.

Œil-de-Fer avait employé la langue des nains. Les vieillards avaient entendu. Ils avaient l'air étonnés. Ils décidèrent finalement qu'ils ne faisaient pas le poids. Ils rentrèrent dans le château, poursuivis par les sarcasmes des corbeaux.

Le portail béait, aussi obscur qu'une caverne sans fond.

« Vous alliez me dissuader d'entrer directement, n'est-ce pas ? demanda de nouveau Jarneyn.

— Je ne sais pas. Peut-être. D'un autre côté, il serait sans doute instructif de voir jusqu'à quel point une cotte de mailles Aelen Kofer résiste à la morsure d'un faucon. »

Le vieil homme supputait, en se fondant sur les spéculations de Piper. Des couches de ouï-dire et de fantasmes pouvaient certes dissimuler quelque chose, mais soupçonner la présence d'armes à poudre semblait plus raisonnable. Ce qu'il avait d'ailleurs expliqué à Jarneyn quand on préparait encore l'expédition. « Vous voyez des ossements bizarres autour de nous ?

— J'en vois beaucoup qui sont étrangement brisés. Vous pensez aux créatures rayées ? Comme celles qui ont tenté d'envahir le royaume des dieux ?

— Oui.

— Elles n'ont plus l'air si différentes sans la viande.

— Doigts et orteils supplémentaires.

— Bien sûr. Mais les petits os sont éparpillés, probablement sur une lieue. Cela dit, les leurs sont parfois noirs. Ne me demandez pas pourquoi. Nous l'avons découvert quand nous nous sommes débarrassés de celles auxquelles nous avons eu affaire. Comment devrions-nous procéder ? Ne pourriez-vous pas apparaître à l'intérieur ?

— Non. Je ne sais pas au milieu de quoi j'atterrirais. Il y aura peut-être des sortilèges qui m'embarrasseraient. Mais je pourrais grimper sur ce mur… Petite ! »

Héris se retourna, se retrouva perchée au milieu de corbeaux paniqués, jeta un regard en contrebas et se tourna de profil pour rejoindre Februaren et Jarneyn. « Pas un faucon, double grand-père, mais deux. Dont un du modèle que Piper appelle un molosse. De ceux dont il s'est débarrassé parce qu'ils avaient si mal fonctionné à Clearanza. Les deux vieux sont plantés derrière avec des torches allumées. Je n'ai vu personne d'autre. S'ils n'étaient pas là, je dirais que la forteresse est désertée.

— Déplacez vos gens tout de suite », ordonna Februaren à Jarneyn. Il décrivit du bras un arc de cercle comprenant un espace devant le portail dont il pensait qu'il devait être libre de tout nain. « Et dites-leur qu'il va y avoir du vacarme. Ces engins parlent fort.

— Quel est le plan ? demanda Héris.

— Nous allons leur faire croire que toute la troupe va charger. Ils tireront. Puis toute la troupe chargera. »

Februaren et Jarneyn prirent des dispositions. Loups et corbeaux se contentaient d'observer en restant à distance respectueuse. Les corbeaux reluquaient en douce. De temps à autre, un loup s'avançait en rampant, s'emparait d'un congénère abattu et l'emportait en le traînant, jusqu'à ce qu'un des Aelen Kofer décidât d'élever une objection. « Très futé, déclara Œil-de-Fer à Februaren. La ruse parfaite. »

Elle n'abusa personne.

Jarneyn, qui ne plaçait pas tous ses œufs dans le même panier, avait déjà mis un autre plan en branle. Certains de ses gars rapportèrent des planches de la palissade. Les loups les filaient mais ne prenaient pas de risques.

Héris voulait avoir une vue d'ensemble du paysage. Elle apparut de nouveau au sommet du mur et redescendit. « Les loups attendent quelque chose. » Les animaux se rassemblaient là où l'on ne pouvait pas les voir ; il y avait de nombreuses allées et venues. Au moins deux douzaines avaient surgi de quelque part.

« Probablement le bâtard. »

Les équipes de travailleurs Aelen Kofer se servirent des planches pour enjamber les douves à la droite du portail. Elles entreprirent de construire une échelle. « Attendez ! » leur dit Héris. Elle prit un rouleau de corde des mains d'un nain, se tourna de profil puis en laissa tomber une extrémité du haut du mur. Une demi-douzaine de nains se précipitèrent. Ils grimpaient comme des singes en dépit du fatras qu'ils trimballaient.

Les six nains bandèrent leur arbalète, avancèrent d'un pas et la braquèrent sur les deux vieillards. Puis reculèrent si violemment que l'un d'eux fit basculer Héris du mur. Elle rata le pont improvisé. Ce qui signifiait un plongeon dans une eau glacée, putride et peu profonde. Elle refit surface en blasphémant, se tourna de profil et remonta au sommet du mur juste à temps pour voir un nuage de poudre brûlée monter de la petite cour avant de se dissiper. « Quelqu'un de blessé ? » demanda-t-elle, ruisselante d'eau. Elle commençait à grelotter au vent.

Les nains ne pouvaient pas l'entendre. Le mugissement du molosse les avait provisoirement assourdis. Héris elle-même avait du mal à s'entendre, car elle avait de l'eau dans les oreilles. Elle était en train de tomber quand le molosse avait rugi. L'épaisseur du mur l'avait protégée du vacarme.

Un nain la repoussa quand le plus petit faucon aboya. Elle avait entraperçu les deux vieillards qui rechargeaient un molosse désormais braqué sur le portail.

Les six nains se relevèrent brusquement et lâchèrent leurs carreaux. Des corbeaux glapissants fouettaient le ciel autour d'eux. Aucun cri ne monta d'en bas.

Héris se tourna de profil. Elle se matérialisa à quatre pas du molosse. La main d'un des vieillards était clouée à son affût de bois par un carreau Aelen Kofer. Héris étendit l'autre d'un coup de poing. « Ouille ! Malédiction ! Pourquoi est-ce que je n'ai rien emporté ? » Elle saisit les deux torches, se tourna de profil et les balança dans le fossé du haut du mur. « À toi de jouer, double grand-père ! » Elle gifla un corbeau qui piquait sur elle. Et jeta un rapide coup d'œil en contrebas, le temps de s'assurer que le Neuvième Inconnu avait compris.

Puis se tourna de nouveau.

Un vieillard sonné s'efforçait de sectionner le carreau planté à la fois dans la main de l'autre et l'affût du molosse. Un seul coup d'œil suffit à faire comprendre à Héris pourquoi Piper s'était débarrassé de ces armes lourdes. On ne pouvait pas les déplacer aisément. Et le recul en avait fêlé le socle au bout d'un seul tir.

Une foule de nains venait de se ruer dans la cour. En surplomb, des corbeaux furieux marquaient leur désapprobation en déféquant en plein vol.

Ni Cloven Februaren ni Korban Œil-de-Fer ne faisaient partie des nouveaux arrivants. « Quoi encore ? » Elle décida d'aller voir. Proche de l'épuisement, elle opta pour la marche. Et atteignit le pont-levis juste à

temps pour voir Jarneyn et le Neuvième Inconnu engager le combat contre une meute de loups plus nombreuse que jamais. Les bêtes semblaient plus désespérées qu'enthousiastes. Cette fois, elles se heurtèrent à la sorcellerie, tant humaine qu'Aelen Kofer, avant même de se trouver assez près de l'acier Aelen Kofer pour qu'il les déchiquetât. Et, pour le coup, c'est la queue entre les jambes et ventre à terre qu'elles déguerpirent.

Februaren et les nains ramassèrent des cadavres de loups et entrèrent dans le château. Des corbeaux les suivirent. Plusieurs y trouvèrent la mort, les nains ayant perdu tout sens de l'humour.

Héris n'avait nullement besoin de demander la raison de toute cette excitation. Il lui suffit de jeter un coup d'œil aux cadavres de loups pour avoir sa réponse.

Certains de ceux qui étaient tombés lors de leur premier assaut commençaient à se métamorphoser. Les plus gros, ceux à la fourrure la plus sombre et épaisse. Les chefs de la grande meute.

« J'en sais rien, lâcha Februaren, répondant à une question qu'elle n'avait pas posée. Changés par la Nuit ? Par celui qui vit ici, peut-être, en se servant de tous ceux qui avaient la malchance de passer dans les parages. Pour se constituer une meute de féroces protecteurs qui n'oseraient pas s'enfuir. Parce que tout signe de métamorphose se traduirait partout ailleurs par une mort atroce. Saloperies de bestioles ! »

Un adroit franc-tireur de corbeau venait de lui lâcher une méchante mitraille sur le front.

Le vieil homme plongea la main dans une des bourses accrochées à sa ceinture tout en marmottant en brothien archaïque. Il en sortit quelque chose qu'il éparpilla dans l'air en criant. Héris crut voir une poignée de grains de poivre.

Chaque grain fila vers un corbeau. L'air se remplit de crépitements à mesure qu'ils frappaient des plumes à haute vélocité. Une centaine d'oiseaux renoncèrent à voler, tombèrent et restèrent étendus par terre, agités de soubresauts. Les autres s'enfuirent en faisant plus de vacarme que jamais.

« Pas vraiment un gentil garçon, le bâtard.

— La voix du sang. Où en est-on là-bas ?

— Les faucons ont été capturés. Ainsi que les deux vieux. Je ne comprends rien à ce qui se passe. Quand je suis partie, les nains attendaient encore des ordres. »

Les nains étaient entrés dans la forteresse pendant qu'Héris était dehors. Ils n'avaient rien trouvé de bien significatif. Les deux vieillards branlants étaient ses seuls habitants. Mais une suite du premier étage semblait régulièrement occupée.

Cela dit, son occupant donnait l'impression de s'être absenté depuis un certain temps.

L'intérieur du château se composait principalement de réserves, abondamment approvisionnées en comestibles destinés tant à des hommes qu'à des nains ou des loups.

Les hurlements montant des bois environnants traduisaient assez fidèlement le sentiment qu'éprouvaient ces bêtes à l'égard du changement de direction. Les corbeaux étaient toujours dehors, mais ils adoptaient à présent une attitude contemplative.

Les Aelen Kofer s'offrirent un monstrueux festin au frais du bâtard. Ils mangèrent à satiété, burent jusqu'à plus soif et brûlèrent du petit bois sans lésiner. Februaren et Héris se joignirent un moment à eux, mais Héris consacra surtout son temps à communiquer avec Piper pendant que Februaren s'efforçait de briser le splendide isolement entourant l'esprit des deux vieillards. En vain.

C'étaient des automates créés par l'absent. Ils ne parlaient pas. Quand on leur laissa la bride sur le cou, ils retournèrent s'occuper du château. Maintenant que les intrus étaient entrés, ils les ignoraient.

« Laissez-les faire, déclara Februaren aux Aelen Kofer. Laissez-les travailler. Mais gardez les armes hors de leur portée. »

Il se faisait tard. « J'ai besoin de dormir, affirma Héris. Je vois des choses qui ne sont pas ici. Notre homme ne s'est pas pointé. Que faire maintenant, double grand-père ?

— Attendre. Le bâtard finira par rentrer chez lui. Et les choses que tu crois voir sont bel et bien là. La Nuit y est forte et active. Bien plus que nulle part où tu t'es rendue.

— Voilà qui est réconfortant. Je vais sûrement piquer du nez. Attendre, c'est tout ?

— Oui.

— Ne va-t-il pas remarquer en arrivant que quelque chose a changé ?

— Peut-être. J'en doute. Il ne cherchera pas si loin. Il n'a jamais eu ce genre de problème. »

Les Aelen Kofer n'avaient trouvé aucune écurie dans le château ni attenante. Rien ne laissait entendre que des chevaux y fussent entrés dernièrement. Le bâtard allait et venait par des moyens sortant de l'ordinaire.

C'était troublant.

Mais peut-être se déplaçait-il tout simplement à pied.

Les loups, dont une douzaine sous forme humaine, firent une ultime tentative à minuit. Ils entrèrent escortés d'un essaim d'Instrumentalités inférieures. Mais désarmés.

Bien qu'on leur eût recommandé de rester vigilants, la plupart des Aelen Kofer s'étaient débarrassés de leur encombrante cotte de mailles. Plusieurs en paieraient le prix en monnaie sanglante.

Quoi qu'il en fût, la bataille fut sévère.

Au lever du soleil, Februaren compta les corps et conclut que les garous étaient exterminés. Apparemment, survivre ne les avait pas intéressés. Privés de chefs, les loups ordinaires devraient maintenant se retirer.

Erreur. Ces loups étaient attachés au château depuis des générations. En dépit de ce qui s'était passé, quelques-uns se montrèrent à une poterne et attendirent que les deux vieillards les nourrissent.

Februaren laissa faire.

Les corbeaux observaient. La plupart du temps en silence. Ils étaient partout. Les Aelen Kofer s'efforçaient de leur pourrir encore plus la vie. Les oiseaux ne trahissaient aucune joie.

Le Neuvième Inconnu, Œil-de-Fer et plusieurs éminents Aelen Kofer étaient en train de boire et de se vautrer dans la chaleur de la suite principale du petit château. Une discussion animée était en train, alimentée tant par l'ennui que par la bière. Le printemps menaçait décidément. Ses tentacules atteindraient sans doute l'Andoray dans un mois. De nombreux Aelen Kofer étaient las de patienter. Ils s'étaient persuadés que le bâtard ne se montrerait pas tant qu'ils squatteraient son château. Si du moins il existait.

Certains le croyaient même le fruit de l'imagination du sorcier humain. Celui-ci répliquait en faisant observer que les Aelen Kofer donnaient bel et bien l'impression d'exister, bien qu'ils fussent regardés par certains comme le fruit de l'imagination.

Héris était retournée récupérer à Brothe dans la maison de ville de son grand-père. Sur les instructions du Neuvième Inconnu, elle devait également rendre visite à la famille de Piper pour la rassurer, sous peine de… quelque chose. Ce qu'elle aurait sans doute fait sans autre encouragement. Anna Mozilla était son amie.

Februaren n'avait pas les idées très claires. Il restait encore beaucoup de bière à boire. Il tenait son rang. Les deux vieux, dont les Aelen Kofer dédaigneux extirpaient bribe par bribe des sortilèges têtus avec la délicatesse d'artisans fourreurs épluchant un léopard assoupi, étaient des brasseurs accomplis. Ils s'appelaient respectivement Harbin et Ernst. Ils ne gardaient aucun souvenir d'une époque où ils n'auraient pas fait partie de ce château. Ils croyaient encore que l'empereur était un des Frédéric, voire German le Gros, et Célestin d'Électon le patriarche. Nul, du vivant de Februaren, n'avait pris pour régner le nom de Célestin. Il ne se souvenait d'aucun empereur portant celui de German. L'histoire de l'empire du Graal était abondamment saupoudrée de Frédéric et de Friedrich.

« Vous passez pour un blanc-bec à côté de ces personnages, fît remarquer Œil-de-Fer.

— Et ils font de l'excellente bière. »

Effectivement. Ils brassaient depuis des lustres pour les garous. Adapter leur production aux besoins d'une horde de nains ne leur fut guère difficile – d'autant qu'ils bénéficiaient de l'assistance de la magie fermentatrice Aelen Kofer.

Œil-de-Fer avait déclaré à ses grognards qu'ils resteraient aussi longtemps qu'il le faudrait pour agrafer le bâtard. Ou jusqu'à ce que les ingrédients de la bibine fussent épuisés.

Les grommellements ne cessaient pas. Les lamentations créatives sont l'une des plus grandes joies de l'existence des nains. Mais elles finirent par quelque peu se tarir. Les Aelen Kofer avaient maintenant un but dans la vie. Provisoirement.

Jarneyn hantait le château jour et nuit en marmonnant, pareil au fantôme emblématique de quelque tragédie. Ignorée de tous, sa conscience ne prêtait l'oreille qu'aux corbeaux, désormais opiniâtrement mutiques mais toujours présents. Les autres Aelen Kofer se distrayaient, sachant que les circonstances finiraient, à un moment donné, par les ramener dans leur monde ou au royaume des dieux.

« Vous pouvez comprendre ici et maintenant pourquoi les Aelen Kofer ne régnent pas sur les neuf mondes, sorcier, râla Œil-de-Fer. Dès que l'adversité disparaît, nous perdons toute concentration. Nous souffrons d'un manque d'ambition quasi culturel. Nous sommes capables de tisser un pont de l'arc-en-ciel quand on nous l'ordonne, mais pas de brandir un marteau d'argent pour notre propre salut. De construire une grande citadelle céleste en prêtant une attention fanatique à chaque détail, mais pas de nous bâtir une maison convenable.

— Un tantinet abattu ce soir, hein ? » fit remarquer Februaren.

Jarneyn s'assit en face de lui. « C'est toutes les nuits que je fais l'amour avec le désespoir. En me persuadant que les miens ressemblent un peu trop à nos nouveaux amis Harbin et Ernst. Des automates. Étroitement limités. »

Les yeux de fer se refermèrent. Korban se mit à ronfler.

Les aventures du Neuvième Inconnu lui avaient au moins révélé une vérité que ne mentionnaient ni les mythes ni les légendes. Les nains ronflent. Toujours. Indépendamment des circonstances. Inexorablement.

Februaren trouvait que le nain avait fait preuve d'initiative et d'inspiration. Il gagna la chambre qu'il s'était attribuée et s'enfonça dans le lit de plumes qu'il soupçonnait d'appartenir au bâtard en personne. Il s'assoupit en se demandant s'ils parviendraient jamais à attraper leur homme. Ou même s'il était bien utile de poursuivre cette traque, dans la mesure où Kharoulke gisait encore sur les galets andorayens et ne montrait par aucun signe qu'il était sur le point de se rétablir.

« Vire ton vieux cul mort de ce lit, double grand-père. Il va se passer quelque chose. ».

Héris était revenue quelques instants plus tôt, porteuse de nouvelles routinières et de vivres luxueux. Les corbeaux commençaient à follement s'agiter. Et les loups en prenaient aussi le chemin.

Une impression d'imminence pesait sur tout le château, soulignée par le raffut dont se rendaient coupables les Aelen Kofer en déployant leurs outils mystiques.

Vacarme et affolement n'avaient rien à voir avec sa venue. Elle allait et venait régulièrement sans faire le moindre remous.

« Il est grand temps », lâcha le Neuvième Inconnu. Il sortit du lit, se contraignit à se redresser puis se lissa cheveux et vêtements tout en faisant observer : « Il n'est pas pressé, hein ?

— De toute évidence, il n'agit pas comme nous. » Héris se tourna de profil pour aller se placer non loin dans un recoin obscur, derrière une sorte de globe miroitant, source de cette impression croissante d'imminence.

Une silhouette prit forme ; un spectre plat et sombre qui devint humanoïde puis gagna en couleurs et en relief tridimensionnel. Il fallut près d'une minute à l'homme pour se cristalliser, chancelant et pantelant. Le miroitement disparut. Le nouveau venu se cassa en deux, les mains sur les genoux. Il haleta encore plusieurs secondes avant de s'apercevoir qu'il avait un public.

Celui-ci devait plus tard se demander si les jurons étouffés qu'il avait perçus n'étaient pas des cris de corbeaux ou des hurlements de loups assourdis provenant du dehors.

Le bâtard se mit debout, toujours haletant. « Vous ? Vous ! Mais… Comment…

— Ah, frère Lester. Bienvenue. Il y a eu quelques changements. Et nous avons besoin de votre aide. Permettez-moi de vous expliquer. »

Là-dessus, Héris frappa le bâtard sur le sommet du crâne à cause de ce que faisait sa main dans son dos.

Khor-ben Jarneyn déboula.

« On le tient, déclara le Neuvième Inconnu.

— Ce type ?

— C'est lui.

— Il ne ressemble pas du tout à sa mère.

— Il tient peut-être de son papa.

— Je n'ai jamais vu Gedanke. Je n'en sais rien. Prends-le sous le bras et ranime-le.

— Hein… ?

— Plus son environnement le surprendra à son réveil, plus il sera prêt à écouter vos explications. Il voudra des renseignements afin de comprendre ce qui se passe réellement. »

Februaren lorgna son prisonnier. Il espérait qu'Œil-de-Fer ne se trompait pas. « Héris ? On y va ? »

29
Alten Weinberg. Printemps

Titus Consent frappa au montant de la porte ouverte. « Entre », ordonna Hecht. Il reposa de côté le coffret aux souvenirs de Redfearn Bechter. « Quoi ?

— Algrès Drear est là. Il veut vous voir. Il a l'air absent.

— Il a dit pourquoi ?

— Pas directement. Pas à moi.

— Fais-le entrer. Et n'hésite pas à prêter l'oreille. »

Hecht s'était attendu à ce que cela arrivât, avec ou sans son approbation. Ses gens se faisaient tous les jours un peu plus protecteurs. Il lui arrivait parfois de regretter la nonchalance de Madouc.

Il souffrait de cet isolement. Il se remit à étudier le legs de Bechter.

Il se livrait à cette activité quand il se sentait abattu. En se demandant s'il n'y aurait pas un message caché plus profond. Est-ce que ça participerait de quelque schéma préétabli ? Serait-ce la preuve que l'univers était fondamentalement soumis au hasard ? Son propre passage sur terre relèverait-il d'un plan divin ou bien n'était-ce qu'une enfilade d'événements sans signification réelle ?

Il y avait du pour et du contre. S'il était le héros d'une épopée, il manquait assurément à cette saga une trame traditionnelle où tous les événements reliés entre eux aboutissaient à un dénouement. Sa saga personnelle était tissée d'une multitude de petits fils enchevêtrés.

Titus Consent toussa, tint un instant la porte à Algrès Drear puis disparut. Drear regarda autour de lui. « Pas de gardes armés dans le saint des saints ?

— Ne leur donnez pas de mauvaises idées. » Drear était de nouveau vêtu de sa livrée de brancequenet, avec un galon noir supplémentaire aux poignets.

« Il est sans doute plus facile d'obtenir une entrevue avec Sérénité qu'avec vous.

— Je trouve cela fastidieux, moi aussi. Puis une douleur lancinante dans l'épaule m'en rappelle la raison. Je m'efforce de tolérer les réactions un peu excessives des gens qui tiennent à me garder en vie.

— Sans vouloir critiquer, si vous leur permettez de vous isoler ainsi du monde, vous n'aurez bientôt plus aucune idée de ce qui s'y passe. »

L'écho de ses propres craintes.

« Vous n'avez nullement besoin de me mettre en garde.

— Non. Mais j'ai un autre avertissement à vous transmettre.

— Si urgence il y a, vous feriez bien de cracher le morceau. »

Drear choisit de ne pas s'en offusquer. « On complote à nouveau contre vous. Certains personnages haut placés font partie de la conspiration. »

Hecht réfléchit un instant. « Vous êtes revenu travailler pour la princesse héritière, n'est-ce pas ? » Il connaissait la réponse, bien entendu.

« En effet. En partie pour vous remercier. Je vous suis redevable dans cette affaire. En outre, je tiens à la protéger des ambitions de ses prétendus amis.

— Ah ! Poursuivez. »

Drear lui narra l'affaire. Il ne cita pas de noms parce qu'il tenait la plupart de ses informations de deuxième ou troisième main. Mais il y avait bel et bien une cabale, incluant certains Grands Électeurs, le Conseil privé et de hauts fonctionnaires de la cour. Ils méditaient une révolution de palais. Le commandeur des Justes serait arrêté le premier. Et assassiné s'il résistait. Puis Katrin serait remplacée par Helspeth, plus malléable.

« Les rumeurs de cette espèce courent les rues depuis que Lothar a cassé sa pipe, fit remarquer Hecht.

— Et les conspirateurs n'ont jamais les couilles de passer à l'acte. Je sais. Mais le comportement récent de Katrin leur a redonné courage. Et je ne tiens pas à voir mon bienfaiteur victime de querelles intestines au sein de la noblesse la plus gâtée de l'empire.

— Ni non plus, surtout, à voir votre patronne devenir un pion dans une partie qu'elle n'a pas conçue elle-même. » Hecht soupçonnait Drear de nourrir à l'endroit de la princesse héritière des sentiments profonds et bien cachés. Sans doute fondés sur une base plus réaliste que ceux d'un mercenaire itinérant, pas même certain de sa véritable identité ni de ses allégeances. Il le soupçonnait également d'être parfaitement conscient de la faiblesse du commandeur des Justes pour la princesse héritière.

Homme marié, le capitaine Drear lui proposait de former une alliance de soupirants en herbe et d'amoureux platoniques.

« Surtout, effectivement, convint Drear. D'autant que l'impératrice devient de plus en plus fantasque, imprévisible et aigrie. Elle pourrait bien faire exécuter Helspeth cette fois. Pour le regretter sans doute ensuite et faire pénitence, mais trop tard.

— Pourvu que quelqu'un commette un acte irréparable et avoue l'avoir fait en son nom.

— C'est ce que je m'efforce d'empêcher. Si nous pouvions tenir jusqu'en été et si les diplomates trouvaient enfin une cour intéressée par une alliance matrimoniale, Katrin se sentirait moins menacée. Encore que le mariage d'Helspeth ne changerait rien à la succession. Pour ce faire, il faudrait que Katrin se donnât un héritier. »

Hecht craignait que les ennemis de Katrin n'éprouvent le besoin d'agir précipitamment, avant même qu'on ne disposât d'Helspeth sur le marché du mariage. « Nombre de vieux messieurs seraient ravis de contribuer à l'exil d'Helspeth. Si Katrin mourait et si Helspeth disparaissait du tableau, ils pourraient diriger l'empire pendant des années. Pourvu qu'elle abdiquât. J'ai cru comprendre que, si Aniès était sénile, elle était encore robuste comme un cheval. »

Aniès, la sœur de Johannes, arrivait juste derrière Helspeth dans la liste de succession au trône. Elle était certes âgée, et il ne lui restait guère, vraisemblablement, plus d'une décennie à vivre. Hecht ne l'avait jamais rencontrée, bien qu'elle partageât le palais d'Hiver avec l'impératrice et la princesse héritière. En réalité, c'était même la « grande dame » de cette institution. Drear grogna de dépit.

« Querelles dynastiques. Il doit y avoir une meilleure méthode, hasarda Hecht. Comment pourrions-nous ramener ici Jaime de Castauriga, au moins pendant un certain temps ? Il résoudrait tous nos problèmes en cinq petites minutes.

— Ce serait l'idéal. Mais il faudrait alors le kidnapper. Selon des témoins, Jaime se serait pris pendant son séjour d'une haine aussi intense qu'irrationnelle contre Katrin. Aussi forte que son obsession pour lui. Allez savoir pourquoi. Nul ne sait ce qui s'est passé entre eux en privé. Mais ce dégoût est bel et bien réel, et si profond qu'il ne s'intéresse même plus à faire main basse sur l'empire par le biais de sa descendance. »

Titus Consent était du même avis. Mais cela allait-il durer ? Cette opportunité devait ronger Jaime. La nuit quand il s'assoupissait. Au réveil, dans cet état crépusculaire. Et chaque fois que quelqu'un de sa famille lui rappelait ce à quoi il renonçait. Il aurait pu être le géniteur d'une dynastie impériale. « Helspeth devrait peut-être se marier, déclara Hecht. Elle serait davantage en sécurité. Son époux serait directement intéressé à sa protection. »

Drear en convint amèrement. « Certes, ça la mettrait à l'abri. Mais, dans la mesure où Katrin reste sans progéniture, il y aura toujours des poignards gravés au nom d'Helspeth. La tentation d'intervenir de façon aussi drastique pourrait même grandir si une lignée étrangère menaçait de poindre à l'horizon. Surtout si une union avec Regard d'Arnhand voyait le jour. »

Toutes les factions avaient opposé une résistance farouche à ce projet. Mais cela avait changé quand Katrin avait créé sa propre légion de gardes du corps, tout en refusant obstinément de s'alanguir comme une femme normale.

« Ça pourrait arriver, affirma Hecht. Néanmoins, la paille, c'est le soutien inconditionnel qu'apporte l'Arnhand aux patriarches brothiens. C'est là qu'Anne de Ménand se permet de ne pas restructurer ses valeurs alors qu'un changement pourrait se révéler profitable. Et, décidément, personne ici ne tiendrait à lui voir jouer le rôle de la méchante marâtre. Katrin conviendrait mieux à Regard. »

Il n'avait pas fini sa phrase qu'il commençait à s'inquiéter. Il lut sur le visage d'Algrès Drear le reflet de la même appréhension.

Katrin était proche de Sérénité. Ce n'était pas le cas de Jaime de Castauriga. Jaime restait un ardent partisan de Pierre de Navaya, lequel ne tenait guère secret ce que Sérénité pouvait faire de ses ambitions au Connec. On s'attendait à un affrontement armé cet été. Anne de Ménand devait faire des pieds et des mains pour conserver des alliés très peu enclins à affronter à la fois le vainqueur de Los Naves de las Fantas et les troupes aguerries de la reconquête dirécienne.

L'impératrice ne pouvait pas divorcer de Jaime. Mais l'annulation du mariage n'exigerait le concours d'aucun clerc particulièrement versé dans le droit canon. Les problèmes de grossesse de Katrin seraient mis au compte des mœurs putassières de Jaime et de ses copulations avec la Nuit.

« Si les gens de Katrin y réfléchissent, ils la tarabusteront jour et nuit, faillit gémir Drear. L'amour qu'elle porte à Jaime deviendra déplacé. Ils argueront du salut de l'empire. Aucun Ege n'y résisterait.

— Vous avez raison. L'aspect religieux pourrait aussi la pousser à se départir de son attachement pour lui. Elle se croit sincèrement responsable de l'âme de ses sujets.

— Contentez-vous de nourrir son obsession pour les Terres Saintes. Qu'elle continue de la couver. Et oubliez le reste.

— Bien sûr. Surtout, ne parlez de tout cela à personne. Ces gens ont amplement donné la preuve qu'ils pouvaient faire beaucoup de mal de leur propre chef. »

Drear hocha la tête.

« Je sais que vous ne voulez accuser personne, poursuivit Hecht. Mais que diriez-vous de me suggérer les noms de certaines gens qu'il me faudrait tenir à l'œil ? »

La conscience du capitaine Drear se révéla plus souple qu'il ne le prétendait. Il produisit une liste abondamment annotée. « Quelques-uns d'entre eux ne sont que très superficiellement impliqués. D'autres étaient prévisibles. Et, au moment de choisir leur camp, certains pourraient bien nous surprendre. »

Hecht parcourut la liste. La calligraphie de Drear était d'une précision obsessionnelle. Et la nomenclature de ses suspects réservait effectivement des surprises.

« Je devrais y retourner, fit Drear. Je n'aime pas la laisser sans protection. »

La princesse héritière n'était pas restée sans protection, naturellement. Elle était simplement privée de celle d'Algrès Drear.

« D'accord. Merci. Tout cela donne vraiment à réfléchir. Une dernière chose. Ne prenez pas tout sur vous. Le fardeau pourrait vous briser. À quoi seriez-vous bon ensuite ? Si vous ne pouvez vous fier à personne, appelez-moi. »

Les regards des deux hommes se rivèrent l'un dans l'autre. Drear hocha la tête. « Je n'y manquerai pas. » Il sortit.

Titus frappa.

« Entre. Tu as entendu ?

— Pas tout, mais suffisamment.

— Voici sa liste. Tu y trouveras des surprises. Peut-être pour des raisons personnelles à notre ami brancequenet. Surveilles-en le plus possible. Prudemment. Si Drear n'invente rien, fonce et fais-leur bien comprendre qu'on les espionne. Ils finiront par s'en plaindre. Mais les maillons les plus faibles devraient prendre peur. J'aimerais voir Sedlakova, Rhuk et Prosek dès qu'ils pourront se présenter à moi ensemble. »

Au bout de trois tentatives, le commandeur des Justes réussit à éveiller suffisamment l'intérêt de l'impératrice pour qu'elle consentît à assister à la démonstration d'une idée qu'il avait avancée et à laquelle, si elle y avait acquiescé d'un hochement de tête, elle n'avait pas encore donné son approbation définitive.

« La présentation ne durera en réalité que quelques minutes, Votre Grâce. Mais il faut la voir pour bien comprendre. »

De sorte que Katrin, sa sœur et une poignée de fonctionnaires le rejoignirent dans un camp d'entraînement de la cavalerie, à une lieue du mur nord de la ville. L'impératrice n'était pas de bonne humeur. Ephrian, le capitaine de ses gardes du corps, persistait à dire qu'elle n'avait jamais été dans de meilleures dispositions depuis les funérailles.

« Pourquoi donc ne pouviez-vous pas me montrer cela sur la plaza Franz-Benneroust ? demanda-t-elle en descendant de sa berline.

— À cause du danger, Votre Grâce. Vous comprendrez dans une minute.

— Je vous ai engagé. Il faut donc que je vous fasse confiance, j'imagine. Alors allez-y ! Pendant que je me sens encore assez bien pour m'y intéresser. » Elle éprouvait le besoin d'asticoter Helspeth.

Hecht quitta la tribune. Rhuk et Prosek l'attendaient. Titus Consent se joignit à eux. « Je n'arrête pas de me dire que je ne l'ai pas crue quand elle nous a appris qu'elle était enceinte, murmura-t-il.

— Que veux-tu dire ?

— Qu'elle pourrait bien être très malade à présent.

— Il me semblait que ça crevait les yeux. Elle dégringole la pente depuis la naissance du bébé.

— Pas tout à fait exact, patron. »

Hecht s'apprêtait à donner l'ordre d'ouvrir le feu. Il abaissa la main droite. « Explique-toi.

— Autant que puissent me le dire mes gars, elle commençait à mieux se porter quand on a entrepris de filer les gens de la liste de Drear. Je trouve

cela édifiant.

— On l'aurait aidée à rechuter ?

— Je pencherais volontiers dans ce sens. »

Hecht fit mine d'étudier le terrain. Il avait détaché douze faucons et quatre pièces plus lourdes pour sa démonstration. Ils étaient alignés de front. Les faucons étaient braqués sur une centaine d'épouvantails grossiers déguisés en fantassins à l'approche et disséminés sur une centaine de pas. Clej Sedlakova et Buhle Smolens avaient récupéré assez de pièces d'armurerie de rebut pour équiper partiellement chacun des épouvantails.

Des meules de paille se dressaient parmi les fantassins.

On avait aussi préparé deux cibles plus importantes : les vestiges de bâtiments de pierre redressés pour l'occasion.

Hecht donna le signal. Les faucons tirèrent l'un après l'autre, de la gauche vers la droite.

La plupart des épouvantails s'abattirent. Plusieurs des meules de paille les plus proches s'éparpillèrent.

Rhuk et Prosek laissèrent la fumée se dissiper puis firent donner les quatre armes trapues, évoquant des bols, qu'ils appelaient des mortiers. Chacune laissa échapper un grondement sourd. Des pierres de soixante livres décrivirent dans les airs une courbe que l'œil suivait facilement. Trois atterrirent sur le plus petit édifice et le démolirent.

La fumée se dissipa de nouveau. Kaït Rhuk mit le feu à une traînée de poudre assez large pour rester visible aux observateurs. Fumée et étincelles filèrent vers l'édifice le plus important.

Un angle et un pan de la bâtisse s'effondrèrent. Le bruit ne leur parvint qu'une seconde plus tard, pareil à un coup de poing dans le ventre. De plus petits débris retombèrent à quelques pas de la tribune.

Hecht s'en rapprocha. « Si vous le permettez, Votre Grâce, j'aimerais que vous examiniez de plus près ces armes et l'effet qu'elles ont produit sur leurs cibles. »

Toute l'escorte de l'impératrice semblait abasourdie. Sans doute à cause du bruit et de la fumée. Effet qui, il le savait, ne restait pas très longtemps dissuasif.

Katrin hocha la tête. « Je suis impressionnée, jusque-là. » Elle se leva, refusa qu'on l'aidât et se dirigea lentement vers la ligne de tir. Un Drago Prosek empourpré lui expliqua les deux modèles de faucons (chargés par le

canon ou à tir rapide) et les mortiers. « Auxquels on a donné ce nom parce qu'ils ressemblent au mortier d'un apothicaire. »

Hecht guida Katrin jusqu'à la zone ciblée. « Nous utilisons aujourd'hui des pierres pour charger les faucons. Les cailloux sont gratuits. Mais, au combat, nous aurions plutôt recours à des projectiles de métal, car ils sont plus efficaces. »

La vieille armure n'avait pas résisté au tir des cailloux, à près de quatre-vingts pas.

« Des archers feraient autant de dégâts, n'est-ce pas ? s'enquit Katrin. Pour un moindre coût.

— Ils reviendraient sans doute moins cher. Mais les archers ne font pas courir de très gros risques à des soldats entraînés. Les tirs de faucon, en revanche, traversent boucliers et hauberts. Et vous devez aussi tenir compte du fait que ces armes sont d'ores et déjà obsolètes là où nous nous rendons. Krulik & Sneigon les fait à la fois plus grosses et plus fiables, et fabrique une poudre de meilleure qualité. Et la firme permet à Indala d'en commander autant qu'il peut s'en offrir. »

Katrin regagna lentement les faucons à tir rapide, fondus selon les prescriptions de Kaït Rhuk. « Je n'arrive pas à croire que votre Krulik & Sneigon ait ses pareils. Vraiment ?

— Non, Votre Grâce. Kaït ? »

Rhuk montra à l'impératrice comment on enfournait les pots préchargés dans une brèche à l'arrière du tube. En pivotant de quelques pouces, une saillie coulissait dans une fente et maintenait le pot en place. Il fallait ensuite verser une pincée de poudre par un évent ménagé dans le pot. Chaque faucon acceptait une douzaine de ces pots, et une équipe de servants expérimentés pouvait tirer quatre ou cinq coups, aussi vite que celle d'une arme qu'on chargerait par la gueule.

L'impératrice était impressionnée comme il se doit. Mais Rhuk retint Hecht quand elle décida d'avancer. « N'essayez pas de lui fourguer les faucons à tir rapide. Je n'en ferai plus fabriquer d'autres.

— Quoi ? Pourquoi ? C'était un trait de génie.

— Les pots doivent s'adapter à la brèche à la perfection. Les fabricants n'arrivent pas à les fondre avec suffisamment de précision. Nous ne parvenons pas à les aligner correctement. Ce qui n'est pas un très gros problème quand nous tirons du gravier, mais les charges de métal, elles, peuvent rester coincées et endommager la pièce. Assez pour que le pot

explose si une charge solide s'enraye. Ces armes n'auraient qu'une brève espérance de vie sur le champ de bataille. »

Hecht soupira. C'était une vieille histoire. L'esprit humain pouvait inventer des engins que les mains des hommes étaient incapables de faire fonctionner. « Je comprends. Mais ne renoncez pas complètement à ce projet. » Il s'empressa de rejoindre l'impératrice.

Katrin regagna aussitôt sa berline. Elle avait eu droit à toute l'activité qu'elle pouvait endurer. « Je suis tentée de vous laisser la bride sur le cou, déclara-t-elle au commandeur des Justes. À notre prochaine séance, prenez soin d'apporter votre meilleure évaluation des fabricants d'armes. Il faudra peut-être modifier notre stratégie. Entre-temps, j'inonderai l'empire oriental d'ambassades cet été. Peut-être obtiendront-elles des résultats.

— Comme il vous plaira, Votre Grâce. Qu'il en soit ainsi. »

« Comment trouvez-vous que ça a marché, patron ? » demanda Prosek. Il ne s'était toujours pas remis de son tête-à-tête avec l'impératrice.

« Détends-toi, Drago. Elle n'est pas moins humaine que toi. Seulement plus dangereuse. Et un peu plus dingue. Je crois qu'on s'est bien débrouillés. On lui a donné ce qu'on voulait. » Prosek marmonna quelques mots. « Quoi ?

— Je disais que ces deux femmes étaient trop foutrement futées.

— Tu as peut-être raison. »

« Vous allez obtenir ce que vous souhaitiez », déclara Helspeth. Elle sirota une gorgée de café et fixa Hecht par-dessus le rebord de sa tasse. « De la part de ma sœur.

— Vraiment ? » Sur un ton taquin qui le surprit davantage que la princesse héritière.

« Je peux lire dans vos pensées. Coquin !

— Ouch ! Alors je ferais mieux de vous tuer avant que vous n'alliez les répéter.

— Petit malin.

— Je ne peux pas m'en empêcher. On me déconcentre. » Helspeth eut un petit sourire.

« Et je suis aussi heureux qu'on peut l'être, reprit Hecht. La vie est belle. Je fais un travail que j'aime, pour une personne qui se montre

intéressée et me soutient. Même si elle est parfois un tantinet effrayante. Que demander de plus ?

— Demander ? Rien peut-être. Désirer ? Je pourrais sans doute faire une suggestion, mais ces vieilles toupies risqueraient d'entendre. »

Il semblait qu'un contingent supplémentaire de chaperons eût fait son apparition.

« Bon, d'accord. Il y a sans doute une chose qui me serait agréable.

— Elle n'est pas qu'un peu effrayante, elle est terrifiante, déclara Helspeth. À tel point que j'en suis presque venue à espérer qu'on trouve enfin un prince pour m'emporter au loin, si ignoble soit-il. Et assurer ma sécurité. Aussi longtemps que vivra Katrin. »

Était-ce une allusion à quelque secret majeur ?

Helspeth se pencha pour murmurer « Le Conseil privé a envoyé une délégation à Castauriga. En grand secret. Afin de faire revenir Jaime. Katrin n'en sait rien. Pour l'instant. Elle finira par deviner. »

De nombreuses délégations avaient quitté Alten Weinberg au cours des dernières semaines. Plusieurs des suspects d'Algrès Drear faisaient partie de l'une ou de l'autre. Comme si la personne qui organisait ces rendez-vous avait une idée précise de l'identité de ceux de ses sujets qui lui seraient plus utiles en exil, se disait Hecht.

« C'est risqué, reprit Helspeth. Pas moyen de savoir comment réagirait Katrin si Jaime refusait de la revoir.

— Le bruit court qu'elle ne va pas très bien.

— Le bruit ? Vous l'avez vue l'autre jour. Avait-elle l'air de bien se porter ?

— Non.

— C'est le mot. Ses médecins restent toujours aussi lugubres. En même temps, un tas de gens qui ne m'ont jamais voulu de bien sont brusquement frappés d'aménité.

— Tant mieux. Les médecins ne vous ont rien dit ?

— Rien de bien précis. Ils la croyaient empoisonnée. On a trouvé dans les cuisines du palais d'Hiver des doses d'arsenic et de belladone. Les cuisiniers ont nié en avoir eu connaissance. Ils n'ont pas l'air de mentir. Aucun sorcier disponible n'est en mesure de découvrir le coupable. » Et la fripouille responsable avait dû s'employer à brouiller les pistes.

« Je m'étais posé la question. À voir sa mine. Mais elle commençait à aller mieux.

— Par votre faute.

— Hein ?

— Les gens sont observateurs, Piper. On a remarqué, par exemple, que vous faisiez filer la moitié des nobles de la ville. Que des nervis qui tentaient de dissuader vos hommes finissaient par perdre complètement courage eux-mêmes.

— Vraiment ? » Il ne l'avait pas su. Mais il n'avait pas besoin de le savoir. « Les filés étaient censés le remarquer. Ça devait les encourager à rester sages.

— La manœuvre a eu le résultat attendu. La santé de Katrin s'est aussitôt améliorée. Dans la mesure où elle s'en est aperçue et où elle a repris le dessus. Elle a donc commencé à envoyer des ambassades à des gens auxquels vous ne sembliez pas vous fier.

— Tout fonctionne parfaitement, alors ?

— Sauf qu'elle est toujours malade mentalement et affectivement. Nombreux sont ceux qui pensent qu'elle va mourir même si elle n'est pas empoisonnée.

— C'est aussi ce qu'on disait de votre frère.

— Et Lothar est mort.

— Mais des années après le délai que lui octroyaient les plus optimistes. Il reste à votre sœur une raison de vivre. Sa croisade.

— Son expédition insensée, dont elle espère qu'elle la rendra plus célèbre que Hansel Bottenoire.

— C'est ainsi que vous la voyez ?

— Pas vous ?

— Non. Je la crois. Elle est à ce point sincère que c'en est terrifiant. Quand on voit où pourrait nous mener sa détermination. Ce qu'elle pourrait coûter au monde.

— Vous me surprenez, Piper. Sincèrement. Je m'attendais à trouver en vous un boucher. C'est l'essence même de votre profession. Mais vous vous souciez du mal que vous faites. C'est peut-être pour cette raison que… Non. C'est une réaction animale. Elle s'est produite dès notre première rencontre. Quoi qu'il en soit, mon père aussi s'en souciait. Beaucoup.

— Peut-être. Mais ça ne l'empêchait nullement de faire ce qu'il fallait.

— Vous non plus.

— Non. Ça ne m'en empêchera pas.

— Vous en avez donné la preuve au Connec.

— J'espère que le monde comprend ce que je m'efforce de démontrer. Mais j'en doute. La plupart des gens sont incapables d'appréhender plus subtil qu'un coup de marteau sur la tête. »

Helspeth resservit du café. Elle réussit à le toucher plusieurs fois ce faisant.

Plusieurs femmes s'en aperçurent. Aucune n'eut l'air d'y attacher d'importance.

Hecht se demanda si une certaine faction n'espérait pas voir naître une liaison. Ce qui aurait retiré Helspeth du marché du mariage pour une décennie au moins. Une fois qu'une femme a atteint un certain âge, on ne s'attend plus à ce qu'elle soit vierge et innocente. Surtout lorsqu'elle est joliment dotée.

Quoi de plus joli qu'un empire ?

Au grand plaisir de certains et au désespoir d'autres, l'impératrice recouvra, sinon son contact avec la réalité, du moins ses couleurs, ses forces et son énergie. Elle s'enhardit. Brava les rues avec une poignée de gardes du corps. Elle fixait en ricanant le destin dans les yeux. Elle déléguait à sa sœur un bon nombre de ses responsabilités les plus fastidieuses et passait son temps à regarder les soldats s'entraîner, tant ceux qui se rassemblaient à Hochwasser que ses propres « Justes », ainsi qu'elle baptisait maintenant les troupes de Piper Hecht. À qui elle permit d'ailleurs de doubler leur nombre en l'espace de deux semaines.

N'ayant trouvé chez eux ni gaspillage ni corruption, elle accordait aux Justes les revenus de deux de ses plus importants domaines.

Comme plus rien n'avait l'air endiguer l'afflux d'argent, Hecht confia à Buhle Smolens une mission supplémentaire et les moyens de la mettre en œuvre.

La tentation de céder à la corruption ne manquerait pas de se faire plus forte ; Hecht fit clairement comprendre qu'elle ne serait pas tolérée, pas plus que les pots-de-vin, même là où les mœurs locales les autorisaient.

Il ne trouvait pas ces péchés moralement haïssables ; il lui semblait seulement qu'ils entachaient l'image et la réputation qu'il cherchait à donner aux Justes comme à lui-même.

La passe de Remayne vers la Firaldie n'était pas encore ouverte quand les Justes s'ébranlèrent avec l'intention de contourner les Jagos par l'est. Leur mission était de préparer le pays au passage des armées l'an prochain.

Celles-ci seraient vraisemblablement plus importantes qu'on ne l'avait escompté jusque-là. L'impératrice enverrait des prêtres prêcher la croisade en Arnhand, Santérin, Dirécie, et dans toutes les principautés occidentales.

Avec la permission de l'empereur d'Orient, des compagnies d'intendance traverseraient des territoires étrangers pour repérer les meilleures routes terrestres.

Des dizaines de chevaliers et de nobles impériaux s'invitèrent au bal. Hecht les croyait plus enclins à le tenir à l'œil qu'à apporter leur soutien à une cause quelconque.

L'impératrice elle-même s'y invita.

Cette femme cherchait à retrouver son enfance. Elle s'était revêtue de l'armure qu'elle portait quand sa sœur et elle avaient suivi Johannes dans le Sud lors de la croisade calzirine. La tenue semblait beaucoup plus lâche sur la Katrin d'âge mûr.

L'impératrice avait l'air heureuse. Sa santé continuait de s'améliorer. Les rapports provenant des gens qui étaient partis à Castauriga étaient prometteurs.

Hecht, quant à lui, les trouvait suspects. Ces gens n'avaient pas pu s'appuyer un aussi long voyage, se frayer un chemin jusqu'à un roi Jaime en désamour et trouver ensuite le temps d'envoyer à Katrin un messager à Glimpsz.

Les terres que traversaient le commandeur et ses troupes étaient étranges et rendues pour la plupart à la nature sauvage. Plus les Justes progressaient, plus la présence de la Nuit se faisait palpable. Dans la région floue qui séparait les empires, celle des Instrumentalités devenait encore plus tangible, même à midi.

Présence consciente du passage du tueur de dieux et tout à la fois effarouchée.

Le tueur de dieux avait fait charger pour le voyage ses armes à poudre de mitraille divine. Des hommes porteurs de mèches lentes les suivaient pas à pas, prêts à réagir au premier geste hostile de la Nuit.

Héris ne s'en expliquait pas, mais, durant ses brèves visites séparées par de longs intervalles, elle affirmait qu'il se passait ailleurs des événements importants. La Nuit finirait par s'en apercevoir. Hecht devait rester sur le qui-vive. Sa colère risquait de se tourner contre lui.

Au terme de chacune de ces entrevues chuchotées, il se demandait à nouveau ce que fabriquaient Héris, Februaren et le revenant. Il n'en avait

qu'une idée très vague. Le cynique en lui soufflait qu'ils ne préparaient rien de bon et qu'ils ne lui en dissimulaient la substance que parce qu'il en prendrait pour son grade si jamais ça tournait au vinaigre.

Il n'existait aucune frontière précise et officielle entre l'empire du Graal et l'empire oriental. Elle restait depuis toujours à déterminer. En lieu et place, une myriade de minuscules principautés rattachées à l'un ou l'autre des deux empires et revendiquées d'ordinaire par celui-ci ou celui-là séparaient l'Est de l'Ouest. Si ces princes leur payaient un tribut, ils n'en restaient pas moins indépendants, du moins dans leur esprit, mais ils ne proclamaient jamais cette indépendance, sauf à froisser l'amour-propre de leur suzerain et déclencher une réaction immédiate.

Hovacol était l'exception à la règle. Mais Hovacol avait eu la présence d'esprit de ne pas s'étendre exactement entre les deux empires mais à l'est de cette tenaille géographique. Le roi Stain se targuait de n'être le chien courant de personne. Récemment, il avait fait mine d'étendre son ascendant sur ses voisins. Les deux empires étaient occupés ailleurs. Empereur et impératrice se contentaient apparemment de l'ignorer.

Ces gens d'Hovacol n'étaient pas exactement des païens mais ils préféraient le rite oriental. Un dixième de la population sacrifiait à une hérésie apparentée de très près à celle des maysaléens du Connec.

Tout cela ne manqua pas d'éveiller l'intolérance de Katrin.

Le commandeur des Justes établit son quartier général en première ligne près de Glimpsz, à quelques pas d'une ligne dont le franchissement risquait de rendre très nerveux les observateurs du Rhûn. Supervisés par des hommes de l'empire oriental, ses éclaireurs de l'intendance avaient poursuivi leur route afin de dresser des cartes et de frayer la voie. Il passait ses journées en proie à des sentiments mitigés. Ce qu'il était en train de faire le passionnait. Historiquement, c'était une première. Mais il regrettait de se trouver si loin de ce qui se passait dans l'Ouest. Si loin d'Anna et des gosses. Et si loin d'Helspeth. En outre, il s'effrayait de plus en plus des changements intervenant chez sa patronne.

L'impératrice devenait chaque jour plus bizarre, d'une façon indéfinissable. Bien qu'il se fût copieusement préparé à cet instant, Hecht ne se présenta à elle qu'à contrecœur. Katrin tenait à déployer contre Hovacol ses troupes réduites à l'oisiveté. Les sujets de ce royaume refusaient de renoncer à leur idylle avec le rite oriental. Ils toléraient

l'hérésie. Acceptaient la présence de païens. Ils allaient même jusqu'à ignorer celle d'une poignée de méchants pramans.

Elle lançait des coups de sonde depuis des jours. Hecht, jusque-là, avait fait mine d'avoir le crâne trop épais pour que l'idée lui en vînt spontanément.

Il récita le premier sa leçon apprise par cœur « Mon état-major m'apprend que nous avons reçu un nombre suffisant de rapports, Votre Grâce. » Il feignit une excitation trop intense pour qu'on la dissimulât. « Tout le travail a été abattu. Avec diligence, rapidement, sans attirer l'attention ni faire directement affront à l'empereur, et le tout en essuyant un minimum de pertes. Les itinéraires d'infiltration sont établis. On a choisi les hommes. Nous pouvons partir dès que vous en donnerez l'ordre. »

Il fallait détourner l'attention de Katrin de problèmes subsidiaires, tels qu'Hovacol et son coquelet de roi.

Le stratagème de Hecht opéra. Cette fois. Une soirée qui promettait d'être déplaisante se solda par une célébration. Laquelle ne tarda pas à dévoiler son côté obscur.

L'impératrice s'imbiba d'un peu trop de l'eau-de-vie locale étrangement parfumée. Son discours se fit inintelligible. Aucun des témoins (dont la princesse héritière) ne comprit ce qui se passait quand Katrin invita le commandeur des Justes à partager sa couche.

L'effroi les gagna. Hecht n'avait jamais eu aussi peur de sa vie. Comment se tirer de là ?

Katrin se révéla trop ivre pour donner suite à l'entreprise, mais supposons qu'elle ajoute celle-là à ses autres obsessions ?

Elle ne ramenait que trop fréquemment ses frustrations au centre de sa vie.

L'impératrice s'isola pendant deux jours pour se remettre d'une monstrueuse gueule de bois. Rien ne laissait voir qu'elle se souvenait de sa conduite scandaleuse. Nul ne la lui rappela.

Malgré tout, quand les commandos se faufilèrent dans l'empire oriental, Piper Hecht les accompagna. Et Helspeth regagna la sécurité d'Alten Weinberg.

Ce n'est qu'après avoir crapahuté pendant deux jours vers le sud que Hecht se rendit compte, en se repassant les événements, qu'un élément déterminant lui avait échappé. Et qu'il ne pouvait en aucun cas le porter au compte de la conduite de sa patronne.

Il était intervenu un peu trop promptement pour empêcher Katrin de se détourner de sa résolution de libérer les Terres Saintes. Un agent zélé de Gordimer le Lion, d'al-Minphet et d'al-Prama, aurait au contraire sauté sur l'occasion de faire un crochet par Hovacol, de dilapider fortunes et énergies en massacrant d'autres chaldaréens. De saper la réputation de l'impératrice du Graal dès qu'elle lui aurait fait cette proposition.

Bon. Ses allégeances avaient manœuvré d'elles-mêmes pour la plus grande satisfaction de sa conscience. Et il ne le remarquait que maintenant, bien après coup.

Tant la mission en cours que le terrible potentiel inhérent aux intérêts de l'impératrice ne lui laissaient que bien peu de temps pour sonder son âme relativement à cette décision tacite.

30
Khaurène : danse mortelle

La pavane khaurénaise s'enfonçait inexorablement dans le royaume de la noire malchance. Le roi Regard devint agressif dès que ses compatriotes commencèrent à se joindre à lui. Toujours inférieures en nombre, ses troupes n'en rencontraient pas moins plus de succès qu'elles n'essuyaient d'échecs grâce à leur vigueur et leur férocité. Il était résolu à l'action, parfois même sans réfléchir.

La coutume khaurénaise était l'atermoiement. Chercher à réunir assez d'informations avant d'agir pour marcher en terrain solide le moment venu. La garnison dirécienne avait attrapé le virus.

Villes et châteaux tombaient. Les troupes arnhandaises forcissaient de jour en jour.

La mère du roi ne s'était jamais montrée plus persuasive.

Les victoires de Regard suscitèrent une prompte riposte de la Navaya et de Castauriga. Le roi Pierre réunit quatre mille vétérans de la Reconquête. Jaime de Castauriga amena douze mille hommes, tous des anciens combattants qui s'étaient ensanglanté les mains à Los Naves de las Fantas. Venaient derrière mille quatre cents autres soldats levés par d'autres rois ou princes.

Les seigneurs de Dirécie étaient résolus à empêcher Sérénité et l'Église de devenir trop puissants au Connec.

Des milliers de Connéciens gagnèrent eux aussi Khaurène. Les bandits arnhandais devraient affronter une armée à la supériorité numérique écrasante lorsque tous ces combattants seraient rassemblés, renforcés à l'arrière par les Khaurénais en armes.

Regard entendait cette fois concentrer ses forces au lieu de les éparpiller pour frapper tous azimuts. Il comptait investir prestement Khaurène.

L'idée de voir Sérénité et Anne de Ménand imposer leur volonté au Connec était une perspective si impopulaire que plusieurs comtes qui avaient abandonné Tormond pendant le chaos envoyèrent des chevaliers et des soldats pour le défendre.

La Terliaga elle-même proposa des troupes. À la demande de Pierre, la reine Isabeth exhorta les Terliagans à se concentrer pour défendre le littoral. Ils ne devaient pas offrir à Sérénité d'autres prétextes au déclenchement de nouvelles guerres de religion.

Les Terliagans étaient assez intelligents pour comprendre.

Frère Chandelle les trouva même suffisamment malins pour avoir fait bonne figure lors d'une proposition dont ils s'attendaient à ce qu'elle fût déclinée. Envoyer des troupes pramanes contre des chaldaréens lors d'un conflit religieux n'opposant prétendument que des tenants du culte occidental risquait d'irriter jusqu'aux meilleurs amis de Pierre.

Le parfait séjournait chez Kedle Richeut, fille de Raulet Archimbault et de madame. Avec Kedle et Soames, son mari. Qui n'aimait pas beaucoup cet arrangement mais restait bouche cousue. Soames n'avait pas d'amis. Il ne voulait pas de nouveaux ennemis. Frère Chandelle le trouvait terrifiant. Absolument terrifiant.

Plus d'un Chercheur rappelèrent au parfait que Soames était un tout autre homme en rentrant de captivité. Qu'il était un agent de l'Arnhand, voire de la Société. Frère Chandelle accueillait d'un sourire et d'un hochement de tête ces avertissements. Peut-être avaient-ils raison. Vraisemblablement. Il trouvait que c'était une bonne chose. Pour lui. Même pris sous des fourches caudines, Soames n'oserait pas le trahir. Mieux, il espérait probablement le livrer à ses maîtres secrets après la chute de Khaurène.

Le parfait serait peut-être la monnaie avec laquelle Soames achèterait la sécurité pour sa famille et lui-même.

En bref, frère Chandelle se sentait pour l'instant plus libre et davantage à l'abri dans la maison de l'ennemi. Il est vrai qu'il était également protégé par l'éducation qu'il prodiguait à Kedle. Cette fille avait certes des problèmes, mais elle n'était en rien un suppôt de l'Adversaire.

Frère Chandelle se sentait à l'aise parmi les Chercheurs de Khaurène. Dans la mesure où Regard terrorisait tout le monde au nord de la ville et où il se renforçait un peu plus chaque jour, les alliés diréciens de Tormond et les Khaurénais qui tenaient à voir tomber dans le lac le petit plan du duc relatif à sa succession n'avaient guère de temps à consacrer à la traque d'un parfait escamoté.

Lorsqu'il prêchait, frère Chandelle ne manquait jamais d'ajouter quelques mots relatifs à l'adoption du comte Raymone par Tormond. En

dépit de son embarras, il chantait aussi les louanges de Raymone. Strictement par patriotisme.

Le temps filait à une vitesse fulgurante vers une apocalypse annoncée. Khaurène aspirait désespérément à un délai plus long pour s'y préparer. Mais, bien avant que quiconque, grand ou petit, ne l'eût souhaité, les croisés arnhandais apparurent au nord de la ville.

Piètrement déguisé, frère Chandelle se joignait régulièrement à la foule amassée en haut des murailles, la plupart du temps en compagnie de Kedle et de ses enfants. Il lui arrivait parfois de sortir avec d'autres maysaléens plus âgés, en s'accordant un répit dans ses préparatifs pour cracher dans l'œil du destin. Il aperçut à plusieurs reprises de la fumée inexpliquée dans le lointain. Plus près, l'ennemi ne réitérait pas les erreurs du passé en détruisant les ressources dont il aurait besoin plus tard.

Regard était persuadé qu'il pourrait interdire aux défenseurs de Khaurène l'accès à la campagne environnante.

On disait le jeune roi gonflé d'assurance… tant qu'il restait hors de portée de la voix de sa mère.

Des escarmouches se produisaient. Le comte Diagres Alplicova, proconsul du roi Pierre, penchait pour harceler l'ennemi sans merci, le vider de ses forces, le priver de sommeil et de tout confort, le déstabiliser constamment et le forcer à rester sur la défensive. Aucune patrouille, aucun détachement, aucune petite troupe de fourrageurs ennemis ne devait s'attendre à mener à bien sa mission, quelle qu'elle fût, sans tomber sur des Diréciens rompus à des tactiques similaires contre leurs ennemis pramans.

La nouvelle se répandit : Regard comptait les forcer à combattre. Puis il prendrait Khaurène. Il était convaincu de la supériorité du chevalier arnhandais sur tout autre combattant.

« La Nuit ne laisse jamais un tel orgueil impuni, fit remarquer frère Chandelle. Ou bien s'agit-il d'arrogance. Il nous reste une chance. Toutes les cloches de l'Arnhand ne devraient pas tarder à sonner le glas.

— Espérons-le », répondit Kedle. Repliée sur elle-même sous la coupe de Soames, cette fille n'en était pas moins aussi féroce que Socia Rault. Là-haut, sur les murailles, elle confiait les bébés au vieillard pour prêter main-forte au servant du plus proche engin de guerre. Les femmes de Khaurène connaissaient un sort encore moins enviable que celui de ses hommes.

Le vieil homme voyait des légendes en gestation. Dût-on en passer par un siège.

Bien que le printemps se fût tardivement annoncé, l'hiver refusait encore de se retirer. Il se livrait à des retours répétés pendant que les armées amassaient, manœuvraient et s'accrochaient. D'aléatoires blizzards se déchaînaient et s'apaisaient, malcommodes et agaçants. Puis vint une dernière chute de neige, lourde, accompagnée d'un froid mordant et plus cruelle pour l'envahisseur que pour l'envahi.

Les Arnhandais s'éparpillèrent dans tous les abris qu'ils pouvaient trouver. Autant dire qu'ils se scindèrent en trois troupes d'importance et de nombreux plus petits groupes. Le roi Regard et sa formation, forte de trois mille hommes, s'établirent autour du château de Repor-ande-Busch, qu'ils occupèrent également. Entouré de prêtres que lui avait dépêchés sa mère, Regard passait son temps à jeûner et prier. Hors les murs de Repor-ande-Busch, qui ne pouvait héberger que deux cent quatre-vingts hommes entassés dans le plus grand inconfort, l'armée du roi campait misérablement sur les berges d'un torrent connu parfois sous le nom d'Envil et parfois sous celui d'Auxvasse. Son lit étroit, peu profond et boueux ne charriait que l'excès d'humidité provenant des coteaux plantés de vignobles à l'arrière du château et des terres marécageuses le séparant de Khaurène. Le torrent fournissait tout juste assez d'eau pour les besoins du campement. Une eau au demeurant épaisse, à la saveur désagréable.

À une lieue et demie de Repor-ande-Busch, le Captal du Days se terrait avec quatre mille hommes dans le refuge tout relatif d'une étroite et profonde vallée dont le nom local était la Tombola. Le vent froid et mordant ne soufflait pas jusqu'au fond. Les hommes qui s'y blottissaient ne tenaient nullement à en repartir, mais cette vallée n'offrait rien à se mettre sous la dent, très peu de fourrage et pas beaucoup d'eau non plus. Il fallait se contenter de broussaille pour le petit bois.

La troisième concentration, commandée par Haband, cousin d'Anne de Ménand, incluait les combattants les plus religieux, agglutinés autour de Peque-ande-Sales, à trois lieues au nord de la Tombola. Son flanc droit et son arrière s'adossaient aux montagnes sauvages où se réfugiaient les Connéciens aux pires moments de leur histoire. Des partisans d'une espèce ou d'une autre n'étaient jamais bien loin. La troupe de Haband s'élevait à mille quatre cents hommes au début des dernières atroces intempéries.

Plusieurs milliers d'hommes s'éparpillaient encore, réduits à des groupes plus petits, dans un rayon d'une journée de marche. Tous priaient

pour que le temps redevînt plus clément.

La situation semblait idéale aux yeux des capitaines navayens. L'ennemi était disséminé, affamé, et son moral était au plus bas. Nombre de ses soldats n'avaient pas encore de sang sur les mains. Le comte Alplicova espérait étouffer les ambitions de l'Arnhand au Connec pendant une génération au moins. Si les Diréciens attaquaient avec la même fougue que celle dont ils avaient fait preuve à Los Naves de las Fantas, l'Arnhand risquait même d'y renoncer.

Un seul combat, bref, féroce et réellement sanglant. Durant lequel le roi Regard serait fait prisonnier. En guise de rançon, il lui faudrait promettre de quitter le Connec et de ne plus jamais revenir tourmenter cette province. Plus jamais bafouer les droits de Pierre de Navaya et de ses alliés.

Certains futurologues un peu trop optimistes estimaient que les natifs du Connec pourraient réduire la Société au silence quand cette nuisible confrérie ne serait plus soutenue par une puissance nationale.

Frère Chandelle se trouvait au sommet des murailles avec des centaines d'autres observateurs, pour la plupart de vieilles gens, des femmes et des enfants. Il portait le plus jeune des bébés de Kedle et Raulet Archimbault le plus âgé, enveloppé d'une lourde cape en lambeaux. Certains, dans le public, fixaient durement Raulet. Il n'était pas encore assez vieux pour ne pas défendre leur ville dehors.

Kedle se tenait tout près du parfait. Son mari n'était pas bien loin, mais il ne faisait aucun effort pour lui tenir chaud.

Soames attirait davantage de regards courroucés que Raulet. Il les ignorait avec morgue mais n'en semblait pas moins fébrile et inquiet, voire effrayé. Cette journée-là de l'existence de Soames Richeut risquait d'être marquée d'une pierre noire.

Les Navayens qui avançaient vers Repor-ande-Busch semblaient dépenaillés. L'étendard du roi Pierre ne se dressait pas dans leurs rangs. Le bruit courait qu'il avait passé la nuit à boire et se divertir avec une femme qui n'était pas Isabeth de Khaurène. Le comte Diagres Alplicova, dont on chuchotait qu'il portait à la reine Isabeth une passion déplacée, avait pris le commandement.

Frère Chandelle trouvait que les Navayens n'avaient pas l'air très décidés à suivre leur commandant du jour.

Les soldats qui progressaient sur la gauche des Navayens étaient les Castaurigans et leur roi ; la mission de Jaime était de s'interposer entre Repor-ande-Busch et la Tombola afin que le Captal du Days ne pût apporter son soutien au roi Regard.

La milice de Khaurène avançait derrière les Navayens. Le grand nombre des miliciens surprit frère Chandelle, mais la vue de l'étendard du duc Tormond à leur tête le stupéfia davantage. « Je m'étonne qu'il ait pu enfiler une armure », dit-il à Archimbault. Il ne l'avait pas sortie depuis vingt ans.

Cela dit, d'autres forces connéciennes brillaient par leur absence. Clairsemées et se cachant du froid, elles n'étaient guère enclines à se rassembler. La confusion était trop grande pour qu'il se passât quelque chose.

Bien que résolus à forcer le destin lors d'une rencontre décisive, ni Pierre ni Regard ne s'étaient préparés pour l'occasion. Tous deux étaient encore au lit quand les premières flèches volèrent. Pierre, le plus mal en point, souffrait d'une terrifiante gueule de bois. Des gens avaient fait de leur mieux pour le tirer du lit, l'habiller, l'équiper, l'armer et le mettre en selle. Il quitta Mètrelieux sous le regard sévère de sa reine, brillant d'une telle colère que, gueule de bois ou non, il préféra aller au combat plutôt que d'avoir à s'expliquer.

Pierre rejoignit ses chevaliers alors que la bataille prenait un tour chaotique aucun des deux camps n'obéissait à un semblant de stratégie, sauf à tailler en pièces l'ennemi le plus proche. Des contingents entiers de Navayens se tenaient à l'écart de la lice, assis sur leurs montures, inactifs, parce qu'ils n'avaient pas reçu d'instructions et ne prenaient aucune initiative personnelle. Beaucoup d'Arnhandais étaient dans le même cas. Et les Khaurénais, quant à eux, restaient bien en retrait du danger.

« J'ai l'impression d'entendre cette histoire pour la seconde fois, grommela Raulet Archimbault sur le mur, à côté de frère Chandelle.

— Ce n'est pas qu'une impression, papa, lâcha Kedle. Mais, la première fois, c'était le capitaine général. Et lui était paré.

— Il nous a tendu nos têtes et nos cœurs et nous a fait détaler dans l'Altaï comme autant de rats terrifiés », grogna Archimbault. Il lorgna Soames sans mot dire.

Kedle ne jeta même pas un regard à son mari, constata le parfait.

« La situation était différente à l'époque », dit Archimbault.

Effectivement : les forces patriarcales étaient disciplinées et bien commandées. Pour elles, ça n'avait été qu'une journée de travail comme les autres, dans le domaine du meurtre organisé.

Les Navayens approchèrent à portée de flèches avant même que les Arnhandais n'eussent réveillé leur souverain. Regard avait passé la nuit avec un écuyer du nom de Thierry, persuadé qu'il n'y aurait pas de bataille avant plusieurs jours. Les intempéries rendaient toute campagne impraticable.

L'ennemi n'était pas de cet avis. Il lança quelques coups de sonde. Des courriers effrayés apportèrent la nouvelle que plusieurs des favoris d'Anne étaient déjà tombés au combat.

La situation semblait désespérée.

Regard ne voulait pas qu'on le pressât. Il refusa d'entendre parler de fuite. Il accomplit ses obligations religieuses matutinales et demanda qu'on bénît un guerrier qui allait risquer sa vie au nom de Dieu.

La panique finit par se frayer un chemin dans le cœur de certains qui attendaient l'apparition du roi, et plus particulièrement de ceux d'entre eux descendus dans le Connec poussés par la cupidité plutôt que par leurs convictions. Plusieurs douzaines de chevaliers choisirent d'abandonner Regard entre les mains de Dieu avant même qu'il eût fini de remplir ses devoirs de piété. Dont trois de ses cousins, le frère de sa mère et l'évêque Mortimer du Blanc, le dernier chouchou d'Anne. Du Blanc était un des supérieurs de la branche arnhandaise de la Société pour l'éradication du sacrilège et de l'hérésie.

Dès le début, tous les signes étaient de mauvais augure. Les écuyers de Regard cassèrent les lacets de sa cotte de mailles en les nouant. Alors qu'ils se mettaient en quête de remplaçants, la nouvelle parvint que toute trace d'organisation avait déserté le champ de bataille.

D'autres âmes veules se persuadèrent brusquement qu'elles seraient plus utiles au pays qu'à Khaurène. Anne blasphémerait sans doute, l'écume à la bouche, mais elle ne les laisserait pas crever, face contre terre, dans la boue glacée du Connec.

Plusieurs contingents de pays qui avaient changé d'allégeance, désertant Tormond IV pour la reporter sur Charlve le Sot, repartirent,

refusant de participer, peu enclines à se faire un ennemi permanent de Pierre de Navaya.

Les Navayens avaient des problèmes du même ordre. Beaucoup, parmi ses alliés diréciens, refusaient d'engager le combat tant que Pierre n'aurait pas pris le commandement.

Ailleurs, le roi Jaime de Castauriga outrepassa ses instructions. Au lieu de bloquer la route de Khaurène, il fit irruption dans une vallée de la Tombola bien peu faite pour les combats à cheval.

À Repor-ande-Busch, la sangle de la selle du roi Regard se rompit quand il pesa un peu trop fort sur ses éperons. Il tomba brutalement sur l'épaule gauche et l'occiput. Il ne se fracassa pas le crâne, mais resta assommé. En outre, son épaule blessée ne lui permettait plus que de lever son bouclier de quelques pouces.

Sa jambe gauche s'était aussi retournée sous lui dans sa chute. Des témoins affirmeraient plus tard avoir entendu l'os se briser. Regard lui-même devait seulement admettre s'être blessé la cheville et le genou.

Plusieurs autres douzaines de guerriers réticents y virent le dernier mauvais présage tolérable. Ils rejoignirent le filet de combattants qui remontaient dans le Nord.

Regard remonté en selle, son grand destrier gris refusa tout d'abord de lui obéir. Nouveau mauvais présage.

Ce fut tout juste s'il restait deux cents lances au roi arnhandais lorsqu'il s'avança à la rencontre des vainqueurs de Los Naves de las Fantas.

Affligé d'une sévère gueule de bois mais encore saoul, Pierre de Navaya arriva au même moment sur le champ de bataille. Il injuria le comte Alplicova pour ne pas s'être montré plus vigoureux et agressif à son goût, en même temps qu'il incendiait comme un foutu crétin tous les princes ou comtes à l'esprit étroit qui n'avaient pas suivi les instructions d'Alplicova. Puis il leur ordonna de se rassembler.

Certains nobles affichaient une mine penaude en arrivant. D'autres se montrèrent rebelles. Plus d'un laissa entendre, de manière biaisée, que l'irrespect dont Pierre avait fait preuve envers sa reine avait taillé de larges croupières dans le respect qu'on lui portait.

Ce n'était pas tant qu'il eût couché avec une femme qui n'était pas la sienne, mais plutôt qu'il l'avait fait dans le château de son épouse sans même chercher à s'en cacher.

Pierre, roi de Navaya honoré par la plupart des chaldaréens et respecté par ses ennemis, n'en arrivait pas moins à la seconde place dans le cœur de millions de ses sujets. Les admirateurs de la bonne reine Isabeth la croyaient destinée à la béatification.

L'état de Pierre ne lui permettait pas de réfléchir de manière composée ni de prendre des décisions raisonnées. Ses alliés s'en rendirent compte.

Ils perdaient la foi au moment même où ils n'avaient besoin que d'elle.

Le roi Regard mena une charge dès qu'il eut aligné ses hommes. Une douzaine de cavaliers restèrent sur place quand la ligne de front s'ébranla.

En dépit de la lenteur et du manque de brillant des préparatifs de Regard, les Navayens n'étaient pas prêts. Néanmoins ils étaient nombreux. Et la plupart des Arnhandais qui suivaient Regard le faisaient par obligation, sans aucune conviction.

Ils ne se montrèrent guère plus enthousiastes quand on en arriva au corps à corps.

Regard ne quittait pas des yeux l'étendard de Pierre et il fonçait droit dessus.

Il avait sans cesse des vertiges ; tenait à grand-peine en selle. Ses amis devaient l'y aider et protéger son flanc gauche.

Nul ne savait précisément qui frappait qui. Le chaos ne cessait d'empirer. Ce ne fut bientôt plus qu'un combat d'homme à homme. La supériorité numérique et l'expérience des Navayens auraient dû se faire sentir, mais la mayonnaise ne prit pas. Le comte Alplicova ne réussit jamais à reprendre le contrôle des opérations. Le roi Pierre arriva trop tard. Nombre de ses chevaliers ignorèrent jusqu'au bout qu'il était entré en lice. Quelques-uns s'enlisèrent dans les marais en tentant de contourner les Arnhandais désorganisés et désemparés.

À un moment donné, quelqu'un désarçonna Regard. Ses hommes l'entourèrent. Il réussit à remonter en selle, profitant de ce que ses adversaires, abusés par sa chute, le proclamaient mort.

Malgré la présence de vétérans, de combattants aguerris et de célèbres chefs de guerre, cette bataille fut l'une des plus infortunées, mal engagées et mal menées de l'époque. Dans aucun des deux camps, en somme, on ne savait précisément ce qu'on était censé faire.

Au bout de ce qui lui parut des siècles d'un combat confus, inabouti et mollasson, le roi Pierre perdit le contrôle de sa monture. Elle s'emballa. Il en tomba.

Du temps où il combattait les pramans, le roi Pierre avait gardé l'habitude d'endosser une armure banale de manière à ne pas se faire repérer. Les princes diréciens pramans le regardaient comme le diable incarné. Lors de chaque engagement, toute leur stratégie se résumait à chercher à l'abattre en premier. Il s'était plié ce jour-là à cette même tradition, bien que son porte-étendard fût resté à ses côtés.

Sonné par sa chute, Pierre ne parvint pas à se faire reconnaître. Un fantassin qui aurait pu s'enrichir en rançonnant Pierre de Navaya tua un chevalier anonyme. Il se servit d'un piolet de maçon pour perforer son heaume.

Personne ne le remarqua. Nul n'en eut connaissance. Le chaos perdura. Le comte Alplicova se démena en vain pour tenter de ramener l'ordre. Il entreprit de faire sortir un moment ses propres partisans de la lice dans l'espoir de reformer les rangs.

La milice khaurénaise observait la bataille du haut d'un promontoire distant de quelques centaines de pas. Faute d'ordres, elle n'intervint pas.

Les comtes connéciens ne se montrèrent pas ; pourtant des messagers avaient été dépêchés à leurs divers campements.

On avait administré à Tormond IV une copieuse dose de potion avant de le faire sortir pour insuffler du courage à son peuple. Mais il ne réussit qu'à rester assis tout droit sur sa selle.

Sur les murailles de la ville, les gens poussèrent des hurlements de colère, de fureur et d'angoisse. Qui donc avait osé envoyer Tormond au combat ? Ils en pleuraient. Les plus ardents pacifistes parmi les témoins durent en convenir quelqu'un – n'importe qui – devait en donner l'ordre et les Arnhandais seraient submergés. Ils étaient clairsemés, désorganisés, inférieurs en nombre. Leur roi n'arrêtait pas de tomber de cheval. C'était un miracle du diable, à en perdre la raison, que les Navayens ne les eussent pas encore écrasés.

Des renforts arnhandais allaient certainement arriver bientôt de la Tombola et de Peque-ande-Sales, puis des nombreux bivouacs éparpillés un peu partout.

Le roi Jaime et ses Castaurigans prirent le Captal du Days par surprise. Les Arnhandais tapis dans la vallée de la Tombola étaient persuadés que les intempéries interdiraient toute intervention à l'ennemi. La survenue de fuyards fourrageurs, quelques instants seulement avant que les Castaurigans ne fissent irruption, fut le seul avertissement qu'ils reçurent.

Parmi les fantassins (la majorité dans tout campement), le carnage fut terrifiant. Les chevaliers eux-mêmes s'en tirèrent passablement, une fois en selle et leur armure enfilée.

Le combat se poursuivit inlassablement, exactement comme il perdurait plus près de Khaurène. Les survivants, de part et d'autre, menaçaient de s'effondrer d'épuisement. Le roi Jaime menait toujours ses hommes. La boucherie était si sanglante et les fuyards si nombreux que les Castaurigans finirent par prendre le dessus dans tous les domaines, dont celui du commandement : le Captal avait été tué, ainsi que la plupart de ses capitaines et champions, hormis ceux qui avaient pris la fuite.

Les conseillers de Jaime auraient préféré qu'il se repliât pendant que ses hommes et ses bêtes avaient encore la force de regagner Khaurène. De frais renforts arnhandais pouvaient arriver à tout moment.

La soif de sang et de gloire gouvernait à présent le jeune roi. Il refusa d'évacuer le champ de bataille. Il entendait passer la nuit dans le campement des vaincus. Restait persuadé qu'Haband serait trop terrifié pour sortir de Peque-ande-Sales.

Mais Haband vint. Bien qu'ils ne fussent pas franchement frais après une marche forcée de trois lieues, ses hommes étaient moins épuisés que les Castaurigans. Des fugitifs de la Tombola vinrent s'ajouter à sa troupe, en se vantant de leur empressement à racheter leur couardise initiale.

Les hommes d'Haband étaient inexpérimentés. La plupart faisaient partie de ces inutiles rôdeurs nocturnes qui masquent leur poltronnerie innée en se planquant dans les rangs de l'Église ou de la Société. Ils pouvaient sans doute se montrer d'une férocité inouïe face à des prisonniers désarmés, mais beaucoup moins lorsqu'ils affrontaient des chevaliers équipés et furieux.

L'espace d'un instant, on put croire qu'on allait vivre une soirée de tuerie épique, équivalente à la boucherie de la matinée, avec les mêmes conséquences. Les cœurs faibles de tout à l'heure n'avaient pas repris de courage. La plupart s'enfuirent de nouveau.

Puis un évêque combattant désarçonna le roi Jaime de sa monture fourbue, presque par inadvertance. Le jeune homme se retrouva enseveli sous une sauvage mêlée de fantassins.

Plus tard, tous les évêques survivants devaient en revendiquer la responsabilité. Haband lui-même s'en vanterait, bien que des dizaines de témoins l'eussent déjà repéré à des lieues de là, avec des compagnons qui s'estimaient trop précieux pour périr dans cette cruelle vallée.

Peu importait au demeurant l'identité de celui à qui l'on en attribuait le crédit. Peut-être était-ce même une lame castaurigane égarée qui avait accidentellement porté le premier coup.

Les Castaurigans en perdirent tout courage. Ils se retirèrent du champ de bataille. Palo, le jeune frère de Jaime âgé de seize ans, tenta de les rallier. Il tenait à récupérer le corps de Jaime. Nul ne voulut le suivre. Il paierait la rançon plus tard, insistèrent ses conseillers. On lui forçait la main ; il se résigna à ramener les survivants dans le Sud.

En réalité, personne n'avait assisté à la mort du roi. Mais personne non plus n'exprima le moindre doute à cet égard.

Ils restèrent des professionnels durant leur retraite. Ils tendirent un guet-apens à leurs poursuivants et tuèrent tous les Arnhandais qu'ils croisèrent en chemin.

Frère Chandelle dodelinait de la tête depuis des heures. C'était devenu un tic. Il ne pouvait pas le contrôler. Comme tous les Diréciens et Khaurénais qui respiraient encore, il n'arrivait pas à croire que les miliciens fussent restés tétanisés toute la journée. Le premier imbécile venu aurait compris ce qu'il fallait faire. Le vieil homme se mit à parler tout seul. Il était insensé d'avoir quitté Sant-Peyre-de-Miléage. Il devait absolument regagner la Navaya Médienne avant que cette folie ne se mordît la queue et que les Chercheurs et les authentiques Khaurénais ne fussent chassés de la ville tandis que les croisés l'occuperaient.

Le monde finit par s'imposer à lui. Il cessa de marmonner lorsqu'il se rendit compte que tous ceux qui avaient partagé les remparts avec lui s'étaient évanouis. Il se remémora vaguement que Raulet et Kedle avaient tenté de l'emmener. La peur les avait sans doute contraints à l'abandonner.

Il n'en avait pas moins les yeux exorbités. Ce désastre, dont l'écho retentirait probablement pendant des siècles, ne s'était produit que parce que son vieil ami s'était toujours montré incapable de prendre une décision.

Le Tormond d'aujourd'hui, pour être juste, n'avait su que rester debout et respirer.

« Maître ! » La voix vibrait d'impatience. Elle cherchait depuis un moment à attirer son attention.

Frère Chandelle se retourna. « Hodier ! Pourquoi n'êtes-vous pas avec le duc ?

— Parce qu'Isabeth m'a ordonné de rester ici pour traiter avec vous.

— Il n'y a rien à traiter. C'est consommé. Le comte Raymone a les symboles et les documents en sa possession.

— Je sais. » Le héraut de Tormond avança d'un pas, se séparant de son escorte uniquement composée de Diréciens. « Mais peut-être y a-t-il lieu de retarder la transition. » Hodier pointa le doigt. « Là-bas. Le roi Pierre n'a pas mis son génie dans la balance parce qu'il n'avait pas grand-chose à y gagner. Tormond respire encore, mais il ne peut rien faire. Les magnats ne feront rien parce qu'ils craignent de perdre Tormond dans la bataille. Les consuls se terrent sous leur lit. »

Hodier continua de divaguer ; un long monologue en faveur de sa ville natale. Le vieux parfait écouta sans mot dire. Les problèmes de succession. Ils infestent tous les pays, sans relâche, et provoquent d'interminables bouleversements, dislocations, malheur et confusion. Il devait y avoir une meilleure méthode.

Il ne s'attendait pas à la connaître de son vivant.

Tous les plans, tous les projets, toutes les expérimentations sociales s'effondrent dès que des gens s'en mêlent.

« Arrêtez-moi, Hodier. Embarquez-moi si besoin. Vous perdez votre temps. Et le mien. Le peu qu'il me reste. Je ne suis qu'un spectateur. » Il fit un demi-pas pour s'appuyer à un merlon. Plus près de la porte, les charpentiers avaient commencé d'élever des palissades.

Hodier s'appropria le merlon voisin. « Tormond était lucide. C'est à peine s'il a dormi la nuit dernière. Il regrette de n'avoir pas agi autrement. Dès que son corps et son esprit ont pu fonctionner, il a décidé qu'il lui fallait sortir de la ville à cheval en un pareil jour, afin de laisser à Khaurène, après son départ, le souvenir du Grand Indécis défendant sa cité. Il pouvait encore partir en héros. Puis un héros mieux assuré et plus féroce, en l'occurrence le comte Raymone, viendrait le venger. Il a forgé toute cette légende dans sa tête.

— Mais ?

— Mais Pierre de Navaya. Pierre se veut le grand champion du monde chaldaréen. Plus grand que les empereurs du Graal. Autant que ceux de l'Ancien Empire. En dépit de tous les succès qu'il a remportés, nul, hors de Dirécie, ne le voit sous ce jour. Et il reste convaincu qu'il ne deviendra jamais ce à quoi il aspire s'il n'ajoute pas le Connec à son diadème.

— Il devra en débattre avec le comte Raymone. » Ce n'était pas injouable. Le comte Raymone Garète avait certes un ego démesuré. Il était le produit de sa caste. Mais aussi un farouche patriote, capable de prêter allégeance aux rois de Navaya pour sauver sa patrie.

« Je crois que ce n'est pas sans rapport avec ce que la reine espère accomplir.

— La reine ?

— Isabeth. Elle m'envoie. Je viens de vous le dire. Elle entrevoit un moyen de surmonter le dilemme. Elle espère que vous porterez son message au comte Raymone, j'imagine.

— Oh, pour l'amour d'Aaron ! Mais regardez-moi ! J'aurai soixante-sept ans dans une semaine. Tous mes aînés sont morts. Je ne survivrai vraisemblablement pas à une autre traversée du Connec.

— Il se peut. Ce n'est pas à moi d'en décider. Ma mission, c'est de vous conduire à Isabeth. Vous pourrez chicaner avec elle. »

Frère Chandelle se retourna vers ce qu'on distinguait de la bataille depuis son point de vue. Ce fut surtout le chaos qui lui sauta aux yeux. Un chaos qui ne pourrait tourner à leur avantage que si la milice de Khaurène décidait enfin d'intervenir.

Les gens qui soutenaient le duc Tormond et feignaient encore de le croire aux commandes finirent par prendre une décision : la milice rentrerait en ville. Au moment même où quelques chevaliers connéciens commençaient enfin d'apparaître.

Lorsque de petits groupes meurtris déboulèrent de la Tombola et de Peque-ande-Sales, le comte Alplicova ordonna à ses Navayens de suivre les Khaurénais. La faiblesse des futurs renforts arnhandais lui restait inconnue. Il n'avait pas non plus de nouvelles des Castaurigans qui battaient en retraite vers l'ouest, par-delà la ville.

On chiffra plus tard à plus de quatre mille le nombre des Arnhandais et de leurs alliés morts au combat ce jour-là. D'autres périrent ultérieurement de leurs blessures. Les pertes des Navayens, des Castaurigans et de leurs alliés s'élevaient à mille quatre cents, dont plus de cent prisonniers.

Et celles de la milice khaurénaise de Tormond IV à vingt-trois, dont six seulement étaient dues à l'ennemi.

Frère Chandelle rejoignit une Isabeth aussi lugubre que courroucée. Elle venait de congédier des hommes couverts de poussière, de sueur et de sang. Le parfait pressentit qu'ils n'avaient pas apporté de bonnes nouvelles. « Ils croient Pierre mort », finit-elle par dire.

Le soleil était bas sur l'horizon occidental. Sa lumière se déversait dans la salle par de hautes fenêtres cintrées, éclaboussant d'or l'auditoire. Guère approprié, se dit frère Chandelle.

« Jaime est mort lui aussi, ajouta Isabeth. Les Castaurigans se replient. Ils affirment avoir laissé les Arnhandais très affaiblis. Ils ont tué beaucoup de fuyards réchappés de la bataille. »

Frère Chandelle soupira. Il se concentrait sur la lumière d'un jour mourant. Augurant des ténèbres à venir. Retournement de la vieille scie : « Après la pluie, le beau temps. »

Un courrier vint annoncer que les magnats de Khaurène avaient réussi à faire prendre une décision à Tormond. Ils rentraient en ville sans avoir frappé un seul coup.

Isabeth eut soudain l'air très vieille. « Rappelez-vous à quoi ressemblait Tormond la dernière fois que vous l'avez vu, dit-elle au parfait.

— Ça ne remonte pas à bien loin, souvenez-vous.

— Oh ! Bien sûr. Mais le Tormond qui est sorti ce matin était en bien pire état qu'à l'époque, en dépit de tous les efforts des sorciers et des médecins. Il n'aurait pas dû y aller. Mais nous n'avions que lui, à part Eardale Dunn. Mas Crebet et Casteren Grout ne sont que de grotesques bouffons. » Elle parlait des consuls, l'équivalent des maires à Khaurène.

« Il y a bien Votre Majesté, fit observer Hodier.

— Sornettes ! Ils ne suivraient pas une femme.

— Peut-être eût-il valu la peine d'essayer, remarqua le parfait. Mais l'occasion s'est envolée.

— Qui sait ? Jaime n'est plus là. Pierre non plus. Tormond est proche de la fin. Le comte Raymone se trouve à l'autre bout du Connec et Regard est à notre porte. De sorte qu'il ne reste plus que moi. Nous verrons bien s'ils suivront une femme. »

Le parfait était largué. On l'avait conduit à Mètrelieux pour débattre d'un sujet qui avait été repoussé à huitaine par des nouvelles ultérieures. Le

monde avait changé. Pour tous et partout.

« Les seigneurs de Navaya seront bientôt de retour, reprit Isabeth. Ça pourrait devenir passionnant. Je dois me cuirasser. »

Frère Chandelle en était conscient. Sans Pierre pour les circonvenir, les Diréciens risquaient de traiter Khaurène en cité occupée plutôt qu'en alliée et en vassale. Ils s'y sentiraient justifiés. Les Khaurénais auraient pu submerger les Arnhandais mais ils avaient préféré s'abstenir.

On ne le leur pardonnerait pas.

« Il faut faire vite », prévint Hodier.

Isabeth balaya l'argument d'un geste. « Je deviens aujourd'hui la reine mère. Mais mon fils n'est guère plus qu'un bébé. Normalement, le comte Alplicova devrait exercer la régence jusqu'à la majorité de Petit Pierre. J'aurais abondé dans ce sens. Mais le destin a chaussé aujourd'hui ses grosses bottes d'égoutier. Mort ou vif, j'ai aussi perdu mon frère. Mort ou vif, il n'entrera plus dans les considérations des princes. Ni des patriarches, que Tormond, au moins, a toujours rendus nerveux. »

Un chambellan de rang inférieur fit irruption. « Une bande de Brothiens épiscopaliens menés par des frères de la Société tentent de s'emparer de la porte Nord.

« Ils portent ses couleurs ? s'enquit Isabeth.

— Oui, Votre Majesté.

— Alors tuez-les. S'ils se rendent, balancez-les du haut des murailles.

— Votre Majesté ? » Épouvanté.

« Sans exception. S'ils ont une famille, massacrez-la aussi. »

Bien qu'il fût lui-même révulsé, frère Chandelle se livra à de froids calculs. Une démonstration de férocité aujourd'hui sauverait sans doute des vies demain. D'autant qu'il ne pouvait guère éprouver beaucoup de pitié pour des gens qui espéraient le livrer au bûcher.

Le chambellan prit congé.

« Je ferai tout mon possible jusqu'à ce qu'ils viennent me le prendre », déclara Isabeth. Elle garda un instant le silence. Frère Chandelle resta coi. Non sans éloquence. « Ils ont aussi tué le roi Jaime, lâcha finalement Isabeth.

— La volonté de Dieu, murmura Hodier. La Mort prendra aussi le roi Regard.

— Si Dieu le veut. Il est déjà tombé plusieurs fois, m'a-t-on appris. Mais il s'est toujours relevé jusque-là. »

Frère Chandelle réussit enfin à se décider. « Pourquoi suis-je là ? demanda-t-il.

— Parce que vous êtes l'agent et l'apologue du comte Raymone Garète, répondit la reine.

— Je n'irais pas jusqu'à dire cela.

— Moi si. Vous étiez l'ami de Tormond. Du moins le croyait-il. Le mien aussi, mais pas autant. Si je devais vous abattre également, ma conscience n'en serait pas écrasée sous le remords. Le comte Raymone.

— Eh bien, qu'en est-il ?

— Tormond en a fait son héritier. Les hommes les mieux armés pour lui interdire de succéder à Tormond sont tous morts aujourd'hui. Je veux savoir à quoi nous pouvons nous attendre de la part d'Antieux. Le comte Raymone tient-il à devenir duc ? Quel genre d'homme est-il ? Répondez.

— "Oui" à la première question, et "un entêté" à la seconde. Le comte Raymone Garète est tout ce qu'on attendait de Tormond, mais à double dose. Il deviendra duc parce que ça lui permettra de châtier tout étranger qui refuserait de les laisser en paix, Antieux, le Connec et lui-même.

— Peut-être cet homme-là risque-t-il de me plaire davantage que le Raymone dont j'ai gardé le souvenir.

— Si Raymone assume le titre de duc, il y aura une guerre. Simple mise en garde.

— Nous avons déjà une guerre sur les bras.

— Je parle d'une guerre où tous seraient impliqués, hommes, femmes et enfants, et qui durerait jusqu'au dernier souffle de Garète. Ou jusqu'à ce qu'Antieux et Brothe croisent les bras et reportent ailleurs leurs ambitions. Même la mort de Garète risquerait de n'y pas mettre un terme. Socia Rault, la comtesse, est encore plus sanguinaire que lui. »

Un autre vice-chamberlain entra en trombe. Il rapporta que les capitaines de la milice, qui avaient choisi de se tourner les pouces toute la journée, étaient à présent d'humeur exigeante.

« Où est Alplicova ? Dites à ces gens que je les recevrai incessamment. »

Localiser le comte Alplicova et l'introduire auprès de la reine exigea plus de quelques minutes. Il n'était pas franchement en état. Ses blessures n'avaient pas encore été soignées. Il s'était employé à préparer la défense de Khaurène plutôt qu'à les faire nettoyer et panser.

« Vous sentez-vous assez bien pour remplir votre devoir, comte ? s'enquit Isabeth.

— Je ferai ce qu'il faudra, comme toujours. Il ne reste personne d'autre.

— Vous avez peut-être raison. Rassemblez quelques hommes de confiance et amenez-les ici. Promptement. Les magnats se sentent d'humeur vorace, paraît-il. Après ce qu'ils ont fait aujourd'hui, je ne suis guère encline à l'indulgence.

— Je comprends parfaitement, Votre Majesté.

— Maître. »

L'intérêt que lui portait soudain Isabeth fît tressaillir le parfait, qui avait sombré dans une noire rêverie. Il se garda de lui rappeler que le titre de « maître » était inapproprié. « Votre Grâce ? »

La reine navayenne, de son côté, se garda de lui rappeler qu'elle n'aimait pas qu'on lui servît du « Votre Grâce ». « Je n'ai pas de temps à vous consacrer aujourd'hui. Restez à ma disposition.

— Comme il vous plaira.

— Pour l'heure, j'aimerais que vous retrouviez mon frère. Quelqu'un l'a ramené. J'espère qu'il respire encore. Trouvez-le. Attachez-vous à ses pas. Prenez soin de lui. Hodier. Vous voici devenu l'ombre du maître. Où il va vous allez. Faites tout ce qu'il vous demandera.

— À vos ordres. » Sans grande conviction.

Parfait et héraut prirent congé de la reine. Deux vieillards contents de s'éclipser.

Au grand désarroi de bien peu de gens en dehors de leur propre famille, la reine Isabeth fit arrêter les chefs de la milice de Khaurène. Le bruit courut aussitôt que plusieurs avaient été soudoyés par la Société – voire par Anne de Ménand, ou même le patriarche – pour esquiver le combat. La trahison reste une explication plus séduisante que l'indécision ou l'incompétence.

La colère bouillait à Khaurène. Les fidèles de l'Église épiscopalienne brothienne écopèrent du plus gros. Personne n'osait se montrer, même ceux qui n'étaient que vaguement suspectés, de peur d'être jeté aux Arnhandais grisés qui, au pied des murailles, tentaient d'initier un siège.

Les petites compagnies arnhandaises éparpillées commençaient d'arriver.

Le roi Regard était si gourd et meurtri qu'il pouvait à peine remuer. Ses commotions provoquaient de temps en temps de brèves syncopes. Mais il entrevoyait une ouverture. Il était déterminé à frapper les Khaurénais pendant qu'ils étaient encore sonnés.

Néanmoins, il manquait à Regard des partisans partageant ses vues.

Ceux qui avaient combattu et survécu, ceux qui n'avaient pas déserté étaient trop épuisés pour faire autre chose que simuler, tandis que les petits groupes qui se joignaient à eux étaient fatigués, affamés et transis de froid. Et tous devaient affronter des hérétiques bien décidés à se battre. Cette fois, ils ne s'enfuiraient pas dans l'Altaï. La saison n'était pas assez avancée.

Une fois le soleil couché, le travail des assiégeants se poursuivit à la lumière artificielle. On voyait mal les flèches voler. Autrement dit, il devenait difficile de les esquiver.

Bicot Hodier choisit deux gardes auxquels il pouvait se fier et leur ordonna de les escorter, lui et le parfait. « Juste au cas où. Certains pourraient se dire que c'est l'occasion ou jamais. »

Frère Chandelle poussa un grognement mais réserva son souffle à la marche. Il pouvait comprendre. Khaurène vacillait au bord de l'abîme. Des aventuriers risquaient d'y voir des opportunités n'existant que dans leur imagination. Ce qui ne les empêcherait nullement d'agir.

Le comte Alplicova entreprit d'arrêter des magnats de la ville et des capitaines de la milice avant même que le héraut et le parfait n'eussent retrouvé Tormond. On avait escamoté le duc pour le planquer dans la demeure du consul, sieur Casteren Grout. Grout et son collègue, sieur Mas Crebet, n'étaient pas apparus lors du rassemblement de la matinée et, par conséquent, n'avaient pas accompagné la milice sur le terrain. Grossière négligence de la part de Grout, dont la principale responsabilité était de conduire les miliciens de la ville lorsqu'ils étaient appelés hors les murs.

Frère Chandelle se demanda si ces rumeurs de pots-de-vin n'étaient pas fondées.

Les consuls n'étaient pas contents de recevoir de nouveaux invités. Mais sieur Casteren Grout était conscient de la précarité de sa situation. Il fit tout un pataquès : il s'inquiétait pour la santé de son duc.

À dire vrai, Tormond était dans un état épouvantable. Frère Chandelle insista pour qu'on ne le déplaçât pas. Il fit quérir le père Fornier. Et d'autres

soldats de confiance, de peur que Grout et Crebet ne souffrent d'un nouvel accès de stupidité.

« Nous avons impitoyablement abusé de vous ces temps derniers, déclara Isabeth à frère Chandelle. Et vous avez fait de votre mieux. Mais j'ai une dernière requête à formuler avant de vous relâcher dans la nature. Les Arnhandais entendent investir demain la porte Nord. Ses défenseurs sont en majeure partie des Chercheurs. Si vous pouviez vous présenter là-bas avec mon frère, cela les encouragerait certainement. »

Le moral des Khaurénais était au plus bas. Ceux qui croyaient ne rien risquer en cas de triomphe du roi Regard exprimaient sans s'en cacher leur désir de négocier une reddition. Ceux que menaçaient la Société et l'Église prenaient le parti opposé, à l'instar de la reine Isabeth au nom de la Navaya, de son mari et de son fils.

Les forces navayennes s'amenuisaient à mesure qu'Isabeth dépêchait des flots de messagers à travers l'empire de Pierre pour prévenir toutes les garnisons et tous les proconsuls qu'on pouvait s'attendre à des remous.

Il lui serait ardu de se cramponner à tous les bénéfices de Pierre, si fidèles que lui restassent le comte Alplicova et ses pairs. Elle avait d'ailleurs envoyé Alplicova lui-même à Oranja pour s'emparer des rênes de l'État au nom de son fils. Et pour s'assurer que Petit Pierre serait à l'abri des ambitions de quiconque.

Frère Chandelle comprenait ce qui motivait Isabeth. Tormond et lui-même seraient les emblèmes jumeaux de la bravade de Khaurène. Deux vieillards inoffensifs, pierres de touche de la restauration de la confiance en soi de cette ville.

Cette femme était intelligente.

Le père Fornier réussit à ranimer suffisamment le duc pour qu'il tînt debout. Avec de l'aide. Frère Chandelle et lui prirent place sur les murailles, à quelque douze pas à l'ouest de la porte Nord, bien protégés par des palissades. Le parfait portait une inhabituelle robe blanche. Il s'attira les acclamations des défenseurs, dont beaucoup lui étaient familiers. À dix pas de là, madame Archimbault, sa fille et ses voisines formaient l'équipe entièrement féminine d'une baliste légère.

Où donc étaient passés Raulet et les autres hommes ? Les seuls visibles étaient presque aussi vieux que frère Chandelle.

Tous les hommes valides se rassemblaient probablement quelque part pour préparer la contre-attaque. Compte tenu de la dernière prestation, elle risquait de tourner au désastre.

Les Arnhandais entreprirent de pousser des machines de siège vers la ville. La tâche était malaisée. Il leur fallait grimper une côte sous le feu ennemi. Littéralement sous le feu dans bien des cas. Les engins khaurénais tiraient des projectiles enflammés. La pente du terrain et la hauteur des murailles donnaient l'avantage, en termes de portée, aux défenseurs.

Les projectiles enflammés ne causaient pas de très gros dégâts. Les deux tours de siège avaient été recouvertes de peaux fraîchement écorchées. Un génie avait tapissé les mantelets de paille imbibée d'eau, ce qui les alourdissait sans doute mais les rendait surtout ininflammables. Il en était de même de la tortue qui apportait un bélier destiné à enfoncer la porte. D'autres petites cabanes sur roues abriteraient des sapeurs qui s'efforceraient de forer directement à travers les murs. Ailleurs, d'autres commençaient vraisemblablement à creuser des tunnels.

Le roi Regard avait rassemblé un formidable dispositif d'artillerie : rien que des engins standard, similaires à celui qui avait été capturé. Il prépara ses armes, les protégea convenablement puis livra un duel aux amateurs abrités derrière les palissades dressées au sommet des murailles.

Regard ne prenait pas la peine de se déguiser. Il portait une armure et une livrée rutilantes et se déplaçait en compagnie de hérauts et de porte-étendards. Son petit groupe devint une cible privilégiée.

Tous ceux qui prêtaient un peu attention se rendaient compte qu'il n'était pas dans son état normal. Il était lent, parfois maladroit, et souffrait de vertiges. Mais il se refusait obstinément à quitter le front, où il encourageait ses croisés et dirigeait les tirs d'artillerie. Il prenait un plaisir féroce à dégommer lui-même des Khaurénais. Il arrachait des arbalètes des mains de ses fantassins et se précipitait vers l'enceinte pour tirer leur carreau. C'était un excellent tireur. Les palissades sauvèrent bien des vies.

Le courage des Chercheuses qui servaient les plus proches lanceurs de projectiles ne laissa pas de sidérer frère Chandelle. « Nous risquons de tout perdre s'ils entrent en ville », lui affirma Kedle.

Cette femme était douée pour le meurtre. Dès qu'elle eût usurpé le commandement de sa baliste, chacun des coups qu'elle tira fit mouche là où il produisait le plus d'effet. Son adresse réduisit au silence plusieurs engins

ennemis. Elle réussit également à massacrer plusieurs hommes qui cherchaient à gagner la tour de siège la plus proche.

Ce talent inespéré provoqua des remous le long du mur. Les gens venaient assister à ses exploits. Elle ne pouvait pas s'en expliquer. Les approvisionneurs de munitions veillaient à ce que son équipe n'en manquât jamais. Un vieux mécanicien se tenait non loin, prêt à réparer en cas de panne.

Elle décocha au parfait un sourire féroce qui n'était pas sans lui évoquer celui de Socia Rault. Il se contraignit à le lui rendre puis alla assister au déploiement d'une arme identique à celle dont se servaient les vaisseaux de guerre à l'époque classique.

La tortue qui protégeait le bélier arnhandais rampa jusqu'à la porte. Les hommes qu'elle abritait entonnèrent un chant de travail.

Une algarade se déclencha derrière le parfait. Il se retourna.

Soames Richeut venait de se matérialiser. Il était fermement décidé à faire quitter à Kedle son poste de combat, en dépit des injures venimeuses dont l'agonisaient toutes les femmes qui se trouvaient à sa portée. Soames les fixait d'un œil noir comme s'il cherchait à se rappeler leur visage.

Kedle refusait de partir. Ses compagnes firent clairement comprendre à Soames qu'il ne pourrait pas l'y contraindre par la force.

Frère Chandelle se demanda qui s'occupait des enfants.

Soames poussa un glapissement de douleur quand sa belle-mère le cogna du bout de la javeline dont elle s'apprêtait à charger la baliste.

Le parfait se tourna vers la grue dont le long bras se balançait au-dessus de la tortue arnhandaise. Une pierre d'une tonne (un « dauphin ») y était suspendue à une chaîne. Le parfait ne voyait absolument pas d'où elle sortait. Elle ressemblait davantage à un pénis qu'à un habitant des profondeurs. Quels que fussent son nom et sa provenance, elle frappa avec efficacité.

Le premier coup fêla et déplaça les massives poutrelles de la tortue. Il fallut à l'équipe de la grue vingt bonnes minutes, sous le feu ennemi, pour hisser à nouveau le dauphin. Le second choc broya les poutres et blessa plusieurs hommes. Au troisième impact, le dauphin s'écrasa deux mètres derrière la tortue, interdisant désormais qu'on l'entraînât au loin pour la réparer.

Des vétérans diréciens effectuèrent une sortie par une petite porte, massacrèrent l'équipe de la tortue et y mirent le feu.

Les Arnhandais devraient déblayer l'épave avant d'apporter un second bélier près de la porte.

Les grutiers entreprirent de reporter leurs efforts sur les sapeurs qui s'employaient à ébrécher le mur – encore que ces hommes eussent déjà à endurer sable brûlant, chaux vive et bombes incendiaires.

Frère Chandelle continuait de faire la conversation au duc comme si Tormond le comprenait et était toujours aux commandes. On l'avait placé dans une posture telle que les plus proches défenseurs de la ville pouvaient le voir ; et tous faisaient mine d'y croire.

En réalité, autant que frère Chandelle pût s'en rendre compte, il n'y avait pas de réel commandement. Les gens faisaient ce qu'ils croyaient devoir faire, selon l'inspiration du moment.

Soames Richeut disparut pendant une heure puis revint turlupiner Kedle. Il n'était pas gentil avec elle. Les amies de Kedle le lui rendaient bien.

Le mauvais mari fit perdre patience au parfait. Il alla l'admonester. L'équipe de Kedle déplaça une palissade pour lui permettre de tirer un autre coup mortel.

Quelqu'un, dehors, guettait cette occasion.

Richeut s'interposa devant la baliste de Kedle pour l'empêcher de viser. La flèche arnhandaise se planta dans sa tempe gauche et lui transperça le crâne. « Treize ! » cria le tireur. Il avait l'accent du Seau.

Kedle vengea son mari avant même que son cadavre eût cessé de frétiller. Avant même que le fêtard eût fini de se congratuler dehors. Le meurtre le plus froid auquel frère Chandelle eût jamais assisté.

Un tumulte grandissant se fit entendre parmi les Arnhandais. Quand frère Chandelle risqua enfin un œil, il vit les hérauts du roi Regard maintenir debout leur prince bariolé. La javeline de Kedle l'avait cloué. Il était encore vivant mais ça ne durerait pas. Son éventration le tuerait lentement. Seuls les soins du plus émérite des sorciers auraient pu désormais le guérir ; scénario fort improbable dans une armée dirigée par la Société.

Kedle n'attendit pas la péritonite. Elle dépêcha une seconde javeline. Celle-ci traversa Thierry, l'écuyer de Regard, le roi lui-même, puis se logea dans la hanche de Simon du Montrier, son confesseur.

Frère Chandelle fit un pas, se retourna et découvrit qu'on avait conduit Tormond en haut des murailles pour voir l'ennemi. Le duc gargouilla

quelques mots. « On ne pourra jamais surmonter cela, crut comprendre le parfait.

— C'est l'histoire qui s'écrit sous nos yeux, hasarda frère Chandelle. Le seuil de tolérance. Trois rois en une seule semaine. Sans doute les trois plus importants du monde occidental. Tout va changer. »

L'avenir pouvait effectivement se révéler maussade. Les quelques derniers jours risquaient de réduire à néant les succès remportés lors de la croisade calzirine, de la campagne artecipéenne et de la victoire de Los Naves de las Fantas.

Seul le parfait était de cet avis. On dansait et chantait sur les murailles, en même temps qu'on abreuvait l'ennemi d'insultes. Il y aurait des célébrations abondamment arrosées dans toute la ville dès que la milice aurait enfin livré son combat. Et l'aurait remporté, tant et si bien que seuls les plus rapides fuyards parmi les Arnhandais et la Société auraient réussi à détaler.

Les Khaurénais étaient sauvés, mais à un coût inouï. Cela dit, la tempête grondait toujours sur la plus grande partie du Connec.

31
Lucidie. Retour de bâton

Sur instructions de Shamramdi, Nassim Alizarin ferma la route à la circulation au-delà de Tel Moussa. Il mena ses soldats à l'épuisement à force de harceler l'Incroyant. L'ennemi se rendrait compte que quelque chose se préparait, il en avait la certitude. On ne pouvait pas intercepter tous les voyageurs isolés. Ceux qui réussiraient à passer répandraient des rumeurs. Les Arnhandais se prépareraient au pire dans tous les États croisés, même si les capitaines d'Indala eux-mêmes restaient dans l'ignorance des projets réels de leur maître.

Son petit-neveu participait à toutes les opérations. Il se distinguait chaque fois. Il s'échinait davantage que La Montagne, du moins jusqu'à ce qu'un courrier arrivât, porteur d'une convocation d'Indala. Le garçon partit sur-le-champ, accompagné de quelques guerriers de son âge. La Montagne se tenait sur un haut parapet. Il suivit Azim des yeux jusqu'à ce qu'il n'en restât plus qu'un lointain nuage de poussière. Il avait fini par s'investir affectivement. Azim était très exactement tout ce à quoi il se serait attendu de la part d'Hagid.

« Et une ère nouvelle va poindre », affirma quelqu'un.

Nassim redescendit sur terre. Il partageait le parapet avec Os et Az, le noyau dur des sha-lugs renégats de Tel Moussa.

C'était al-Azer er-Selim qui venait de parler. « Ce qui veut dire ? interrogea Nassim.

— Regarde par là-bas. Plus loin que là où tu es déjà allé. Ne vois-tu pas une sorte de flou qui voile l'horizon ? »

Nassim s'exécuta mais ne vit rien. « Sûrement ta mauvaise vue. Je ne vois que ce que j'ai toujours vu. Ne parle pas par énigmes, maître des esprits.

— Il ne peut pas s'en empêcher, général, intervint Os. Quand on inculque leur métier à ces fouteurs de chameaux, on les fouette jusqu'à ce qu'ils soient incapables de s'exprimer dans un langage simple. Il importe

avant tout de rester obscur afin que nul, plus tard, ne puisse leur reprocher de s'être trompés. »

Nassim fixa Os plusieurs secondes. Il n'avait jamais grand-chose à dire. Il venait là d'épuiser d'un seul trait son lot de bavardage de toute une semaine.

Er-Selim n'était pas moins surpris. Et agacé. « D'accord, dit-il, mais à la seule condition que ce soit avant que l'ancien n'étreigne l'ange de la Mort. Notre employeur, qui ne se fie jamais totalement à nous, nous a caché son futur projet d'invasion d'al-Minphet.

— Quoi ?

— Indala a passé l'année à faire croire à tout son monde qu'il s'apprêtait à fondre sur les Terres Saintes. Et il les a tous convaincus. Nous avons joué un rôle clé dans la persuasion des deux camps.

— Mais tu crois savoir autre chose ?

— Oui. Parce que j'ai tiré profit de notre séjour à Shamramdi. J'ai fourré mon nez partout. Prêté l'oreille. Exercé mon jugement. » Le vieil Az s'interrompit brièvement puis reprit : « Ça crève les yeux dès qu'on observe les parents d'Indala et ses plus fidèles compagnons. Et qu'on ignore les jacasseries des stupides courtisans d'al-Fartebi.

— Épargne-nous ton autosatisfaction. Accouche.

— Je viens de le faire. Indala entend envahir la Dreanger, prendre al-Qarn et réunir les deux khaïfats. »

Nassim laissa mijoter un instant puis fit remarquer « Ça pose un dilemme moral, non ?

— Seulement si on s'y attarde. Encore que se rebeller contre Gordimer et se rallier à une entreprise étrangère destinée à en finir avec lui et al-Minphet ne soient pas une seule et même chose. Savoir ce qu'Indala nous aura épargné en nous laissant dans l'ignorance, c'est plutôt là que se situe le dilemme.

— Nous allons en prendre pour notre grade.

— Qu'Indala en sorte vaincu ou victorieux, les sha-lugs nous tiendront pour responsables.

— Devons-nous prévenir nos amis pendant qu'il nous en reste encore ?

— Est-ce possible ? Sans nous faire remarquer ? Indala ne saura-t-il pas qui blâmer s'il tombe sur un Lion prévenu ?

— Il nous fera le même reproche quoi que nous fassions.

— Nous faisons de bien commodes boucs émissaires.

— Le Lion est peut-être corrompu, et le Rascal encore plus, mais ils ne sont pas des sha-lugs, et encore moins des Dreangériens. Il y avait à Shamramdi des agents de Dreanger. Aucun projet de cette envergure ne peut rester entièrement secret. Des rumeurs sont remontées jusqu'à al-Qarn. On les a jugées plausibles parce que la géographie contraint Indala à arriver par le nord.

— La prophétie. Ça ne pouvait assurément qu'exciter le Lion. »

Nassim réfléchit un instant. « Il ne serait pas inintéressant qu'elle s'accomplît », déclara-t-il. Puis « Nous ferons notre devoir. Rien de plus, rien de moins. C'est à cela que nous nous sommes engagés. »

Nassim se demandait si Indala comptait le manipuler comme s'il n'était que la marionnette du maréchal. « Nous devrions surveiller nos défenses. Si j'étais un prince croisé informé d'une prise de bec d'Indala et de Gordimer dans mon dos, je fondrais sur Shamramdi. »

Os semblait ailleurs. Rien d'inhabituel chez lui. Mais il finit par demander : « Savez-vous ce qu'est devenu le Rascal ? »

Le sorcier, qui n'avait été que brièvement réhabilité par Gordimer, était retombé en disgrâce pour une raison d'ordre religieux, cette fois, plutôt que pour sa mauvaise conduite. Le Lion ne se souciait pas qu'er-Rashal fut une canaille meurtrière tant qu'il restait une canaille meurtrière pramane dévote. Mais, s'il cherchait à ressusciter de vieux démons, il dépassait les bornes.

Le maréchal avait mis une éternité à comprendre que son bras droit ne lui vouait pas plus d'amour et de respect qu'il n'en accordait lui-même au sha-lug en herbe Hagid, dont il avait ordonné l'assassinat pour un motif qu'il restait seul à connaître.

Gordimer n'avait pas saisi le message qu'était censée lui transmettre l'exposition de la tête de Rudenes Schneidel. L'immense, féroce utilité d'er-Rashal l'avait d'abord aveuglé. Mais il avait fini par admettre la vérité.

Er-Rashal al-Dhoulquarnen était un ennemi juré de Dieu. Juré et zélé.

« Il se cache de nouveau, déclara al-Azer er-Selim. Vraisemblablement dans les collines de la Mort, parmi ses ancêtres. C'est là qu'il s'est rendu auparavant.

— Rien de tout cela ne nous concerne plus, affirma Nassim. Une fois que les décisions auront été remises entre les mains de Dieu… nous saurons affronter nos lendemains. » Il fixa le Nord, en direction de la lointaine Idiam. En se demandant jusqu'à quel point cette ville morte, pourtant distante de vingt-cinq lieues, avait infecté son âme. Il ne s'en était jamais

approché, pourtant, durant ses intrusions par-delà la frontière du royaume de la Mort. N'avait rien vu non plus qui pût suggérer que les abords immédiats d'Idiam différaient des régions environnantes. Certains indices laissaient même entendre que ces territoires hantés étaient habités.

Nul praman ne s'y aventurait de son plein gré.

Nassim redoutait Andesqueluz comme il redoutait son âme. Pourtant il se sentait attiré par la cité hantée. Ne fût-ce que pour satisfaire sa curiosité.

« Os. Az. Parlez-moi encore d'Andesqueluz.

— Il n'y a rien de neuf à ajouter, fit Os.

— Essaie.

— Sa réputation pourrait faire croire qu'il s'agissait jadis d'une cité importante. Je doute pourtant que plus de mille personnes y aient vécu en même temps. Elle se trouve au sommet d'une montagne. Pas une très haute montagne, mais *la* montagne. Asher. Les bâtiments ont été excavés dans les flancs d'Asher ou construits avec les pierres qu'elle fournissait.

— Leur ville sainte, grogna Nassim.

— La plus sainte d'entre les saintes. Pour ces païens. Ils en ont fait un royaume très fermé. Ils cultivaient de petits lotissements sur ses flancs. Les pèlerins étaient priés d'apporter un panier de terreau pour entrer en ville.

— Si peu, pourtant nous nous souvenons au moins de tout cela. » Doutant vaguement des connaissances d'al-Azer.

« Chaque mur était orné de pictogrammes. On les déchiffre aisément. Andesqueluz exportait la peur. Ses sorciers prélevaient un tribut chez tous les rois de cette région du monde.

— En un temps où les rois n'étaient que de petits chefs de village.

— Andesqueluz était puissante, mais elle fit quelque chose qui offensa le monde entier. Il s'unit pour la détruire jusqu'à son dernier enfançon puis se retira, fuyant à jamais Andesqueluz et l'Idiam. On craignait de n'avoir anéanti que ses habitants, pas le démon. Qui gisait encore quelque part en dormition. Indestructible, parce que l'âme d'Asher, la montagne, c'était l'Adversaire en personne. »

Nassim n'apprenait là rien de nouveau. Il reposa la sempiternelle question. « Qu'a fait er-Rashal de ces sorciers momifiés ? »

C'était nécessairement lié à Asher. Er-Rashal avait tenté de ressusciter Seska, l'Infinie, autre divinité maligne encore que plus ancienne.

« Une nouvelle idée m'est venue à cet égard, répondit Az. Après toutes ces années. Ça n'a rien à voir avec Asher. Mais ça n'en reste pas moins

intolérable aux yeux des fidèles.

— Raconte.

— Je crois qu'er-Rashal recherche l'ascendance. Il veut devenir une des Instrumentalités de la Nuit.

— Tu as raison. De vrais croyants refuseraient d'entendre une chose pareille. Rien qu'en affirmant que quelqu'un aurait cette intention, on pourrait s'attirer des ennuis.

— C'est bien pourquoi la quête de l'ascendance est passée de mode.

— J'en jurerais. Qu'en penses-tu, Az ? J'ai entendu des histoires semblables en Artecipéa. Le Rascal aurait-il pu s'engager dans une pareille entreprise sur de simples spéculations ? Ne se serait-il pas assuré qu'il pouvait effectivement devenir un dieu avant de prendre un tel risque ?

— Je n'en sais rien. Il n'a jamais raisonné en vrai croyant. Mais tenter de devenir un dieu était chose commune en ces temps de paganisme. Les pictogrammes d'Andesqueluz affirment que l'ascendance était la raison même de l'existence de cette ville. Les païens ont dû y parvenir de temps en temps. Ce qui expliquerait pourquoi on dit l'Idiam hanté. Si des anciens continuent de rôder dans la nuit.

— Tu en as eu la preuve directe ?

— Non. Mais on avait constamment l'impression d'être observés. Le bogon du capitaine Tage a été notre seul contact direct avec la Nuit. »

Nassim soupira. « Rien de plus, comme toujours. Oh, bon ! Nous devrions jouir ici d'un été palpitant. Qu'en pensez-vous ? Les Arnhandais vont-ils aider Gordimer ? Ou bien se tourner les pouces et profiter du spectacle ?

— Tout dépendra sans doute de celui qui aboiera le plus fort. Vantrad devrait concentrer toute l'action. C'est le plus important des États croisés et le plus proche aussi des points de jonction probables. En outre, sa position géographique lui permettrait de bloquer les lignes de communication d'Indala. Cela dit, le roi Bérismond est un vieux garçon malade, à la botte d'une épouse à l'esprit dérangé et plus âgée que lui, qu'Indala a réussi à soudoyer. Mais d'autres Arnhandais sauront voir la menace que représenterait un khaïfat unifié. »

Nassim se tourna vers le nord-est. « Cette situation pourrait favoriser Rogert du Tancret.

— À condition que Bérismond apparaisse faible ou indécis. Et comment ne le serait-il pas, ainsi manipulé par Clotilde ?

— Al-Adil a sous-entendu qu'il pourrait arriver quelque chose à du Tancret.

— Ça reste une éventualité. Pour chacun de nous. Un assassin pourrait aussi se faufiler ici. Mais, s'agissant des menaces personnelles, du Tancret jouit d'un flair phénoménal. Sans doute la Nuit le chérit-elle. Ne fonde aucune stratégie sur l'hypothèse que des tueurs pourraient l'éliminer.

— Je réfléchissais seulement tout haut. Ce n'est pas mon problème. Nous avons bien assez de boulot sur les bras ici. »

Nassim redescendit au rez-de-chaussée en songeant à Azim al-Adil. Le jeune Az avait trouvé le chemin de son cœur. S'il lui arrivait jamais de rejoindre Hagid et Ambel dans les ténèbres, La Montagne en serait ravagé.

Indala lui avait demandé si la mort d'Ambel avait fait de lui un outil brisé. Brisé, non. Mais fêlé.

Le sha-lug Mohkam aborda Nassim alors qu'il approchait de ses quartiers.

« Une lettre d'Akir est arrivée, chuchota-t-il. Il a réussi à acheter douze cents livres de poudre. Elle arrivera à Shartelle par bateau. Il nous faudrait des gens pour la réceptionner. Les Dèves nous ont aussi proposé une batterie de six petits faucons, pour six cent quatre-vingts ducats d'Aparion par tête de pipe si nous prenons la totalité.

— Pas cher. Qu'est-ce qui cloche en eux ?

— Ils sont obsolètes là-bas. Mais Akir affirme qu'ils ont survécu à de multiples tirs d'essai.

— Si nous ne pouvons pas trouver mieux. Nous nous adapterons. Pourquoi une telle générosité en matière de poudre ?

— Akir dit qu'ils ont trouvé le moyen de la produire en grande quantité et à meilleur marché.

— Alors la guerre va changer de visage. »

Mohkam haussa les épaules. Il s'en moquait.

« Merci, dit Nassim. J'ai besoin de me reposer, maintenant. »

32
Tsistimed et les Choisis

Tsistimed le Doré ne connaissait pas le pardon. Et il éliminait méthodiquement ses adversaires. Les Choisis et leurs étranges compagnons constituaient le plus grand défi qu'on lui eût posé depuis des générations. Nul autre n'était venu le chercher sur son propre territoire en l'espace d'un siècle. Ses ennemis se contentaient d'ordinaire d'attendre que leur destin les trouvât.

La Ghargarlicie jouirait de quelque répit pendant qu'il exterminerait la menace venue de l'hiver éternel.

Les Hu'n-taï At s'ébranlèrent au dégel du printemps. Ils suivirent le froid qui régressait, guidés par les Choisis qui avaient déserté leur ignoble dieu hivernal.

Ce n'était pas une guerre très mouvementée. Il n'y avait pas grand-chose à se mettre sous la dent, sinon des cadavres décharnés et gelés qui gisaient le long des routes conduisant à des climats plus cléments. Le grand seigneur des steppes sut avant le cœur de l'été que les Choisis ne représentaient plus une menace.

Il ne restait plus âme qui vive au nord des terres gouvernées par Tsistimed. Il pouvait désormais reporter ses ambitions sur l'empire ghargarlicien. Cela dit, cette conquête ne se ferait plus maintenant aussi rapidement qu'il l'aurait voulu.

Les Hu'n-taï At avaient besoin de temps pour récupérer. Ça risquait de prendre des décennies.

Tsistimed n'était pas content.

Les puits du pouvoir continuaient de s'épuiser. Il ne leur survivrait pas longtemps.

C'était leur énergie et celle de la Nuit qui le maintenaient en vie. Tant qu'ils dureraient, Tsistimed le Doré vivrait. Quand ils défailliraient, Tsistimed le Doré mourrait.

33
Royaume des dieux. La grande citadelle céleste

Korban Œil-de-Fer et sa troupe suivaient leur propre chemin pour regagner le royaume des dieux. « Meeerde, double grand-père ! éructa Héris quand elle arriva avec Cloven Februaren et le bâtard. Ils nous devancent ! Je vais briser des crânes ! Ils nous ont baisés en prenant tout l'hiver pour regagner ce satané château !

— Pas vraiment. Reste calme. Ils ne peuvent pas traverser notre monde par n'importe quelle route. Ils doivent d'abord venir à pied jusqu'ici, depuis un point d'accès qu'ils connaissent déjà.

— Comme moi avec la Structure à mes débuts.

— Exactement. Mais n'oublie pas que le temps s'écoule différemment ici. »

Peut-être. Toujours était-il qu'Œil-de-Fer n'avait pas profité de cet écart pour se nettoyer.

Héris reconnut tout de suite l'ascendant. Cela étant, rétrospectivement, ça ne tenait pas du prodige. C'était le seul visage inconnu qui n'appartînt pas à un nain. Et, même sous sa forme actuelle d'Asgrimmur Grimmsson, il irradiait de lui une présence puissante. Plus sensible encore lorsqu'il entreprit d'étudier le bâtard, fils et petit-fils des Instrumentalités fragmentaires qui l'habitaient.

Le bâtard ne réagit aucunement à la vue de l'ascendant. Le bâtard n'était pas heureux. Un mythe bizarre l'avait attrapé et kidnappé, et il n'y pouvait strictement rien.

Mais, quand l'ascendant se rapprocha de lui, il sauta en l'air comme piqué par une épingle.

« Il y croit maintenant », lâcha Februaren.

Le regard du bâtard se porta vers les nues, la grande citadelle céleste et le pont de l'arc-en-ciel réparé. « C'est réel.

— Tout est réel, dit Februaren. Quoi que tu puisses croire.

— Je ne crois qu'en Ferris Renfrow. Ça s'arrête là.

— Pas même au Nouvel Empire brothien ? s'enquit Héris.

— En ce cas, Ferris Renfrow fait bel et bien partie de la Nuit, affirma en même temps Februaren. Reprenons cette conversation dans la taverne. On y sera plus confortables. Jarneyn et Svavar pourront te narrer l'histoire de ta famille. »

L'ascendant poussa un grognement. Il préférait qu'on oubliât Svavar.

Februaren l'avait sciemment provoqué, pour interdire aux âmes brisées qui le possédaient d'exercer sur lui une trop grande influence.

Des gallons de l'excellente bière Aelen Kofer furent absorbés par les impétrants pendant que le bâtard s'instruisait. Il avait déjà entendu plusieurs versions de l'histoire de Gedanke et Arlensoul, mais il persistait à prétendre n'avoir pas soupçonné qu'elle eût avec lui une quelconque relation d'ordre personnel. Il avait adopté la vision chaldaréenne du monde. Toutes ces vieilles fadaises n'étaient que folklore rustique et mythologie discréditée.

« Jamais ? demanda Héris, un poil incrédule.

— Pas une seule fois. C'est trop scandaleux. Et hérétique. En outre, quand j'étais jeune, tout charlatan doté de quelque talent magique se targuait d'être la progéniture d'Arlensoul. Le plus convaincant finit assassiné par l'Église.

— Même après avoir pris conscience de tout ton pouvoir ? » Héris s'était instituée inquisitrice en chef. Elle n'avait pas ingurgité autant de bière que les hommes. Et Renfrow l'intriguait.

« Pourquoi l'aurais-je soupçonné ? Februaren s'est-il jamais cru un bâtard ?

— Eh bien, c'en est pourtant un. Aucun doute. Tu devrais essayer de travailler avec lui. »

Februaren, pour sa part, ne perdit pas de temps en gaudrioles. « Héris !

— Je soupçonnais un tas de choses, reprit le bâtard. Que je sois l'enfant de dieux discrédités n'en faisait pas partie. Vu ? »

Le Neuvième Inconnu flanqua une beigne à Héris sur le sommet du crâne. « Tais-toi un peu. Nous essayons de sauver un monde.

— Tu devrais te préparer à le faire sur des béquilles.

— Ça tient de famille, expliqua Februaren à ses compagnons. Son frère…

— Je peux sauver le monde toute seule, le coupa Héris. Pas besoin d'un bâtard pour ça. Donnez-moi un faucon, une tonne de poudre et deux cents livres de billes plaquées d'argent. Ce foutu machin gît à deux pas d'ici. »

Elle jeta à Februaren un regard noir, pour lui rappeler que son frère n'était pas partie prenante dans cette affaire. Surtout lorsque l'on songeait à l'autre casquette que portait le bâtard.

Februaren hocha la tête. « Quand es-tu venue ici pour la dernière fois ? demanda-t-il.

— Ah ! Tu as peut-être raison. Ça fait un bail. Mais cette option existe bel et bien, et elle peut très bien se passer de toutes ces sornettes d'autres mondes, de dieux perdus et de peuple mythique revêche.

— Tiens ta langue, mignonne ! gargouilla Œil-de-Fer.

— C'est un peu comme essayer de tuer une mouche avec un maillet. Bon, concentrons-nous plutôt sur ce que nous sommes venus faire ici. »

Le bâtard vida une bonbonne. « Voilà bien la preuve qu'il est surnaturel, déclara Héris. Si j'avais bu ce qu'il a déjà avalé, je serais anéantie. Mais il n'en donne aucun signe. »

Pas entièrement vrai, mais pas loin.

« Je suis peut-être ce que vous prétendez, reconnut le bâtard. Je vois mal comment je pourrais le démentir. Alors finissons-en avec ce fatras mystique. J'ai des obligations dans le monde réel. Les gens font des sottises quand je ne suis pas là.

— Excellent argument, concéda Februaren. Je n'ai pas surveillé moi-même mes gens depuis trop longtemps. Svavar…

— Ultime rectification, vieil homme. Pas Svavar. Asgrimmur s'il le faut, mais pas Svavar.

— Et, pour ma part, je préfère Ferris Renfrow, renchérit le bâtard. "Bâtard" a de fâcheuses connotations. »

Februaren dévisagea Korban Œil-de-Fer. L'Aelen Kofer haussa les épaules puis se jeta une autre chope derrière la barbe. « Je ne suis que la main-d'œuvre, fils de l'Homme. Une bonniche. Un Aelen Kofer, quoi ! »

Februaren n'ergota pas. C'était ce qu'espérait Œil-de-Fer : une bonne querelle pour rigoler. Sa tribu et lui n'avaient pas encore surmonté cet élément constitutif du tempérament nordique. « Asgrimmur, c'est à toi de prendre les rênes, maintenant, déclara le Neuvième Inconnu. Nous tenons le… l'homme dont tu avais besoin. Il est là. Tu sais comment tu t'y es pris pour boucler les Instrumentalités. Tu sais donc ce qu'il faut faire pour les libérer. Me voici donc à présent comme Œil-de-Fer. Simple manœuvre attendant les instructions. »

L’ascendant laissa échapper de son tréfonds un grondement qui semblait provenir d’un monstre beaucoup plus gros. Ce qu’il était peut-être au demeurant. Dans le royaume des dieux, formes et attributs se tiennent souvent au-delà des apparences.

Ferris Renfrow et l’ascendant rapprochèrent leur tête l’une de l’autre. Renfrow semblait surtout écouter. Februaren et Jarneyn se chamaillaient à propos d’une question qui n’avait aucun sens pour Héris. Elle avait été élevée dans le rite oriental de la foi chaldaréenne et n’était devenue épiscopalienne brothienne qu’après avoir été sauvée et catéchisée par Grade Drocker. Les mythes en sommeil de l’Est ne ressemblaient pas beaucoup à ceux du Nord. Ce qui, d’ailleurs, avait sans doute semé souvent la confusion dans son propre panthéon, soupçonnait-elle.

« Y a-t-il une bonne raison pour que je m’incruste ici, double grand-père ? demanda-t-elle. Nous avons fait notre part. Nous avons débusqué le bâtard et nous l’avons amené sur site.

— En effet. Et tu ne devrais probablement pas pouvoir nous aider davantage. Mais tu avances en pleine légende vivante. N’es-tu pas curieuse de voir la grande citadelle céleste et ce qu’il y a dedans ?

— Marginalement, admit-elle. Mais elle n’ira nulle part, n’est-ce pas ? Je pourrai toujours revenir quand elle sera sous votre contrôle.

— Ce qui risque de se produire dans quelques heures de chez nous. »

L’ascendant et le bâtard finirent par conclure qu’il leur fallait aller voir de plus près la grande citadelle céleste. Pour vérifier les possibilités avant de prendre une décision. « Je ne suis jamais allé au-delà du pont de l’arc-en-ciel, avoua l’ascendant. Je ne tenais pas à perturber quelque chose en l’absence d’experts susceptibles de réparer ce que j’aurais pu briser.

— Les Aelen Kofer ont traversé le pont pour éprouver sa solidité mais ils ne sont jamais entrés dans la citadelle, admit Œil-de-Fer.

— Allons nous reposer un peu, suggéra Februaren. Nous grimperons là-haut demain matin première heure. »

C’était une boutade. Seul Jarneyn la comprit. Il la récompensa d’un froncement de sourcils.

Il était toujours midi pile dans le royaume des dieux.

Héris ne partit pas. Elle escalada la montagne.

C’était un grand croc qui se dressait seul dans le ciel. La vue était spectaculaire. Le royaume des dieux n’hébergeait pas (ou n’avait pas

hébergé, plutôt, à un moment donné du passé) qu'un port et une ville Aelen Kofer.

Le printemps avait gagné les plus proches forêts et se répandait à l'intérieur des terres. Mais les couleurs s'affadissaient dans le lointain : le vert prenait assez vite la teinte de l'herbe recouverte depuis longtemps par un rocher. Plus loin le gris prédominait, parfois strié de nuances de brun pâle. « L'énergie n'a pas été libérée en quantité suffisante pour ranimer ce monde tout entier », expliqua l'ascendant.

Cloven Februaren aurait volontiers ajouté quelques mots, s'il n'avait pas respiré si malaisément. Cette grimpette le tuait littéralement, mais il ne permettrait pas aux Aelen Kofer de l'installer dans une de leurs charrettes à chèvre.

Les chèvres Aelen Kofer étaient aussi grosses qu'un élan du monde du milieu.

« Peut-être est-ce à cause de la ténuité de la magie, mais tout ce qui n'est pas proche de nous a l'air artificiel, déclara Héris. Un peu comme une habile peinture. Comme si, en se dirigeant dans cette direction, on risquerait de se heurter à une paroi sur laquelle serait peint le reste du monde. »

Œil-de-Fer hocha la tête. « Façon de parler. Vous avez peut-être raison, mais pas littéralement. Plus on s'éloigne de la grande citadelle céleste et plus le monde perd de sa réalité. C'est toujours vrai. Et c'est encore plus évident aujourd'hui. Si nous nous isolions entièrement du monde du milieu, il ne resterait plus dans quelques milliers d'années que les artefacts Aelen Kofer.

— Nous bâtissons pour l'éternité ! » intervint un nain.

Ils atteignaient le pont de l'arc-en-ciel.

Le sourire de Jarneyn était assez large pour qu'il transparût derrière sa barbe. « C'est là que nous faisons le tri entre vous ! »

Le pont de l'arc-en-ciel n'était précisément que cela : non pas un arc immense, comme après un orage, mais une portion incurvée de cet arc enjambant un gouffre large d'une centaine de pieds et profond de mille, dont la brume masquait le fond. Le pont était un étincelant entrelacs de couleurs vives. Et transparentes.

La brume remuait en contrebas à travers l'arc-en-ciel. Les parois du gouffre présentaient du haut en bas des arêtes de basalte coupantes comme des couteaux. Certaines arboraient encore les ossements de géants tombés

durant un des assauts périodiques que livrait cette race contre les anciens dieux, une éternité plus tôt.

« Quelle vision rassurante ! lâcha Héris.

— Gentil fossé, fit remarquer Renfrow.

— Restez au beau milieu du pont, conseilla Jarneyn. Fiez-vous à ce que vous disent vos pieds. Vos yeux vous mentiraient. Et n'émettez pas de pensées inamicales. » Il saisit les rênes de la première charrette et s'avança vers l'entrelacs de couleurs.

« Je vais remiser pour l'instant mon orgueil sur l'étagère, hoqueta Cloven Februaren.

— Tu comptes ramper, double grand-père ? demanda Héris.

— Je vais monter dans une charrette. »

Les Aelen Kofer progressaient à la file indienne. Ils s'amusaient de la déconfiture des humains. Renfrow embarqua lui aussi dans une charrette.

« Héris ? demanda l'ascendant. Tu prends une charrette aussi ? » Laissant entendre qu'elle avait tout intérêt à se presser. Les occasions s'effilochaient à vitesse grand V.

Quelque chose dans sa voix (une touche de condescendance, peut-être, pour la faiblesse des femmes) irrita Héris. « Je vais marcher. » Elle piqua des deux en suivant les conseils de Jarneyn. Fiez-vous à vos pieds, pas à vos yeux ni à votre instinct. N'émettez pas de pensées inamicales, ce dont elle aurait été bien incapable au demeurant. Tout son être se concentrait sur ses pieds.

L'ascendant s'aventura juste derrière elle, assez près pour la rattraper en cas de faux pas. Elle n'en savait rien.

Une fois descendu de sa charrette, Februaren les attendit au bout du pont. Il prit la main d'Héris dès qu'elle posa le pied sur la terre ferme. « Te voilà rendue. Regarde Renfrow, maintenant. » Toujours dans sa charrette et tremblant de trouille. « Sans doute l'homme le plus puissant de l'empire du Graal. L'enfant d'une déesse. Tu ne remarques rien ?

— Pas vraiment. Sauf si tu tenais à me faire comprendre qu'il était dans une charrette.

— Cela, déjà. Mais aussi qu'il garde les yeux fermés. Et qu'il sucre les fraises.

— Donc, l'objet de la leçon est… ?

— Ne meurs pas par stupide orgueil. Tu n'avais rien à prouver à personne, ma fille. Tu tenais seulement à terminer cette traversée en vie.

— Hum ?

— Vraiment. Tu n'as nullement besoin d'impressionner Jarneyn et ses congénères.

— C'est vrai, fit remarquer Œil-de-Fer. Mais la regarder arpenter le pont de l'arc-en-ciel en valait malgré tout la peine. La liste des habitants du monde du milieu qui y sont parvenus est remarquablement brève.

— Finissons-en ! » aboya Héris.

Renfrow descendit de sa charrette. « D'accord. Vous m'avez convaincu à quatre-vingts pour cent. » Il lorgna le pont d'un œil noir.

« Entrons, fit Februaren. Et armez-vous de la plus absolue conviction. » Lui-même fixait le pont, la voix chevrotante.

Héris comprit brusquement. Il avait peur. Le Neuvième Inconnu crevait de trouille !

Enfer ! Elle regarda attentivement autour d'elle et s'aperçut que tous étaient terrifiés. Jusqu'aux Aelen Kofer et l'ascendant.

« Tu n'as rien prévu, n'est-ce pas, double grand-père ?

— Mon enfant ?

— Entrer là-dedans et ouvrir la voie. C'est le plan jusque-là. En espérant que les Instrumentalités seront sages. Qu'elles nous en seront reconnaissantes et se montreront coopératives.

— C'est un peu simpliste…

— Mais fondamentalement exact. Y a-t-il dans la mythologie quelque indice pour te faire croire qu'elles réagiront comme tu l'espères ?

— Tu es trop sévère.

— Elle a raison, intervint Renfrow. Nain ! Œil-de-Fer ! Avais-tu un plan plus sérieux que celui que cette fille vient d'exposer ? Et toi, Asgrimmur ?

— Je compte leur faire prêter serment de bien se conduire et, en contrepartie, les aider à s'évader. Ensuite. »

Ne sachant pas trop si elle devait s'offusquer ou apprécier qu'on la traitât de « fille », Héris reprit la parole : « J'ai grandi dans une autre région du monde. Je ne connais pas en détail la mythologie nordique. Mais un des prisonniers n'est-il pas le Truqueur ? Son seul caractère ne l'incitera-t-il pas à nous jouer des tours ? »

Œil-de-Fer laissa échapper un grognement contrit. « Tu marques un point, là. Indubitablement.

— Alors nous devrions nous donner les moyens de le contraindre. Lui ou tous ceux qui refuseraient de coopérer.

— Ce sont des dieux, femme. Ils n'apprécieront pas qu'on leur force la main.

— Je m'en contrefiche. »

Œil-de-Fer haussa les épaules et se retourna « Ascendant. À toi de jouer à présent. Va jeter toi-même un coup d'œil à l'intérieur et évalue-moi…

— C'est déjà fait. Elle a raison. Le Truqueur tentera quelque chose, même s'il prend ce faisant le risque de rester éternellement prisonnier. Mais nous disposerons d'assez de temps pour permettre aux Anciens de prendre la mesure du temps présent.

Les autres devraient accepter les conditions posées pour leur libération.

— Avons-nous vraiment besoin du Truqueur pour éliminer Kharoulke ? demanda Héris. Ne pourrions-nous pas nous contenter de le laisser enfermé ?

— Il nous les faut tous, répondit l'ascendant. Et, si on lui laisse l'occasion d'appréhender la situation, le Truqueur lui-même se tiendra tranquille jusqu'à l'éradication du plus grave danger. »

Les yeux du Neuvième Inconnu s'étrécirent jusqu'à n'être plus que des fentes. « Héris. Tu médites quelque chose, ma fille. Je t'en supplie. Pas contre des dieux. Même des dieux païens.

— Je ne ferai rien d'irréfléchi. Mais je veux que ça s'arrête. Tentons de planifier l'opération point par point. Et pas sous l'influence de la bière. »

Ils ne se trouvaient qu'à quelques pas du portail de la tour de la grande citadelle céleste.

« C'était cent fois plus splendide jadis, fit observer Œil-de-Fer. Maintenant, c'est à peu près aussi beau qu'un château du monde du milieu. En plus gros, voilà tout.

— Concentre-toi, nain ! aboya Héris. C'est hors de propos. Nous sommes là pour affronter des Instrumentalités. »

Renfrow murmura quelques mots à l'oreille de Cloven Februaren. « Le croirez-vous si je vous dis qu'elle avait encore peur de son ombre il y a à peine trois ans ? répondit celui-ci. La faute de mon petit-fils. Et de son frère aussi. Un peu.

— Tu parles trop, double grand-père. Il faut laver son linge sale en famille. » Puis elle poussa un juron : si Renfrow n'avait pas compris ce que lui avait dit le vieillard, elle-même lui avait sans doute mis la puce à l'oreille.

Mais Renfrow n'avait pas l'air intéressé. Sa demeure ancestrale l'impressionnait trop.

Les portes de la grande citadelle céleste étaient encore ouvertes, comme l'ascendant les avait laissées. L'une d'elles pendait sur ses gonds endommagés. « Nous ne sommes jamais allés plus loin que le bout du pont, déclara Korban Œil-de-Fer. La grande citadelle céleste n'a pas besoin de réparations.

— Ce lieu me flanque la chair de poule », lâcha l'ascendant en se dirigeant vers le portail.

Tout était gris, morne et sans vie à l'intérieur. L'énergie du monde du milieu n'avait pas encore atteint le sommet de la montagne.

Une esplanade nivelée s'ouvrait derrière le portail. Des jardins et des vergers devaient autrefois s'étendre de part et d'autre. La magie s'était envolée.

« Je ne me rappelle pas grand-chose, marmonna l'ascendant. La première fois, j'étais prisonnier. Ce que je voyais était encore moins coloré qu'aujourd'hui. La dernière, j'étais trop cinglé pour remarquer quoi que ce soit. Les Aelen Kofer vont devoir nous guider. »

Héris démarra sur leur gauche, vers les vestiges d'un verger dont elle se rappelait qu'il avait été sacré pour une des anciennes déesses. Ce qu'il restait de ses pommiers était recouvert d'écaillés et de moisissures.

Était-ce de mauvais augure pour la suite de leur mission ? L'immortalité des dieux dépendait de ce fruit. Mais, en retour, le verger dépendait apparemment des dieux. « Tout cela est-il mort depuis ton dernier passage ?

— Je n'en sais rien, répondit l'ascendant. Possible.

— Ce ne sera peut-être pas aussi dangereux que je l'ai craint, double grand-père. Mais prenons malgré tout les plus grandes précautions. »

Le vieillard semblait intrigué.

La masse de la grande citadelle céleste se dressait devant eux, escaladant le ciel. On ne lui voyait aucune couleur. La lumière du soleil la touchait et mourait.

Héris continuait de cuisiner l'ascendant. Qui persistait à répondre : « J'étais prisonnier, c'est tout. Je ne sais rien. »

Elle jeta un regard vers Œil-de-Fer. Le seigneur nain haussa les épaules. « Ça fait très longtemps, maugréa-t-il. Nous n'avons pas été invités très souvent à entrer après les finitions.

— Certaines parcelles de ton être ont vécu ici ! cria-t-elle donc, apostrophant l'ascendant. Tous autant que vous êtes, vous en saviez assez pour retourner cette forteresse comme un gant. »

L'ascendant se pétrifia. Puis se mit à enfler.

Et Héris ne put tenir sa langue.

« Ouais, vas-y ! Ébouriffe-toi ! Pique ta rogne ! Transforme-toi en quelque chose d'encore plus laid que tu ne l'es déjà ! Ce sera vraiment efficace ! » Elle lui tourna le dos. « Cette expédition est en train de tourner au vinaigre, double grand-père. Nous ne sommes visiblement pas prêts, sauf peut-être Asgrimmur. Lui semble prêt à trembler comme une feuille si les Anciens refusent de coopérer. »

En dépit de la mauvaise conduite de Héris, le vieillard semblait plus satisfait que perturbé. « Tu n'arrêtes pas de marquer le coup. J'ai compris. Dis quelque chose d'utile maintenant.

— Nous devons nous assurer qu'ils ne pourront en aucun cas sortir d'ici s'ils refusent d'en faire à notre guise. Autant dire qu'il faudra verrouiller toutes les foutues portes avant de leur ouvrir la voie. Que nous devrons recourir à toute la magie qui subsiste encore ici. Et que nous devrons renvoyer les Aelen Kofer chez eux pour interdire aux Anciens de les contraindre à leur ouvrir un accès au monde du milieu. Il se pourrait même que j'emprunte à Gisors un de ses instruments, au cas où il nous faudrait procéder par la force à un léger réajustement de leur comportement. »

Februaren sourit. « Petite chérie ! Je crois que nous avons trouvé notre Douzième Inconnu. Futé, ça. Et je vois bien où tu veux en venir. Messieurs ! Mon élève vient encore de soulever un puissant argument. Nous ne devons prendre aucun risque. Ce ne sont pas des incubes ordinaires que nous allons conjurer là.

— La trop grande assurance du sorcier est devenue un poncif, fit remarquer Renfrow en lorgnant Héris. Les clichés ne naissent pas sans raison. »

Héris lui décocha un sourire en biais. Remarquable. « Œil-de-Fer ! l'interpella-t-elle. Nous pouvons nous adapter à cette situation. Avec l'aide des Aelen Kofer. Allons en débattre. » Elle battit en retraite vers le pont de l'arc-en-ciel.

Cloven Februaren la suivit des yeux. Il rayonnait d'orgueil. « Elle s'en sort parfaitement, marmotta-t-il. Que diriez-vous d'aller explorer ce taudis pendant que nous attendons, les gars ? »

34
Commandeur des Justes. Commandos et envahisseurs

L'intrusion du commandeur des Justes dans l'empire oriental fut une parfaite surprise. Partout, la première réaction à cette annonce fut d'affirmer que les riverains de la frontière devaient se tromper et se montraient indûment alarmistes.

Hagan Brokke et Clej Sedlakova menèrent leur infanterie montée dans des raids rapides destinés à isoler la fabrique de Krulik & Sneigon. Carava de Bos et Rivademar Vircondelet eurent amplement l'occasion de prouver que Titus Consent ne s'était pas trompé en plaçant sa confiance en eux. Ils fatiguèrent la campagne autour de l'établissement pour baratiner les indigènes puis les mercenaires qui défendaient la manufacture.

Le commandeur des Justes atteignit la vaste étendue de hauts-fourneaux, fonderies, coupes de bois et autres fours à charbon cinq jours après avoir lancé l'expédition. Il n'y eut aucune résistance.

Carava de Bos fit sortir les directeurs. Hecht avait parlé à certains de ces hommes après la destruction de leur entreprise de Brothe. Ils avaient alors fait le serment de réserver l'exclusivité de leur production aux forces patriarcales.

Hecht ignora leurs suppliques. « De Bos. Vous avez un inventaire ?

— Je n'ai pas assez de doigts, commandeur.

— Hein ?

— Pardon, commandeur. Une mauvaise plaisanterie. Il y a tant de poudre que nous ne pourrons peut-être pas tout embarquer. C'est sans doute tout aussi vrai des armes. J'ai déjà trouvé soixante pièces achevées. Ils venaient juste de commencer les livraisons.

— Nous sommes donc arrivés à temps.

— En effet, commandeur. Devons-nous procéder aux démolitions ?

— Oui. Et ne perdez pas de temps. Tôt ou tard, quelqu'un de l'empire oriental va décider de réagir. »

Hecht consacra plusieurs heures à visiter, inspecter et s'émerveiller. Krulik & Sneigon avait accompli ici des prodiges.

Les autochtones collaborèrent à la démolition. Hecht leur laissa emporter tout ce qu'ils voulaient, mis à part la poudre, les armes et les possessions des gardes qui s'étaient joints aux raiders. Au départ du commandeur, tout le monde serait sans doute à poil mais bien vivant.

Titus Consent choisit de ne pas se montrer. Il n'avait nullement besoin de se créer d'autres inimitiés parmi les Dévédiens. Il préféra gagner Liume par voie fluviale pour y louer des caboteurs. Hecht tenait à ramener au plus vite son butin en territoire impérial. Le plus proche pays ami se trouvait de l'autre côté de la mer Viéranne.

Clej Sedlakova aborda Hecht le deuxième après-midi. « Qu'allons-nous faire de ces Dèves, patron ?

— Nous devrions tout simplement les laisser tout nus sous la pluie, tu ne crois pas ? »

Clej secoua la tête « Pourquoi pas ?

— Ils recommenceraient. Ici ou ailleurs. Mais, pour l'heure, ils s'imaginent que vous allez les tuer pour les en empêcher.

— Et ils ont raison, à ton avis ?

— Ne me demandez pas de le faire. Je ne suis pas si cruel.

— Ce serait un pur gaspillage de talent et de savoir. Embarquons-les avec nous. On pourra les boucler à Hochwasser. Ils mettront leur art au service de l'empire.

— En faire des esclaves ?

— Des forçats. Mon père trouverait ça succulent. »

Sedlakova afficha un certain embarras. « Commandeur ?

— Rien. Repère les plus précieux. Demande à Vircondelet de les embarquer le plus tôt possible.

— Oui, commandeur. » Le soulagement de Sedlakova était transparent.

Pourquoi n'avait-il pas cru qu'on laisserait ces hommes nus et affamés ?

Hecht réfléchit brièvement à l'héritage que lui avait laissé Redfearn Bechter. Ne contenait-il pas davantage que le journal de Grade Drocker ? Auquel cas, il était bien incapable de deviner de quoi il retournait. Et Drocker n'avait pas été homme à se complaire dans les énigmes et les devinettes trop complexes.

L'impératrice, accompagnée par un peu moins d'une centaine de compagnons et de gardes, se pointa au moment où Sedlakova s'apprêtait à s'occuper des prisonniers. Elle n'avait pas l'air à son aise. Hecht se dit qu'elle devait être malade et s'efforçait de faire bonne figure. Il accourut à sa rencontre, en étouffant des protestations qu'elle avait sûrement déjà entendues des centaines de fois. Elle était là. Il devrait donc feindre le contentement.

Katrin ne chercha pas à passer inaperçue : « Je tiens à ce que Monestacheus Deleanu sache que cette intrusion était de mon fait et qu'il ne s'agissait pas d'une aventure dévoyée menée par mon commandeur des Justes. On ne peut pas permettre aux ennemis de Dieu de s'équiper de ces armes épouvantables. »

Puis la cupidité transparut. Les économies que cette saisie représentait pour le trésor impérial faisaient partie intégrante de sa réflexion.

La présence de l'impératrice ne fit qu'ajouter au chaos.

Le commandeur des Justes fut convoqué par l'impératrice le lendemain soir de son arrivée. Le garde du corps qui lui apportait le message lui apprit que Katrin comptait souper en sa compagnie. Il devrait donc s'habiller en conséquence.

Ce qui signifiait prendre un bain précipité et enfiler son autre tenue. Il voyageait léger en campagne et s'habillait rarement mieux que ses troufions.

Hecht grommela parce que tout cela risquait de retarder son départ.

Il avait accompli sa mission et était prêt à lever le camp.

L'impératrice avait réquisitionné les quartiers des anciens directeurs. Inconfortables. Elle n'en avait cure, bien qu'elle n'eût à son service que deux jeunes femmes affolées pour pourvoir à ses besoins, dont ses gardes du corps se chargeaient en grande partie. Lesquels gardes, remarqua Hecht, ne s'y employaient qu'avec morosité.

La protection de leur impulsive impératrice risquait d'être plus épineuse que celle du capitaine général. Katrin n'était nullement obligée de se rendre où il y avait du danger. Elle n'avait pas besoin non plus de compliquer la vie aux gens. Mais elle se sentait contrainte de se montrer la digne fille de son père.

Elle n'était pas de bonne humeur. « Sont-ce là vos plus beaux atours ? Vous avez l'air d'un de vos fantassins.

— En effet, Votre Grâce. Je n'avais rien prévu de plus habillé. »

Katrin laissa tomber. « Ça s'est bien passé. Et maintenant ?

— Retour à Hochwasser et Alten Weinberg. Puis entraînement régulier et planification pour l'année prochaine. Pour l'heure, nous devrions d'ores et déjà envoyer un détachement de reconnaissance aux Terres Saintes. Ce que nous en savons consiste surtout en rumeurs. »

Katrin s'était installée derrière une grande et lourde table grossièrement équarrie. Elle ne bougea pas de sa place ; des nuages d'inquiétude venaient de temps en temps assombrir ses traits. Elle n'allait pas bien, assurément.

Un de ses gardes apporta une chaise et la posa face à elle. Elle fit signe à Hecht de s'y asseoir.

Elle aborda les affaires de la croisade et de l'empire, mais elle semblait vaguement absente.

Le premier plat arriva : un mets local que Hecht ne reconnut pas mais qu'il n'apprécia guère non plus. C'était une boule de pâte farcie de viande morcelée, d'épices inconnues et d'étranges légumes hachés. « Leur peuple n'est pas très porté sur le luxe, fit remarquer Katrin. Surtout en matière de cuisine. »

Hecht flaira un arôme de café. Il se dressa aussitôt sur sa chaise et jeta un regard vers la porte par laquelle était entré et ressorti le garde du corps qui les servait.

Katrin réussit à sourire. « Certaines choses sont trop merveilleuses pour qu'on y renonce, même si je m'accommode facilement de cet inconfort. »

On apporta le café en même temps que ce qui semblait être le plat principal et le dernier : un rôti provenant d'un animal inidentifiable, que le garde du corps découpa en accordant plus d'importance au statut social de chacun qu'à sa capacité stomacale.

Hecht raccrochait les wagons, mangeait lentement, parlait planification et espérait que la disparition des gardes du corps et l'absence de courtisans n'auguraient pas d'une autre situation délicate.

Katrin devint plus familière. Et elle reprit contenance. Un peu de viande et un peu de vin faisaient des merveilles sur son humeur.

Elle l'interrogea sur son passé et ses projets, Anna Mozilla, les enfants, ce qu'il pensait d'Helspeth et les sentiments qu'il éprouvait à son égard. Elle semblait en savoir beaucoup trop long sur Piper Hecht. Comme toujours, elle en vint à poser la question qui paraissait la dévorer : Helspeth et lui avaient-ils déjà été « intimes » ?

« C'est délicat, Votre Grâce. La réponse est non. Nous ne l'avons jamais été. Et nous ne le serons jamais. Cela étant, si elle insistait, il me serait sûrement difficile d'y résister. » Sans doute tenterait-il de placer plus tard un mensonge autrement périlleux.

« Helspeth n'insistera pas. Elle connaît trop ses responsabilités envers l'empire. Mais il suffirait d'un petit coup de pouce à point nommé pour la faire basculer sur le dos, les quatre fers en l'air. »

Katrin le tourmentait. Elle cherchait à le provoquer. Elle était jalouse d'Helspeth. À nouveau. « Discuter de ces sujets m'embarrasse, Votre Grâce. Mon seul rôle est de vous aider à libérer les Terres Saintes.

— En notre qualité d'impératrice, nous sommes libre de décider de votre rôle et de l'interpréter comme nous l'entendons, commandeur des Justes. » Recourant au « nous » impérial pour la première fois à la connaissance de Hecht. Non sans un trémolo dans la voix.

Hecht prenait peur, maintenant. Il savait parfaitement où voulait en arriver Katrin. Il ne tenait pas à se trouver là quand elle y viendrait. Mais il ne voyait aucune échappatoire.

« Avez-vous entendu des rumeurs portant sur ma cour privée, commandeur ? » demanda-t-elle d'une voix encore plus frémissante.

Il ne pouvait pas le nier. « Oui, Votre Grâce. Probablement des bobards colportés par vos ennemis. Tous les dirigeants en sont l'objet.

— Mais vous craignez qu'ils ne contiennent une part de vérité, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas mon rôle de m'en inquiéter. Ma mission est de…

— Ces bruits pourraient être fondés, commandeur. Je me suis toquée de l'accouplement humain. J'ai fait copuler sous mes yeux certaines de mes dames avec leur amant. D'aucunes ont trouvé cela excitant. »

La plupart avaient dû s'en trouver humiliées, soupçonnait-il. Humiliation dont devait se repaître la part de ténèbres qu'hébergeait Katrin.

« Vous me méprisez. Pour cela. Je me méprise moi-même. J'ai cessé de regarder ceux qui s'y opposaient. De toute façon, je ne cherchais qu'à satisfaire ma curiosité. »

Hecht en resta dubitatif. Et peu enclin à la croire.

« Bien sûr. Je ne suis plus vierge. Pourquoi devrais-je être curieuse ? Parce que Jaime a été ma seule expérience. Jaime n'a jamais été de ces amants qui faisaient chuchoter et glousser mes suivantes quand elles croyaient que je ne les entendais pas. Il ne faisait strictement rien qui pût

me donner envie de rester quand il répandait sa semence. Mes agents ont découvert d'autres femmes dont il s'est servi durant son séjour à Alten Weinberg. Il ne réservait pas sa brutalité à une épouse dédaignée.

— Je vous en conjure, Votre Grâce. Je n'ai pas à connaître de tout cela.

— Mais vous allez l'entendre. Jaime de Castauriga est, a été une sorte de ligne de partage des eaux dans l'existence de votre impératrice. Il a créé ce que vous avez sous les yeux : une femme malade de corps et d'esprit. Une femme qui ne peut pas remplir son premier devoir envers l'empire. Je ne puis avoir d'héritier. »

Hecht se voulut rassurant. Il échoua.

« Commandeur, je sais que certains diplomates, dans l'Ouest, cherchent à faire revenir Jaime. Pour mon bien. Pour le salut de la succession. Pour celui de leurs propres ambitions. Peu importe. Il ne reviendra pas. Le confit existant entre le Jaime de mon imagination et le Jaime réel me façonnera jusqu'à mon dernier jour. Mon problème, pour le moment, c'est ma terreur. Je sais que je ne vivrai pas très longtemps. »

Hecht se sentait de plus en plus mal à l'aise, mais de façon différente.

S'était-il mépris ? Se contenterait-elle d'épancher ses tourments secrets ? De libérer sa conscience d'un poids qu'elle ne pouvait partager avec nul autre, parce que tout autre que lui pourrait se servir de ses révélations à des fins politiques ?

« Je suis en train de mourir, commandeur. Lentement mais sûrement.

— Euh…

— Ce n'est pas seulement le poison. Bien que je ne m'en sois jamais complètement rétablie.

— Mais…

— Ma seconde grossesse. Elle a eu sur moi un effet pernicieux. Je me sens parfois malade à crever. Ni les médecins ni les frères soignants n'y comprennent quelque chose. Ils n'arrivent pas à m'en débarrasser. Je pisse pourpre et je deviens livide. Ça déclenche des épisodes de démence. Je n'en suis pas consciente quand ça me prend. On me le dit après. Quand il est parfois trop tard pour réparer les dégâts. »

Hecht commençait à se sentir mieux dans son malaise. Ce n'était jamais qu'une visite guidée de l'enfer privé de Katrin. « Sans vouloir vous offenser… les frères soignants n'ont pas envisagé un exorcisme ?

— Je suis certaine qu'ils en ont débattu. Mais ils n'ont pas eu le courage de me le proposer. Dois-je soulever la question moi-même ?

— Ça apaiserait certainement leurs craintes.

— À notre retour à Alten Weinberg, alors. D'ici là, j'ai une autre mission à vous confier. » Katrin se leva de son siège, se dirigea vers un recoin sombre et tripota brièvement une tapisserie murale. Ses mains tremblaient. « Aidez-moi à faire ça, s'il vous plaît.

— D'accord. » Il repoussa sa chaise, se leva à son tour et la rejoignit.

La robe de Katrin tomba à ses pieds. Dessous, il n'y avait qu'une femme maigre et pâle. Elle enjamba la robe, l'étala par terre, se laissa tomber dessus à quatre pattes et appuya le front sur ses mains croisées.

« Votre Grâce ?

— Vous savez ce qu'il vous reste à faire.

— Je ne peux pas ! Ce n'est pas…

— Alors j'aurai demain matin un nouveau commandeur des Justes. »

Son ton ne laissait subsister aucun doute sur son sérieux.

Hecht dut néanmoins débattre avec sa conscience avant de commencer à se déboutonner.

Ça ne pouvait pas bien se terminer. En aucun cas. Ça risquait de lui coûter gros, et pour toujours. Mais il ne pouvait pas non plus renoncer à être le commandeur des Justes dans le seul but de s'y soustraire. Cela étant, si sa chair refusait d'obéir, ses options n'auraient peut-être rien à voir avec son intellect.

« Votre Grâce, ce n'est pas la meilleure méthode.

— C'est la seule que je connaisse. Celle que Jaime m'a enseignée. Il ne s'intéressait à aucune autre. Il se trompait parfois de pertuis. Il n'en avait cure. »

Et cet homme continuait de l'obséder !

Hecht ne voyait nulle échappatoire, sinon la résignation.

Son corps répondit plus docilement que son esprit. Il était loin d'Anna depuis longtemps.

Hecht se plia aux exigences de l'impératrice, sidéré de la trouver prête et plus encore de la sentir réagir dès qu'elle comprit qu'il ne se montrerait pas brutal.

Katrin n'était pas faite de la même manière qu'Anna. Son expérience limitée des femmes ne lui permettait pas de comprendre ce que cela voulait dire. Si du moins ça voulait dire quelque chose.

Le dégoût de soi-même, la peur de possibles répercussions et même la crainte de décevoir l'impératrice firent qu'il se retint plus longuement qu'il

ne l'avait jamais fait avec Anna.

Quand ce fut terminé, Katrin eut l'air mortellement embarrassée ; davantage par ses réactions pendant l'acte que par la façon dont elle s'y était prise pour arriver à ses fins, soupçonna-t-il. Il ne savait pas trop quoi dire, sauf exprimer une inquiétude bien peu romantique. « Que se passera-t-il si jamais ça recommence à bouger ?

— Un autre des bienfaits de mon époux, commandeur. Ma dernière grossesse m'a laissée stérile.

— Je l'ignorais. » La nouvelle était cataclysmique.

« Nul ne devrait le savoir. Je n'aurais d'ailleurs pas dû vous le dire. Cette information pourrait mettre l'empire en péril, tant à l'intérieur qu'à l'étranger. N'en parlez à personne. Surtout pas à ces imbéciles qui complotent sans relâche au nom de ma sœur.

— Bien sûr que non. » Elle venait à l'instant de l'enfoncer davantage. Il s'investissait maintenant profondément en elle. Il fallait que son règne perdurât. Ces imbéciles qui conspiraient au nom d'Helspeth ne l'aimaient pas. Il admit oralement ce qu'avait trahi sa chair. « Mon poste est trop important pour que je le mette en danger par des commérages. »

Sans doute n'était-ce pas la meilleure réponse possible, en dépit de l'absence de romance dans leur relation. Mais Katrin n'avait guère plus d'expérience que lui.

« Merci, commandeur. » Elle finissait d'enfiler sa robe. « Pour tout. Vous allez bien ? Vous êtes tout pâle.

— Ma blessure. Je ne l'ai pas sentie pendant… Elle me rappelle que je ne suis pas censé me livrer à des activités physiques fatigantes. Encore maintenant. »

Sourire fugace. Autosatisfaction ? « Vous devriez alors retourner à des travaux moins pénibles. Avant que quelqu'un ne trouve une raison de répandre une autre vilaine rumeur.

— Comme il vous plaira, Votre Grâce. Qu'il en soit ainsi.

— Bien sûr. Dommage que je ne sois pas Helspeth, ajouta-t-elle, davantage pour sa gouverne que pour celle de Hecht. Il ne s'est rien passé, commandeur, déclara-t-elle d'une voix plus forte. Je m'étais mis en tête d'attaquer Hovacol sur le trajet de retour. J'ai renvoyé mes gens parce que je suis persuadée qu'un de mes gardes du corps espionne pour le compte du roi Stain. Ça me rend folle de rage. De fait, je commence à voir des espions partout. Il vous a fallu tout ce temps pour me dissuader de procéder à cette

invasion. » Elle s'interrompit puis reprit « J'ai sincèrement songé à Hovacol. J'en ai même discuté avec mes gens.

— Intelligemment raisonné, Votre Grâce. Mais gardez-vous-en. C'est un problème secondaire. »

Mais intelligent jusqu'à quel point ? Manipulait-elle quelqu'un ? La dernière demi-heure n'était-elle pas le fruit d'un plan mûrement réfléchi ? En ce cas, dans quelle mesure ses malaises et ses crises de démence relevaient-ils de la pure et simple tactique ?

Il décida après réflexion que ce n'était pas dans le style des Ege. Les deux sœurs tenaient à ce que les gens les croient encore plus féroces, brutales et têtues que leur papa.

Vircondelet attendait Hecht quand il regagna leurs quartiers improvisés dans les baraquements des ex-employés de la fabrique. « Wouah, vous n'avez pas l'air en grande forme, patron ! Que s'est-il passé ?

— Ma blessure me lance de nouveau. Je me suis énervé et j'ai dû déchirer quelque chose. Qu'est-ce que vous fabriquez encore ici ?

— Ils s'ébranleront à l'aube. De Bos prendra leur tête, si cela vous convient. Il a quelque chose sur le feu. Pas moi. Comment vous êtes-vous déchiré ça ?

— J'ai perdu mon sang-froid. Je commence à me dire que je me suis moi-même pris les pieds dans le tapis en signant avec cette cinglée…

— Commandeur ! Ce genre de langage…

— Je me montrerai plus circonspect. Promis. » Hecht s'assit sur une chaise branlante. Prudemment. Il ne ferait plus de mouvements brusques avant un bon moment.

D'autres hommes de la section de garde commençaient à se rassembler.

« Que s'est-il passé ? redemanda Vircondelet.

— Elle a remis ça sur Hovacol et le roi Stain. Elle comptait les attaquer sur le trajet de retour. Et refusait de m'écouter quand je lui disais que nous n'étions pas en nombre suffisant et que nous serions trop occupés à traîner des faucons et de la poudre, en évitant les troupes de l'empire oriental, pour nous lancer dans une aventure dont elle n'a rêvé que parce qu'un foutriquet de tyran local ne partage pas ses préjugés religieux. »

Plusieurs hommes grognèrent. « Le faut-il vraiment ? demanda Vircondelet. Nous devons dès maintenant échafauder une stratégie.

— Non. Je l'en ai dissuadée. Mais elle ne risque pas d'oublier. Je devrai seulement m'efforcer de garder son regard braqué sur les Terres Saintes. N'en parlez pas à ses gens. Elle est persuadée que certains d'entre eux espionnent pour le roi Stain. »

Hecht ne voyait rien dans son récit qui pût éveiller les soupçons sur une éventuelle inconduite de sa part.

« Qu'est-ce qu'elle a dans le crâne ? demanda un employé. Toutes ces histoires de guerre sainte…

— Elle va mal. Et elle se croit plus malade qu'elle ne l'est réellement. Elle ne tient pas à devenir un autre Lothar.

— Elle a l'intention de faire assez de ramdam pour gagner sa place au paradis ?

— Il semblerait, monsieur Tharep. J'ai réussi à nous tirer de ce traquenard grâce à beaucoup de chance, d'entêtement et de criailleries. Bon, si nous devons partir demain, je ferais mieux d'aller me coucher et de laisser cette blessure se refermer un peu. »

Malaise et fébrilité. Certains de ces hommes n'arrivaient pas à se faire à l'idée que leur commandeur avait été tué puis ressuscité. Aucun argument ne pourrait leur ôter de la tête la conviction qu'il fallait y voir une intervention de la Nuit. Et qu'il était toujours malsain, *ipso facto*, d'être distingué par la Nuit.

Ils ne pouvaient pas savoir que la Nuit le connaissait déjà sous le nom de « tueur de dieux ».

Hecht s'étendit sur son lit de camp et ne parvint pas à s'assoupir. Katrin refusait de lui sortir de l'esprit. Quand il se repassait l'épisode, elle prenait inéluctablement les traits de la princesse héritière.

Il avait beau s'y efforcer, il ne réussissait pas à faire correspondre les événements tels qu'ils s'étaient produits avec ses espérances antérieures – ni surtout à se persuader que Katrin eût pris tant de plaisir à ces ébats. Peut-être l'exercice du pouvoir absolu l'avait-il émoustillée.

Sa chair commença à réagir à ses souvenirs.

« Bon. C'est la preuve vivante qu'il vaut toujours mieux frapper avant d'entrer. »

Hecht se redressa d'un bond, aussi paniqué qu'embarrassé. Il tira la couverture sur ses cuisses. « Héris ? Que diable fiches-tu ici ?

— Charmant accueil. Je n'étais pas venue voir ça. Je dirai à Anna qu'elle te manque.

— Héris, je… je…

— Laisse tomber. Je suis moi aussi très gênée. Je dois me rappeler que tu es mon frère. »

Ce qui le désarçonna davantage. « Que veux-tu ? Pourquoi es-tu là ? Qu'est-il arrivé ? Tu as l'air différente.

— Je le suis. Parle plus bas. Tes mères poules vont nous tomber dessus. Laisse-moi te raconter. » Elle se lança dans le récit de tout ce qu'elle avait vu depuis leur dernière rencontre. Hecht ne l'interrompit pas. Héris avait le don d'aller à l'essentiel.

« Vous vous apprêtez donc à relâcher ces démons.

— À essayer, tout du moins. Mais pas vraiment sûrs d'y parvenir. C'est ce qui explique ma venue. Il me faut des armes, expliqua-t-elle.

— Bon sang ! Je devrais te remettre à Rhuk et Prosek. Ils auraient l'usage de quelqu'un qui comprend aussi bien que toi l'emploi de la poudre.

— Même si c'est une fille ?

— Ça pourrait poser un problème. Drago est un macho fini. Quoi qu'il en soit, tu tombes à pic. On dispose ici de pratiquement tous les modèles d'armes à poudre jamais imaginés. Dis-moi ce qu'il te faut. Je les laisserai sur place.

— Beaucoup de poudre. Plusieurs faucons légers. Et quelques-uns de ces fauconnets dont tu ne laisses plus tes hommes se servir. Pourquoi donc, au fait ?

— Je les laisse s'en servir. Pas tous. Mais offrir ces armes à tout le monde serait contre-productif… et très onéreux. Au départ, il s'agissait de donner à chaque homme une arme qu'il pourrait employer contre toute créature de la Nuit qu'il rencontrerait. Mais ça ne marche pas. S'il fait noir et qu'ils ont peur, ils tirent dans le brouillard. Et finissent par s'entre-tuer.

— Seigneur, Piper ! On croirait entendre grand-père donner un cours à la Structure.

— Désolé. Des nouvelles de la maison ? Tu y es passée ?

— Pas depuis un moment. La dernière fois, Anna était toute retournée parce que les filles passaient trop de temps avec grand-père. Il leur apprend la Structure. Et Pella devenait difficile à vivre. Anna devait sans cesse lui rappeler l'épisode des démons putréfiés. Il devrait être ici avec toi.

— Il devrait surtout faire mieux de sa vie.

— Anna serait entièrement d'accord. Mais quoi ? Songe à ce qu'il a vécu. Le mieux qu'il puisse faire, c'est encore de vivre dans ta lumière. Je vais te laisser retourner à tes occupations. Reparaître à la maison de ville et voler une nuit de sommeil dans un vrai lit. N'oublie pas de me laisser mes joujoux.

— Promis. Comment comptes-tu les rapporter ?

— Par la magie des nains. Je dispose de troupes de nains que je peux invoquer. Tous mythiques et imaginaires, bien entendu. Dans la mesure où je suis une vraie croyante chaldaréenne épiscopalienne. »

Héris se tourna de profil, interdisant à Hecht de lui poser d'autres questions.

Comme toujours dans la vie, le départ exigea davantage de temps et fut plus exaspérant qu'on aurait pu s'y attendre. Tout le monde voulait savoir pourquoi Hecht abandonnait une cache de faucons et de poudre dans les baraquements. Il refusa de s'expliquer.

Un courrier arriva pendant qu'on lui posait des questions qui restaient sans réponse. Il montait un destrier bai méchamment essoufflé. Lui-même était aussi fourbu que sa monture, et appartenait au groupe qu'on avait envoyé à Liume. Hecht et Vircondelet l'aidèrent à descendre de son cheval. Il lui restait juste assez d'énergie pour tendre un message plié. Vircondelet lui prêta ensuite main-forte pour s'étendre, son seul désir pour l'instant.

« Vircondelet. J'ai à faire. Prends les commandes en mon absence. Fais activer le rythme et prépare-toi à des problèmes.

— Les autochtones disent qu'il n'y a…

— Préparez-vous à des ennuis, monsieur Vircondelet. Ils nous collent désormais au train. Ne les laissez pas nous surprendre.

— Oui, commandeur. À vos ordres. » Manifestement intrigué.

Ployant sous son fardeau, Hecht traversa à grandes enjambées les ruines de la fabrique. Il trouva les gardes du corps de Katrin en pleine effervescence. Ils n'avaient reçu aucune invitation précise à suivre les Justes et semblaient bien décidés à ne pas opérer la jonction, mais, en même temps, peu désireux de rester sur place après leur départ.

Hecht prit le capitaine Ephrian à part. « Je dois la voir. Tout de suite. Très mauvaises nouvelles. » Plutôt que de s'étendre, il lui présenta le message.

« Oh, merde ! Sainte chiasse ! Vous croyez que c'est vrai ? » D'une voix blanche et monocorde.

« Je vois mal pourquoi mes hommes m'auraient fait parvenir la nouvelle de cette manière s'il ne s'était agi que d'une rumeur.

— Je vais vous conduire à elle que ça lui plaise ou non, parce que je ne tiens pas à le lui annoncer moi-même.

— Poltron.

— Et comment !

— Elle va très mal le prendre.

— Elle va battre la breloque encore plus que d'habitude, je parie. »

Hecht n'aurait pas employé une expression aussi imagée, mais il dut en convenir. Katrin réagirait sûrement de manière dramatique.

Elle n'eut pas l'air contente de le voir. Elle tenta même d'éviter de lui parler.

« Votre Grâce. Je viens de recevoir une nouvelle effroyable de mon chef du renseignement.

— Parlez. Et vous avez tout intérêt à ce que ce soit intéressant, commandeur.

— Il y a eu une bataille à Khaurène, au Connec. Connéciens et Diréciens combattaient le roi Regard d'Arnhand, qui a envahi cette province sur l'ordre du patriarche. » En se gardant bien de souligner ce qui sautait aux yeux.

Katrin se départit subitement de son impérieuse impatience et se recroquevilla, livide. « Annoncez.

— Le roi Pierre de Navaya et le roi Jaime de Castauriga y ont trouvé la mort. » Il n'essayait pas d'adoucir les angles. Il avait escompté entrer en vitesse, asséner le coup, ressortir et laisser Katrin se caparaçonner de l'acier Ege.

« Ne vous jouez pas de moi, commandeur ! aboya Katrin. Je vous ai fait. Je peux vous défaire en un clin d'œil.

— Certes, Votre Grâce. Je ne fais que rendre compte. Votre réaction ne dépend que de vous. Mais les faits subsistent : il s'est produit un désastre au Connec. »

L'impératrice le foudroya des yeux. Sans mot dire. Ses servantes se mirent à traîner les pieds et à marmotter, inquiètes. Hecht soutint fermement son regard. Ce qu'il y lut ne lui plut guère : un choc frontal intime de personnalités différentes, chacune exigeant le contrôle de l'interface de son

cerveau avec le monde extérieur. « Vous avez affrété des bateaux pour embarquer le matériel réquisitionné ? demanda celle qui prédominait provisoirement.

— Oui, Votre Grâce. Mais le succès n'est pas certain. L'estafette qui a apporté cette nouvelle est au courant. Mais elle s'est effondrée avant d'en dire plus.

— Il y aura donc des vaisseaux. Nous traverserons la mer Viéranne.

— Quoi, Votre Grâce ? Comment ?

— La folle cupidité de Sérénité a fait de moi une veuve. Je vais désormais, avant de le tuer, lui faire regretter les longs et aimables témoignages d'affection de mon père. »

Hecht inspira. Gargouilla, tremblant. C'était comme… Il ne trouva aucune métaphore adaptée. Il leva les yeux au ciel.

Guettant un signe ? Implorant une intervention divine ? Les cieux ne répondirent pas. Il n'y vit que nuages bas. Il allait pleuvoir.

« Oubliez les Terres Saintes, commandeur, reprit Katrin. Nous n'irons là-bas que quand mes barons auront eu leur content de ce qu'ils attendaient de moi quand j'ai endossé l'hermine. Je n'arrive pas à croire qu'il m'ait trahie », ajouta-t-elle d'une voix plus basse.

Hecht dissimula un léger soulagement. Il n'aurait pas à faire la guerre à ses coreligionnaires. Pour l'instant du moins.

Puis il songea à Pinkus Ghort et à d'autres de ses amis, toujours en activité dans les forces patriarcales.

« C'est votre décision, Votre Grâce ?

— Oui. Irrévocable. Sérénité doit être châtié.

— En ce cas, je vous laisse. J'ai du pain sur la planche. »

Le commandeur des Justes regardait ses soldats malheureux embarquer à bord des barges. Aucune n'était bien large. Les chevaux étaient encore moins contents que les hommes.

Titus Consent se pointa, le souffle coupé. « C'est vrai, ce que j'entends dire ?

— Oui. Et complètement impromptu. Beau boulot, le rassemblement de tous ces transports.

— Pas vraiment. Il m'a suffi de dire que l'impératrice voulait affréter des bateaux. Les marins n'ont pas beaucoup de travail ces derniers temps.

Ce sont là tous les vaisseaux et caboteurs qu'on peut écoper assez vite pour les empêcher de couler.

— Ils vont tous nous servir. J'embarque quatre cents hommes et les faucons réquisitionnés. Des messagers ont été dépêchés à Glimpsz avec des ordres pour les hommes qui s'y trouvent, les exhortant à rejoindre le littoral pour monter à bord.

— Vous comptez envahir la Firaldie avec quatre cents hommes ?

— Ils ne s'y attendront pas. Et Katrin va rameuter les garnisons des villes impériales.

— Je n'y crois pas, grommela Consent.

— C'est une sorte de défi.

— Plutôt une course à la mort.

— La première armée pramane à envahir la Dirécie n'était forte que de sept cents hommes.

— Ce n'est pas seulement une question de chiffre. Ce qui me saute aux yeux, c'est qu'on nous détourne à nouveau de notre mission prétendument assignée. »

Hecht se renfrogna. « Explique.

— On nous a déjà engagés une fois pour dompter le Connec. Vous, en tout cas. Je ne vous connaissais pas à l'époque. Au lieu de cela, vous avez fini par conquérir le Calzir. Puis, quelque temps plus tard, vous vous êtes encore démené pour soumettre le Connec, et vous avez fait du sacrément bon boulot grâce à mon assistance. Puis on a hérité d'un nouveau patriarche et on est repartis massacrer des païens en Artecipéa. Bon. Aujourd'hui, nous sommes censés nous préparer pour la plus grande croisade de tous les temps en Terres Saintes. Et nous nous débrouillons parfaitement. Mais… bon. Tout soudain, ça recommence et on nous dirige vers un autre objectif.

— Tu as peut-être mis le doigt sur quelque chose. C'est à se poser des questions sur l'intervention divine, non ?

— Sur la divine distraction, oui. » Titus compta les bateaux. « Si j'étais d'une nature inquiète, je me demanderais pourquoi Dieu se fâche brusquement contre Sérénité.

— Les maysaléens ont peut-être raison. Leur bon Dieu a sans doute décidé de mettre les pieds dans le plat. »

Titus était révulsé.

Il prenait sa foi très au sérieux, même s'il n'était pas très pointilleux sur les questions de dogme.

On n'avait pas précisé la destination des bateaux à leurs patrons ni à leurs équipages avant que soldats et chargement n'aient tous été embarqués. Les troufions eux-mêmes n'en furent informés que trop tard, dès que la nouvelle de leur traversée de la mer Viéranne fut dans l'impossibilité de les devancer sur l'autre rive. Vingt-deux vaisseaux levèrent les voiles avec la faible marée du soir.

La mer Utérine était enclavée. Les marées y étaient réduites au minimum. Elles n'avaient de l'ampleur qu'en quelques sites très restreints.

La confusion était à son comble. Ces marins n'avaient pas l'habitude de voyager en convoi. Malgré tout, les collisions étaient rares et causaient peu de dégâts. On ne perdit qu'un seul bâtiment. Il percuta rudement un récif imprévu près de la côte firaldienne. Passagers et cargaison survécurent.

Le temps ne s'aggrava pas. Le vent souffla juste ce qu'il fallait pour pousser la flotte, assez vite pour atteindre le site du débarquement au lever du soleil, après quarante-huit heures de mer.

Il s'agissait en l'occurrence d'une plage de Vis Corcula, un des plus petits États patriarcaux, en réalité une assez faible principauté. Le prince Onofrio n'était pas fanatiquement dévoué à la cause patriarcale. Il se contenterait sans doute de jouer la comédie.

Une fois à terre, Hecht sonda ses troupes en quête d'un homme connaissant le territoire.

Il jeta son dévolu sur un tandem de paysans que leur curiosité avait amenés un peu trop près et dont la cupidité surpassait le patriotisme.

Vers le milieu de la matinée, une confortable villa avec vue sur la mer était devenue le quartier général de l'impératrice. À midi, Katrin en personne y élisait résidence. Sa présence était indésirable mais sa conduite irréprochable. Maintenant qu'elle avait fixé l'objectif stratégique, elle se contentait de laisser à son commandeur le soin de régler le détail des opérations. Pour le moment.

Piper Hecht poursuivit sa route vers Fuerza avec deux cents hommes et quatorze faucons. Ses lieutenants prirent la tête de bandes plus petites, afin de montrer leurs couleurs dans les villages de la principauté.

L'intrusion impériale était à la fois subite et inattendue. Il n'y eut que peu de résistance. Un tir de barrage de faucons disposés devant Fuerza dissuada les aspirants héros.

Le prince Onofrio Taglio de Fuerza se prosterna devant l'impératrice du Graal dans la villa Fertelli vingt-deux heures après son débarquement.

Katrin ne fut pas impitoyable. Hecht l'avait convaincue de se montrer aimable avec ceux qui coopéraient. La réputation qu'il avait lui-même acquise au Connec ferait réfléchir les plus enclins à résister. Onofrio devrait fournir des vivres, quelques véhicules et cinquante hommes armés qui n'auraient pas à combattre le patriarche ; telles étaient les conditions. Il n'eut aucun mal à les accepter. En contrepartie, il n'y aurait ni pillage, ni rapines, ni meurtres… du moins tant que le prince et le peuple de Vis Corcula ne s'en prendraient pas aux impériaux.

Héris apparut au moment où Hecht s'apprêtait à se mettre au lit pour sa deuxième nuit en Firaldie, dans une villa proche de la frontière occidentale de Vis Corcula, près d'une route qui traversait le Monte Sismonda vers la vieille route stratégique centrale de l'Ancien Empire, laquelle, à son tour, débouchait à Brothe.

Il aurait pu atteindre la Ville Mère en trois jours s'il avait décidé d'accélérer le tempo. Et si personne ne lui en barrait le chemin.

Il disposait d'un nombre suffisant d'hommes pour créer la panique, mais pas d'assez d'effectifs, loin de là, pour attaquer une ville importante, fut-ce par surprise. Et Bronte Doneto ne se laisserait pas capturer. Ce serait pourtant la seule façon de mettre promptement fin à cette aventure.

« Tu devrais être trop vanné pour sursauter si fort, Piper, fit remarquer Héris.

— Je suis fatigué, d'accord. De…

— Ne perdons pas de temps. Je dois conduire très bientôt mes nains en terre promise. Voici ce qu'il te faut savoir. Brothe a appris il y a deux heures que Katrin était folle de rage et qu'elle voulait étriper Sérénité. Et, il y a environ une heure, que tu étais à Vis Corcula, de très mauvaise humeur, et que tu avançais sur la ville.

— Plus les nouvelles sont mauvaises, plus elles vont vite.

— Tu n'en sais pas la moitié. La cité est prise de panique. Le Collegium encore plus. Tu portes vraiment la poisse à certains de ces vieillards. Je ne pige pas.

— La faute au principaté Delari.

— Grand-père ?

— Ce n'est pas un aventurier. Mais il sait répandre un mensonge et le faire sonner comme parole d'évangile. Je parie qu'il a fait courir ces bruits

lui-même.

— Ça se pourrait bien.

— Il n'aime pas Bronte Doneto.

— Sérénité lui fait des entourloupes depuis que tu as signé avec l'empire. »

Hecht soupira. « La vie est bizarre. Et elle le devient chaque jour un peu plus.

— Tu prêches une convertie, frérot. J'étais encore une esclave il y a dix ans. Je trimballais des seaux d'eau et je me couchais sur le dos pour le premier connard venu… Non ! Tout ça est bel et bien fini. Même si j'ai donné le jour à deux enfants dont je me demande parfois ce qu'ils sont devenus. »

Hecht poussa un grognement. Voilà du neuf ! « Les deux vieux messieurs le savent ?

— Je n'en ai jamais parlé. Je me demande pourquoi je te l'apprends.

— Drocker était au courant ?

— S'il l'était, ses petits-enfants ne l'intéressaient pas.

— Pareil pour moi. Mais je ne savais ni qui il était ni ce qu'il était avant que Delari et toi ne me l'appreniez.

— Tu as des enfants, toi aussi ?

— Deux filles, que j'ai vues pour la dernière fois à al-Qarn. Elles doivent être mortes de faim ou de la vérole depuis, si elles n'ont pas été assassinées par le régime. On m'avait promis de veiller sur elles. Je n'ai aucun moyen de savoir ce qu'elles sont devenues. Je me suis créé une nouvelle famille avec Anna, Pella, Lila et Vali. Sérénité ferait bien de les laisser en paix !

— Calme-toi, Piper. Grand-père veillera sur eux. Et Sérénité les sait protégés.

— Je suis calme. Tu es très pressée ?

— Ça dépend de ce que tu veux.

— Savoir ce que font le reste des Justes et dans quel délai je peux m'attendre à les voir pourrait m'être utile. Et aussi par quel biais le patriarche entend m'empêcher d'exaucer les vœux de l'impératrice. Et j'aimerais également savoir ce qui se passe à Hochwasser et Alten Weinberg.

— Tu n'exiges pas grand-chose, hein ?

— Si je dois demander la lune, autant exiger les étoiles avec. On finit par acquérir une dépendance à l'information.

— Bien sûr. Je ferai de mon mieux. Mais, comme je viens de te le dire, je dois mettre une horde de nains au pas et rudoyer un ramassis de dieux.

— Tout…»

Un coup fut frappé à la porte de la chambre puis quelqu'un tenta d'entrer. Hecht avait mis la barre.

Héris se réfugia dans une encoignure, se retourna mais ne partit pas. Elle pourrait disparaître si besoin sans se faire remarquer. Hecht alla ouvrir. La porte commençait à craquer sous le poids des gens qui pesaient dessus. Il trouva derrière Rivademar Vircondelet et plusieurs gardes du corps autoproclamés qui s'apprêtaient à se servir d'un banc comme bélier. « Que fabriquez-vous, au nom de Dieu ?

— Kinzer a entendu des voix. On a cru que vous aviez des ennuis.

— Ai-je appelé à l'aide ?

— Non, commandeur, mais…

— Partez. Et ne refais plus jamais ça. »

Derrière Vircondelet, on cherchait à voir ce qui se passait à l'intérieur. On affichait aussi une mine moins penaude qu'on ne l'aurait dû.

Hecht referma la porte.

« Ils s'inquiètent pour toi.

— Et encore plus pour eux-mêmes. Ils me surveillent de près parce qu'ils me croient mort et ressuscité.

— C'est le cas. Mais tu n'étais pas possédé par la Nuit. Nous avons fait pièce à tout cela.

— Je suis mort ? Vraiment ?

— Je croyais que tu l'avais compris.

— Je… Non. Je pensais…

— Ne commence pas à devenir stupide, toi aussi. Tu n'as en rien changé. Beaucoup de gens sont restés partis bien plus longtemps que toi. Ils en sont revenus intacts. Tu seras encore là demain soir ?

— Probablement. Je n'ai pas assez d'effectifs pour pousser plus loin. Mais un succès diplomatique imprévu pourrait bien changer le cours des choses.

— À demain soir, alors. »

Ce succès diplomatique imprévu se présenta. Les grands-routes de Firaldie grouillaient de messagers impériaux et patriarcaux. Du côté impérial, la nouvelle qu'ils apportaient était bonne. Les plus proches villes impériales confirmaient déjà leur soutien à l'impératrice. Plusieurs dépendances patriarcales voisines préféraient rester neutres.

« Promesses en l'air, déclara Titus Consent. Elles se retourneront contre nous si jamais Sérénité remporte quelque succès.

— Bien sûr. C'est de bonne politique en Firaldie. Ils ne changeront jamais.

— Sauf si un homme fort survient pour y mettre fin.

— Un homme fort qui vivrait durablement, alors. Johannes aurait pu s'en charger s'il avait survécu à al-Khazen. »

Consent haussa les épaules. « S'il y avait survécu, nous serions aujourd'hui de l'autre côté.

— Indubitablement.

— Il me semble que la progéniture de Johannes possède aussi les qualités requises. Pourvu qu'elle en ait le désir.

— Autrement dit ?

— Katrin et Helspeth sont toutes les deux capables de prendre de rudes décisions. Et leur peuple paraît maintenant s'être habitué à l'idée d'un monarque femelle. Mais Katrin n'a pas l'air d'y tenir vraiment.

— Hum ?

— Elle est versatile, patron. Nous pourrions cogner aux portes de Brothe qu'elle serait distraite par une autre ambition, tout aussi éphémère, dans une région différente du monde.

— Elle fera preuve de constance jusqu'à ce qu'elle ait acculé Sérénité contre un mur, afin de lui demander pour quelle raison son petit mari chéri ne fait plus partie des vivants.

— Et vous prenez un pied d'enfer, pas vrai ?

— Titus ?

— Vous avez changé depuis que l'impératrice a viré de bord à propos de Sérénité et de l'Église. Vous en êtes ravi. Même s'il nous faudra probablement combattre des amis avec qui nous avons guerroyé de concert.

— J'espère que nous n'en viendrons pas là, Titus. Que nous pourrons donner ce qu'elle veut à Katrin avant que Ghort ne se désengage du Connec. » Les nouvelles en provenance de cette province laissaient entendre que le capitaine général affrontait de graves difficultés. Sérénité

avait de nouveaux amis dans le Connec oriental. Le comte Raymone Garète et sa comtesse les avaient moissonnés.

Hecht était persuadé que Sérénité piaillerait comme une petite fille terrifiée quand il comprendrait ce qui lui arrivait dessus. Il était en grande partie le fruit de son passé.

Sa captivité à Plemenza n'avait pas été bien sérieuse : à peine quelques mois prélevés sur son existence. Mais les tourments qu'il avait vécus plus tôt dans le Connec demeureraient à jamais tatoués sur son âme. Jamais plus il ne s'autoriserait à rester à la merci d'autrui.

Échec, défaite, reddition, captivité ; aucune de ces options n'était acceptable. Sauf si Dieu l'abandonnait complètement.

Hecht aspirait désespérément à revoir Héris. Plus ses chances de succès lui apparaissaient, plus il s'inquiétait pour Anna et les enfants.

Il y avait un vieil on-dit : « Les enfants sont les otages de la Fortune. » Et aussi, hélas, du premier connard venu qui pourrait mettre la main dessus.

Ce fut une Héris lugubre et harassée qui se tourna de profil, quelques secondes seulement après le départ de Kaït Rhuk et Drago Prosek. « Je sais, grommela-t-elle. Je pourrai toujours dormir quand je serai morte.

— Quand tu fais cela, tu ne peux pas savoir s'il y a d'autres gens présents, n'est-ce pas ? demanda Hecht.

— Parfois. Non, le plus souvent. Mais je peux arriver et passer inaperçue quand je suis suffisamment reposée.

— À cinq secondes près, tu surgissais entre Rhuk et Prosek.

— C'eût été très embarrassant.

— Tu crois vraiment ?

— Tu as peur qu'ils ne s'en aperçoivent ?

— Absolument. Que quiconque s'en aperçoive. Nous détenons un énorme atout tant qu'il reste insoupçonné. Nous le perdrons dès qu'on s'en rendra compte.

— Trimballe toujours un de ces paravents avec toi. Et, dès que tu t'établis quelque part, déplie-le dans un coin pour me permettre d'apparaître derrière. Ainsi, si d'aventure tu es en compagnie, je disparaîtrai aussitôt sans me faire voir.

— Ça pourrait marcher. Qu'est-ce que tu peux me dire ?

— Tu n'as pas de vie mondaine, hein ?

— Quoi ?

— Je sais. Boulot-boulot, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ça t'évite d'affronter les problèmes. C'est toute l'histoire de ma vie. »

Hecht était décontenancé. Ce n'était pas l'Héris qu'il avait connue. « Tu traînes trop avec le Neuvième Inconnu. Tu es en train de devenir comme lui.

— Je suis une vilaine fille, frérot. »

Héris se lança dans un long compte rendu, pas toujours très passionnant. Depuis sa dernière visite, elle s'installait aux premières loges dans des dizaines de places différentes, dont le Krois à Brothe, le camp de Pinkus Ghort six lieues au-dessus d'Antieux, le palais d'Hiver d'Alten Weinberg, Hochwasser et même brièvement à Salpeno, où le trépas de deux rois à Khaurène faisait exulter Anne de Ménand. La panique régnait au Krois et le soulagement à Alten Weinberg, car Katrin marchait de nouveau sur les brisées de son père. Dans le camp de Ghort, en revanche, c'était une indécision handicapante qui triomphait. Pinkus lui-même était prêt à obéir aux ordres, mais il était complètement débordé par les légats, envoyés, anges de la Société et autres fâcheux qui, tous, tenaient à lui expliquer comment il devait s'y prendre.

Bien que la nouvelle concernant l'impératrice fût récente, de fraîches recrues se rassemblaient à Hochwasser depuis des semaines, conformément à une tradition annuelle. Ces troupes s'ébranlaient déjà, suivant un itinéraire mis au point durant le règne de Johannes II. Ce plan de marche n'avait rien de secret. Après la traversée des Jagos, la principale force impériale emprunterait la route de l'Ouest vers Brothe. La résistance se ferait surtout sentir lors du franchissement des fleuves.

Il en était ainsi depuis deux mille ans, s'agissant des invasions et des défenses. Il en serait toujours ainsi. La géographie l'imposait.

« Rien de bien notable dans tout cela, déclara Hecht. Et, s'ils font beaucoup de tapage, ils progresseront sans grande conviction. As-tu approché Sérénité de près ? Quels sont ses plans ?

— Assez pour m'asseoir sur ses genoux. Si j'avais voulu. Pour lui souffler dans le cou. Et le convaincre que son aile préférée du Krois est hantée par Ostarega le Malicieux, et qu'Ostarega le déteste.

— Ostarega le Malicieux ?

— Un des premiers mauvais patriarches. Il a régné sous le nom de Clément. Le Second. Il était horrible. Dieu a ordonné au Collegium de le

coucher sur un baril de vin et de l'expédier au paradis en l'empalant d'un fer chauffé à blanc. Afin de ne pas verser de sang.

— Strangulation ou noyade auraient eu le même résultat.

— Ça n'aurait pas suffisamment marqué le coup. C'était une affaire personnelle.

— J'imagine. Les plans de Sérénité ?

— C'est précisément pour cette raison que je n'arrêtais pas de le faire tressauter. C'est dans l'aile hantée du Krois que se trouvent les meilleures chambres insonorisées. »

Hecht rongeait son frein. S'il s'avisait de beugler trop fort, Héris risquait de tout bonnement repartir. « Bien raisonné », se contenta-t-il d'affirmer.

Héris émit un petit gloussement, ridicule pour une fille d'âge mûr. « Je suis vraiment maligne ! » Souriant comme une gamine. « D'accord. Je t'ai assez taquiné. Il compte rassembler autant d'hommes qu'il le pourra et te tomber dessus dans les Ombres. » Les Ombres étant le plus proche prolongement du Monte Sismonda, la chaîne de montagnes formant l'épine dorsale de la péninsule de Firaldie centrale. On avait oublié depuis belle lurette pourquoi il portait localement ce nom d'Ombres. On l'appelait déjà les Ombres à l'avènement de l'Ancien Empire.

C'était sans doute lié à la Nuit.

« Ce ne serait pas très futé de sa part. Si je ne me portais pas à sa rencontre…

— Il entend te submerger avant que tu n'aies réuni assez de Justes et d'impériaux pour devenir réellement gênant. »

Cela ne suffit pas à émouvoir Hecht au point d'abonder dans son sens. « Il ne plaisante pas, Piper. Il va ordonner de vider les prisons. Il a d'ores et déjà convoqué les milices ; lancé un appel aux mercenaires. Il pourrait se retrouver à la tête de vingt mille hommes à la fin de la semaine.

— Vingt ? Mille ?

— C'est ce qu'il croit. Brothe est pleine d'affamés et il offre de grosses sommes.

— Vingt mille hommes ! » Ça faisait l'effet d'un coup de poing dans le ventre. Même si le plan de Sérénité se berçait à cinquante pour cent d'illusions. « Mais un ramassis d'amateurs.

— Bien sûr. »

Cela dit, il y aurait aussi parmi eux des soldats qu'il avait lui-même entraînés, à qui il avait donné une épine dorsale.

« Tu vas bien, Piper ?

— Juste un peu choqué. Je ne m'attendais certes pas à voir Bronte Doneto jouer les Tormond IV, mais j'espérais qu'il tergiverserait encore un bon moment.

— Il y a mûrement réfléchi, Piper. Conscient qu'à un moment donné il lui faudrait se heurter à toi. Il sait que tu ne lui permettras pas de perdre du temps. Il a donc pris des mesures en conséquence. »

Hecht se mit à faire les cent pas en marmottant. « Vingt mille.

— Songe aux autres plutôt qu'à Sérénité.

— Aux autres quoi ?

— Aux autres hommes impliqués. Ceux sur qui il se repose mais qui sont différents de lui. Sont-ils avides d'en découdre ? Ne vont-ils pas traîner les pieds en espérant te voir décamper ? Parce qu'ils ont peur de toi ? Parce que, s'ils sortaient de Brothe pour t'affronter, il leur faudrait abandonner la ville aux mains d'ennemis incontrôlés ?

— Vingt mille hommes, marmotta encore Hecht.

— Tu ne pourrais pas passer outre ? »

Le cerveau de Hecht finit par s'en détacher. Il se mit à raisonner en général. En général investi d'une mission désespérée.

Il devait avant tout protéger l'impératrice.

Puis protéger et sauver les Justes. Et les armes à feu. Après avoir si outrageusement défié l'empereur d'Orient, il ne pouvait pas se permettre de renoncer à ce trophée.

Et il devrait également assurer la sécurité de ses alliés firaldiens qui commençaient à s'accumuler. Ce ne serait que justice.

« J'aimerais pouvoir discuter avec les deux vieux messieurs.

— Double grand-papa ne pourra t'apporter aucune aide. Il est à l'intérieur du royaume des dieux. Mais grand-père reste accessible.

— Je vois mal comment…

— Je peux sauter jusque là-bas. Et t'emmener avec moi.

— Tu peux quoi ?

— Arrive ici. »

Hecht obtempéra, l'esprit toujours obnubilé par l'éventualité d'un affrontement prochain avec une force patriarcale largement supérieure en nombre à la sienne.

Héris l'étreignit férocement, se tordit et l'arracha violemment au sol. Les ténèbres se firent.

Des ténèbres grouillantes de rêves. Et surtout de cauchemars. La terreur s'empara de lui. Il était certain qu'il y resterait à jamais piégé.

« On peut foutrement se féliciter que tu aies passé quelque temps à te familiariser avec la Structure, déclara le principaté Delari. Cela aura au moins donné assez de prise à Héris pour te traîner jusqu'ici. »

Pâle et épuisée, Héris tremblait encore plusieurs minutes après son arrivée. Des pépins imprévus s'étaient présentés.

« Fantastique. Fabuleux, grogna Hecht, qui lui aussi tremblait de tous ses membres. Que diable s'est-il passé ?

— Calme-toi. Je n'en sais rien. Je ne me sers jamais de la Structure de cette façon. Héris n'avait jamais rencontré ce problème.

— Dis-moi ce que tu as vu, Piper, demanda Héris. Ça me fournira peut-être un indice.

— Un chaos rampant. Des fantômes. Rien de sensé. Des cauchemars et des monstres. Qu'est-ce que j'aurais dû voir ?

— Double grand-père et moi voyons le monde sans guère de couleurs à part des rouges et du noir. Et tout bouge mille fois plus vite que la normale quand nous nous transférons. » Elle expliqua que ses sauts lui faisaient traverser mille nuances de rouge, rarement très sombres. Il lui suffisait de penser très fort à sa destination pour se rendre où elle le souhaitait. Maintenant qu'elle avait acquis une certaine expérience, elle pouvait même aller là où elle n'était encore jamais passée.

Hecht était à la fois effrayé et sidéré, parce qu'il se trouvait à présent dans la chambre insonorisée de la maison de ville de Muniero Delari, quelques minutes à peine après qu'Héris l'eut pris à bras-le-corps à sept cents lieues de là.

Anna et les enfants ne tardèrent pas à apprendre sa présence. Le principaté Delari avait insisté pour qu'ils emménagent dans la maison de ville afin de se soustraire à la scélératesse de Bronte Doneto.

Hecht en remercia Delari avec effusion. Puis il remercia Anna d'avoir ravalé sa fierté en permettant au principaté de mettre sa famille hors d'atteinte. « Doneto est un méchant homme, trésor. » Il lorgna Delari en se

demandant d'où exactement avait surgi la querelle qui opposait le principaté au patriarche.

« Ne me tapote pas les fesses avant d'avoir entendu toute l'histoire, répondit Anna.

— Ainsi tu as essayé de te montrer cabocharde, hein ?

— Absolument. Personne n'allait nous forcer la main, aux enfants et moi. Pas même l'infaillible voix de Dieu sur Terre.

— Mais ? » Hecht avait du mal à retirer sa main, encore qu'il s'efforçât de rester assez décent en présence de toute la famille.

« Ce nouvel homme du Castella ? Adam Hauf ? Il est passé chez nous. Pour nous dire que Sérénité allait nous prendre en otages. Avant même que ne nous parvienne la nouvelle de ton débarquement à Vis Corcula.

— La Fraternité de la Guerre ne porte pas Sérénité dans son cœur, affirma Delari. Son obsession, c'est la libération des Terres Saintes. Sérénité, lui, ne s'intéresse qu'à se venger du Connec. »

Hecht renifla dédaigneusement.

« La croisade personnelle de Sérénité a mal tourné », poursuivit Delari.

Hecht apprit enfin la mort du roi Regard. « Est-ce que cela signifie que Pinkus est lâché dans la nature, la bride sur le cou ?

— Non. Plusieurs forces arnhandaises de moindre importance continuent de rôder alentour, commandées par des prêtres de la Société. De parfaits incapables. Si féroce que soit Anne de Ménand, elle ne peut pas diriger les opérations elle-même.

Maintenant que Regard est mort, elle va probablement abandonner Ghort et Sérénité.

» Elle fera des pieds et des mains pour se cramponner au pouvoir jusqu'à ce qu'Anselin apprenne la nouvelle et rentre à la maison. Ce qu'il risque de ne pas faire. Il ne porte aucun amour à Anne et pourrait bien lui faire regretter son retour s'il revenait. Il a une certaine tendance à l'indépendance. Il ne supportera pas ses excès comme Regard. »

Plus Delari parlait, plus Anna et les enfants faisaient la tête. Ils ne s'intéressaient aucunement à tout cela. Hecht était leur seul centre d'intérêt.

Tout comme ils étaient le sien pour l'heure.

Il s'étonnait de la quantité de souvenirs qui remontaient à la surface, suscités par l'émotion qu'il ressentait à les revoir. Et aussi de la culpabilité qu'il éprouvait en se remémorant son interlude imposé avec l'impératrice.

En vérité, il doutait qu'Anna pût s'imaginer qu'il restait chaste lorsqu'il s'absentait. C'était un homme. L'indulgence était de rigueur.

Delari fit un signe à Héris. « Nous allons maintenant vous laisser profiter les uns des autres pendant un petit moment, Piper, déclara celle-ci. Mais n'oublie pas. Je tiens à te voir revenir demain matin, à temps pour ta réunion d'état-major. »

L'humeur de Hecht ne s'améliora guère. « Assez tard tout de même pour me laisser le temps de rassembler mes esprits ?

— Excellente idée. »

Héris et Delari se mirent à discuter à voix basse. Hecht n'y prêta pas attention. Craignant brusquement que ce ne fut leur dernière chance de se revoir tous ensemble, il rassembla sa famille autour de lui.

Anna aspirait à un tête-à-tête.

Mais les enfants, eux, étaient résolus à le partager avec elle. Désormais les liens familiaux incluaient aussi Lila. Hecht en fut ému.

Il conduisit tout son monde dans un salon meublé de divans bas et de grands coussins. Delari le surnommait sa salle des orgies, bien qu'il ne s'y fut rien passé de tel depuis des siècles. C'était un endroit douillet pour se détendre avec des êtres chers.

Hecht profita de l'occasion pour rattraper son retard et se mettre au courant de la vie de chacun. Il s'imprégnait des détails les plus triviaux. Ce qui paraît si terne quand on l'a à chaque instant sous les yeux devient un vrai trésor lorsqu'on se trouve au loin.

Pella affirmait qu'il était en train de devenir dingue. Qu'il lui fallait absolument sortir. Et ne plus se livrer à des activités aussi ineptes que ses études chez les Frères gris ou sous le palais Chiaro. Et, oui, bon sang ! il savait parfaitement qu'en faire à sa guise risquait de le jeter dans les pattes de quelqu'un qui se servirait de lui pour avoir barre sur le commandeur des Justes. C'était inique ! Il n'avait rien demandé de tel !

« C'est la vie, mon garçon. Si tu as de la chance, tu auras des problèmes jusqu'à tes cent ans. »

Lila était encore trop timide pour parler d'elle-même. Vali, néanmoins, s'était départie de toute sa réticence. Difficile de voir en elle la petite fille taciturne qui, à Sonsa, avait attaché ses pas à Pinkus Ghort et lui.

« Pella a raison, déclara-t-elle. Les Frères gris, c'est vraiment casse-pieds. Surtout pour une fille. Mais, après ça, on ira à l'école avec grand-papa Delari. Ça au moins c'est drôle.

— Pour faire quoi ?

— Pour apprendre la Structure. Je ne suis pas très douée avec et Pella n'écoute pas, mais Lila est un vrai génie. Elle sait s'y prendre pour…»

Hecht finit par la couper. S'il ne passait pas un moment en privé avec Anna, au moins se satisfaisait-il de ces rares heures privilégiées en compagnie de cette famille inattendue.

« Il est temps de sortir, frérot. » Héris secoua de nouveau l'épaule de Hecht.

Il s'était assoupi avec Anna et les enfants entassés tout autour de lui. Seules Anna et Vali bronchèrent quand il se désemmêla d'elles.

« L'aube se lève dans une heure, chuchota Héris. Il faut y aller.

— Je ne suis pas certain de pouvoir endurer ça encore une fois, répondit-il sur le même registre.

— Pas le choix, Piper.

— Je sais. » Il se gratta le poignet gauche.

Anna se réveilla. Elle passa les jambes sous elle, se leva et s'appuya à Hecht, vaseuse. « J'aimerais bien que tu n'y ailles pas.

— Moi aussi.

— On a tant à se dire.

— Je sais. Si tout se passe bien, je serai de retour dans quelques jours. » Il se gratta encore. Puis tressaillit, leva la main et la fixa.

Anna se raccrocha à lui. Vali se joignit à elle. Lila et Pella ronflaient toujours. « Je prierai pour que tout se passe bien, lâcha Anna. Mais je n'ai guère d'espoir. »

Hecht non plus.

« Viens, Piper ! On va manquer de temps.

— Je dois d'abord voir grand-père, Héris.

— Il dort encore. Ce n'est pas le moment. Viens.

— Alors tu devras le lui dire à ton retour : quelque chose se prépare. Quelque chose de ténébreux. Mon amulette me taquine depuis quelques minutes. Elle ne l'a pas fait depuis si longtemps que j'ai cru qu'elle ne fonctionnait plus.

— Espérons que nul ne sait que tu es là. J'aime bien Turking et Felske. » Laissant entendre que seuls ces deux derniers pourraient être à l'origine de la fuite. Et qu'ils le paieraient très cher.

Une âme dure dans une femme rude que Héris. Très dure.

Hecht se garda de lui rappeler que leurs ennemis disposaient de ressources autrement obscures et sournoises en matière d'espionnage. Mais il fallait à son avis des yeux humains pour voir à l'intérieur de la maison de Muniero Delari.

« J'irai le trouver dès que je t'aurai livré, Piper, promit l'âme dure. Si jamais quelque chose nous guette, il s'en chargera.

— Je te le rappellerai.

— Suffit, Piper ! Allons-y. »

Hecht ne trouva pas le transfert moins pénible que la première fois. Il aurait même pu être pire s'il n'avait pas été distrait par le mouron qu'il se faisait à propos d'Anna, des enfants et du principaté Delari.

La situation devenait chaque jour plus périlleuse.

Titus Consent dut crier pour tirer le commandeur de son lit. Hecht se félicita de n'avoir pas posé la barre à la porte avant de s'effondrer, trop épuisé pour ressasser les horreurs qu'il avait vues durant la transition.

« C'est l'heure de se lever, patron, ajouta Consent. On a du boulot. Z'avez l'air d'un étron recuit, mon vieux. Où est le problème ?

— Des cauchemars, Titus. En forme de mauvaises nouvelles. Ils signifient sûrement qu'il y a des créatures de la Nuit dans les parages et qu'elles sont à ma recherche.

— Envoyées par quelqu'un ? Ou bien des esprits locaux ? » Hecht haussa les épaules. « L'un ou l'autre ou les deux à la fois. Peu importe.

— Je me renseignerai. » Le ton de Titus suggérait un profond scepticisme. « Il n'y a pas eu de rapports dans ce sens. Et la villa est bardée d'une triple couche de sortilèges.

— A-t-elle été exorcisée avant notre emménagement ? » Il poussait un peu trop loin le bouchon mais ne pouvait s'en empêcher.

« Ça se peut, répondit Titus. On va vous installer dans une autre chambre, éloignée de celle-là.

— Pas grave. J'aime bien celle-là.

— Malgré les cauchemars ? Vous commencez à me faire peur, patron. J'aimerais assez que vous arrêtiez. »

Hecht comprenait parfaitement. Ces derniers temps, il avait fait beaucoup de choses que Titus trouvait perturbantes.

« Je ne le fais pas exprès, Titus. »

Consent eut l'air de comprendre ce qu'il entendait par là.

« Vous vous êtes tous beaucoup inquiétés pour moi dernièrement, déclara Hecht à son état-major. Je vous ferai remarquer que je continue à faire mon travail. Et l'impératrice et moi-même n'en attendons pas moins de vous. Quant à la nature de ce travail, c'est à elle de nous la préciser. Je ne m'attends pas à ce que ça vous fasse plaisir. Ça ne me plaît pas non plus. Mais ma liberté d'action sera limitée puisqu'elle est ici avec nous. Je peux sans doute discuter avec elle. Elle le tolère. Et la faire changer d'avis de temps en temps. Mais seulement en l'absence de témoin. Si l'on nous observait, elle ne bougerait pas d'un pouce, fut-ce pour sauver sa propre vie.

— Où voulez-vous en venir ? demanda Clej Sedlakova.

— À ceci : quand nous progresserons, nous ne jouirons pas de la liberté de mouvement à laquelle nous sommes habitués. Il nous faudra agir en fonction de l'humeur de l'impératrice puisqu'elle entend rester ici avec nous. »

Remous et grondements.

« Ça va attirer les ennemis comme des mouches à merde », grogna quelqu'un.

Hecht opina. Il avait du mal à rester éveillé.

Sedlakova ne tarda pas à prouver qu'il avait la voix la plus sonore : « Il faut qu'on se renforce beaucoup plus avant de crapahuter en terrain découvert, patron. Je parie qu'ils pourraient réunir une force dix fois supérieure à la nôtre avant demain. S'ils tenaient vraiment à jouer les méchants.

— Ça ne dépend que d'un seul homme, fit remarquer Consent. Sérénité.

— Suggérerais-tu que nous restions sur la défensive, Clej ? » demanda Hecht. Il résista à la tentation de leur rapporter ce qu'avait déclaré Héris : Sérénité risquait d'aligner une troupe de vingt mille hommes.

« Ce n'est certes pas ce qui fait notre notoriété, je dois l'admettre.

— Mais c'est bien ce que tu recommanderais, non ? Et je suis d'accord. J'aimerais pourtant foncer vers Brothe à travers collines et vallons en beuglant à tue-tête, bouter le feu aux vignobles patriarcaux et les dévaster. C'est pour cela que j'ai déployé tous ces éclaireurs. Ils cherchent un site où nous pourrions faire une démonstration de force si on nous y contraignait.

C’est aussi pourquoi vous êtes tous censés réfléchir, pendant que nous attendons que nos amis pointent le nez, à des moyens de nous protéger. »

Vingt mille. Il n’arrivait pas à se sortir ce chiffre de l’esprit.

« Saura-t-elle se montrer patiente ?

— Elle est impulsive mais pas idiote. Elle écoutera.

— Vous croyez qu’on peut compter sur le grand-duc pour répondre à ses convocations ? »

Indubitablement la question clé.

« J’y compte bien, moi. Pour des raisons indépendantes de son caractère, mais plutôt liées à la conception qu’il se fait de son devoir envers le trône du Graal.

— On va donc gagner du temps maintenant ? interrogea Consent.

— Agressivement. Autant que nous l’oserons. En laissant Sérénité se concentrer sur notre maigre troupe tandis que la vraie tempête se lèvera derrière lui. »

Vingt mille.

« Ce sera facile, déclara Prosek. Il nous suffira de lui faire comme à Sublime à l’époque. Anéantir son patrimoine familial. Et tout l’argent qu’il en pompe. »

Sedlakova n’appréciait pas. Pas plus qu’il n’appréciait Sérénité. Mais entendre accuser un patriarche de corruption, même indirectement, le mettrait toujours mal à l’aise. « Allons, Clej. Même toi, tu peux admettre…

— Peu importe », aboya Hecht.

Kaït Rhuk venait d’arriver. Il s’installa près de Hecht. « J’ai trouvé le site idéal. Il est parfait. J’y ai d’ores et déjà envoyé des gens. Hé ! Vous allez bien, patron ? Vous n’avez pas l’air en grande forme. »

Hecht marmonna quelques mots relatifs à sa blessure qui le faisait souffrir. Puis il sombra dans le sommeil sur le tas, au beau milieu de la réunion.

Il fit de très mauvais rêves.

35
Royaume des dieux. Triangulation

Héris tomba juste du premier coup. Toutes les têtes pensantes de l'expédition de libération divine étaient rassemblées dans la taverne Aelen Kofer, sur le quai, pour peaufiner de nouveau des plans nébuleux en les lubrifiant copieusement. Cloven Februaren se mit à aboyer dès son entrée. « Où diable étais-tu passée, ma fille ? »

Le Neuvième Inconnu n'était pas un homme heureux. Il n'avait pu se livrer à aucune espièglerie depuis qu'il était claquemuré dans le royaume des dieux.

Dans la mesure où elle manquait de preuves irréfutables, Héris n'en avait aucune certitude, mais, au bout de plusieurs allers et retours, elle soupçonnait le différentiel temporel entre le monde du milieu et le royaume des dieux de n'être pas constant. Peut-être existait-il un cycle prévisible, mais jamais le temps ne s'y écoulerait plus lentement que chez eux.

« Il se passait des choses dans le monde réel, double grand-père. Aucune n'était bien gaie. » Elle résuma les faits. Le vieillard puisa des renseignements supplémentaires dans son synopsis en lisant entre les lignes.

« Il faut que j'y retourne, affirmèrent à l'unisson Ferris Renfrow et Februaren.

— Je ne suis qu'une observatrice dilettante, mais il me semble que le grand coursier du chaos galopait déjà bien assez allègrement pour qu'on pût se passer de l'un de vous deux tirant sur ses rênes. »

Aucun des deux n'était d'humeur à se laisser tancer. Chacun insista pour l'entraîner à l'écart et l'entretenir en privé.

L'ascendant, qui n'avait rien dit, avait lui aussi une petite lueur dans le regard.

Héris les ignora tous. « Œil-de-Fer. J'ai déniché tout un arsenal d'armements identiques à ceux que nous avons trouvés au Bas… dans le palais de Ferris Renfrow. Assez pour nous permettre de tenir ces Instrumentalités en échec. Mais j'aurai besoin de l'aide des Aelen Kofer pour les rapporter ici.

— Vraiment ? » Aigrement, puis « Réellement ? » avec une plus grande conviction, comme si une arrière-pensée lui avait traversé la tête.

Héris l'identifia en une seconde.

Les Aelen Kofer étaient les artisans des dieux. Jusqu'à quel point leur serait-il difficile d'améliorer ces nouvelles armes ? Spectaculairement ?

Leur permettre de se familiariser avec ces ustensiles mortels mais fondamentalement simples, dont l'efficacité n'était limitée que par les difficultés qu'on rencontrait à les fondre, n'était sans doute pas le meilleur plan au monde.

Mais des artificiers aussi malins que les Aelen Kofer ne tarderaient pas à trouver alliages, procédés de fonte et de refroidissement et autres sortilèges qui leur permettraient de fabriquer de plus gros faucons, plus légers, précis et mortels. Surtout s'ils disposaient de cet atout temporel : ils travailleraient sous le manteau.

Februaren et Renfrow se répandirent sur leurs obligations dans le monde du milieu.

« Eh bien, allez-y ! gronda Héris. Asgrimmur et moi, on pourra gérer la situation ici. »

Mais il s'avéra que de sérieux problèmes se présentaient. Les Aelen Kofer ne pouvaient pas gagner directement la fabrique de Krulik & Sneigon. Il leur faudrait cheminer longuement dans le monde du milieu. Cela dit, l'opération n'exigerait nullement que toute la race des nains aille vagabonder par les routes de l'empire du Graal en une foule bruyante et bariolée. Il suffirait qu'un seul Aelen Kofer assez versé en magie s'appuyât le trajet à pied pour ouvrir la voie. Don pour la dissimulation que, de toute évidence, de nombreux Aelen Kofer apprenaient très tôt.

Bon, bien entendu, il faudrait également une équipe de nains pour embarquer les armes. Mais elle pourrait faire le voyage de l'autre côté avec ses chèvres, en procédant par étapes paresseuses. Les nains ne firent aucune allusion à leurs pierres levées couvertes de runes.

« Double grand-père ! Avant de prendre congé de moi… Tu as entendu ce qu'on vient de dire ?

— Non. Je n'écoutais pas.

— Eh bien, écoute maintenant. J'ai une cache d'armes quelque part là-bas, que personne ne garde. Je n'y avais pas réfléchi quand je les ai… demandées. Tu me suis ? »

Le vieil homme hocha la tête en soupirant. « Donne-moi les détails les plus sordides. Je m'en chargerai. » Exactement comme Pella quand on lui confiait une corvée, songea-t-elle. Totalement rebuté.

Cloven Februaren était un éternel adolescent. Un génie à l'incroyable puissance… disposant de tous les talents acquis d'un enfant gâté de quatorze ans.

Tout ce génie et ces talents le dispensaient de mûrir.

Cloven Februaren et Ferris Renfrow partirent. Les Aelen Kofer leur emboîtèrent le pas, ne laissant derrière eux qu'une équipe réduite. Le moment venu, Héris n'eut plus pour seule compagnie que l'ascendant et trois vieilles naines revêches. Et, de temps en temps, une jeune sirénienne qui se faisait appeler Phileas Pescadore. Elle trouvait ça drôle mais ne s'en expliquait jamais. Elle ne changeait de forme et ne sortait de la mer, complètement nue et douloureusement belle, que quand Asgrimmur se trouvait dans les parages.

Héris était consciente de lui prêter des gestes et des mobiles imaginaires ; car, le fait demeurait, Phileas avait besoin d'Asgrimmur pour faire l'interprète et lui permettre de communiquer avec eux.

Phileas faisait tout à la fois preuve d'une grande curiosité et d'une naïveté sans bornes vis-à-vis du monde aérien. À ses yeux, ce monde était plus mythique que ne l'était le sien pour les humains. Seules quelques jeunes siréniennes d'une même génération pouvaient se métamorphoser brièvement et passer pour des humaines. De jeunes femmes nues qui n'osaient pas s'aventurer très loin de la mer ne verraient certainement pas les aspects les plus favorables des habitants de la terre ferme.

Phileas était doublement ignorante. Jusque-là, le port avait été tout son univers. Les seuls dangers qu'elle connaissait étaient les requins et les krakens.

Héris la trouvait plus agaçante qu'intéressante. Elle n'arrêtait pas de poser des questions.

« Je ne m'intéresse pas à Phileas de la manière que tu pourrais croire, lui confia Asgrimmur à brûle-pourpoint, quelques jours après le départ des vieillards. Elle non plus, d'ailleurs.

— Quoi ? » Prise de court.

Ils étaient sur le quai. L'ascendant avait revêtu sa forme humaine la plus virile. Il fixait à travers le portail la brillante lumière du monde du milieu.

Le portail restait ouvert afin de permettre à Héris de partir à tout moment.

« Son peuple a trouvé au large les survivants d'un autre phylum, dans la mer andorayenne. Ils comptent fusionner leurs deux phylums en unissant Phileas à Kurlas, un Sirénien de son âge appartenant à l'autre. Ça devrait être intéressant. Phileas a acquis un tas d'idées romanesques à notre contact. Notamment à celui des deux vieux messieurs. Quant au phylum marin, il vient de passer un bon siècle à batifoler dans les eaux chaudes voisines d'une très lente fuite d'énergie. Ils ont dû devenir très bizarres. »

Pas franchement passionnée, Héris laissa échapper un grognement. Elle ne tenait surtout pas à voir la sirénienne sous sa forme humaine et à se comparer à elle.

Ce n'était pas juste. Pas même un petit peu. Cette fille n'était même pas humaine.

« Je pense que Februaren croyait faire une farce désopilante, déclara l'ascendant.

— Ça lui ressemblerait bien. Il agit parfois comme un imbécile. Je m'étonne qu'il n'ait pas abusé de sa naïveté.

— Qui sait ? Il l'a peut-être fait. Ça n'aurait guère d'importance. Ce que fait Phileas sous sa forme humaine reste distinct de ce qu'elle fait sous sa forme de sirénienne. Je serais bien incapable de cerner les penchants sexuels du vieux – s'il en a encore à son âge –, mais que Phileas recouvre sa virginité chaque fois qu'elle se métamorphose en femme devrait titiller son sens de l'humour.

— Oh ! Mais c'est tout bonnement… Très bien. Je ne sais pas ce qu'il en penserait. Ne va surtout pas fouiner pour essayer de découvrir si notre plus vieil ancêtre encore en vie ne serait pas une espèce de pervers. Arrêtons ça, Asgrimmur. Ça me met mal à l'aise.

— Alors allons plutôt escalader la montagne.

— Je te demande pardon ?

— Emportons des victuailles et allons explorer la grande citadelle céleste. Elle éveille ta curiosité, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. Tout comme je suis curieuse de voir ce qui se passe quand un bateau sombre et que tout le monde se noie.

— Curieuse façon de présenter les choses. »

Héris haussa les épaules. « Je suis une femme étrange. J'ai survécu à une existence singulière. Je vois le monde par des yeux biaisés.

— Il me semblait utile d'inspecter le terrain avant la bataille. On gagnerait du temps au retour des nôtres. L'hiver va venir. Il sera plus propice à Kharoulke qu'à nous autres.

— Je ne peux guère te détromper sur ce point. »

Le pont de l'arc-en-ciel restait étincelant et suprêmement solide. Héris n'eut aucun mal à le franchir. La Structure n'avait certes aucune influence dans le royaume des dieux, mais d'y recourir en dehors avait raffermi son assurance.

L'ascendant la suivit ; lui-même n'avait pas peur et il n'en avait d'ailleurs aucune raison. S'il tombait, il lui suffirait de se transformer… Une rafale de vent imprévue lui fit perdre l'équilibre. Il se fit aussitôt pousser des tentacules qui s'enroulèrent autour de l'arc-en-ciel. Il se hissa de nouveau sur le pont, où il se transforma en un énorme oiseau qui sautilla jusqu'à l'extrémité du pont à cloche-pied. Il tenait son pantalon dans l'autre patte.

« Impressionnant, déclara Héris, non sans remarquer qu'une aile semblait éclopée. Ces histoires de gens qui se changent en bêtes m'ont toujours incitée à me demander ce qu'ils pouvaient bien faire de leurs vêtements.

— On les perd quand on se presse trop. Sinon on prend des dispositions. » Il resta grosso modo bipède jusqu'à ce qu'il eût fini d'enfiler son pantalon. Puis il reprit pleinement forme humaine, mais seulement provisoirement. Ses pieds et son torse nus changèrent de nouveau. Il avait à présent des pattes de lion et une épaisse toison au-dessus de la ceinture.

Il faisait froid là-haut.

« Tu vas faire la joie de quelque demi-déesse, fit observer Héris.

— J'ai laissé tomber le sac. Il y a de l'eau en haut mais rien à manger.

— Une joie fugace, alors. J'ai une question.

— J'ai peut-être la réponse. »

Pour on ne sait quelle raison, Héris se tourna vers le verger de pommiers morts dès qu'ils eurent franchi le portail.

« Il te manque… je ne sais pas trop quoi. Ça va et ça vient. Tu as toujours le même nombre de pieds et de mains quand tu es humain. Mais, sous une autre forme, un de tes membres est toujours endommagé. D'où la perte de ta chemise et des vivres.

— Et aussi d'autres choses précieuses.

— Et ? Alors ?

— Une main me manque aussi quand je suis humain. Mais, sous cette forme, conserver mon intégrité apparente n'exige pas beaucoup d'efforts. Je peux créer l'illusion d'une main.

— L'illusion ? Je t'ai vu t'en servir.

— Vraiment ? Tu es sûre ?

— Euh… non, pas vraiment. Que t'est-il arrivé ?

— J'ai agressé quelqu'un quand j'étais encore un monstre dément dans les Jagos. Il n'a pas paniqué comme les autres. Il me l'a tranchée. Ça n'était guère agréable. Mais ça s'est révélé utile. La douleur a fini par réveiller le peu de lucidité qui me restait. Sans rien dire de la féroce embuscade qui a failli me tuer ensuite. »

Asgrimmur tendit la main droite. Elle se mit à se flétrir. « Ça fiche la trouille, hein ?

— Tu peux le dire. » Héris se faufila dans une brèche du mur de pierre sèche qui entourait le verger.

La grisaille s'estompa fugacement. Le verger leur offrit une image de ce qu'il avait été dans l'ancien temps. Une sublime déesse blonde était en train de cueillir une pomme d'or. Elle la plaça sous un petit pavé et fit un signe que Héris prit pour une bénédiction, puis jeta un regard dans sa direction comme si elle avait entendu s'approcher quelqu'un. Elle ne vit strictement rien, évidemment. Le désarroi enroba sa vénusté. Puis la vision prit fin.

« Que vient-il de se passer ? demanda l'ascendant. J'ai senti quelque chose quand tu as passé la clôture.

— Je n'en suis pas sûre. Une réminiscence ? Il me semble avoir vu le verger tel qu'il était jadis. » L'arbre où la déesse avait cueilli la pomme gisait au pied d'Héris. Vermoulu. Sans aucun termite.

À l'instar de l'énergie, les insectes ne revenaient pas au royaume des dieux, ne serait-ce que parce que le portail s'ouvrait au beau milieu d'une mer gelée. Encore que toutes ces récentes allées et venues suggéraient que puces et vermine refaisaient probablement leur apparition.

« C'est triste que tout cela doive disparaître, déclara Héris. C'était magnifique.

— Aurais-tu oublié qui vivait ici ?

— Non. Mais je parie qu'ils n'étaient pas pires que les autres Instrumentalités de l'époque. Ils étaient très portés sur les sacrifices humains.

— Ils en exigeaient. Mais pas souvent. Les victimes étaient d'ordinaire des condamnés, des infirmes ou des gens qui, de toute façon, mourraient bientôt d'une maladie. Ou bien des missionnaires, à l'époque où le culte chaldaréen a atteint le Septentrion. Mais, quand les temps étaient durs, ils exigeaient parfois un vrai sacrifice.

— T'es-tu bien amusé avec Cloven Februaren ? »

Héris ressortit du verger pour se diriger à grands pas vers l'entrée de la « forteresse » de la grande citadelle céleste. Le terme de « forteresse » restait approprié aussi longtemps qu'on s'en tenait à sa seule conception, mais, en regard des critères du monde du milieu, c'était bien plus qu'un euphémisme. L'édifice s'étendait de part et d'autre et s'élevait interminablement vers le ciel.

« Oui. Cet homme a un esprit unique. La majeure partie de ce que tu vois n'est qu'une illusion. La vraie forteresse s'enfonce davantage dans les entrailles de la montagne qu'elle ne s'élève en hauteur.

— Pas vraiment la réponse que j'espérais. »

L'ascendant fronça les sourcils. Il attendit un instant, comme pour chercher une réponse acceptable. « Pardonne-moi de t'avoir déçue. Je ne sais jamais vraiment comment les choses se font. Ni pourquoi je fais ce que je fais. Celui-qui-marche et la Bannie étaient de très fortes personnalités. Même à l'état de fantômes, il leur arrive encore de tisser des sortilèges maléfiques. »

Héris s'apprêtait à dire que ce n'était pas non plus ce à quoi elle s'attendait, mais elle se retint.

« Je me suis bien amusé avec le vieux, reprit Asgrimmur. Mon séjour à Fea a été un agréable intermède. J'ai pris ici, en ton absence, encore plus de plaisir à sa fréquentation. Sa curiosité est insatiable. Mais il adore les controverses. Il n'arrêtait pas de se quereller avec le bâtard.

— Je dirais plutôt, moi, qu'il a pour perpétrer des méfaits une capacité infinie. Qu'est-ce qu'il a maquillé derrière mon dos ? »

Asgrimmur lui jeta un regard inexpressif. Elle eut de nouveau le plus grand mal à établir un lien entre lui et les pillards sanguinaires sortis d'Andoray quelques siècles plus tôt. Puis elle se rappela ce que lui avait dit le Neuvième Inconnu : Asgrimmur s'était sans doute imprégné des connaissances des gens qu'il avait tués durant ses années de démence.

« Alors, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? » demanda-t-elle. Histoire de penser à autre chose.

Le vieillard à l'insatiable curiosité avait dû grimper là-haut d'innombrables fois en son absence. Peut-être persuaderait-elle Asgrimmur de lui communiquer ce qu'ils avaient déjà appris. Et de lui expliquer comment il avait pu changer à ce point.

« Viens. »

Elle le suivit.

Il lui montra un séjour qu'elle refusa de revisiter.

« C'est là que mon frère et nos amis d'enfance étaient détenus pendant que les Instrumentalités attendaient de nous libérer. C'est là que les héros nordiques moissonnés sur les champs de bataille par Celles-qui-choisissent-les-égorgés attendaient que leur destin se scellât. C'est là que ceux qui servaient les Anciens encore en vie espéraient passer l'éternité. Le panthéon des Héros. Un paradis qui a beaucoup de points communs avec votre enfer chaldaréen. »

La puanteur de la mort subsistait, en dépit des innombrables années écoulées.

Il y avait une petite lumière qui brillait tout au fond, à l'intérieur de la montagne. Héris lui en était reconnaissante. Dans la zone où portait son regard, elle ne voyait que membres épars et corps si horriblement mutilés qu'ils n'avaient pas pu répondre à l'appel de Celui-qui-marche quand il les avait convoqués au combat pour sauver la Nuit.

Avant la fin des anciens dieux, il n'y avait jamais eu de corruption dans le panthéon des Héros. Rien qu'une fraîche odeur de mort. Mais la corruption s'était à présent frayé un chemin à l'intérieur de la grande citadelle céleste. Une très lente putréfaction, soumise à une loi physique étrangère et glacée.

« Comment les as-tu piégés ? s'enquit Héris.

— Futé. Ils essayaient de m'avoir par surprise. Mais pas mèche. J'ai dû être inspiré. Mais j'étais trop fou pour m'en souvenir aujourd'hui. J'ai sans doute extorqué leur savoir au Père de Tout et à la Bannie comme si je leur avais arraché les poumons, j'imagine. »

Héris réprima un hoquet. « L'odeur est insupportable. Comment as-tu pu l'endurer pendant deux siècles ?

— Ça a duré bien plus longtemps. Le différentiel temporel, tu te souviens ? Mais nous avons eu de la chance. Nous étions inconscients. Cela dit, c'était déjà assez moche comme ça. On faisait des rêves. Mon frère… À quoi bon me torturer avec cette histoire ?

— Je comprends. » Se remémorant brusquement ce qu'avaient fait l'ascendant et son frère après avoir été libérés par les Anciens.

« Je tentais de prendre soin de mon frère. Je me contenterai de cette excuse. Comme tu le ferais toi-même si tu en avais un.

— D'accord. Ouais. Montre-moi autre chose. »

Il n'y avait pas grand-chose à voir. Rien de bien spectaculaire en tout cas. Seulement d'autres salles, grandes ou petites, qui ne contenaient plus que de la poussière. Une poussière provenant surtout de la lente érosion des pierres, un grain après l'autre.

« Il n'y a aucun meuble, fit remarquer Héris. Nulle part. Pas un seul lambeau de tissu élimé, pas un fragment de métal oxydé. Ça n'a pas pu durer si longtemps que cela, même si le temps s'écoule différemment ici.

— La splendeur de ce séjour n'existait que parce que les Anciens étaient là pour la voir. Les Aelen Kofer de l'Antiquité étaient d'ingénieux illusionnistes. Les formes et les dimensions de certaines parties de la grande citadelle continuent de changer au gré des lubies du spectateur.

— Les mêmes Aelen Kofer avec qui nous travaillons aujourd'hui ?

— Indubitablement un élément qu'il faudra garder à l'esprit.

— Tu parles de mémoire ?

— À partir de souvenirs qui ne sont pas les miens. Mais… oui. Il reste encore une once d'orgueil au fantôme du Père de Tout, même s'il s'est contenté de contraindre les nains à bâtir ce qu'il voulait. Mais le génie était celui des Aelen Kofer.

— S'ils étaient de tels génies, comment ont-ils bien pu se retrouver dans la peau de quasi-esclaves ? »

L'ascendant pila net, lui fit face et la dévisagea plusieurs secondes. « Que les plus obtus des Aelen Kofer soient dix fois plus intelligents que nous ne les rend pas dix fois plus vigoureux. Ni dix fois plus volontaires. Ce sont des artisans, Héris. Des marchands et des commerçants. Des gens qui reçoivent des ordres et les exécutent. »

Héris remarqua qu'il se servait de son prénom pour la première fois mais elle n'y accorda que peu d'importance. Elle savait ce qu'il voulait dire quand il parlait des nains. Elle était passée par là.

Elle changea de sujet. « Tu ne t'exprimes pas comme un pirate andorayen ? »

L'ascendant se renfrogna et réfléchit à ses dernières paroles. « Tu les as pratiqués ? Tu crois savoir comment devrait s'exprimer un pirate

andorayen.

— Pas andorayen. Mais j'ai fait directement l'expérience des pirates. Je me dois de préciser que je suis une fille et que j'étais encore très jeune à l'époque. » Plus jeune, à tout le moins, qu'il ne devait le croire à présent.

L'ascendant se contenta d'afficher une mine intriguée.

« Montre-moi où sont enfermés les Anciens, demanda Héris.

— Il n'y a rien à voir.

— Alors montre-moi ce rien. »

C'était une salle. Aussi vide que toutes celles, grandes ou petites, qu'Héris avait aperçues dans la grande citadelle céleste. Celle-là était large de trente pieds et longue de quarante-deux, sans aucun trait distinctif. Elle longea ses lisières. Des fenêtres sans vitre s'ouvraient dans un mur donnant sur l'extérieur et laissaient généreusement entrer la lumière, bien qu'à cette heure du jour la couche de nuages fut la plus épaisse. Rien ne la distinguait des autres.

« Où sont-ils ? Dans quelle direction ? Y a-t-il un point précis ? Un repère ? »

Asgrimmur ouvrit les bras. « C'est là que j'ai mis fin à tout cela. Je ne me souviens de rien d'autre. Poser d'autres questions serait une perte de temps. Je n'en sais rien. Je me suis repassé l'affaire avec le vieux une bonne vingtaine de fois. Je ne peux pas t'en dire plus. Je ne sais pas. Mais je suis certain de pouvoir défaire ce que j'ai fait avec l'aide du bâtard, d'Œil-de-Fer et du vieillard.

— Savoir au moins dans quelle direction je devrai regarder quand ils ouvriront la voie pourrait m'être utile. »

Asgrimmur haussa les épaules. Et feignit d'afficher une mine penaude.

« D'accord, grand couillon. Je me tiens là. La voie s'ouvre. Je la regarde s'élargir. Qu'est-ce que je vais voir ? Qu'est-ce qu'il y aura derrière l'ouverture ?

— Là, je peux sans doute t'aider davantage. Il y aura…» Il laissa traîner sa phrase puis s'interrompit complètement. Il avait l'air abasourdi. Comme si son esprit n'était plus qu'une page blanche.

« Ne me dis pas. Tes souvenirs se brouillent. » Héris se dit qu'elle connaissait peut-être l'origine des problèmes de mémoire d'Asgrimmur.

« En effet. J'ai un trou noir.

— Un des lambeaux d'âme qui sont en toi est plus puissant, rationnel et autonome que tu ne le croyais. Il est en train de te saper. »

Asgrimmur la fixa d'un air contrit. Puis s'exclama violemment : « Tu as raison, je crois.

— Qui, alors ? Arlensoul cherchant à maintenir sa famille en réclusion ? Ou Celui-qui-écoute méditant une évasion ?

— Je n'en sais rien, Héris. Je ne suis pas très doué dans ces questions d'Instrumentalités. Je n'ai guère de contact avec elles. Ce n'est pas comme quand nous parlons tous les deux face à face. La plupart du temps, ce ne sont que des voix spectrales, très lointaines. Je ne saisis que quelques mots. Elles se perdent parfois dans le concert de toutes les autres. »

Parlait-il des voix de ceux qu'il avait tués et dévorés quand il était le monstre dément des Jagos ?

« Les voix des Anciens sont les plus fortes, reprit-il. Mais toutes vont et viennent.

— Que te disent-elles ?

— Elles hurlent la plupart du temps. Même celle du Père de Tout et de la Bannie. Au moment le plus intense de leur existence, toutes étaient à la torture. »

Héris haussa les épaules. Ça devenait macabre.

« Nous devrions repartir, déclara Asgrimmur. Nous ne pouvons strictement rien faire ici. »

Il écoutait autre chose. Les cris dans sa tête ? Ou bien les Anciens claquemurés non loin ?

Héris penchait plutôt pour la seconde hypothèse.

« Retournons à la taverne et voyons ce qu'en pensent les Norges.

— Les Norges ?

— C'est comme ça que je me représente ces vieilles naines rabougries qu'Œil-de-Fer a laissées ici pour nous garder. Au figuré, pas littéralement.

— C'est quoi, les Norges ? »

Il fronça les sourcils. Comment pouvait-elle l'ignorer ? « Les Norges sont un peu comme vos Parques. Trois vieilles femmes qui tissent la trame du destin. Grosso modo.

— Si elles étaient encore en fonction, ne seraient-elles pas en bouteille avec les Anciens ?

— Elles sont éteintes depuis longtemps. Elles appartenaient à une espèce différente d'Instrumentalités. Elles se sont volatilisées dans le séjour des morts où finissent les Instrumentalités qui ont fait leur temps. »

C’était là un sujet sur lequel le Neuvième Inconnu et elle avaient planché des heures durant, hasardant des hypothèses dans une sorte de jeu cérébral. Héris se persuadait que le vieil homme avait vu juste. Les Instrumentalités ne mouraient pas réellement, elles se fondaient dans les ténèbres et la latence, ne faisaient plus qu’un avec la boue des marécages de la Nuit. À moins que l’on ne tentât activement d’en tuer, consumer, enfermer ou morceler une. Alors elle pouvait effectivement cesser d’être. Sauf peut-être sous la forme d’un fragment constitutif d’une de ses congénères.

Héris lorgnait Asgrimmur tout en réfléchissant. Ses Norges étaient peut-être à la retraite, mais elles devaient encore exister quelque part. Endormies. Quelqu’un d’un peu futé pouvait trouver le moyen de les réveiller. Tout comme d’autres petits malins avaient tiré des Instrumentalités différentes, plus grosses et terrifiantes, de leur torpeur.

« D’accord. Allons parler aux vieilles femmes. Mais nous reviendrons demain avec de la peinture et de la craie pour métrer. Nous allumerons des champs de feu. »

L’ascendant avait l’air éberlué.

Et il l’était.

L’âme qui l’habitait était celle d’un homme arraché deux siècles plus tôt à son époque. Il n’avait pas connu les bouleversements qui s’étaient opérés entre-temps.

En conséquence, ses dieux en avaient souffert davantage.

Il suffit à Héris de quelques heures passées avec les naines réticentes pour accumuler certaines informations clés se rapportant aux Anciens. Elle coucha tout par écrit sur un parchemin que lui fournirent les nains, en se servant de plumes et d’encres fabriquées par les Aelen Kofer.

Donc, le lendemain matin à son réveil, tout ce qu’elle avait rédigé la veille au soir se trouvait encore là, ce qui n’aurait peut-être pas été le cas de ses souvenirs. Ce qu’elle s’était mis de côté comportait également des notes et des messages relatifs au reste des informations et aux idées qui lui étaient venues quant à l’emploi qu’on pouvait en faire.

Héris se rendait tous les « matins » dans la grande citadelle céleste. Elle en explorait chaque fois de nouveaux secteurs, mais elle repassait toujours par la salle dont Asgrimmur persistait à dire qu’il y avait enfermé les

Anciens. Elle usait abondamment de peinture et de craie, tant dans cette salle que pour tracer des itinéraires dans ce chaos.

« Ça fait des jours que tout le monde est parti, Asgrimmur.

— Soit quelques heures seulement dans le monde du milieu. Une journée tout au plus.

— Ce n'est pas tant cela qui m'inquiète.

— Quoi, alors ?

— J'aimerais que tu fasses un voyage avec moi. Je voudrais te montrer quelque chose. Là-bas. » Elle montra le portail de la main.

Les vieilles naines commencèrent à se lamenter avant même qu'Héris n'eût fini d'expliquer ce qu'elle voulait.

« Suffit ! ordonna l'ascendant. Faites ce qu'on vous a dit. » Il entreprit de se transformer.

Héris se trouvait derrière lui. Elle ne voyait pas ce qu'il montrait aux naines. Mais ça fit son petit effet. Elles cessèrent de se plaindre. Aucune des trois ne reprit la parole avant qu'elles n'eussent arrêté leur petite barque devant le portail donnant accès au royaume des dieux.

« Que la chance soit avec vous, fit la plus vieille.

— Que le beau temps vous accompagne, leur souhaita la deuxième.

— Ne prends pas de risques inutiles, ma fille », conseilla la dernière.

Toutes trois se servaient d'une langue qu'Héris comprenait malgré leur accent grossier.

« Merci, grands-mères. » Elle était sincère. « Arrive, Asgrimmur. »

« As-tu eu des visions ou connu des émotions fortes pendant le transfert ? demanda Héris.

— J'ai visité l'enfer. Une pure noirceur infestée de cauchemars. » Il grelottait, mais ce n'était pas à cause du froid.

« Alors ce doit être de ma faute. Quelque chose que je fais.

— De quoi parles-tu ? Et d'où vient cette pestilence ? »

Ils se tenaient sur le flanc d'une colline grise et froide, au milieu de rochers brisés présentant pour la plupart des arêtes tranchantes. La glace comblait toutes les crevasses que les rayons du soleil n'atteignaient pas. Un vent constant charriait à la fois une froidure à glacer la moelle des os et une odeur de putréfaction. Mais, au-dessus de leur tête, le ciel immense était d'un gai bleu pâle, strié de temps à autre par le passage précipité d'un tortillon d'ouate.

Le vent chantait aussi une chanson à mille voix en jouant dans les épais tessons de roche. Un chœur funèbre.

« Suis-moi, ordonna Héris. Et baisse-toi. Il ne faudrait pas que nos silhouettes se découpent sur fond de ciel. »

Asgrimmur comprit enfin qu'il était très loin des vieilles naines. « Qu'est-ce que tu as fait ?

— Le silence aussi serait le bienvenu. »

Héris grimpa jusqu'à la ligne de crête en se disant qu'elle avait beaucoup changé en très peu de temps. Relativement parlant. Pas seulement depuis que Grade Drocker l'avait sauvée, mais surtout depuis que grand-père Delari avait introduit Gisors – Piper – dans sa vie. Peu de temps auparavant, elle était encore une esclave, une chaldaréenne dont on usait et abusait dans ce que ces crétins nommaient plaisamment le Royaume de la Paix ; et, maintenant, une sauvage aventurière escaladant avec un demi-dieu une colline de l'Arctique, à des milliers de lieues des villes où elle avait connu la honte.

Elle atteignit le poste d'observation qu'elle avait repéré et leva lentement la tête. Elle fit signe à Asgrimmur. « Grimpe. Doucement. »

L'ascendant obtempéra.

« C'est lui, Asgrimmur. Le monstre divin. Avec ses adorateurs. »

Deux silhouettes faméliques se pressaient l'une contre l'autre, en quête d'un peu de chaleur, près du flanc putréfié de l'Instrumentalité ; sans doute étaient-elles si faibles et prises de démence qu'elles ne pourraient même pas réagir à la vue de leurs observateurs, si du moins elles les repéraient.

La puanteur était insoutenable. Héris respirait par la bouche, mais ça ne la soulageait que modérément.

« C'est le terrifiant Kharoulke, ça ? C'est à cause de lui que nous devons libérer les Anciens ?

— Lui-même. Mais d'autres de son espèce sont maintenant lâchés dans la nature. »

Celui-qui-marche-avec-le-vent, vautré en été sur les galets, à quelques pieds seulement du cruel contact de la mer, évoquait surtout une méduse en putréfaction, plus énorme qu'un troupeau de baleines bleues échouées. Un pus noir suintait goutte à goutte des blessures ouvertes du dieu, roulait sur son flanc et tombait sur les galets avant d'aller se dissoudre dans l'eau salée.

« Pourquoi devrions-nous nous inquiéter de ça ? s'enquit l'ascendant.

— Parce que l'Instrumentalité survit, diminuée, à l'intérieur de ce détritus. Parce que l'hiver revient inéluctablement. Et l'hiver ici est long et cruel. Celui-qui-marche-avec-le-vent y prospérera. Si nous ne le vainquons pas avant. »

Héris devait reconnaître qu'on pouvait difficilement voir une menace dans cette masse puante. Ne pas se persuader qu'elle-même aurait pu la détruire, avec le support logistique et technique requis.

Elle n'en bénéficierait pas. Autant le Neuvième Inconnu prétendait croire en elle, autant il se refuserait à lui apporter le même soutien qu'à son frère.

Il n'existait tout bonnement aucun moyen d'infléchir la façon de penser des hommes dans le sens du bien.

« Tu comptes faire autre chose que l'observer ? demanda l'ascendant.

— Non.

— Il sait qu'on est là.

— Quoi ?

— Je sens qu'il appelle quelqu'un pour en finir avec nous.

— La pourriture ? Ne serait-ce qu'un camouflage… ? Asgrimmur ?

— Ça va. J'étais… Il ne flaire que ma seule présence. Cette part de moi qui l'a vaincu voilà deux mille ans. Seule, il ne t'aurait même pas remarquée. Il envoie quelqu'un m'attaquer. »

L'esprit d'Héris pouvait le concevoir. L'ascendant appartenait à la Nuit. Elle, en revanche, pouvait aller et venir, éphémère et inaperçue, à moins qu'elle n'agressât la masse puante qui gisait là-bas.

« Nous ferions mieux de partir, en ce cas. » Héris entreprit de battre en retraite.

« Trop tard. »

Une créature tachetée, brune sur fond crème de ventre de serpent, jaillit par-dessus la crête, vive comme l'éclair. Pur distillât de férocité, elle chargea l'ascendant.

Elle n'était guère plus grosse qu'un écureuil.

Asgrimmur l'attrapa au vol. Elle chercha à le mordre. Il lui écrasa la tête sur un rocher puis examina ses doigts. « Quelqu'un exagère un peu, là, tu ne trouves pas ? »

Héris retint son souffle. « La puissance de création du dieu s'est très affaiblie, comme sa capacité à influer sur le monde alentour. Tu ne sens rien au niveau surnaturel ? »

Asgrimmur retourna la petite créature et la sonda du doigt. « L'instrumentalité est déçue. Cette chose était Crêpenuit, l'Élu. Elle a été créée par le dieu. Elle aurait dû être de ma taille, mais plus rapide, dangereuse et résolue. »

La pente trembla. Des rochers s'éboulèrent, mais le séisme n'était pas assez violent pour provoquer un glissement de terrain. Le dieu échoué branlait et vacillait.

« Il est fou de rage, mais il lui reste juste assez de forces pour se maintenir en vie. À longue échéance, naturellement.

— Pratique, cette aptitude à lire dans le cerveau d'un dieu sans se faire griller le sien.

— Je ne lis pas dans son esprit, Héris. Il aurait adoré m'y autoriser. Il m'aurait transformé en un ascendant de Crêpenuit, l'Élu, en trois battements de cœur. Puis il m'aurait lâché contre toi et les autres.

— Tu sais cela sans lire dans son esprit ?

— C'est très simple. Je ressens ses émotions. Je songe à ce que ferait ma partie divine à sa place si j'avais son pouvoir. » Asgrimmur se déplaça pour jouir d'une meilleure vue sur les galets.

Héris le rejoignit. « On est à l'abri ?

— Pour l'instant. Si ça te chante, tu peux même aller l'asperger d'eau salée par pure méchanceté.

— J'ai oublié d'apporter un seau.

— Tu ne détruirais de toute façon que ce qui est déjà bon pour la casse.

— Mais il y a ses prêtres. » Elle montra du doigt.

« Ils ne posent aucun problème. Il s'en est servi pour créer Crêpenuit, l'Élu. »

Des oiseaux de mer affamés entouraient déjà le petit cadavre.

Que ces charognards ne s'attaquent point à Kharoulke était édifiant.

« Tu apprends autre chose maintenant ? s'enquit Héris.

— Je suis toujours…» Il se rendit compte que la question n'était pas d'ordre général. « De l'Instrumentalité ? Oui.

— Rien qui puisse nous être utile pour le combat ? Parce qu'alors je m'incruste ici jusqu'à en avoir les yeux gelés. Sinon, non. Sinon, j'aime autant déguerpir sur-le-champ.

— Accorde-moi encore quelques minutes. Sauf si tu as un besoin pressant.

— C’est le cas. Mais continue. Acharne-toi à en tomber dans les pommes. Je n’ai nulle part où aller, sauf à la maison. »

36
Le Connec. Voyage

Frère Chandelle n'eut aucun mal à s'éloigner de Khaurène dans la confusion qui suivit la mort du roi Regard. Il ne partit pas seul. Plus de trente maysaléens se joignirent à lui avec charrettes, fourgons et bétail, comme pour mieux attirer l'attention des brigands.

Certes, ils pourraient l'aider. Il était persuadé que, seul, il ne survivrait pas au voyage. Mais, d'un autre côté, ils pouvaient aussi le faire tuer.

Ils comptaient quitter Khaurène en profitant d'un moment de clémence, avant qu'Anne de Ménand n'exerçât sa vengeance. Dont ils étaient certains qu'elle surviendrait aussi sûrement que la tombée de la nuit.

Ils refusaient d'écouter les conseils. Ils refusaient d'écouter les mises en garde du parfait sur les dangers du voyage.

Il les exhorta à piquer vers le sud pour franchir les Verses et entrer en Navaya Médienne, où Église et Société n'avaient que peu d'influence et Anne de Ménand aucune. Où les hérétiques étaient bien accueillis tant qu'ils apportaient de nouveaux talents et se montraient enclins à travailler. La Navaya Médienne avait été dépeuplée, d'abord par une épidémie de peste puis, bien plus tard, par deux siècles d'état de guerre, d'une guerre haineuse et sans merci entre rois chaldaréens et khaïfs pramans.

La paix était revenue. Pierre de Navaya avait repoussé le front plus loin dans le Sud. La victoire chaldaréenne de Los Naves de las Fantas interdisait aux pramans de se montrer réellement insupportables avant au moins une génération.

Mais ces migrants étaient tous des intimes appartenant à la communauté maysaléenne de Khaurène les Archimbault et leurs voisins. Frère Chandelle avait partagé avec la plupart leur exil dans l'Altaï. La jeune et féroce Kedle Richeut, née Archimbault, était désormais un de leurs chefs, peut-être le plus respecté. Mais elle portait maintenant un nouveau nom Alazaïs Record, d'après celui d'une parfaite assassinée par la Société.

Elle avait pris cette fausse identité parce qu'il était de notoriété publique qu'une jeune mère maysaléenne du nom de Kedle Richeut avait

lâché le trait responsable de la mort de Regard de Ménand.

La petite troupe emprunta la route du Sud vers Castrerésone. Elle traversait une contrée amicale. Sur l'insistance de Kedle, chacun de ses membres en âge d'en porter avait sorti des armes de Khaurène. Dans la confusion qui régnait, on avait pu les acquérir facilement.

Frère Chandelle ajoutait un codicille à chaque prière implorant le bon Dieu de préserver son peuple.

Malgré tout, des problèmes surgirent à proximité de Homodel, qui montrait encore des signes des combats qui s'y étaient déroulés lorsque le capitaine général avait dévasté le Connec. Castrerésone n'était plus qu'à une demi-journée de voyage. Mais des bandits hantaient le secteur et s'enhardissaient.

Les voyageurs trouvèrent la route bloquée par quatre hommes armés. Leur chef portait une armure de chevalier, mais sans oriflamme ni devise. C'était le seul homme monté. Il tenait son heaume sur les genoux. Son mépris des maysaléens était transparent.

Frère Chandelle eut d'abord du mal à suivre ce qu'il disait. Son accent était prononcé. Mais la teneur de son discours limpide : abandonnez sur place fourgons et bétail.

« Dégagez la route, répondit Kedle d'une voix forte et calme, tout en tendant son bébé à Guillemette. Il n'y aura pas d'autre avertissement. »

Le cavalier éclata de rire.

Ses complices étaient moins sûrs d'eux.

Il se pencha pour leur dire quelque chose…

Kedle se saisit d'une arbalète armée dans une charrette tirée par un âne et planta un carreau dans l'œil droit du cavalier. Elle troqua l'arme contre une javeline et se rua sur les trois hommes à pied.

Tous les témoins savaient que cette fille allait les tuer tous les trois et qu'on n'en pouvait mais. Les brigands eux-mêmes le savaient.

Le plus jeune, âgé d'environ quatorze ans et visiblement mal en point, déguerpit.

Kedle tomba sur les autres comme l'ange de la Mort, sans gaspiller une seconde de leur inaction tétanisée. Elle blessa le plus lourd d'un coup de javeline porté à l'intérieur de la cuisse. Il vacilla en arrière en poussant un gémissement. Le second était deux fois plus grand que Kedle. Il maniait une longue rapière rouillée à deux mains et portait des coups féroces. Kedle

recula, le contourna et plaça la monture du chevalier mort du côté de son bras qui tenait le bouclier.

Il peut se passer des choses étranges sur un champ de bataille. Sur celui-ci, le destrier du cavalier n'avait pas bronché quand il était tombé. L'homme avait basculé de sa selle et gisait sur la route, face contre terre, le pied gauche encore pris dans l'étrier.

La fille piqua le cheval. Il s'emballa, entraînant derrière lui son cavalier, et bouscula au passage le brigand à la rapière, lequel baissa sa garde durant une seconde. Kedle glissa la pointe de sa javeline sous son menton et poussa. Elle se lança ensuite à la poursuite du blessé qui cherchait à s'échapper en claudiquant. Kedle ignora ses suppliques. Elle le frappa jusqu'à ce qu'il cessât de remuer. Elle avait l'air possédée.

Elle revint folle de rage « C'est quoi, votre problème ? Aucun de vous n'a levé le petit doigt pour se protéger. Et s'il y en avait eu d'autres dans les bois ?

— Mais, Poupette, c'est bien pour ça qu'on… commença Raulet Archimbault.

— Non, ce n'est pas pour ça. Vous étiez tous paralysés. Jusqu'au dernier. Comme des lapins espérant que le goupil ne les remarquera pas. Qu'est-il donc arrivé à toutes ces grandes gueules qui hurlaient comme des loups avant notre départ de Khaurène ? Et à vous, le vieux maître parfait ? C'est vous le voyageur expérimenté. Pourquoi êtes-vous resté là à vous tourner les pouces ?

— J'ai l'habitude de me sortir d'affaire par des pourparlers.

— Vous avez surtout l'habitude d'être trop miséreux pour qu'on vous dévalise, et de ne pas vous encombrer de femmes. Jamais vous n'auriez pu vous débarrasser de ces quatre-là en les baratinant. »

Elle tomba à genoux près du cavalier défunt et tenta de récupérer son carreau. Il refusa de venir. Elle botta haineusement le cadavre. Puis elle dégagea son pied de l'étrier afin que le cheval n'eût plus à traîner un poids mort.

« Viens, toi, le cheval. » Elle fit face au groupe. « Il y aurait eu des meurtres et des viols. Vous le savez tous. »

Elle avait raison.

Kedle regagna sa charrette. Elle en sortit l'arbalète et la banda de nouveau, tout en jetant des regards noirs à la ronde. « Vous avez intérêt à ne

pas faire tuer mes gosses, tous autant que vous êtes. » Puis « Eh, toi, Othon ! Laisse ces morts en paix. Ils ne possèdent rien d'intéressant.

— Mais…

— Othon ! »

L'homme, deux fois plus âgé et deux fois plus gros que Kedle, abandonna le chevalier mort. « Que d'autres les pillent et se fassent prendre la main dans le sac ! » poursuivit Kedle. Elle reposa l'arbalète dans la charrette, reprit son cadet à Guillemette et ajouta : « Allons-y. Et que personne ne s'en ouvre quand nous arriverons à Castrerésone. Ni plus tard. Jamais. »

Le fracas débuta aussitôt, assorti de cliquetis et de couinements.

Nul ne pipa mot avant longtemps.

La terre avait bougé sous leurs pieds.

« Pas un mot, maître ! lâcha Kedle lorsque le parfait alla se placer près d'elle. Pas question de prêter l'oreille à vos sottises.

— Mais Tormond n'aurait pas…

— Exactement. Il aurait tergiversé. Temporisé. Causé. Fait tout ce qu'il fallait pour éviter de prendre unè décision risquant d'incommoder quelqu'un. Ou, pire encore, de le contraindre à agir. En conséquence, nous nous retrouverions dans une patrie où la moitié de la population serait en butte aux persécutions, que les armées étrangères sillonneraient à leur guise, et dont les routes seraient mortellement dangereuses. »

Le vieil homme n'avait rien à répondre à cela.

Il y avait bien des arguments contraires. Les pacifistes en trouvent toujours. Mais lui-même était depuis trop longtemps et trop profondément immergé dans le monde réel pour qu'ils lui vinssent à l'esprit.

« Mais trois hommes sont morts », marmotta-t-il malgré tout, prenant conscience de l'absurdité de sa remarque alors même qu'elle lui sortait de la bouche.

« En laissant de la sorte, en vie et indemnes, tous ceux que nous aimons. Pas vrai ? »

Le moyen d'argumenter avec de vrais croyants qui placent leur foi en l'arithmétique et la nature humaine ?

Il y avait des problèmes à Castrerésone. Les consuls avaient décidé de ne plus laisser entrer de réfugiés en ville, qu'ils y aient ou non des parents.

Mais ces parents pourraient sortir leur parler. Leur apporter vivres, boissons, couvertures, vêtements et ainsi de suite.

Castrerésone ne s'était pas encore remise de son idylle avec l'ancien capitaine général. Le faubourg d'Inconjé, où le grand pont enjambait le Laur, avait été déserté par sa population d'origine. Il hébergeait à présent un millier de réfugiés. Frère Chandelle reconnut de nombreux visages familiers. Tous creusés par la fatigue du voyage et ses terreurs constantes. Beaucoup de ces gens avaient laissé toutes leurs possessions aux mains des brigands.

En dépit des assurances que leur donnait frère Chandelle, selon lesquelles le comte Raymone Garète les accueillerait à bras ouverts, son petit groupe n'avait plus aucune envie d'affronter de tels risques. « De toute façon, je me trompe probablement quant à cet accueil bienveillant, déclara un parfait morose à Raulet Archimbault. Il est en quête de gens ayant un peu d'estomac. Résolus à repousser la marée malfaisante qui inonde à présent le Connec. » Il s'interrompit. Kedle venait de lui décocher un rictus narquois depuis l'ombre où elle se blottissait derrière le grand feu communautaire. Le petit Raulet se pelotonnait sous son aisselle gauche. Le bébé tétait son sein droit.

Le vieil homme s'éloigna du feu et s'enroula dans sa couverture. Il était bel et bien perdu. Il n'était désormais guère plus proche de la Perfection que la plupart des escholiers mal dégrossis. Eux jouissaient encore de cette bénédiction, le désir de s'instruire, de gagner leur salut. À trop se frotter à la vie mondaine, lui s'était transformé en un vieillard cynique. Il allait devoir s'appuyer plusieurs tours de la Roue de la Vie avant de se retrouver de nouveau au point où il en était voilà si peu de temps encore en débarquant à Saint-Jeules pour le synode des parfaits.

Au matin, frère Chandelle se leva, décidé à partir seul. Il avait des obligations envers la reine Isabeth et le comte Raymone. Malgré tout, il traîna les patins. Il s'attarda autour du feu communautaire, berça contre lui le bébé de Kedle et joua avec le nourrisson, puis se trouva une excuse pour échanger quelques paroles avec chacun avant d'enfin ramasser son paquetage. Midi sonnerait bientôt et il allait sûrement passer toute l'après-midi à trottiner sous la pluie.

En débouchant du pont sur la Laur, il repéra un visage connu. Des visages, plutôt. Ceux du brigand Gaitor et de ses frères Gartner et Geis. Qui n'eurent pas l'air enchantés d'être reconnus. Ils tentèrent de se défiler en

espérant qu'il ne les suivrait pas. « Je vais tout chanter sur les toits, cria le parfait.

— Malin, ça, maître.

— Quoi ? » Il se retourna, le cœur battant la chamade. Kedle se tenait derrière lui avec sa charrette tirée par un âne. Elle tenait un javelot à la main. « Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je pars avec vous. Cessez d'ergoter. Vos amis vont vous laisser choir.

— Ce ne sont pas des amis. Mais des hommes comme ceux qu'on a croisés près de Homodel.

— Alors vous aurez assurément besoin que je surveille vos arrières. » Elle tira sur la bride de son âne.

Frère Chandelle soupira. Il s'occuperait de cela après avoir causé avec les bandits. « D'accord. »

Il retrouva Gaitor et ses frères sur la berge, à trente pas des vestiges d'une tour qui avait naguère protégé les abords du pont par l'est. Tous trois fixèrent Kedle. Sa présence les dissuadait de se montrer impolis ou grossiers. « Qui est votre amie ? demanda Geis.

— Alazaïs Record. Vous feriez bien d'éviter de la mécontenter.

— Que voulez-vous, maître ? » interrogea Gaitor. Des trois, c'était manifestement celui qui tenait le moins à se faire voir en train de discuter avec un maysaléen.

« Je me demandais ce que vous deveniez. Et si vous aviez suivi mon conseil en présentant votre cas au comte Raymone. Vous semblez bien plus prospères aujourd'hui. Alazaïs, ces gars m'ont prêté main-forte lors de mon dernier voyage à Antieux, ajouta-t-il pour Kedle.

— Ils ont l'air de brigands. »

Elle toucha une corde sensible de Gartner. « Plus maintenant ! Nous travaillons pour le comte Raymone. Nous recherchons de vrais bandits et des espions. Ainsi que des vermines de la Société. »

Gaitor et Geis restèrent bouche née. Gartner s'exprimait rarement. Gaitor explosa. « Qu'est-ce qui te prend, Gart, bon sang ?

— Je ne veux pas qu'il s'imagine que nous sommes encore les mêmes qu'au jour où nous sommes tombés sur lui, voilà tout. »

Le nourrisson de Kedle se mit à brailler. De colère, constata frère Chandelle. C'était pourtant le bébé le moins colérique qu'il eût jamais côtoyé. Raulet non plus n'avait guère tendance à faire des siennes. Debout pour l'instant, il regardait par-dessus le rebord de la charrette en

s’imprégnant de tout ce qu’il voyait. On oubliait aisément la présence de Raulet.

Les quatre hommes observèrent un silence gêné pendant que Kedle donnait le sein au nourrisson. Un javelot dans la main droite.

« Vous avez peut-être raison, maître, murmura Gaitor. Une manière de vierge guerrière. Mais plus si vierge que ça.

— Vous voici donc devenus honnêtes ?

— À quatre-vingt-dix pour cent. Quoi qu’il en soit, on ne fait strictement rien qui pourrait mécontenter le comte ou sa bourgeoise.

— Je dois gagner Antieux, déclara frère Chandelle. J’ai des messages pour le comte. Je voyageais avec un groupe de réfugiés de Khaurène. Eux ont choisi de rester ici.

— Elle aussi ? »

Kedle avait appuyé son javelot à la charrette pour changer les langes du bébé. Les bandits réformés n’étaient plus intimidés.

« Elle affirme qu’elle veut venir avec moi. J’espère qu’elle changera d’opinion. »

Pendant ce temps, Gartner s’était prudemment approché de Kedle. « Z’avez besoin d’aide avec ces machins, mam’zelle ? »

Surprise, Kedle jeta un regard vers frère Chandelle pour quêter son avis. Il haussa les épaules. « À toi de voir. Il était gentil avec ses enfants.

— Et ils me manquent bien », ajouta Gartner en avançant encore de deux pas ; il prenait soin de ne pas alarmer Kedle.

« C’est vrai, renchérit Gaitor. On ne pensait pas rester absents si longtemps.

— Vous avez réussi à installer vos familles ? » Ces gens avaient été au bout du rouleau.

« On leur fait de la place tant que le comte l’accepte. C’est encore une autre de nos occupations. On répand le bruit que le comte Raymone accueillera tous ceux capables de lui vouer une loyauté au moins égale à la sienne… ’gardez donc là-bas ! »

Gartner avait pris un seau de cuir dans la charrette de Kedle et se dirigeait vers la berge boueuse. Puis Kedle et lui se servirent de l’eau pour nettoyer Raulet et le nourrisson. Kedle acceptait l’aide de Gartner mais ne le laissait jamais s’approcher assez près du javelot pour s’en emparer.

« Quel âge a-t-elle ? demanda Gaitor. Elle n’a pas l’air assez vieille pour être aussi dure. Loin de là. »

Frère Chandelle tenta de faire le compte. « Dix-huit, dix-neuf ans.

— Pas de mari ?

— Plus maintenant. Un carreau d'arbalète lui a traversé la cervelle pendant le siège de Khaurène. » Soames n'était plus là. Plus personne n'en disait du mal.

Geis voulut connaître toute l'histoire.

Frère Chandelle ajouta quelques tristes détails.

« Quand vous nous avez hélés, vous espériez réellement nous convaincre de vous protéger jusqu'à Antieux ? demanda Gaitor.

— J'avais plus ou moins ça en tête. Oui.

— Je n'en ai pas envie. On commençait tout juste à faire notre trou ici. Mais, maintenant que tant de gens nous ont vus vous parler, et qu'on sait que vous travaillez pour le comte Raymone, j'imagine qu'on devrait prendre du champ pendant un moment. Le temps que les soupçons se dissipent.

— Ta générosité…

— Nous vous sommes redevables, maître. Autant je regrette qu'on soit tombés sur vous… nous n'aurions pas passé l'hiver l'an dernier. Ça ne nous prendra guère de temps de toute façon. Les routes sont sûres entre Castrerésone et Antieux. On a traqué tous les brigands qui refusaient de comprendre. »

Une algarade venait de se déclencher entre Gartner et Kedle. Quelques mots durs. Mais la fille ne saisit pas son javelot.

« Soyez prudents avec Alazaïs, prévint frère Chandelle. Elle est très soupe au lait.

— J'ai remarqué. Maître, si nous devons voyager ensemble, j'ai besoin d'un peu de temps pour me préparer. Ça peut attendre demain ?

— S'il le faut il le faut.

— Au bout du pont au lever du soleil, alors ? »

Frère Chandelle inclina la tête en signe d'acquiescement. Il alla murmurer quelques paroles de réconfort à l'oreille de l'âne de Kedle. Cette pauvre bête exploitée.

Il y eut quelques retournements de veste : les parents de Kedle et ses cousines Guillemette et Escamérole, plus le boulanger Scarre et sa femme. Soit sept autres compagnons de voyage, manifestement prospères, dont trois filles nubiles. Sans doute deux d'entre elles étaient-elles encore vierges.

Comment Gaitor et Geis pourraient-ils y résister ? Le parfait devait conclure une alliance avec Gartner, homme à l'esprit lent mais foncièrement honorable.

Mais peut-être pas. Kedle avait équipé chacune de ses cousines de plusieurs armes pointues.

Les ex-brigands devenus espions les attendaient comme promis. Ils étaient montés. Sans doute pas sur les meilleurs chevaux, mais montés malgré tout. « Pourquoi ce paquet-là pardessus le marché ? s'enquit Gaitor.

— Ils ont changé d'avis, répondit frère Chandelle.

— Paient pas de mine. Tous des hérétiques, non ?

— Exact. Mais je suis le seul non-combattant.

— Un ramassis de bonnes femmes et de vieillards.

— Vous ne pouvez pas nous envoyer paître.

— Je pourrais. Mais il ne me resterait plus aucune excuse pour aller retrouver ma famille, pas vrai ? C'est quoi, ça ? »

Une espèce de perturbation venait de prendre place sur l'autre rive de la Laur : elle se manifestait par de nombreux hurlements et quelques acclamations. Mais ça n'avait pas l'air d'une rixe.

« Nous sommes prêts à partir, mais nous devrions peut-être aller voir de quoi il retourne. Au cas où ça nous concernerait. »

Gaitor se renfrogna. « Vous avez fait quelque chose ? Lancé la garnison à vos trousses ? » Des gens continuaient d'arriver de la Ville Blanche. Une garnison navayenne y avait encore ses quartiers.

« Pas nous. À moins que la Société n'ait pris le pouvoir depuis notre réveil.

— Alors, c'est sûrement une nouvelle. Et d'importance. » Il fit signe à son frère Geis d'aller se renseigner.

Le reste de la compagnie s'ébranla.

« Jusqu'à quel point est-ce que ça peut devenir dangereux ? » demanda Raulet Archimbault. Il craignait pour ses petits-enfants.

« Il ne devrait pas y avoir de soucis avant qu'on approche d'Antieux, répondit Gaitor. Le comte Raymone a traqué tous les brigands qui refusaient de se joindre à lui. Il est inflexible. Il s'intéresse davantage à écraser le banditisme qu'à en découdre avec le capitaine général. Mais, prés d'Antieux, les patrouilles patriarcales risquent de nous faire des ennuis.

— Ce nouveau capitaine général me semble bien moins énergique que l'ancien, laissa tomber Archimbault.

— Il y a un peu de ça, concéda Gaitor. Mais il est surtout inefficace par la faute du patriarche. Sérénité l'a noyé sous des incapables et des gens qui mettent en avant leurs propres pions. En dépit de toute sa bonne volonté, il ne peut rigoureusement rien faire sans mécontenter quelqu'un qui exigera de lui qu'il s'y prenne autrement.

— Tant mieux pour nous, en ce cas.

— Exactement. Mais, la triste réalité, c'est que Pinkus Ghort serait bien plus intransigeant que Piper Hecht si tout le monde le soutenait et le laissait agir à sa guise. »

Geis ne les rattrapa que deux heures plus tard. Gaitor progressait à vive allure. Lorsque Geis les eut rejoints, il alla aussitôt palabrer à l'écart avec ses frères.

Kedle montait la garde près de la charrette où étaient empilées ses armes.

« Un grand bouleversement vient de se produire dans l'ordre du monde, mesdames et messieurs, annonça Gaitor. L'impératrice du Graal vient d'entrer en guerre contre le patriarche. Elle lui reproche la mort de son mari, Jaime de Castauriga. Elle se trouve d'ores et déjà en Firaldie avec l'ancien capitaine général. Je n'aimerais pas chausser les mules du patriarche à l'heure actuelle. »

Frère Chandelle prit la nouvelle moins gaiement que ses compagnons. Il savait à quel point on pouvait grossir ces rumeurs. La nouvelle passerait vraisemblablement par plusieurs transmutations drastiques avant de se coaguler pour adopter sa forme historique, assurément la moins dramatique.

Cela étant, même ainsi retombé, le soufflé resterait propice au Connec. Les forces patriarcales qui harcelaient le comte Raymone seraient sans doute rappelées. Confronté au courroux de l'empire du Graal, Sérénité devrait consacrer chaque homme et chaque ducat à son autodéfense.

Les voyageurs atteignirent la contrée où les troupes patriarcales avaient exprimé avec la plus grande virulence leur hostilité au comte Raymone.

Le bruit courait que le capitaine général avait d'abord reçu l'ordre de rester sur place pour dévaster la campagne. Puis de lancer une offensive générale contre Antieux. Il avait refusé. C'eût été gaspiller la vie de ses soldats. Cela dit, dans la mesure où on ne lui en laissait pas le choix, il avait

dû obtempérer avec les résultats prévisibles. Son armée avait été décimée. Elle n'avait jamais emporté le morceau, loin s'en fallait.

Sérénité avait ensuite ordonné au capitaine général de rentrer très vite à Brothe, en rameutant au passage, dans tous les États patriarcaux qu'il traversait, la pleine mesure de la levée féodale des troupes. Il ne devrait accepter aucune excuse et ne faire aucune exception.

« Mesure désespérée, lâcha frère Chandelle.

— On dirait bien que Sérénité a tiré la chasse sur sa bonne étoile », convint Gaitor.

Le parfait y vit ce que le comte Raymone lui-même ne manquerait pas de voir : une embellie fournie par Dieu en personne. Une occasion d'éclairer tous les coins et recoins où grouillaient et prospéraient les cloportes de la Société.

Il se demanda fugacement quel seigneur aurait fait Raymone s'il avait vécu à une époque paisible.

Les nouvelles en provenance de plus loin dans l'Est firent l'objet de tant de spéculations que le temps fila comme un rien. Un buisson où des frères de la Société se cachaient pour fuir les représailles fut leur seule aventure. Il leur manquait ce matin-là le courage de leurs convictions.

Frère Chandelle leur sauva la vie. Il persuada Gaitor de les laisser partir. « On récolte ce qu'on a semé.

— Ce que nous allons surtout récolter, ce sont des rats destinés à se multiplier au centuple, rétorqua Kedle. N'oublie pas ces visages, vieil homme. Tâche de les reconnaître dans la foule qui te ligotera un jour au poteau d'un bûcher.

— Une vraie buveuse de sang, celle-là », chuchota Geis.

Frère Chandelle opina. Et il ne parvint pas à se chasser de l'esprit la vérité qui sous-tendait l'affirmation de Kedle quelqu'un finirait par payer le prix de sa bonté.

Une patrouille d'Antieux les découvrit à deux lieues et demie à l'ouest de la ville. Les soldats avaient entendu parler de frère Chandelle. Ils lui firent une escorte et envoyèrent une estafette pour annoncer l'arrivée d'un messager important.

Le comte Raymone était sorti harceler des traînards des forces patriarcales, fuyards de la Société et brigands. Son gibier relevait souvent de multiples catégories. Mais Socia était restée en ville, tout à sa grossesse.

Elle se porta au-devant de frère Chandelle. Elle se montra aussi excitée et démonstrative que si elle avait été sa fille. On commençait à voir qu'elle était enceinte. Elle y était très sensible. Elle s'était habillée pour tenter de le dissimuler.

« Vous apportez un message de la reine ? demanda-t-elle.

— En effet, répondit frère Chandelle.

— Nous avons reçu beaucoup de nouvelles de sa part. Je ne m'attends pas à entendre grand-chose de neuf. Mais elle affirme que vous parlez en son nom. Elle pense que nous nous fierons à vous pour faire ce qu'il y a de mieux pour la Fin du Connec.

— Oh, non ! Socia… comtesse… Non ! Je suis né le troisième jour de la Création. Je suis un vieil homme. C'est déjà un miracle que le bon Dieu ne m'ait pas rappelé à lui pendant ce voyage.

— Il vous a laissé ici-bas parce qu'il sait que vous avez une mission à remplir. »

Kedle ricana.

« Ces gens ont veillé sur moi, répondit frère Chandelle. Ce sont de braves gens pour la plupart. Encore que la fille au bébé ait sans doute besoin qu'on lui rabote certaines aspérités. »

Socia sourit à Kedle. Kedle lui rendit son sourire. Le chef de ses gardes du corps murmura quelques mots à l'oreille de Socia. « Je sais qui elle est, déclara-t-elle. Nous avons passé un hiver ensemble dans l'Altaï. Kedle. Deux bébés au jour d'aujourd'hui. Donc Soames est rentré ou bien tu as découvert qu'il n'était pas le seul. »

Des nuages traversèrent le visage de Socia. Mais elle hocha la tête. « Il est réapparu. Il m'a fait un autre enfant puis il s'est fait tuer. Par le roi d'Arnhand en personne. Il faut sans doute y voir au moins six sortes de justice divine et ironique.

— Ha ! On t'appelle la Tueuse du roi. Tu le savais ? Je ne t'en aime que davantage. Mais je suis jalouse. J'aurais préféré que ce fût moi. Bon, peut-être un de ces jours. Les Arnhandais viendront tant qu'on ne sera pas débarrassés d'Anne de Ménand. »

Frère Chandelle fixa attentivement Socia. N'avait-il pas cru percevoir un accent sinistre dans sa dernière phrase ?

« Certaines de ces personnes sont presque aussi âgées que moi, comtesse, se borna-t-il à dire. Nous sommes tous épuisés. Et il va pleuvoir. Encore. » Un temps humide prédominait depuis une dizaine de jours. Il ne

venait pas de la mer Utérine, ce qui était la norme, mais descendait du nord-ouest, accompagné le plus souvent de tonnerre et, de temps en temps, de grêle et d'un vent féroce. Autant de signes supplémentaires indiquant que le monde était en train de changer.

Socia donna des ordres. « Toi, toi et vous. Restez avec moi. » Elle avait désigné Gaitor, Kedle et frère Chandelle. « Il faut qu'on parle. Martin, Jocelyn, montrez aux autres les quartiers que je leur ai fait préparer.

— Kedle a des enfants à… commença frère Chandelle.

— Emmenez-les. » Socia zyeuta la petite troupe. « Tous des hérétiques. » Elle se rappelait sans doute les avoir connus dans l'Altaï. « Je vous connais depuis notre séjour dans les montagnes. Mais pas toi. Je ne t'ai jamais vue.

— Escamérole, s'il plaît à Votre Grâce. Je ne suis pas allée dans l'Altaï. Mes parents refusaient de quitter Khaurène.

— Parente ? Cousine ? Oui ? Je vois. Va aider Kedle à s'occuper des enfants. » Elle examina le petit Raulet. « Il s'en sort plutôt bien compte tenu de ses débuts dans la vie. »

Frère Chandelle crut qu'Escamérole allait se liquéfier. Elle était l'image inversée de Kedle. « Arme-toi de courage, lui conseilla-t-il. La comtesse ne mange que les Arnhandais et les hommes d'église. »

Remarque qui ne fit pas le bonheur de Socia. Elle déversa sa bile sur ses gardes du corps. Ils sursautèrent.

Il crevait les yeux qu'ils adoraient leur comtesse.

Il devint clair au bout de quelques heures qu'en l'absence de frère Chandelle Socia était devenue l'objet d'une sorte de culte de la personnalité parmi les jeunes soldats d'Antieux. Et que cette ville n'existait plus que pour poursuivre un unique objectif : la guerre. Une guerre permanente contre les ennemis du comte Raymone et du Connec était désormais sa seule industrie. Tous les citadins d'Antieux, hommes, femmes et enfants, souscrivaient à cette vision apocalyptique. Le mal allait sans doute oblitérer la cité, mais le combat qu'elle menait la rendrait immortelle. Dans un millier d'années au moins, partout où des hommes et femmes justes lutteraient contre les ténèbres, on invoquerait encore le souvenir d'Antieux.

Autant que frère Chandelle pût le déterminer, nul n'avait jamais prêché cette doctrine. Elle avait surgi spontanément, cauchemar civique collectif.

« La Nuit a créé l'humanité et l'humanité crée la Nuit », marmotta-t-il. Il craignait d'assister à la naissance d'une prophétie susceptible de se

réaliser elle-même. Telle que la populace la concevait, il fallait qu'elle en prît la tournure.

Socia les conduisit dans la même salle confortable où il s'était entretenu avec elle lors de ses visites précédentes. On apporta des victuailles et des rafraîchissements. Kedle et Escamérole se concentrèrent sur les petits pendant que frère Chandelle et Socia rattrapaient le temps perdu. Puis Socia étonna le vieillard. « Ma grossesse m'a fait changer de point de vue, lui apprit-elle. J'apprécie plus pleinement ce que vous avez cherché à m'enseigner pendant toutes ces années. Je ne suis toujours pas d'accord mais je comprends à présent ce que vous vouliez dire.

— Gloire au Très-Haut !

— Je sens comme un sarcasme insidieux.

— Peut-être. J'ai sans doute perdu la foi. Perdu toute aptitude à la connaître.

— Vous vous apitoyez surtout sur vous-même parce que le monde réel refuse de vous laisser en paix. Chaque fois que vous tentez de vous réfugier dans le confort douillet de votre foi, quelqu'un comme moi vous gifle du poisson froid, mort et pourri de la réalité.

— Quoi ?

— Je répète cette tirade depuis des mois. À voix haute, elle fait moins son petit effet.

— Elle l'a fait, mon enfant. Il me semble que, où que prenne racine notre foi – et vous êtes libre de citer toutes celles que vous voudrez –, l'époque présente est l'une des seules où le désespoir reste la seule philosophie sensée.

— Bah ! Balivernes ! J'appartiens à une famille de Chercheurs de Lumière. Mes frères – puisse le bon Dieu les bénir et les éclairer – n'ont jamais perdu la foi. Mais ils n'ont jamais non plus reposé les armes. Je me demande bien de quoi je parle, maître, par l'enfer ! J'aurais dû naître mille ans plus tôt, quand la défaite était inéluctable et qu'on mesurait votre grandeur à la férocité du combat que vous livriez contre son inéluctabilité.

— Soumission à la volonté de la Nuit.

— Maître ?

— Ce que tu dis là ne fait que reproduire l'attitude générale des gens avant l'arrivée d'Aaron de Chaldar. Peu importe ce que pensent, sentent ou font les individus, les dieux en font à leur tête. Donc… courbe l'échiné et tu en pâtiras moins. »

Socia en disconvint : « Rébellion, maître. Pas résignation. On se bat jusqu'au bout puis on continue de lutter. »

Frère Chandelle observa longuement Kedle et Escamérole, qui toutes deux avaient un enfant sur les genoux. « C'est un excellent argument, Socia.

— Ouais. Oui. Très bien, vieil homme. Parlez-moi de votre voyage. Des desiderata de la reine. Et de ce que vous en pensez. Vous êtes libres d'intervenir, les filles, car, autant j'aime le maître, autant il est affligé d'une belle paire d'œillères. »

Frère Chandelle consacra une bonne heure à raconter son histoire. Kedle l'interrompit à deux reprises. Escamérole ne pipa mot. Elle s'employa à distraire Raulet jusqu'à ce que l'épuisement le gagne.

« J'ignore quand Raymone reviendra, déclara Socia. Peut-être quand tous les envahisseurs seront morts. Mais plus probablement pour assister à la naissance de son fils. D'ici là, il m'a confié les rênes. Alors tâchez d'être franc, maître. Pourquoi Isabeth vous a-t-elle envoyé ? Que veut-elle ? »

Frère Chandelle présenta ses documents. Il répéta ce qu'on lui avait ordonné de dire. Socia ne réagit pas. Lorsqu'il en eut fini, à deux doigts de s'effondrer de fatigue, il la supplia de lui donner congé. « Merci, maître, répondit-elle. Vous logerez dans votre cellule habituelle. Allez. » Elle entreprit de bavarder avec Kedle de trivialités telles que l'allaitement et l'accouchement.

Le comte Raymone rentra trois semaines après l'arrivée de frère Chandelle. Il n'était pas d'humeur badine. Le capitaine général avait quitté le Connec en bon ordre. La Société lui avait filé entre les doigts. Il n'avait plus aucun ennemi à tourmenter et massacrer, sauf pour préserver la paix civile.

Raymone Garète ne savait plus trop que faire de lui dans un monde où les ennemis brillaient désormais par leur absence.

37
Lucidie. La Grande Campagne

La tentative d'unification par Indala des khaïfats d'al-Minphet et de Qasr al-Zed se vit baptisée la « Grande Campagne » pendant son développement. Indala al-Sul Halaladin n'aurait sans doute pas rêvé d'un plus grand champion que Nassim Alizarin pour protéger le flanc de ses voies de communication. Nulle sorte de caravane, qu'elle vînt de l'est ou de l'ouest, ne franchissait la barrière de Tel Moussa. Aucune compagnie de reconnaissance n'était en mesure d'aller espionner à Shamramdi. Les Arnhandais de Gherig enduraient chaque jour une pression désormais régulière – encore qu'il fût nécessaire de se méfier du jeune châtelain. Ancelin de Ménand était énergique, intelligent et déterminé. Il donnait autant qu'il recevait.

Nassim Alizarin en vint à admirer le jeune homme.

Il s'établit une manière de routine, faite de patrouilles et de contre-patrouilles, où chacun des deux camps s'évertuait à pousser l'autre à commettre une erreur. La Montagne avait une petite tête d'avance quant au nombre des succès remportés. La jeunesse d'Ancelin jouait parfois contre lui. Il perdait souvent patience.

Les nouvelles du Sud étaient tout sauf reluisantes cet été. En dépit des handicaps que Gordimer s'était forgés lui-même par sa vie dissolue, son caractère de plus en plus aigri et le fait qu'il s'était aliéné l'amitié de ceux qu'il côtoyait quotidiennement, le maréchal des sha-lugs n'avait rien perdu du génie qui faisait de lui un si redoutable adversaire.

La mystique de Gordimer se fondait tout entière sur cette certitude : jamais il n'avait perdu une bataille quand il était aux commandes. Même petit, à l'école, il avait toujours eu le dessus dans les bagarres qui l'opposaient à un condisciple. Jeune officier, il avait mené à bien toutes ses missions et ramené ses hommes chez eux. Il n'avait connu la défaite que pour avoir joué un rôle secondaire dans deux batailles perdues. Il n'y avait pris aucune décision, n'avait même pas approché ceux qui en étaient

chargés, mais il s'était trouvé assez près du combat pour voir arriver la débâcle et en comprendre la raison.

Nassim Alizarin, lui-même capitaine de grande valeur, avait coudoyé Gordimer pendant toutes les années initiales. Il s'était élevé en même temps que le maréchal.

Aucune des nouvelles en provenance du Sud n'épata La Montagne.

Les forces d'al-Minphet – où n'entraient qu'une minorité de sha-lugs, surtout au début – s'effritèrent sous les coups de l'armée lucidienne. Jusqu'à ce que Gordimer sortît d'al-Minphet pour aller affronter en personne l'envahisseur à Nestor, où le désert cédait la place à la verdoyante fécondité du delta du Shirne. La supériorité numérique et la célérité des cavaliers lucidiens ne leur furent guère utiles. Les sha-lugs les coincèrent en terrain marécageux, pendant qu'à bord des galères dreangériennes des engins de guerre les pilonnaient d'un tir continu de projectiles depuis les chenaux voisins.

Le sorcier er-Rashal al-Dhoulquarnen, à nouveau réhabilité, contribua de façon décisive à la cause dreangérienne.

La bataille de Nestor sortait de l'ordinaire. Dès que l'engagement massif initial perdit de sa vigueur, elle prit pendant plusieurs jours la forme de brefs et brusques bains de sang. Indala cherchait à faire sortir Gordimer de son trou. Gordimer, de son côté, harcelait les flancs d'Indala en le contraignant à rester à portée de ses bateaux. Les Lucidiens ne disposaient d'aucun moyen de réduire ces derniers au silence.

Chaque camp souffrit de pertes qu'on aurait regardées comme inacceptables lors d'un engagement non décisif. Indala finit par battre réellement en retraite dans le désert. Une fois hors de vue, il dépêcha une force conséquente vers le sud, à travers les immensités désertiques, tout en continuant de parader devant Nestor. Ce qui contraignit le plus gros de l'armée dreangérienne à rester sur place pendant que le détachement lucidien se présentait aux portes d'al-Qarn. La ville était défendue par les milices locales et des sha-lugs à la retraite.

Azim al-Adil ed-Din était un des commandants de ce détachement.

Une fois introduits en ville par des traîtres, les Lucidiens se déchaînèrent. Féroces et impitoyables, ils massacrèrent tous ceux qui leur résistaient. Le lendemain du jour où ils franchirent l'enceinte, ils atteignirent le palais des Rois et assumèrent par la force la protection de Kassim al-Bakr, khaïf d'al-Minphet.

Les envahisseurs continuèrent fermement de balayer toute résistance, ce qui leur coûta très cher. Les sha-lugs vieillissants et à la retraite appartenant au personnel des divers palais de l'État refusèrent de céder. Ces hommes âgés étaient sans doute moins vifs que leurs cadets lucidiens, mais ils étaient industrieux et connaissaient le terrain.

Le coût de la prise du centre de la ville finit par se révéler trop lourd. Les envahisseurs embarquèrent Kassim al-Bakr et s'établirent dans un des grands temples d'al-Qarn.

Toutes ces nouvelles finirent par atteindre Tel Moussa sur le chemin de Shamramdi. Nassim se pavanait, aussi fier du jeune Az que si c'était son propre fils.

D'autres nouvelles leur parvinrent encore, en même temps que la poudre d'Akir et les deux faucons promis. Il se passait des choses terribles dans l'empire oriental ; les détails restèrent incertains jusqu'à l'arrivée d'Akir en personne. Il avait fait un crochet par Haeti, où se trouvaient les fondeurs dainshaukins. Le reste de la batterie de faucons ne suivrait pas.

Des commandos de l'empire du Graal avaient investi la fabrique dévédienne avant que les fondeurs eussent eu le temps de déménager. Akir lui-même avait dû fuir. « Par les grosses moustaches de Dieu ! Si j'avais perdu une demi-heure de plus, ils m'auraient attrapé ! »

Ce n'était pas tout. Les raiders avaient emporté la poudre et les armes, ainsi que tous les artisans. Ils avaient détruit les machines puis avaient traversé la mer Viéranne pour envahir la Firaldie.

« Pour quoi faire ? » Nassim était décontenancé. Akir semblait incapable de raconter son histoire de façon linéaire. Il s'égarait aussi dans des considérations oiseuses sur ce que Dieu, qui avait déclenché tout cela, devait en penser.

Nassim et toute la garnison apprirent ces nouvelles au cours du souper. « Joins-toi à moi pour les prières, dit-il à Akir à la fin du repas. J'ai quelques questions à te poser. »

La Montagne remplit ses devoirs de piété sur le plus haut parapet ; le soleil s'était déjà couché et un mince croissant de lune pourchassait l'étoile du Berger. Il commençait à faire frisquet.

« Vos questions, général ? le devança Akir.

— Ton rapport était confus. Tu avais tant à dire que tu n'as pas réussi à le sortir dans un ordre logique.

— Et c'est sûrement la vérité. »

Le général n'insista pas. S'il s'énervait, Akir risquait d'omettre les faits essentiels.

Nassim émailla ses questions de commentaires sur une assez remarquable pluie d'étoiles filantes. « Les anges balancent ce soudes pierres mortelles à la douzaine. » Il se demanda qui en étaient les cibles et où elles se trouvaient. Les traînées de feu filaient toutes vers l'ouest.

L'insistance de La Montagne fit émerger d'autres nouvelles, qui n'atteindraient pas ses croisés de voisins avant plusieurs jours et Indala avant plus d'une semaine.

Trois rois occidentaux avaient trépassé. Les trois mêmes qui avaient broyé la fine fleur de la jeunesse virile à al-Halambra. Dieu est grand ! Le décès d'un de ces trois hommes avait retourné l'empire du Graal contre l'Église de Brothe. Il semblait à présent que toutes les invasions des Terres Saintes fussent étouffées dans l'œuf. Dieu est grand !

La mort d'un autre roi envoyait l'héritier d'un trône ici même, à Gherig. Dieu est grand !

Nassim s'efforça d'extraire de cet écheveau comment Else Tage allait désormais se débrouiller des projets réels de l'impératrice du Graal relatifs à la plus grande de toutes les croisades.

Elle allait certainement y renoncer. Et, une fois qu'elle aurait abreuvé sa soif revancharde d'équité, elle n'aurait plus le cœur à organiser une croisade. Pas vrai ?

L'histoire des guerres entre les patriarches et l'empire du Graal était largement celle de la pure vanité. Les seigneurs firaldiens de dizaines de petites principautés s'en servaient pour s'opposer les uns aux autres. Ils trouvaient leur intérêt dans la confusion. Elle gonflait leur ego.

Néanmoins… beaucoup dépendrait du capitaine Tage. Il serait peut-être homme à faire sauter le verrou pour foncer vers l'est et régler ses griefs personnels. Gordimer risquait de ne survivre à Indala que pour se retrouver face à l'empire du Graal.

« Dis-m'en plus sur ce qui s'est passé là où l'on fabriquait les armes à feu, Akir. »

Akir n'avait rien à ajouter. Il avait été contraint de fuir avant d'apprendre quelque chose d'utile. « Le point essentiel, général, c'est que l'empire du Graal contrôle à présent toutes ces armes et les artisans qui les fabriquent.

— Mon cœur saigne, Akir. Il n'en sortira rien de bon. »

Quand la nouvelle de la mort de Regard atteignit Gherig, La Montagne l'apprit presque aussitôt. Des cloches se mirent à sonner. Leur vacarme exaspéra jusqu'à la proche Tel Moussa.

Nassim attendait cette diversion. Il passa sur-le-champ à l'attaque. Son raid remporta quelque succès, mais ce ne fut que très brièvement. Les Arnhandais de la région regagnèrent précipitamment leur forteresse. Gherig était comme une tortue qui rétracte ses pattes et sa tête. Les étrangers reprirent contenance puis contre-attaquèrent.

Nassim espérait qu'il pourrait harceler suffisamment Anselin de Ménand pour l'empêcher de partir. Plus il rentrerait tard chez lui, plus le chaos aurait de chances de s'y instaurer. L'Arnhand alimentait et finançait l'élan des croisades plus que tout autre royaume infidèle.

Anselin refusa d'être manœuvré. Il sortit en force, éparpilla les raiders de Nassim, les repoussa vers Tel Moussa et le désert puis fila vers la côte. Sans s'émouvoir.

Des nouvelles arrivèrent de Dreanger. Mauvaises. Gordimer et er-Rashal avaient feint de se replier de Nestor. Indala et ses généraux avaient cru à ce qu'ils voyaient. Indala avait embarqué la moitié des troupes qui lui restaient et s'était défilé vers al-Qarn. Il n'était encore qu'à cinq lieues au sud de Nestor quand les sha-lugs avaient attaqué l'autre moitié. La surprise avait été complète. Tout comme, ou presque, la boucherie qui avait suivi.

Ce succès dreangérien mettait Indala dans l'obligation de remporter la guerre s'il voulait survivre politiquement.

Tous ses morts avaient une famille pour les pleurer. Et nombre d'entre eux des parents haut placés qui risquaient de faire des difficultés s'ils estimaient qu'on avait sacrifié leur vie en vain. En outre, la cohésion ne subsistait à l'intérieur de Qasr al-Zed qu'en fonction du respect et de l'admiration qu'avaient inspirés les nombreuses victoires de la famille d'Indala. Il devait absolument continuer d'inspirer ce même respect.

Le Lion quitta Nestor après ce triomphe. Il emprunta la grande flotte mouillée à Iskendemea pour franchir l'embouchure du Shirne jusqu'à la deuxième des villes dreangériennes par l'importance. Là, il se réorganisa et récupéra. Il entendait remonter la rive gauche du Shirne dans l'espoir qu'Indala se porterait à sa rencontre pour combattre. La supériorité numérique allait aux sha-lugs et à l'armée de Dreanger.

Indala avait réalisé la plupart de ses objectifs. Il tenait al-Qarn. Il avait fait main basse sur Kassim al-Bakr. Si la conception lucidienne avait prévalu, cela aurait dû sonner la fin des hostilités. Mais Gordimer et er-Rashal n'attachaient que peu de valeur à ces deux revers. Ce n'étaient que des nuisances. Des inconvénients. On pouvait y remédier.

Le monde attendait le dénouement.

Dans les Terres Saintes, les seigneurs des États croisés se préparaient à sauter sur le poil du vainqueur.

La Montagne rédigeait son rapport sur ses activités du mois pour les clercs de Shamramdi quand le vieil Az apparut. « Grande nouvelle, général. Et mauvaise.

— On a tendu sa tête tranchée à Indala ?

— Non. Pas celle-là. Elle est toujours entre les mains de Dieu. Je parle de la reine Clotilde, qui cherche à contraindre Bérismond à rendre Gherig à Rogert le Noir.

— Oh ! » Nassim observa un silence morose pendant plus d'une minute, puis « Que sait-on exactement ? D'où viendra-t-il ? Et quand ? »

38
Vis Corcula. Les Ombres

Une belle aube estivale se levait sur les Ombres. Sans doute un peu frisquette au départ, mais cela changerait spectaculairement dès que le soleil serait assez haut dans le ciel. Il avait plu par intermittence toute la nuit. La brume voilait à présent le terrain parsemé de fleurs qui s'étendait sous les yeux de Piper Hecht. Au-delà, à une lieue et quelque, on apercevait le campement de l'armée envoyée pour débarrasser Vis Corcula de la tumeur qu'on appelait les Justes.

Hecht, Titus Consent et Rivademar Vircondelet avaient dévalé la pente en tapinois, dans l'obscurité et sous la pluie. Le mauvais temps ne leur avait pas permis de jouir d'une très bonne vue, mais le peu qu'en avait retiré Hecht lui confirmait qu'il avait certes affaire à une multitude, mais complètement désorganisée. Héris avait eu raison d'affirmer que Sérénité serait en mesure de mobiliser une foule énorme.

La pluie interdisait aussi qu'on se fiât à son ouïe. Les trois compères évitaient de trop se rapprocher, craignant de tomber sur un poste de garde dont ils n'auraient pas entendu les sentinelles se plaindre d'être en faction par ce temps de cochon.

On avait allumé beaucoup de feux, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur d'un petit enclos aménagé pour le bétail, ovin et bovin. La survie du camp reposait sur une exploitation de longue durée des troupeaux appartenant à la famille Benedocto.

Partout où Hecht se promena le matin suivant, volontairement seul, les soldats le dévisageaient avec fébrilité. Ils eussent aimé croire qu'il pouvait accomplir un miracle. Qu'eux-mêmes étaient invincibles. La crème de la crème. Mais leur infériorité numérique les tracassait. Et cette disparité s'accentuait à mesure que d'autres troupes arrivaient en contrebas. Un plan avait certes été mis au point, mais si bizarre que les hommes n'arrivaient pas à se persuader de sa réalité. Il ne pouvait s'agir que d'un plan dont le commandeur souhaitait que les espions du patriarche le découvrissent.

Et c'était bel et bien vrai. Hecht espérait que l'ennemi y ajouterait encore moins foi que ses propres hommes, qui, eux au moins, en appréhendaient le concept en dépit de son écart avec la doctrine.

Clej Sedlakova rejoignit Hecht au milieu de collines qui auraient pu être les vestiges estompés de tumuli préhistoriques. « Ils deviennent nerveux, patron. Vous n'avez toujours pas révélé le plan réel à quiconque.

— Écran de fumée et jeux de miroirs, Clej. Et ça doit rester ainsi. Ce que nos hommes ignorent, ceux d'en bas ne pourront pas le découvrir. Ordonnez-leur de faire ce que je dis. Où en est la prairie ?

— Chaque seconde un peu plus détrempée, patron. » L'évacuation était mauvaise. Hecht distinguait de nombreuses flaques, jamais assez profondes pour submerger l'herbe haute et les fleurs sauvages, mais bien assez pour avoir rempli ses bottes au retour de sa reconnaissance.

« Parfait. Ils n'en auront que plus de mal à progresser. » Il se lécha l'index et le brandit. « Là, je reste indécis. Je ne sais pas trop de quel côté je préférerais qu'il souffle.

— Quel que soit le sens du vent, personne n'y verra que du bran.

— Ouais. Envoyez-moi Rhuk et Prosek.

— Encore ? Vous ne les avez pas assez tourmentés ? Ils savent ce qu'ils font. Et ils ont beaucoup à faire. Foutez-leur donc la paix.

— D'accord. » Naguère, ç'avait été son point fort. Confier un boulot à un homme puis le laisser s'en charger. « Vous avez raison. Ils peuvent régler les détails. Vous feriez mieux d'y aller maintenant si vous voulez arriver à temps.

— Et s'ils déboulaient demain ? Ou s'ils cherchaient seulement à vous persuader de renoncer ?

— Si ce n'est pas pour aujourd'hui, ce sera pour demain. Ils n'ont pas dû emporter des masses de vivres. Ils n'ont pas eu le temps de s'organiser. S'ils veulent palabrer, je palabrerai. Et je tâcherai évidemment de faire durer jusqu'à ce que ma situation s'améliore.

— Vous tenez vraiment à ce qu'ils viennent à notre rencontre ?

— Non. Je veux qu'ils croient que c'est ce que j'espère. Pour les désarçonner. Et, peut-être, ne pas leur offrir ce qu'ils attendent. Oh, bon sang ! Soyez aimable d'aller dire à l'impératrice qu'il n'est pas très salubre pour elle d'aller se balader quand un massacre peut se déclencher d'une seconde à l'autre. »

Revêtue d'une armure, Katrin fatiguait les coteaux dans une tentative affectée pour nouer des contacts avec les troufions. Voire cynique, aux yeux de Hecht.

« Ce sera fait », déclara Sedlakova, sans même chercher à lui rappeler que le capitaine Ephrian l'avait sans doute déjà mise en garde. « Elle fait sans doute plus peur aux hommes qu'elle ne leur remonte le moral. » Il s'éloigna en fredonnant un des airs favoris de Madouc. S'il alla parler à Katrin, Hecht n'en sut rien.

Le commandeur des Justes sentit comme le fantôme d'un courant d'air. « Tu comptes t'incruster ici, pas vrai ? » demanda une voix étouffée.

Hecht tenta en vain de cacher sa surprise. « Euh… salut. Je vous croyais parti dans un autre monde.

— C'était le cas, répondit en souriant l'homme en brun. Je suis en congé parce que ta pointilleuse de sœur a pris des dispositions. Elle a le souci du détail, notre Héris. Elle se débrouillera très bien en Douzième Inconnue. Si nous survivons à cette affaire.

— Nous ? Vous comptez vous enrôler dans nos rangs… ?

— Je parlais en général. Mais… ici ? Oui. Je tombe à pic, non ?

— D'assez suspecte manière.

— Pas tant que ça. Quand Héris a rapporté les dernières nouvelles, le bâtard et moi avons décidé de revenir pour ajouter à la confusion. Je traîne dans le coin depuis quelques jours.

— Vraiment ? » Hecht regarda autour de lui pour vérifier si on avait remarqué la présence du Neuvième Inconnu. Le vieillard semblait n'avoir éveillé aucune curiosité intempestive.

« Deux jours. Je devais d'abord aller m'assurer que les faucons de Héris ne tomberaient pas entre de mauvaises mains avant l'arrivée des Aelen Kofer. Puis rendre visite à Muno et fouiner un peu dans les coins sombres de Brothe. Pas vraiment jolie-jolie pour le moment, cette ville. Sérénité tente de se l'approprier à son usage exclusif. Muno et ses cohortes se décarcassent pour saper ses efforts.

— Pourquoi vous être mis en tête de venir ?

— Par espièglerie, mon cher garçon. Pure et malicieuse espièglerie. Et à la tonne.

— Par exemple ?

— Un homme invisible peut créer pas mal de confusion. Des ordres pourraient se perdre. Un général dire une chose et un capitaine en entendre

une autre. Des fantômes apparaître. Ou des créatures de la Nuit. Qui peut savoir ? Les possibilités sont infinies. » Februaren se tourna de profil, disparut puis réapparut subitement. « J'ai oublié de te dire. Ils attaqueront aujourd'hui. La première vague est en chemin. Pas de pourparlers. Ils ont ordre de te trouver et de te submerger à tout prix.

— Pas très sportif.

— Sérénité raisonne comme toi, Piper. L'affaire est sérieuse. Il est temps d'y aller. On commence à se poser des questions. »

Terens Ernest et les gardes du corps auto-appointés se montrèrent fugacement. « Qui était-ce ? demanda Ernest. Où est-il allé ? »

Terens Ernest était un homme dangereux. Il se trouvait toujours quelque part dans le coin. Et Hecht s'en rendait rarement compte. Savoir ce qu'il avait bien pu voir et entendre…

Ernest se recroquevilla sous le regard dur du commandeur des Justes. Il n'était pas aussi immunisé que Madouc aux réactions de son patron. Loin s'en fallait.

« Quelqu'un qui espionne pour mon compte. Oubliez que vous l'avez vu. Je vous ai convoqués ? L'un ou l'autre d'entre vous ? On vous a assigné un poste, non ? Vous ne l'auriez pas abandonné, des fois ? »

Il n'eut droit pour toute réponse qu'à un bredouillement fébrile exprimant plus ou moins bien qu'ils s'étaient fait du mouron. Il était en présence d'un inconnu, sans aucune aide alentour. En outre, il avait amplement administré la preuve, il n'y avait pas si longtemps, qu'il n'était pas à l'épreuve des flèches.

Hecht réprima sa colère. Elle était déraisonnable. Autant il trouvait déplacé le souci qu'ils se faisaient pour lui, autant on ne pouvait pas punir ces hommes pour avoir écouté leur conscience. « Ce sera tout, en ce cas. Regagnez vos postes. Dites à messieurs Rhuk et Prosek de venir me trouver incessamment. » Cette fois, il avait effectivement du nouveau à leur apprendre.

« Silence. Je dois faire vite. » Prosek et Rhuk s'offusquaient moins de ses manières que la plupart de ses compagnons. Rhuk poussa un grognement. « Ils arrivent, reprit Hecht. Ils ne savent pas exactement où nous sommes. Ils s'attendent à nous trouver plus loin derrière, mais ils ne s'en préoccupent pas vraiment. Préparons-leur une vilaine surprise. Tout le monde devra attendre que j'allume la chandelle. Tout le monde. C'est bien vu ?

— J’ai l’impression que le patron cherche à souligner un point important, confia Rhuk à Prosek.

— Ouais.

— Rengainez vos petits airs de mariolles. Il n’y aura pas de pourparlers. Ils ont l’ordre de nous écraser sous le nombre et de nous achever. Tous. Sans exception. Nous n’y survirons que si personne ne cède à la panique et que chacun fait son boulot. Faites passer le mot et n’hésitez pas à le rappeler sans cesse.

— Oui, commandeur.

— Merci. Disposez. J’entends venir du monde. »

On n’entendait ni tambours, ni trompettes ni cornemuses ; rien que le charivari, les cliquetis et le brouhaha d’une troupe de soudards en goguette.

Était-ce possible ?

Les commandants de certaines armées laissent leurs soldats se saouler avant d’attaquer. Du temps des éléphants de guerre, on enivrait aussi les pachydermes.

Hecht remonta en trottinant la colline sur une centaine de pas, jusqu’à un promontoire d’où il pourrait observer, en passant pour une sentinelle aux yeux de ceux des assaillants qui le repéreraient. Du moins l’espérait-il.

Il n’occupait pas son poste depuis dix secondes que le Neuvième Inconnu apparaissait derrière lui. « Ils arrivent.

— J’ai entendu. Ils sont ivres ?

— Sans doute certains. Je leur ai joué durant la nuit un petit tour de ma façon. Tous ceux qui ont bu quelque chose devraient à présent se sentir vaseux et mal dans leur peau.

— Combien sont-ils ?

— Tu n’as pas assez de doigts et d’orteils pour les compter. Pas même vous tous réunis. Mais vous avez un avantage sur eux. Vous n’avez pas dû vous appuyer une côte d’une lieue et demie avec la gueule de bois pour arriver jusque-là. »

Le plus gros de la brume s’était dissipé au-dessus de la prairie. Depuis son poste d’observation, Hecht repérait plus aisément les flaques d’eau stagnante. Il y en avait davantage qu’il ne l’avait cru. Mais l’eau continuait de ruisseler sur les pentes environnantes.

Des silhouettes se dessinèrent dans la brume par-delà le pâturage. Il devint évident au bout d’un moment que les soldats de Sérénité péchaient par manque de discipline. Cela dit, ils formaient une très forte troupe.

L’impératrice se matérialisa aussi abruptement que Cloven Februaren. Hecht sursauta et regarda autour de lui. Le Neuvième Inconnu se tenait à quelques pas ; il affectait le sourire niais d’un demeuré. Katrin était accompagnée du capitaine Ephrian et de quatre gardes du corps.

« Qu’est-ce que vous faites là ? ne put s’empêcher d’aboyer le commandeur des Justes.

— La même chose que vous, commandeur. Je me fais voir de mes troupes.

— Ce n’est pas ce que je suis en train de faire, Votre Grâce. Je m’efforce de me faire passer pour une sentinelle afin que les hommes qui remontent la colline s’imaginent qu’ils devront continuer de crapahuter avant d’opérer le contact.

— Alors je m’excuse d’avoir dissipé cette illusion. Mais je n’en exige pas moins un comportement plus déférent de votre part. »

Hecht était à deux doigts d’exploser. Il n’avait nullement besoin que des vautours perchés sur ses épaules lui murmurent à l’oreille. Mais, hors du champ de vision de Katrin, le capitaine Ephrian secoua désespérément la tête comme pour le prévenir d’éviter un esclandre. « Comme il vous plaira, Votre Grâce.

— Oui. Toujours. Ne l’oubliez jamais. Qui donc est cet homme en brun ? Je ne me rappelle pas l’avoir déjà vu.

— Un agent. Je le connais depuis plusieurs années. Il est fiable. »

Februaren gloussa. Et refusa de la boucler. « Un agent de la Nuit. Concentre-toi, Piper. Il est temps. »

Exact. Les hommes devaient devenir nerveux. « Passe-moi cette mèche lente, là. »

Februaren s’exécuta puis recula d’un pas. Puis d’un second. Et d’un troisième encore quand Hecht appliqua la mèche au feu d’artifice préparé par Kaït Rhuk.

Une douzaine de boules de feu jaillirent dans les airs, au-dessus de la prairie couverte d’hommes qui progressaient maladroitement en maudissant l’eau et la boue.

Cent quarante-six armes à feu – dont toutes les pièces réquisitionnées chez Krulik & Sneigon – laissèrent parler la poudre au cours des douze secondes suivantes ; chacune projetait au moins six livres de glaise et de cailloux.

Tout ce qui se trouvait devant leurs bouches s'estompa dans un nuage de fumée. Pas moyen de dire l'effet qu'avait produit la salve. Mais elle en avait bel et bien produit un. La multitude n'émergea pas de la fumée.

Celle-ci, assez épaisse au départ pour agresser les poumons, dériva vers l'ouest, s'arrachant à la prairie pour dévaler les pentes des Ombres.

Hecht avait désormais besoin que ses hommes exécutent sans faille ses ordres. Profitant de ce que l'ennemi était encore sonné, ils devraient former des équipes de servants près de faucons préalablement désignés, les recharger et ouvrir le feu sur le plus gros groupe qu'ils verraient. Aucune autre défense ne serait déployée.

Les auxiliaires de Vis Corcula étaient censés traîner en retrait les armes inemployées, jusqu'à des positions plus reculées.

La fumée s'effilocha, dévoilant la zone la plus proche de la prairie.

Hecht était horrifié.

Plus aucun bruit ne lui parvenait du pied de la pente… Il n'entendait strictement rien, tant ses tympans avaient été maltraités par toutes ces explosions. On devait pourtant hurler et crier là-bas.

La fumée continuait de dériver et de se disperser.

Les hommes de Sérénité avaient cessé d'avancer.

Hecht perçut le morne écho de l'aboiement d'un faucon. Quelqu'un avait dû voir quelque chose qui méritait une rafale.

« C'est là que la fumée pourrait nous poser un problème », lâcha Hecht. On ne lui répondit pas. Cloven Februaren avait disparu. Il espérait que Katrin avait fait de même.

L'ennemi reprit sa progression.

Un faucon beugla. Un autre l'imita. Un autre encore. Puis il en explosa un. Hecht entendit les cris consécutifs.

Le vent forcit et changea de direction autant que le lui permettait le terrain, de deux ou trois degrés vers le nord. Dégageant un peu plus vite la fumée ce faisant.

Au pied de la colline, les gens cessèrent de patauger avec apathie dans la zone du carnage.

La fumée se dissipa, révélant toute la vision d'horreur. En guise d'estafettes, Hecht envoya les gardes du corps de Katrin tarabuster ses officiers et leur ordonner de repositionner, recharger et décharger les faucons. Tant qu'ils en auraient le temps.

L'impératrice se tut et ne s'opposa pas à cet emploi abusif de ses compagnons. Le capitaine Ephrian n'était pas content mais il garda son calme.

Katrin ne rouvrit la bouche qu'après avoir entièrement recouvré l'usage de son ouïe. Mais elle ne dit pas grand-chose et Hecht l'ignora autant qu'il l'osait. Il espérait qu'aucun adversaire ne l'avait reconnue. Cela étant, se persuada-t-il, tant qu'elle persisterait à rester sur le champ de bataille, sa présence ne pourrait que raffermir la résolution des Justes.

Les faucons avaient certes fait un boulot sanglant, mais la victoire n'était pas acquise pour autant. S'ils n'étaient pas très vite terrorisés et dissuadés, les assaillants ne tarderaient pas à se rendre compte que les recharger exigeait un bon moment. Et que quelques-uns seulement pouvaient encore tirer après la première salve.

Tout bien réfléchi, se dit Hecht, pour prendre la pleine mesure de sa vulnérabilité, il faudrait que l'ennemi en sût au moins autant que lui-même sur les armes à poudre.

Le silence retomba… La seule fumée encore visible stagnait désormais au pied de la colline, à l'approche de la plaine. Hecht y chercha des traces de la présence de Sedlakova mais n'en vit aucune.

« Quelles sont leurs pertes ? demanda Katrin. Un millier d'hommes ?

— Voire davantage. » Pas encore morts pour la plupart. Les moins grièvement blessés s'efforçaient d'aider les autres rescapés. L'eau stagnante était rouge à présent. Et Hecht soupçonnait beaucoup de morts de s'être noyés.

Signaux et messagers lui firent savoir que chaque batterie était de nouveau parée.

Au pied de la colline, hors de portée, des hommes s'employaient à relever les blessés, scrutaient les alentours, montraient du doigt et, bien souvent, s'invectivaient manifestement. Les capitaines de Sérénité s'efforçaient de décider de la suite, sans se rendre compte que chaque minute qui passait permettrait aux Justes de rendre leur prochain assaut encore plus effroyable.

Hecht examina les collines plus élevées qui se dressaient alentour. Si jamais l'ennemi tentait de le contourner, le terrain s'y prêterait sans opposer de grandes difficultés.

Mais de petits groupes d'impériaux arrivés récemment se trouvaient là-bas. Si jamais les capitaines de Sérénité tentaient leur va-tout, il serait

prévenu.

En bas, les officiers ne semblaient guère plus pressés d'en découdre que leurs soldats. Ils ne lancèrent une charge massive qu'au bout d'une bonne heure. Droit devant, bille en tête.

Ce second assaut impliquait davantage d'hommes. Un si grand nombre qu'ils n'arrêtaient pas de se marcher les uns sur les autres. Sans rien dire des morts et des blessés.

Un imbécile un peu trop nerveux n'eut pas la patience. Il appliqua sa mèche à l'évent d'un faucon.

Cette décharge prématurée en déclencha d'abord une vingtaine d'autres, puis celle de tous les faucons. Les hommes tombaient comme les blés soufflés par un vent violent.

La fumée s'abattit sur eux. Plus épaisse cette fois. L'air était quasiment stagnant.

Hecht vit des silhouettes s'agiter au travers. De hautes silhouettes. Non humaines. Qu'étaient-elles ? Des illusions ? Il n'aurait su dire si elles faisaient du bruit. Son ouïe était de nouveau engourdie.

Enseignement qu'il aurait dû retenir depuis très longtemps : les gens qui s'activent autour des faucons doivent se protéger les oreilles.

Il battit en retraite vers le sommet de la colline, à courte distance, puis gagna un poste d'observation dont il espérait qu'il lui offrirait un meilleur point de vue sur ce qui se passait derrière l'écran de fumée.

Il remarqua que ses hommes, eux, s'étaient protégé les oreilles. Il était donc le seul.

L'impératrice le rejoignit. Elle jacassait depuis un bon moment et il n'en avait pas entendu le premier mot.

Ses gardes du corps et elle s'étaient aussi bouché les oreilles avec des lambeaux d'étoffe.

Les faucons destinés à tirer après la première salve firent parler la poudre. À l'aveuglette, mais sans grand risque de rater leur cible. Ils avaient été disposés selon un schéma établi par Kaït Rhuk et Drago Prosek. Leur orage de pierres nettoierait régulièrement la prairie, qu'elle fut ou non visible.

Quelques hommes émergèrent en titubant du nuage de fumée, poussés par l'inertie, à moitié aveuglés et les yeux larmoyants.

« J'aurais cru qu'ils seraient plus nombreux à s'en sortir, entendit-il dire à l'impératrice.

— Moi aussi. Et ce sera peut-être le cas. Ils pourraient encore être des milliers dans cette grisaille. » Les hautes silhouettes n'étaient plus là.

Peut-être étaient-ils des milliers dans la grisaille, mais seules quelques dizaines en émergèrent. Groggy. Tétanisés. Inefficaces, sauf là où ils contraignirent l'équipe d'un faucon à cesser le travail pour se défendre contre eux.

C'était là ce que Hecht redoutait le plus depuis qu'il avait choisi de combattre sur cette position. Chaque fois qu'un faucon sortait du roulement, d'autres hommes de Sérénité parvenaient à passer. Et c'était précisément ce qui se produisait, jusqu'à ce que de nombreux Justes fussent incapables de tirer. Même si quelques-uns ne cessaient jamais de le faire, tandis que d'autres revenaient promptement à la charge après avoir éliminé une menace ponctuelle.

L'air se remit à bouger ; et la fumée à se dissiper. Ce qui permit aux fauconniers de braquer leurs pièces sur les groupes les plus importants qui remontaient la pente.

Le carnage dépassait en horreur tout ce que Hecht avait vu jusque-là ; tout ce que Drago et Prosek auraient imaginé, et, pourtant, ces deux-là n'étaient pas avares de sinistres prédictions. La prairie était ensevelie sous les cadavres. Les assaillants devaient enjamber ou contourner les morts et les mourants, alors que chaque salve de cailloux continuait de déchiqueter des corps.

La brise se fit assez forte pour déblayer toute la fumée sauf la plus récente. L'ennemi ne surgissait plus que par groupes d'une dizaine, au lieu d'une centaine tout à l'heure.

« Pourquoi ne sont-ils pas davantage ? demanda Katrin. Ils ont failli nous avoir.

— Je n'en sais rien, Votre Grâce. » Hecht cherchait plutôt à découvrir ce qu'étaient devenues les silhouettes qu'il avait entraperçues dans la fumée. Il ne voyait rien. « Peut-être à cause de Sedlakova.

— Sedlakova ?

— Le manchot. Il mène ma cavalerie.

— Je sais qui c'est. Que fait-il donc qui pourrait influer sur ce qui se passe ici ?

— Il est censé attaquer leur camp en contrebas.

— Avec cinquante cavaliers ? »

Hecht écarta les bras. « S'il a l'occasion de leur faire bobo…»

Le Neuvième Inconnu avait dû lui aussi tenter une diversion.

Hecht refuserait de l'admettre, mais il aurait parié n'importe quoi que sa première salve plongerait l'ennemi dans la panique.

Ça ne s'était pas produit. Il essuyait des pertes invraisemblables mais continuait d'avancer. Et d'autres hommes arrivaient derrière.

Le combat faiblissait mais perdurait. Les hommes du prince Onofrio chargés de déplacer les faucons inactifs le faisaient sans grand empressement. Certains se retrouvaient même submergés avec leur pièce.

« Quelque chose n'est pas normal, commandeur des Justes ?

— Ils esquivent le combat. Ils cherchent à se faire capturer. Avec mes armes. Ça tourne mal, Votre Grâce. Partez avant que ça ne se reproduise.

— Je ne parle pas des hommes du prince, cracha l'impératrice. Mais de ceux de Sérénité. On leur a fait quelque chose. Sinon ils n'arriveraient plus sur nous. »

Elle avait raison. Ils continuaient de progresser malgré les tirs qui les fauchaient. Parfois une vingtaine d'un seul coup. « Puis-je emprunter quelques-uns de vos hommes pour transmettre des messages, capitaine Ephrian ? » Ne prévoyant pas qu'il lui faudrait tirer d'autres ficelles après le début de l'engagement, il n'avait gardé auprès de lui aucun de ses messagers.

Ephrian lança un regard à Katrin. Elle acquiesça d'un hochement de tête à peine perceptible.

« Capitaine, j'ai l'impression que le prochain assaut ne tournera pas aussi bien. Veuillez reconduire Son Altesse à l'abri. » Il regarda Katrin dans les yeux. « Peut-être n'appréciera-t-elle pas, mais elle sera encore vivante pour me punir par la suite. »

Ephrian esquissa un sourire nerveux. Katrin rougit de colère. Hecht prit à l'écart les deux hommes que le capitaine avait désignés comme volontaires. « Je veux que vous couriez jusqu'à la planque de nos forces embusquées. Un de chaque côté.

— Ces impériaux là-bas ?

— Exactement. Vous savez où ils sont censés se cacher. Qu'est-ce que c'est que ça, bon sang ? »

Un nuage de fumée bouillonnante venait de s'élever dans le lointain, au-dessus du campement ennemi.

« Commandeur ?

— Là-bas ! Oh ! Je vois ! Bon, allez. L'un de vous ira trouver Consent, l'autre Vircondelet. Dites-leur que je veux qu'ils interviennent et qu'ils frappent ces gens sur les flancs. En bas de la pente, hors de portée des faucons ; et ne tentez pas de gagner la guerre avec une seule escarmouche. Contentez-vous de les frapper, de semer la confusion et si possible la panique dans leurs rangs, puis repliez-vous en vitesse. Il s'agit d'une expérience visant à vérifier l'hypothèse de Sa Grâce selon laquelle ils seraient ensorcelés. En outre, il me faut cette diversion. Allez retrouver ensuite le capitaine Ephrian et l'impératrice.

— Oui, commandeur. À vos ordres, commandeur.

— Attachez-vous à ses pas autant qu'il le faudra. Jusqu'à la côte si besoin. Ça pourrait très mal tourner. » Il soupçonnait une troisième vague, encore plus massive, de se former hors de vue. Le filet qui arrivait sur eux était déjà difficile à contenir.

« Oui, commandeur. » Ils se séparèrent et s'éclipsèrent. Katrin était partie avec le capitaine Ephrian, mais elle fulminait.

Hecht se demanda comment aurait réagi Helspeth dans les mêmes circonstances. Il lui semblait que son sens du devoir l'aurait tenue à l'écart. Elle était moins impulsive et moins complaisante envers elle-même que Katrin.

Qu'ils fussent ivres ou ensorcelés, les soldats continuaient d'avancer en dépit de la besogne inspirée de Rhuk et Prosek. Hecht évaluait à cinq mille morts et agonisants le nombre de ceux qui jonchaient la prairie. D'autres encore gisaient par terre, jusqu'à sa propre position et même au-delà. La moitié des félons levés par le prince Onofrio figuraient parmi les plus proches cadavres.

Les assaillants traitaient les hommes d'Onofrio exactement comme ils traitaient les Justes. Ils ne voulaient entendre aucune protestation d'amitié. Peut-être même n'entendaient-ils rien du tout, songea Hecht.

Vircondelet et Consent lancèrent l'attaque que Hecht avait ordonnée. Mal coordonnés, tels des moustiques assaillant un éléphant.

Ils frappèrent la masse d'hommes dont Hecht avait prévu qu'elle se rassemblerait, en faisant plus de dégâts que ne le promettait leur nombre. Les patriarcaux réagirent avec lenteur. Leur objectif se situait droit devant eux.

Titus Consent frappa le premier, par le nord. Il était encore en plein élan quand Rivademar Vircondelet attaqua par le sud.

Ce raid ravageur retarda la troisième vague au moment même où, en surplomb de la prairie, la plupart des Justes étaient engagés dans un corps à corps.

Hecht esquiva personnellement deux assaillants. Il crut se souvenir d'avoir vu le premier lors de la bataille contre les pirates du Calzir. L'homme ne le reconnut pas. Son compagnon et lui, tout comme d'ailleurs les autres, se mouvaient très lentement, comme s'ils faisaient partie d'une armée de morts-vivants.

Hecht avait vu, senti et combattu cela à al-Khazen. Ça portait le sceau de la Nuit, mais ce n'était pas tout à fait pareil.

De plus profondes analyses devraient attendre.

Seuls une vingtaine de faucons aboyaient encore. Deux salves en succession rapide puis une troisième. Hecht entendit les armes exploser ; leurs servants hurler. Flaira des bouffées de chair carbonisée. Et se dit que, finalement, Krulik & Sneigon n'était pas si futée.

Parallèlement à la réduction de la fréquence des tirs, le flot des assaillants se faisait de moins en moins dense. L'attaque atteignit un point culminant puis s'épuisa.

Titus Consent déboula, à ce point hors d'haleine que, pendant trente secondes au moins, il ne put que reprendre son souffle.

Il vomit dès qu'il se fut assez rempli les poumons pour s'y risquer. « Ils tentent de nous déborder par les flancs, patron, hoqueta-t-il. On dirait des non-morts ou quelque chose comme ça. Je ne peux pas les arrêter tous. »

Un autre faucon explosa à une vingtaine de pas. Un éclat de fer sectionna le plumet du heaume de Consent. « Dieu vient de me renvoyer en première ligne.

— Non. Il t'a seulement fait une démonstration. Il t'aime assez pour t'avoir raté. C'est reparti. »

Un autre nuage montait dans le ciel à l'aplomb du campement ennemi, tout en bas de la pente.

« Il était temps. »

Mais il ne pouvait s'agir de Sedlakova. Ses cavaliers et lui avaient tout juste la force de harceler l'adversaire. Rien ne laissait entendre qu'ils se fussent livrés à une telle activité. Et ils n'avaient pas non plus emporté d'explosifs.

Trente secondes plus tard, un changement intervint.

Hecht la vit venir une vague fondant à toute allure sur les patriarcaux qu'il pouvait distinguer. Lui-même la ressentit, mais l'impact en était faible et dépourvu de toute signification personnelle.

Il signifiait tout, en revanche, pour les assaillants.

L'assaut s'effondra instantanément.

Les troufions de Sérénité restèrent un instant figés sur place, sidérés, en s'efforçant de rassembler leurs esprits. Mais les faucons continuaient de parler.

Les patriarcaux déguerpirent.

« Retourne à tes hommes, ordonna Hecht à Consent. Vérifie si ça nous a avancés.

— D'accord. » Titus affichait une mine profondément suspicieuse, comme s'il était persuadé que Hecht avait orchestré toute l'affaire d'un simple vœu pieux.

Le monde redevint silencieux. La fumée se dispersa. Entre deux intervalles de reposante oisiveté, les Justes survivants réorganisèrent la position de leurs faucons rescapés de manière à accueillir un nouvel assaut. Les armes endommagées ou douteuses furent remisées à l'arrière.

Le temps passa. Aucune attaque ne se produisit. L'ennemi semblait ne se préoccuper que de ramasser ses morts et ses blessés. Hecht n'intervint pas. Ses officiers commençaient à se sentir assez rassurés pour venir au rapport. Ils trouvèrent leur commandeur grisé par son succès.

Pour l'instant.

Il était convaincu qu'une nouvelle vague allait suivre. Elle serait victorieuse, il en avait la certitude. Il dissimula son sentiment.

Les rapports étaient bons. Et mauvais.

Les pertes étaient invraisemblablement légères dans ses rangs. C'était la bonne nouvelle. Au tout début, Hecht entendit parler de quarante-trois morts ou blessés, pour la plupart victimes de l'explosion d'un faucon. Selon Rhuk et Prosek, on ne pouvait pas en faire porter la responsabilité à Krulik & Sneigon. Les faucons explosaient quand leurs servants paniques les chargeaient trop précipitamment. Ils négligeaient de nettoyer convenablement l'âme de l'arme des escarbilles qui subsistaient avant de la recharger. Ils enfournaient plusieurs charges avant de se souvenir d'allumer la mèche. Ou bien ils se trompaient en mesurant la dose de poudre ; optaient

pour une double charge. Tout cela se produisait quand ils se fatiguaient ou quand une peur corrosive leur rongeait l'esprit.

« Une leçon qu'il faudra retenir, Kaït. Drago. Attelle-toi à ce problème dès que nous aurons un peu de temps devant nous. Fais mesurer les doses de poudre au préalable. Trouve-moi un chant de travail dont le rythme leur rappellera de procéder étape par étape et dans le bon ordre. »

Les deux hommes le dévisagèrent comme s'ils avaient du mal à croire qu'il venait de dire cela. « On fait ça depuis deux ans, patron.

— Oh ! Bon. Peut-être aurais-je dû prêter davantage attention…»

Des cris s'élevèrent dans plusieurs directions. « Les revoilà ! »

Une seconde plus tard, Hecht se retrouvait seul. Des hommes caltaient dans tous les sens. Puis il eut de la compagnie. Celle, juste à côté de lui, d'un burlesque petit bonhomme en brun.

« Qu'en penses-tu, Piper ?

— M'a l'air d'une fausse alerte.

— Pas ce coup-ci.

— Alors que dois-je en penser ?

— Tu avais d'énormes problèmes avec des soldats ennemis qui ne voyaient aucune raison de ne pas foncer tout droit sur tes merveilleuses machines de mort, pas vrai ? Là-bas ? Une vraie marée. Ils continuaient d'avancer, non ?

— Oui. Mais ils se sont tous enfuis.

— Eh bien, tu peux en remercier ton vénérable ancêtre.

— Pourquoi ?

— J'ai piqué une idée à ta sœur. J'ai pris un baril de poudre et je l'ai posé là où il risquait de faire le plus de mal en explosant.

— Comment ça ?

— J'ai dû m'y reprendre à deux fois mais j'ai débusqué le trouduc du Collegium responsable de ce sortilège. Un nommé Portanté. Le principaté Catio Portanté.

— Je ne connais pas ce nom. Apparemment, ce n'était pas une fausse alerte. » Des soldats ennemis s'étaient ébranlés, mais pas en très grand nombre. « Un coup de sonde.

— Je ne lui avais jamais prêté aucune attention. C'était une vermine sans importance. Venant d'une ville du Nord et apparenté à Benedocto par un mariage. Donc lié de façon obscure à Bronte Doneto.

— M'est avis que Sérénité a un tas d'amis que nous ne connaissons pas.

— Muno les connaît, lui. Tu devrais me permettre de t'emmener le voir. »

Hecht frissonna. « Ben voyons. » Un faucon mugit pour la gouverne de patriarcaux qui s'étaient un peu trop rapprochés. « Je vais disparaître au beau milieu d'une bataille. Personne ne s'en apercevra.

— C'est bien pour ça, vois-tu, que je ne me suis jamais laissé enfermer dans de hautes responsabilités. Elles te dévorent tout cru. T'interdisent d'en faire à ta guise. Comme ici et maintenant. Voici quelques-unes des têtes de nœud qui ont besoin que tu penses pour elles. Et je ne peux pas disparaître parce qu'ils m'ont déjà vu. »

Rhuk et Prosek étaient de retour. Le coup de sonde adverse ne présentait aucune menace.

« Garde tes opinions pour toi pendant la discussion », prévint Hecht.

Februaren grogna. Ouvrir sa gueule était une autre des activités auxquelles on ne pouvait pas se livrer quand on avait de hautes responsabilités.

Prosek avait l'air de ne s'intéresser qu'à l'homme en brun. Il le fixait en laissant Rhuk faire les frais de la conversation. « On devrait songer à se retirer quand ce truc sera terminé, patron, déclara ce dernier.

— Pourquoi ?

— On est crevés et meurtris, et les faucons se fatiguent.

— Je vais m'accorder une seconde, le temps de me maîtriser, Kaït. Bon, d'accord. Allez-y. Six de nos armes ont explosé. Je le sais. Et je sais pourquoi.

— C'est vrai. Mais l'estimation initiale de nos pertes était de loin inférieure.

— Très bien. Annonce la couleur. »

Rhuk pâlit. « Pardonnez-moi, commandeur. De mon côté, nous avons vingt-trois morts ou blessés.

— Quarante-deux du mien, déclara Prosek. Ces gens ont investi plusieurs de mes positions avant de se débander.

— À quoi il faut ajouter les pertes endurées par Vircondelet, Consent et Sedlakova, grommela Hecht. Sauf si vous les avez déjà comptées. »

Les deux hommes secouèrent la tête.

« Le manque d'effectifs n'est pas le problème, ajouta Prosek, qui dévisageait toujours Cloven Februaren comme s'il le soupçonnait d'être

l'Adversaire incarné. Nous allons être à court de munitions. De charges, en particulier. »

Un faucon rugit. Hecht baissa le regard vers la prairie. Le coup de sonde s'émiettait. Les vivants, là-bas, cherchaient à présent les blessés qu'il leur faudrait confier aux frères soignants. « Nos hommes sont-ils plus épuisés que ceux-là ? »

Prosek haussa les épaules. « J'en doute.

— Repositionnez vos armes. Chargez-les. Braquez-les. Vircondelet et Consent ne vont plus tarder. Puisez dans leurs effectifs pour remplacer vos pertes. Un homme inexpérimenté par équipe. Dressez-moi un inventaire de nos munitions. Nous ne pouvons pas avoir utilisé toute cette poudre. Il a fallu six vaisseaux pour l'embarquer.

— Oh non, commandeur. Il reste encore des tonnes de poudre. Mais pas ici. Nous n'avions pas assez de véhicules pour en apporter ne serait-ce qu'une fraction. Et nous n'aurions même pas tout apporté si nous en avions disposé. Les risques de perte étaient trop élevés.

— Nous sommes à court de poudre, commandeur, mais encore plus de charges, ajouta Rhuk. Nous disposions au début de vingt à vingt-cinq charges par faucon. » Un chiffre monstrueux, presque inimaginable, réalisa Hecht. Des tonnes de munitions. Fourgon après fourgon. « Mais elles s'épuisent très vite. Aucune équipe n'a consommé la totalité de ce qu'elle détenait au début, mais il n'en reste plus à certaines que deux ou trois. Il n'y a rien dans les parages qui pourrait nous servir de substitut. Nous ne disposons plus que de ce qui a été redistribué. Dans l'éventualité d'un autre gros assaut, ça ne ferait pas long feu. Oh ! Chaque équipe a reçu une charge de mitraille divine. Au cas où. Mais nous préférerions l'épargner. »

Hecht réprima un coup de sang. Ce n'était pas leur faute. Mais la sienne. Ils avaient obéi à ses ordres. Ils avaient même fait davantage, en réalité.

Il ne s'était pas attendu à ce que ça durât si longtemps. Il avait escompté qu'un feu massif provoquerait la panique dans les rangs ennemis. Mais il aurait dû envisager une manipulation par un sorcier dément, disposé à sacrifier ces hommes jusqu'au dernier.

« Ça ne s'est pas passé comme je l'avais prévu, déclara-t-il. Mais des bouleversements spectaculaires se sont aussi produits dans l'autre camp, m'a-t-on dit. » Il désigna l'homme en brun d'un geste léger. « Bon, pour le moment, nous campons sur nos positions, toutes nos armes chargées. Mais,

au lieu de disperser vos munitions tous azimuts, concentrez-les sur ceux des faucons qui pourront encore tirer après la première salve. »

Hecht jeta un regard vers Cloven Februaren, dans l'espoir de lui entendre dire qu'aucun autre assaut sérieux n'était envisageable pour l'instant.

Le vieil homme comprit parfaitement, mais il ne put rien promettre.

« Ne tuez pas les gens qui cherchent à faire le ménage en contrebas.

— Nous pourrions avoir un problème de coulage, déclara Prosek. Il me manque plusieurs barils de poudre. »

L'ombre d'un sourire joua sur les lèvres du Neuvième Inconnu.

Hecht comprit. « Ils n'ont pas été utilisés en vain, Drago. »

Le répit dura plusieurs heures. L'ennemi ramassait ses morts et ses blessés au milieu de nuages d'insectes et d'oiseaux charognards. Les Justes prenaient soin des leurs.

Cloven Februaren réussit à disparaître sans se faire remarquer.

La force patriarcale ne s'ébranla qu'en fin d'après-midi, alors que Hecht songeait déjà à se mettre à table puis à s'éclipser.

Il devait bien y avoir quelque part un château assez gros pour s'y terrer jusqu'à ce que l'empire fît porter ailleurs son poids.

Mais il refusait d'abandonner ses faucons.

Ce qu'il ferait sans doute s'il lui fallait fuir.

De sorte qu'il n'avait pas d'autre choix que de camper sur ses positions.

Il s'inquiétait pour Clej Sedlakova. Il n'en avait toujours aucune nouvelle.

Les pertes de la journée commençaient déjà à le hanter.

Certains vétérans occupant des postes clés étaient tombés au combat ; des hommes qui le suivaient depuis l'époque du régiment de la Ville.

Et Titus avait essuyé sa première blessure sérieuse.

« Les voilà ! » Le cri remonta jusqu'au sommet. Et, cette fois, ce n'était pas une fausse alerte. L'ennemi s'engouffra dans la prairie et entreprit d'escalader en rampant les flancs de la colline.

« Je n'ai pas été assez attentif avant de prendre cette décision, Titus, lâcha Hecht. Si jamais ça tourne mal…

— Vous prenez pas la tête, patron. Je vais me poser là. Tout va bien. »

Vaillante déclaration sans doute, mais tout n'allait pas bien.

Hecht savait qu'il lui faudrait affronter sa conscience s'il survivait. Il ignorait si son problème était l'orgueil, l'arrogance, une trop grande

confiance en soi ou un mélange des trois, mais il y avait anguille sous roche.

Un sourire retroussa légèrement ses lèvres lorsqu'il se souvint d'avoir ressenti la même impression chaque fois que ses ennemis lui laissaient le temps de ruminer. Il commençait également à nourrir des pensées aberrantes. Comme toujours.

Il aurait dû étudier plus diligemment la Structure. Il disposerait à présent d'une porte de sortie. Encore qu'il fût sans doute moins en danger que ses hommes dans l'immédiat. Sérénité tenait sûrement à le faire prisonnier pour lui réserver une attention plus soutenue ultérieurement. Ça lui ressemblerait bien.

La discipline de feu perdurait. Les équipes des faucons patientaient.

La progression de l'ennemi ralentit à son approche de la portée maximale supposée de leurs tirs. La plupart de ces hommes avaient été témoins de ce qui était arrivé à leurs prédécesseurs.

Loin derrière, en sécurité, leurs officiers blasphémaient et menaçaient.

La progression s'arrêta tout net.

Une terrible explosion se produisit en bas de la route, hors de son champ de vision. Une fumée grise, accompagnée de cris et de hurlements, se mit à bouillonner dans la lumière vespérale. Tous ceux qui étaient en première ligne sursautèrent, surpris, et jaillirent.

« Tirez la première salve ! » ordonna Hecht.

Les faucons rugirent. Le jour rougeoyant teignait la fumée d'une féroce lueur rouge orangé.

Pendant un certain temps, cette fumée dériva vers le sommet de la colline, poussée par l'air relativement plus chaud de la plaine. Mais il ne tarda pas à se rafraîchir et la fumée retomba vers le pied du promontoire. Rien ni personne n'en émergea.

La fumée masquait la source de tous les bruits. Quelque chose se passait pourtant en bas. Hecht avait l'impression que chaque homme se retournait contre son plus proche voisin. C'était en partie vrai. Tous cherchaient désespérément à s'enfuir. Mais la sorcellerie qui avait trafiqué l'esprit de ces hommes ajoutait encore à leur désespérance.

Hecht donna l'ordre de cesser le feu jusqu'à ce que l'attaque reprît.

L'obscurité s'installa. La fumée se dissipa. Les étoiles apparurent, indifférentes. Rivademar Vircondelet signala que les patriarcaux s'étaient retirés de la prairie pour s'abriter derrière un contrefort de la montagne.

Ladite prairie était jonchée d'une récente moisson humaine. L'ennemi emportait ses blessés. Les charognards nocturnes sortaient de leurs trous.

À un moment donné, Cloven Februaren avait rejoint le commandeur des Justes, sans se faire remarquer de lui avant qu'il n'ouvre la bouche. Les gens de Hecht ne lui prêtaient aucune attention. Ils le contournaient mais ne lui adressaient pas la parole ni ne posaient de questions.

« C'est fini, Piper, déclara Februaren. Ils ont renoncé. Mais la Nuit pourrait bien te donner encore de ses nouvelles. Charger de mitraille divine quelques-uns de tes joujoux ne saurait nuire. Prends des dispositions dans ce sens, puis j'aimerais aller faire un tour avec toi.

— Pourquoi ? Où ça ?

— En bas. Pour parler à ceux d'en face.

— Je devrais te poser des questions ?

— Si ça te chante. Mais tu n'obtiendras peut-être pas les réponses que tu aimerais entendre.

— Je m'en doutais. Titus !

— Commandeur ?

— Comment te sens-tu ? Comment va ton bras ?

— Il paraît que j'y survivrai. Seulement quatorze points de suture, mais ça fait un mal de chien.

— Content de l'apprendre. Je ne sais pas ce que je vais faire de toi.

— Je m'en voudrais de perturber cette camaraderie idyllique, grommela Februaren, mais…

— Je m'assurais simplement que Titus était en état de se joindre à nous. Tu peux porter un drapeau blanc, au moins, Titus ?

— Si vous insistez.

— Parfait. Je sais qu'il y aura là-bas des visages de connaissance. D'une manière ou d'une autre. » Il agita l'index sous le nez du Neuvième Inconnu. « À ma façon, l'ancien. »

Februaren se rembrunit mais n'ergota pas.

« Ça risque de durer longtemps ? s'enquit Hecht. Je n'ai rien mangé de la journée.

— Tu devrais prendre mieux soin de toi. Emporte une miche de pain, du fromage et une saucisse, et démarrons. Tu pourras grignoter en chemin. On n'avancera pas très vite.

— Ça ira. Je peux attendre. » Le décor risquait de n'être pas très appétissant.

Le vieil homme eut un hennissement sarcastique.

Hecht trouvait que le Neuvième Inconnu prenait le chemin de devenir quelque chose de plus qu'humain. Existait-il des « apprentis ascendants » ? Par inadvertance ? Inconscients de leur état ? Asgrimmur Grimmsson en était la preuve ambulante.

Titus, renfrogné, se mit à rassembler des lanternes et des gardes du corps.

« Nos nouveaux faucons ont des effets terrifiants, fit remarquer Titus.

— Pas plus que des épées ou des haches, déclara Terens Ernest, tout faraud d'accompagner son commandeur. Dieu soit loué, ils n'étaient pas montés. Si nous avions dû tuer deux mille chevaux, je ne l'aurais pas supporté. »

Cloven Februaren eut un reniflement dédaigneux mais n'exprima pas autrement son opinion.

« La véritable horreur, c'est cette façon de tuer, rapide et impersonnelle, lâcha Hecht. Certains servants des faucons n'ont jamais vu l'ennemi en face. Et des types comme Prosek et Rhuk finiront par trouver le moyen d'augmenter la portée, la fréquence et la précision des tirs. C'est le défi qui leur plaît. Ils ne réfléchissent jamais en termes humains. »

C'était le champ de bataille le plus sanglant qu'il eût jamais vu. Certes, des batailles plus sanguinaires, dont certaines très récentes, s'étaient déroulées par le passé Los Naves de las Fantas, par exemple, ou celle qui avait eu lieu devant Khaurène. Mais il y avait dans celle-là un petit côté industriel qui faisait froid aux yeux.

« Que fera Sérénité en l'apprenant ? demanda Titus.

— Il vomira des bulles d'anathème. D'excommunication. Des bulles de toutes les sortes possibles. Fulminantes. Blâmant tout le monde sauf lui. Il est en train de devenir comme son cousin. »

Le Neuvième Inconnu refusait de rester coi. « Et personne ne le prendra plus au sérieux, puisqu'il est tellement doué pour se montrer aussi niais que Sublime. Il n'est ni aveugle ni malhonnête à ce point, mais, en comparaison, nous avons eu quelques patriarches droits comme des *i.* Il donne l'impression de régresser. Ce qui s'est passé ici risque de l'achever aux yeux de la populace de Brothe. »

Hecht n'y croyait pas. Bronte Doneto était bien trop retors. « Que diriez-vous de vous concentrer sur le moment présent ? » Il était nerveux.

Les ténèbres lui semblaient d'une épaisseur surnaturelle. Les lanternes ne les repoussaient pas assez loin pour qu'il se sentît rassuré. Le champ de bataille puait les viscères éventrés, le sang coagulé et la chair déjà en putréfaction. Il n'arrêtait pas de trébucher sur des cadavres. L'eau immonde s'infiltrait dans ses bottes. Il avait faim et commençait à avoir mal au crâne. En dépit de l'altitude et de l'air froid, le bruissement des ailes des insectes évoquait le fredonnement de dieux de la mort primitifs, pareils à ces anciens revenants qu'il avait exterminés dans le Connec, lors de leurs chants d'après la bataille.

Son amulette lui signalait que la nuit était débarrassée de toute présence inquiétante, sinon celle des plus triviales Instrumentalités.

L'éventualité d'une traîtrise imminente accentuait sa fébrilité. Titus avait le bras droit amoché. La Neuvième Inconnu était plus vieux que le sol qu'ils foulaient. Rivademar Vircondelet se voyait davantage en amant qu'en pugiliste.

Consent, Vircondelet et Ernest étaient venus parce qu'ils s'étaient sentis soupçonnés et ostracisés. Cette fois, ils auraient l'occasion de se trouver sur place quand le couperet tomberait.

Il ne leur avait pas présenté Cloven Februaren.

Mis à part Titus, qui était chargé du drapeau blanc, tous portaient une lanterne. Hecht, Ernest et Vircondelet étaient aussi armés de javelots et d'une panoplie standard d'acier aiguisé. Les javelots se révélèrent très utiles pour arpenter ce terrain accidenté.

Le Neuvième Inconnu n'était armé que d'un sourire de débile mental.

Ces cinq hommes n'allaient certainement pas donner de leur entreprise un compte rendu qui ferait date dans l'histoire.

Une fois franchie l'orée de la prairie, ils repérèrent des torches et de petits brasiers derrière le contrefort de la montagne. Une vingtaine d'hommes les attendaient dans la chiche clarté, à quelque deux cents pas en retrait.

À intervalles réguliers, d'autres petits feux balisaient la route menant à la plaine. Il y avait du mouvement sur la route.

« J'aurais mieux fait de les faire venir à moi, marmotta Hecht.

— Tu es trop paranoïaque, Piper », déclara Cloven Februaren. Puis : « Apprends donc à croire en toi. »

Hecht connaissait bon nombre des hommes qui l'attendaient. La plupart n'étaient pas des amis de Bronte Doneto. En faisaient partie les représentants de quatre des Cinq Familles de Brothe, dont Paludan Bruglioni de la puissante famille Bruglioni. La dernière fois que Hecht l'avait vu, il était au seuil de la mort. Le principaté Gervase Saluda, ami depuis toujours de Paludan, était lui aussi présent. Tous deux étaient restés assis sur les châssis de bois qui avaient servi à les transporter jusqu'au sommet. L'agent des Arnenia était un certain Rogoz Sayag, avec qui Hecht avait travaillé lorsqu'il était employé par cette famille, ainsi qu'ultérieurement durant la croisade calzirine.

Les Cologni et les Madisetti avaient mandaté des inconnus. Seuls les Benedocto (le clan de Bronte Doneto) semblaient n'avoir envoyé personne.

Quelqu'un rendrait pourtant compte à Brothe. Espionnage et traîtrise étaient au cœur de la politique de Brothe. Et la politique de Brothe forgeait la ligne de conduite, plus vaste, de l'Église.

L'un dans l'autre, ces gens formaient une alliance bien improbable. Certains d'entre eux se poignardaient mutuellement dans le dos depuis des générations.

Ce qui en disait long sur la profondeur et l'ampleur de la crise de confiance qui se déclarait sous le règne du nouveau patriarche.

Comment Doneto s'était-il débrouillé pour parvenir à un déclin aussi rapide ?

Et comment Paludan et Gervase, tous deux gravement handicapés, avaient-ils réussi à arriver si tôt sur site ? Hecht se posait encore plus de questions à cet égard.

Un homme qu'il ne connaissait pas s'avança d'un pas. « Je suis Acton Bucce de Bricea, déclara-t-il. Commandant par intérim de ceux qui ont survécu à votre sorcellerie. » C'était un garçon triste et colérique, qui contrôlait soigneusement ses émotions.

« Serait-il possible d'ajouter du bois à ces brasiers ? demanda Bucce. J'aimerais davantage de chaleur et de lumière. Tous ces fantômes risquent de rendre la nuit froide et sombre. »

Hecht lança un regard à Februaren. Le vieil homme hocha la tête. « Faites. J'ai croisé certains de ces fantômes en descendant. »

Les feux grossirent très vite. Du côté patriarcal, tout le monde avait l'air hagard et transi de froid. Hecht toucha son amulette. Elle ne lui donnait encore aucun avertissement, sinon l'habituel début de prurit.

Les brasiers ranimés lésaient la vision nocturne de Hecht mais diffusaient assez de clarté pour révéler des cadavres allongés côte à côte, à touche-touche, les pieds posés sur le bord de la route.

« Vous vouliez dire quelque chose, Acton Bucce ?

— Voilà douze heures, je commandais à un régiment nommé les Épéistes Volontaires. Des mercenaires venant des plus pauvres quartiers de Brothe et engagés à court terme. Trente jours de service dont quinze payés d'avance. Deux mille deux cents hommes, pour la plupart expérimentés. Il ne m'en reste plus que treize cents, qui ne sont même plus en état de prendre soin d'eux-mêmes. Nos morts sont si nombreux que nous ne pouvons pas les ramener chez nous. Nous les enterrerons dans des tombes portant leur nom, du moins s'il reste assez de chaque homme pour qu'on l'identifie, afin que leur famille puisse venir reprendre leur dépouille si elle le souhaite. »

Bucce s'interrompit, comme s'il attendait un commentaire. Hecht resta coi.

« Au total, le patriarche avait envoyé environ dix-sept mille hommes, reprit Bucce. Au lever du soleil, j'étais à la huitième place de la chaîne du commandement. Je suis à présent le plus haut gradé survivant. Les civils me pressent de céder à mon impulsion de sauver les hommes qui en ont réchappé. Nous nous y employons, mais il nous reste encore beaucoup de corps à récupérer. Nous en avons déjà ramassé plus de quatre mille. Et le nombre des blessés surpasse celui des morts. La septicémie en emportera beaucoup, car les frères soignants ne peuvent pas s'occuper de tous. »

Il s'arrêta. « Combien d'entre eux étaient des conscrits ? s'enquit Hecht.

— Commandeur ?

— Tous les hommes de votre armée ont choisi de venir ici. C'étaient des mercenaires décidés à nous massacrer, les miens et moi.

— C'est vrai. On pourrait répondre à cela que c'est la pauvreté qui a décidé de leur enrôlement.

— Peut-être. Mais ils ont opté pour essayer de me tuer. Selon mes calculs, si je me fie à vos chiffres, mes hommes vont devoir encore endurer une rude journée s'ils veulent mettre un terme définitif à ce fantasme du patriarche.

— Le fantasme du patriarche est d'ores et déjà moribond. J'enterrerai mes morts demain. Je libérerai chaque régiment dès qu'il aura fini de

s’occuper des siens. À moins que vous ne nous forciez à combattre. Auquel cas combat il y aura.

— Je ne tenais pas à engager cette bataille. »

Bucce pinça les lèvres. Son avis risquait d’être mal accueilli. « Je suis résolu à ne plus gaspiller de vies jusqu’au moment où Sérénité me relèvera. Je ne veux pas les avoir sur la conscience.

— Cet homme est sincère, murmura Cloven Februaren sans remuer les lèvres, si bas que seul Hecht l’entendit. Ce qu’il omet de te dire, en revanche, c’est que la plupart de ses hommes ont déserté. »

Hecht dissimula sa surprise. « Quel est l’objectif exact de cette rencontre, capitaine ? Et que font ces gens ici ?

— Ils accompagnaient l’armée. À titre d’observateurs, me suis-je laissé dire. Selon moi, ils espéraient assister à un désastre aussi effroyable que celui qui nous a frappés. Notre patriarche est aujourd’hui détesté par sa propre classe.

— Je comprends peu ou prou la politique. Mais vous ne m’avez toujours pas dit pourquoi vous vouliez me rencontrer.

— Je l’ai dit. Je veux arrêter le massacre. Et puis ces gens ont insisté. »

Hecht jeta un regard à Titus Consent. Savait-il quelque chose sur ce Bucce ?

« Si j’ai bien compris, ils veulent que vous puissiez pousser vers Brothe sans encombre, reprit Bucce. Pour une confrontation avec Sérénité.

— Vous avez sans doute tous changé d’avis sur la façon dont vous avez voté aux dernières élections, j’imagine. »

Nul ne répondit. Tous scrutaient les ténèbres dans son dos. Prosek aurait-il fait descendre quelques faucons pour appuyer les arguments impériaux ?

Il lorgna Cloven Februaren. Le vieillard n’était pas concerné. « Dites-m’en plus.

— C’est tout. En ce qui me concerne. Parlez-leur. » Bucce avait peur. Lui aussi fixait quelque chose derrière Hecht. « Je n’interviendrai pas tant que vous nous laisserez nous occuper de nos morts et de nos blessés puis repartir. »

Il se répétait. Pour la gouverne de ceux qui se trouvaient derrière.

« Il parle pour les employés de Sérénité, affirma Paludan Bruglioni d’une voix faible, fatiguée et tendue. Nous ne nous entretiendrons que quand vous en aurez fini avec lui. »

Hecht dévisagea Paludan puis Gervase Saluda, comme si le second pouvait lui expliquer comment le premier avait bien pu survivre.

Paludan ne le remarqua pas. Son regard était rivé sur la présence derrière Hecht.

« L'impératrice est revenue, murmura un fantôme à l'oreille de Hecht.

— Je m'en doutais. Votre Grâce n'a pas suivi le conseil de son commandeur des Justes. » Sans se retourner.

« Ce n'était qu'un conseil, commandeur. J'ai davantage confiance en vous que vous-même. »

Ce n'était pas le moment d'ergoter. « Merci pour votre foi en moi, Majesté. En avez-vous assez entendu pour comprendre de quoi il retourne ? »

Katrin vint se placer à ses côtés, sur sa gauche. Hecht entrevit derrière elle un capitaine Ephrian décontenancé. « Ces gens ont décidé qu'ils soutenaient la mauvaise écurie de course. Ils espèrent sauver leur peau et grappiller peut-être un peu de butin en endossant d'autres couleurs. »

Après toutes les années qu'il avait passées en Firaldie, Hecht n'appréhendait toujours pas pleinement la notion de couleurs, qui mélangeait politique locale et soutien fanatique à de célèbres écuries de course de l'hippodrome, et, plus généralement, permettait de situer la position prise par tel ou tel dans la longue lutte pour le pouvoir entre l'Église épiscopalienne brothienne et les empereurs du Graal.

L'affirmation de Katrin était la vérité brute de décoffrage. Mais l'ennemi pouvait encore écraser les Justes. Et en grand style, puisqu'il pouvait s'emparer de l'impératrice en personne.

« Tu ne t'estimes pas à ta juste valeur, chuchota le Neuvième Inconnu. Tu as changé le monde aujourd'hui. Encore une fois. Mais tu n'en es pas davantage conscient qu'au bois d'Esther. » Hecht ne comprit pas et n'y crut pas non plus. Mais ça méritait quelque réflexion.

« Acton Bucce de Bricea des Épéistes Volontaires, je suis là. Sa Très Auguste Majesté impériale. Qu'avez-vous à dire ?

— Il me semble avoir été clair, Votre Majesté.

— Vous avez affirmé que vous ne m'importuneriez plus si le commandeur des Justes vous laissait partir. Ce qui reste séduisant. D'un autre côté, vous exterminer tous afin de vous empêcher de nous nuire ultérieurement aurait aussi son charme. En outre, nous n'aurions pas ici des

gens tels que ceux-là s'ils ne cherchaient pas à s'attirer des faveurs particulières. »

— Vous avez raison, reconnut Paludan Bruglioni. Nous sommes venus parce que nous avions prévu votre victoire. Nous espérons négocier la sécurité pour nos foyers.

— Conneries ! marmotta Cloven Februaren. Mais il est sincère. »

Saluda reprit la balle au bond. « Nous faisons tous le serment de ne plus apporter notre soutien ni notre réconfort à Sérénité. Et de ne pas non plus contrecarrer les Justes en quelque façon que ce soit. »

L'impératrice éclata de rire : une sorte de carillon mâtiné de braiment. « Ça ne sera pas si facile. Ni si bon marché. Il ne faudra pas occuper le haut du pavé avant de sauter sur le trottoir gagnant. Choisissez votre camp. Et faites-le savoir au monde. Mettez en jeu vos vies, vos fortunes, votre honneur. Que tout cela soit engagé, reconnu, déclaré.

— Quelqu'un a un peu trop confiance en soi, murmura Februaren.

— Un poil », convint Hecht.

Mais Katrin n'avait pas surjoué. Nul ne s'éloigna en frappant du pied.

Les porte-parole des Cinq Familles consentirent à négocier les conditions de leur collaboration après que les patriarcaux auraient enseveli leurs morts, auraient pansé leurs blessés et s'en seraient retournés.

« Je reste indécis, patron, déclara Titus Consent. J'ai l'impression qu'on les laisse filer un peu trop facilement.

— Après ce qu'on leur a fait ?

— L'impératrice l'a dit. On pourrait bien avoir encore affaire à eux ultérieurement. »

Le lendemain, des éclaireurs des Justes poussèrent jusque dans la plaine, progressant pendant que les patriarcaux enterraient leurs morts. Des renforts arrivèrent deux cents hommes de Glimpsz. D'autres étaient en chemin. Une armée se rassemblait en Alameddine. Les garnisons impériales se livraient à des démonstrations de force dans toutes les villes qui avaient fait allégeance à l'empire. Ce n'était pas le cas dans les États patriarcaux.

La nouvelle de la boucherie des Ombres se répandit très vite et enfla au fur et à mesure. Des gens qui auraient dû se méfier gobèrent les récits les plus saugrenus comme paroles d'Évangile.

Au Krois, on murmurait sous le manteau des ragots hostiles à l'impératrice et au commandeur des Justes : ils s'étaient soumis à la Nuit.

Ce désastre ne se serait pas produit si les Ténèbres n'avaient pas répondu à la conjuration de la reine sorcière et de son familier de mercenaire.

Des rumeurs colportées par des gens d'un point de vue opposé accusaient Sérénité de copuler avec la Nuit et d'être derrière le monstre qui ne cessait de revenir hanter les catacombes, si fréquemment que les bons principatés le détruisissent. Ces allégations trouvaient un terreau accueillant dans l'esprit populaire. Des commérages associant Bronte Doneto à certains événements survenus dans le monde souterrain couraient quasiment depuis l'effondrement de l'hippodrome.

Telles furent les nouvelles que Cloven Februaren rapporta de ses visites à Brothe, où son espionnage se montrait beaucoup moins subtil et finaud que celui d'Héris.

Il appréciait trop le sabotage.

Clej Sedlakova refit surface au bout de trois jours. Seuls dix-huit hommes l'accompagnaient, presque tous blessés. Un ennemi prévenu de leur arrivée leur avait tendu une embuscade. Sedlakova et ces hommes étaient les uniques rescapés d'un long repli défensif.

Les Justes brûlèrent leurs morts. Ils examinèrent leurs faucons en quête de défectuosités. Ils emmagasinèrent munitions et réserves, et reçurent d'autres renforts.

Le commandeur des Justes éluda à deux reprises des avances sans grande conviction de l'impératrice. Elle recommençait à perdre son contrôle.

Hecht n'était pas le seul à le remarquer.

Rivademar Vircondelet passa la tête par la fente de la tente que Hecht occupait dans le camp patriarcal. Vircondelet avait commencé d'assumer certaines des responsabilités de Titus Consent depuis que ce dernier se familiarisait un peu plus avec le commandement sur le terrain. « Le capitaine Ephrian demande à vous voir, patron. Vous avez une minute ?

— Envoie-le-moi, en ce cas. »

Ephrian était porteur de mauvaises nouvelles.

« Asseyez-vous, capitaine, et exposez-moi le problème.

— L'impératrice. Naturellement. Je n'en peux plus. Elle refuse de coopérer. Elle ne fait que ce qu'elle veut et quand elle le veut.

— C'est une de ses prérogatives.

— Je peux comprendre. Je me souviens encore de l'état dans lequel se mettait Johannes. Mais il n'a jamais été comme elle. Quoi qu'elle fasse, ce n'est jamais de sa faute. Là encore, c'est un peu le métier qui veut ça, j'imagine.

— Le plus souvent.

— C'est là qu'est le problème. Elle est dans une de ses spirales descendantes. La pire peut-être depuis que le prince est mort-né. On a tenté tous les subterfuges habituels. Je me suis cassé le cul à l'emmener faire du cheval. C'est ce qui marche le mieux. Elle adore galoper. Mais pas cette fois. J'ai peur qu'elle ne se fasse du mal ou ne se couvre de ridicule.

— Que puis-je faire ?

— Je n'en sais rien. Elle refuse de m'entendre quand elle n'a plus sa tête. Mais elle vous écoute parfois.

— Vraiment ? Ça a dû m'échapper.

— J'ai dit "parfois".

— Un drôle d'oiseau que notre impératrice.

— Plutôt une petite fille effrayée. Elle se laisse guider par des émotions puériles. Ses humeurs sombres… elles n'arrêtent pas d'empirer. Elle pourrait causer des problèmes insurmontables. Pire encore que l'invasion d'un pays ami ou une déclaration de guerre à l'Église. »

Intéressant. « Nous ne sommes pas en guerre avec l'Église, capitaine. Mais avec Sérénité. Le distinguo est peut-être subtil, mais ça fait une grosse différence.

— Sérénité se prend pour l'Église.

— Tare commune à de nombreux patriarches. Que voudriez-vous que je fasse pour notre maîtresse égarée ? Je ne suis qu'un mercenaire qui a déjà outrepassé ses limites.

— Je ne sais pas. J'ai dit qu'elle vous écoutait parfois. J'espérais que vous auriez une inspiration.

— Je ne suis pas à ce point imaginatif, capitaine. La méthode magique pour que tout aille bien m'a échappé. J'aurais aimé qu'elle s'attarde plus longtemps. Perdre la tête au beau milieu d'une campagne… Notre employeur choisit bien mal son moment.

— Soyez prévenu. Elle pourrait devenir bizarre.

— J'y réfléchirai. Promis. Pour l'instant, je dois préparer un ordre de marche. »

Ephrian fit la moue mais ne dit rien. Il savait qu'on ne pourrait en aucune façon attaquer Brothe. La ville était trop grande. Et, si impopulaire qu'il soit, un patriarche a toujours de vastes ressources.

Il avait réussi à trouver dix-sept mille hommes désireux de se rendre dans les Ombres.

En réalité, Hecht aspirait simplement à devenir une présence qu'on ne pourrait se résoudre à ignorer pendant que s'affermirait la volonté de l'empire. Un symbole aux yeux de tous les Brothiens qui maugréaient actuellement contre leur patriarche. Un espoir dans la brume.

La plus grosse besogne serait assurée par les armées cantonnées derrière les Jagos.

Des escarmouches éclataient dans toute la Firaldie. Quelles que fussent les obligations féodales de telle cité, principauté ou royaume, certains citoyens ou sujets en prenaient le contre-pied, résolus à régulariser leur statut politique. Les émeutes n'étaient pas rares, même à Brothe, où un sénat effrayé avait voté de nouveaux et très substantiels subsides pour le régiment de la Ville.

Des années de parcimonie avaient réduit cette force à l'état de quasi-symbole.

Les Justes s'engagèrent dans des escarmouches. Sérénité avait encore ses fans. Mais, après les Ombres, peu d'entre eux trouvaient encore des soldats pressés d'affronter les Justes.

Les superstitieux se persuadèrent que l'impératrice Katrin et le commandeur des Justes avaient usé de sorcellerie. Les Ombres avaient assisté à la pire journée de massacre qu'ait connue la Firaldie depuis l'effondrement de l'Ancien Empire. Les mieux informés, rescapés de cette bataille, eurent beau chanter sur tous les toits qu'il n'y avait eu aucune magie. Ce qui, quand on y ajoutait foi, effrayait encore plus son monde que tous les babillages sur la sorcellerie.

Le recours à une accumulation de machines de destruction, surtout, restait terrifiant. Les faucons ôtaient à la guerre tout honneur et toute habileté personnelle. Ce qui, en réalité, signifiait que les gens de noble extraction reconnaissaient qu'ils prendraient autant de risques que le plus vil et misérable rustaud armé d'un maillet, et, conséquemment, ne vaudraient guère mieux que lui.

Les faucons se moquaient de qui vous étiez le fils. Les faucons ne rançonnaient pas les bien-nés. Pire, n'importe quel fils de péquenaud illettré pouvait manier un faucon au bout de quelques heures d'entraînement.

Un tel engin ne pouvait avoir surgi que de l'esprit ténébreux de l'Adversaire.

Les Justes s'étaient d'ores et déjà ébranlés quand la nouvelle leur parvint que le patriarche, soutenu par sa faction de plus en plus réduite du Collegium, avait émis une bulle déclarant que les armes à poudre étaient une œuvre de l'Adversaire. Aucun chaldaréen authentique ne devait les employer. Il fallait toutes les détruire sur-le-champ.

Hecht se trouvait en tête avec le fourgon qui approchait du domaine des Bruglioni, au sud-est de Brothe. Le messager le manqua. Lorsqu'il retrouva son état-major, celui-ci se gaussait du patriarche. « Que se passe-t-il ?

— Écoutez ça. » Rivademar Vircondelet lui lut la bulle.

« À l'heure qu'il est, dans tout le monde chaldaréen, les hommes qui ont le bonheur d'être en possession de ces organes du Mal s'empressent d'ignorer complètement Sérénité. En fait, maintenant qu'ils ont entendu parler des Ombres, ils se chercheront un autre fournisseur que Krulik & Sneigon.

— Aucun doute. C'est dans la nature humaine. » D'autres patriarches avaient aussi essayé de bannir les armes. Elles restaient d'usage commun.

Le commandeur des Justes et plusieurs de ses lieutenants, très incommodés par la présence de l'impératrice qui les talonnait, entrèrent dans la villa Bruglioni. C'était la classique accumulation de piliers de calcaire et de toits de tuile rouge trônant au sommet d'une crête dans une région de vignobles, assez près de Brothe pour qu'on aperçût le dôme d'air insalubre qui la recouvrait. Certaines ailes remontaient à l'époque de l'Ancien Empire. Les Bruglioni prétendaient que la villa avait été construite par une des familles impériales avant Aaron de Chaldar. Elle avait été le décor d'événements historiques majeurs. « Et cette vieille baraque va apparemment remettre ça », grommela Paludan.

Paludan était assis dans une chaise roulante, sort qui lui serait réservé jusqu'à sa mort. Les maîtres thaumaturges ne pouvaient que juguler sa douleur. Gervase Saluda y était aussi confiné, mais lui gardait l'espoir de marcher de nouveau avec une jambe artificielle. « J'ai entendu dire

qu'aucune bonne action ne restait impunie, déclara Saluda. Je crois que c'est là notre châtiment, pour avoir permis aux Arniena de nous persuader, à l'époque, de vous donner du travail.

— Vous avez raison. Mais vous en avez eu pour votre argent. Ce n'est jamais que le moyen pour Katrin d'apposer sa marque sur vous. »

Tous les représentants des Cinq Familles qui s'étaient éclipsés des Ombres visitaient à présent le domaine Bruglioni. Sérénité ne tarderait pas à recevoir des rapports sur eux.

« Nous ne cherchons pas ici la bagarre, déclara Hecht. Nous voulons seulement ranimer la flamme de l'agitation. Nous posons sans doute un plus gros problème en restant ici inactifs qu'en nous engageant dans une bataille que nous perdrions probablement. »

Hecht s'était aperçu qu'une force alourdie par des faucons ne pouvait se montrer ni agile ni agressive. Elle avait eu dans les Ombres sa meilleure chance de donner son maximum. C'était une armée exclusivement défensive.

En dépit de tous les renforts reçus au cours des derniers jours, elle n'était toujours forte que d'un peu moins d'un millier d'hommes. Jetés dans la plupart des querelles firaldiennes, mille vétérans seraient sans doute regardés comme une troupe considérable, mais pas dans ce contexte et contre un tel adversaire.

À la plus grande consternation de Paludan et Saluda, Hecht se prépara à défendre le domaine. Rhuk et Prosek disposèrent leurs faucons de manière à faire regretter à tout raider de s'être approché un peu trop près. Sedlakova et Consent sillonnèrent la campagne environnante en quête de torrents dont le lit présenterait des galets ronds de la taille et de la dureté voulues. Ils cherchèrent aussi du terreau argileux qu'on pourrait utiliser pour combler les vides entre les pierres d'une charge.

Rivademar Vircondelet mena des patrouilles montées jusqu'à la Ville Mère afin que des observateurs pussent voir de près les bannières impériales.

Sérénité fit fermer les portails les plus proches et ne s'opposa pas à leur présence.

Cloven Februaren réveilla Hecht au beau milieu de la nuit. Lila l'accompagnait, à la fois timide et fière d'assez bien maîtriser la Structure pour entreprendre ce voyage biscornu. Elle resta coite. Elle avait sans doute reçu l'instruction de la boucler.

« Sérénité perd la boule, Piper, chuchota le Neuvième Inconnu. Des escouades patrouillent dans les rues de Brothe et arrêtent tous ceux qui lui déplaisent. Le Castella a fermé ses portes. Les Cinq Familles se barricadent parce qu'il a attaqué hier la citadelle Bruglioni. Ce qu'il en reste, du moins.

— Gervase et Paludan ne seront pas contents. » Bien que leur propriété ne fût plus, de toute manière, qu'une ruine indéfendable.

« Encore moins quand ils apprendront que l'assaut s'est soldé par une douzaine de morts. Leurs gens ont résisté. »

Il regarda Lila tourner lentement en rond, quasiment spectrale. « Anna devrait nourrir cette fille.

— Anna et les filles ne mangent pas bien pour l'instant.

— Quoi ?

— Muno a permis à Adam Hauf de les héberger au Castella. À cause de Sérénité.

— Vous êtes bien sûr qu'il a perdu la boule ? Il est très fort pour simuler quand il médite quelque chose d'entièrement différent.

— Il pourrait être parfaitement sain d'esprit et préparer un tour de passe-passe. Mais je ne crois pas qu'il ait de temps à perdre en de si vaines sottises. Il ne va plus tarder à s'en prendre à Muno. Ce qui déclenchera une révolte au sein du Collegium. Ça va saigner. Entre-temps, les troupes impériales se déversent dans le nord de la Firaldie. Ton ami est peut-être resté un peu trop longtemps au Connec. Il va maintenant devoir rentrer en se frayant un chemin à travers une armée impériale. Et, pendant que Sérénité priera pour le retour de Ghort, une autre, venant d'Alameddine et du Calzir, se rapprochera de Brothe par le sud.

— Anna et les filles sont-elles vraiment en sécurité ?

— Anna et les filles. Note que je n'ai pas parlé du garçon. Cette forte tête.

— Oui ?

— Lila ? » La fillette donna l'impression de flotter dans sa direction, comme si seuls ses orteils effleuraient le sol et, d'ailleurs, le touchaient à peine.

« Qu'est-ce que Pella a fait ?

— Il s'ennuyait. Il est parti. Quand nous étions encore chez grand-papa Delari. Il est peut-être retourné à Sonsa voir comment allait sa sœur. »

Hecht poussa un juron.

« À quoi peux-tu bien t'attendre ? demanda Februaren. Ce garçon a déjà survécu tout seul. Et il a grandi en entendant raconter des histoires sur ce valeureux Duarnénien qui est parti si jeune de chez lui.

— J'espère qu'il ne va pas se faire tuer.

— Ton imagination n'a pas causé ta perte.

— Pas encore. Des hommes moins chanceux que moi ont été tués par leur rêve.

— Suffit. Il y aura bientôt de graves troubles en ville. Prépare-toi à en tirer profit.

— Je pourrais aussi tirer de très gros avantages de vos talents si particuliers.

— Mes talents particuliers sont pour l'instant mis à contribution jusqu'à l'extrême limite. Je suis un vieil homme, Piper. Et je ne passe pas mon temps à lézarder dans une villa cossue. Tu savais que ces gens disposaient de leurs propres bains chauds ?

— Oui. Je n'y suis pas allé. Mes hommes non plus. Je rends déjà la vie assez dure aux Bruglioni. »

Le Neuvième Inconnu lui dressa la liste des méfaits qu'il espérait commettre au cours des prochaines journées, ajouta qu'il s'absenterait au moins deux jours puis se tourna de profil. Laissant Lila sur place.

« Hé ! Vous oubliez Lila !

— Pas grave. Je peux rentrer toute seule. » La fille soutint un instant son regard, ce qui lui était visiblement difficile. « Je suis douée pour ça. Et il veut que je fasse une partie du boulot après son retour dans le Nord.

— Mais tu n'es qu'une gamine…

— J'ai presque quinze ans. Que faisais-tu quand tu avais presque quinze ans ? »

Il guerroyait avec les sha-lugs. Et ce n'était pas sa première campagne. Mais ce n'était pas la même chose. Pourtant, le seul argument qui lui vint fut qu'elle était une fille.

« Tu t'inquiètes trop pour nous, affirma Lila. Sauf peut-être pour Anna. Elle a mené une existence à l'abri de tout. Elle n'arrive pas à croire qu'il puisse exister des gens vraiment méchants. »

Cette déclaration eut raison de ses dernières miettes de courage. Elle n'arrivait plus à le regarder dans les yeux. De nouveau sa pâleur, quasi ectoplasmique, le frappa.

« Je ne peux pas m'empêcher de me faire du mouron, Lila. J'ai fait de vous ma famille, mais je ne suis jamais là.

— Tu me donnes mauvaise conscience quand tu t'inquiètes. Je ne mérite pas ça. J'essaie. Très fort. Mais j'ai toujours peur de perdre le contrôle et de redevenir ce que j'étais. »

Hecht comprit pourquoi Februaren tenait tant à ce que Lila fût présente. Elle aspirait désespérément à un peu de réconfort.

« Ne laisse pas le passé te mener par le bout du nez. Tu as fait ce que tu devais. Aujourd'hui, c'est le présent. Deviens celle que tu veux être. » Lila arrivait à un moment vulnérable de son existence. Elle avait besoin de se sentir désirée. Désespérément. Elle avait besoin qu'on eût besoin d'elle, qu'on lui fît confiance, qu'on lui pardonnât. Si tout cela lui était accordé, peut-être se pardonnerait-elle elle-même d'avoir emprunté le chemin de l'enfer et d'en être revenue. Peut-être s'octroierait-elle enfin une certaine valeur et se persuaderait-elle qu'elle méritait de vivre. Qu'elle n'était pas encore une âme vouée à la damnation éternelle.

Hecht aurait voulu la serrer dans ses bras pour la rassurer, mais il craignait de prendre un risque sur le plan affectif. Une telle étreinte opérerait sans doute avec Vali. Vali, elle, ne l'interpréterait pas mal, parce qu'elle n'était pas hantée par les mêmes obsessions que Lila.

Lila et lui parlèrent davantage qu'ils ne l'avaient fait depuis que Hecht l'avait envoyée vivre avec Anna.

Avant son départ, il lui remit un message pour Anna, laissant entendre qu'il la reverrait peut-être avant longtemps.

Son poignet gauche commençait à le démanger. « Tu ferais mieux d'y aller. Il va se passer quelque chose.

— Oui. Je le sens, moi aussi. Merci. Père. »

Il l'étreignit un bref instant, en prenant soin de ne se servir que d'un seul bras et de ne pas serrer trop fort.

Lila se tourna de profil et disparut.

Hecht se gratta le poignet. Le prurit suggérait un sérieux coup de sonde et une Instrumentalité de poids.

Les habituels sortilèges protégeaient le domaine, renforcés par ceux des Justes et des gardes du corps de Katrin. Et les derniers étaient franchement musclés. Mais quelque chose de féroce et de puissant voulait entrer. Ça n'arrêtait pas de chercher une brèche.

Ce n'était pas seul. Des dizaines d'entités inférieures de la Nuit l'accompagnaient.

Ça ne trouva pas la faille. Mais Hecht ne dormit pas des masses.

Après le petit-déjeuner et les rapports du matin, il convoqua Kaït Rhuk et se mit en chasse.

L'Instrumentalité, qui n'avait pas tout à fait l'envergure d'un bogon, fut atterrée par la facilité avec laquelle le tueur de dieux découvrit le terrier de renard où elle s'était tapie pour la journée. Elle n'eut guère le temps de profiter de son désarroi.

D'autres entités vinrent la nuit suivante, toutes menues et effrayées. Des vétérans qui avaient appris leur métier sur le tas en traquant les revenants du Connec piégèrent et exterminèrent les plus petites quand ils le purent. Ils profitèrent de l'occasion pour enseigner les finesses de leur art (le meurtre de dieux) aux hommes inexpérimentés. Ce savoir risquait d'être un jour essentiel à leur survie.

Hecht fit de son mieux pour pondre des rapports contradictoires. Il savait qu'en dépit de ses trappeurs ces informations parviendraient jusqu'à Sérénité.

Ces entités sont comme les moustiques. Plus on en écrase et plus il en revient.

Cloven Februaren ne revint pas comme il l'avait promis. Il ne revint pas du tout. Mais Lila reparut en fin d'après-midi, le troisième jour de l'occupation du domaine Bruglioni. Elle se matérialisa derrière le paravent que Hecht avait acheté sur la suggestion d'Héris. Elle avait écouté ce qu'on lui disait. Mais elle débarqua au moment où Hecht et Hagan Brokke, qui venait d'arriver d'au-delà de la mer Viéranne avec plusieurs centaines de Justes et d'impériaux, étaient en grande conversation. Titus Consent et Rivademar Vircondelet étaient aussi présents et prenaient des notes.

Lila sortit de derrière le paravent avant d'avoir évalué la situation.

Consent hoqueta. Vircondelet bondit sur ses pieds. Il ne connaissait pas la jeune fille. Il sauta aussitôt à la pire des conclusions le commandeur des Justes les aimait jeunes et maigrelettes.

Brokke, lui, semblait simplement embarrassé.

Lila se pétrifia, horrifiée.

« Nous parlons boulot, Lila, réussit à sortir Hecht. Reste dans l'autre chambre jusqu'à ce qu'on ait fini. »

Elle était vive. Elle avait survécu grâce à sa cervelle. « Oui, père. »

Maligne, la petite. Ces deux mots et le témoignage de Titus adouciraient les spéculations. Relativement.

« Comment utiliser notre nouvelle force. C'est cela que nous devons envisager. Je crains que l'impératrice n'exige une démonstration. Elle n'a pas compris que ce qui s'est passé dans les Ombres n'était qu'un coup unique.

— Donnez-leur un miracle et ils s'imagineront que vous pouvez l'accomplir à la demande », grommela Brokke.

39
Kharoulke. La souffrance

La malchance refermait ses griffes sur Celui-qui-marche-avec-le-vent. Lentement mais inexorablement, l'Instrumentalité s'enracinait de plus en plus dans le présent, tout en restant consciente d'assez d'avenirs virtuels pour se rendre compte que peu lui seraient favorables.

Sa conscience de la globalité de l'univers et des vastes panoramas de la Nuit se réduisait considérablement. Ses frères – ses frères exécrés – manquaient eux aussi leur retour. Le fiel concentré de ceux qui les avaient emprisonnés ne serait même pas nécessaire pour interdire leur résurrection. Humaine indifférence et épuisement des puits du pouvoir y pourvoiraient.

Les graines avaient sans doute germé après une éternité de dormition. Mais les premières pousses de ce regain avaient émergé durant une sécheresse féroce.

Pour la première fois de son existence, d'une existence qui remontait à une époque immémoriale, l'Instrumentalité découvrait des émotions qui n'étaient pas inextricablement liées à la convoitise, la voracité, la fureur ni la haine. Une fois qu'elle eut gaspillé en vain ses réserves secrètes en créant un Crêpenuit, l'Élu, qu'un faible simulacre d'Instrumentalité avait écrasé comme un cafard, elle connut le désespoir.

Et la peur.

Pour la première fois depuis des millénaires, voire des ères géologiques et même des éternités, Kharoulke, Celui-qui-marche-avec-le-vent, envisagea l'éventualité d'une fin totale, permanente et irrévocable de la conscience cosmique connue de tous et de lui-même sous le nom de Kharoulke, Celui-qui-marche-avec-le-vent.

Si seulement l'été s'achevait…

40
Alten Weinberg. La princesse héritière

Les circonstances revêtaient de nouveau Helspeth de l'hermine impériale. Katrin, qu'on appelait désormais secrètement l'« impératrice folle », livrait sa guerre privée au loin, à la tête de son armée privée.

La nouvelle de la mort de Jaime rattrapa Helspeth sur la route de Glimpsz. Elle comprit que Katrin n'y réagirait pas rationnellement.

Helspeth rentra chez elle et dut aussitôt endurer les attentions de seigneurs et de chevaliers requérant la permission de se ruer en Firaldie. Les copains pro-brothiens de Katrin s'étaient rendus invisibles. Les antipatriarcaux étaient partout et se préparaient diligemment à faire ce à quoi ils aspiraient depuis le règne de Johannes.

La pression se fit moins forte dès que l'on apprit par les canaux officiels que Katrin entendait lâcher tout son monde contre Sérénité, pour le punir de l'avoir privée de son époux. Exhortée à se mettre en branle, la machine de guerre impériale s'alluma d'elle-même et se mit à tourner.

Tout le monde affirma à Helspeth qu'elle remplaçait merveilleusement Katrin.

Elle signait un décret de temps à autre.

Elle s'inquiétait pour le commandeur des Justes. Elle s'inquiétait de son obsession pour le commandeur des Justes. Et elle s'inquiétait parce que le commandeur des Justes ne lui avait pas écrit une seule lettre depuis leur dernière entrevue.

Elle se demandait combien de temps s'écoulerait encore avant que Katrin ne jetât son dévolu sur un des courtisans cupides qui commençaient à grouiller comme autant d'asticots sur la carcasse d'un chien crevé, maintenant qu'elle était veuve. Elle priait pour que Katrin se remariât promptement.

Ce fut, tous ces soucis mis à part, une époque de bonheur paisible. La cruelle politique habituelle s'était mise en sommeil. Toutes les énergies se concentraient sur le projet d'administrer à Sérénité et ses séides la raclée

qu'ils méritaient. Des hommes venus de tous les coins de l'empire gagnaient avidement le Sud, plus ou moins anarchiquement, pressés de se joindre au grand-duc pour s'emparer de Brothe. Quelques-uns empruntaient les routes de l'Est pour participer à la campagne de l'amiral fon Tyre dans la plaine alluviale d'Aco, sur le littoral oriental de la Firaldie, et dans les îles de la mer Viéranne.

Tous ceux qui passaient par Alten Weinberg s'y arrêtaient pour présenter leurs hommages à la princesse héritière.

« As-tu remarqué comme ces hommes sont aimables ces derniers temps ? demanda Helspeth à dame Hilda Daedal. À croire qu'ils se transforment en êtres humains convenables dès qu'on leur offre une guerre à l'étranger.

— Ce n'est pas la guerre, c'est votre sœur.

— Je te demande pardon ?

— Vous avez dû entendre les rumeurs. Sur son comportement ? Sa santé ? Physique et mentale. »

Ce qu'avait appris Helspeth avait été censuré. Nul ne tenait à faire mauvaise impression.

« Non. Raconte-moi.

— Elle… Elle se conduit de manière irresponsable en galopant en première ligne avec les Justes. On craint qu'elle ne fasse une bêtise. Ou que la folie ne la…

— Ça ne te ressemble pas, Hilda.

— C'est très délicat. Et effrayant. Mais, à dire vrai, tout le monde pense que vous serez impératrice avant longtemps. À moins que Katrin ne se reprenne en main.

— Je ne tiens pas à devenir impératrice.

— Vous vous inclineriez devant votre tante Aniès ? »

Long silence. Bref gloussement étouffé. Aniès Ege était le stéréotype de la vieille fille timorée. Une sorte de recluse, même ici, au palais d'Hiver. On aurait dû la cloîtrer dans un couvent trente ans plus tôt. Mais son frère Johannes en raffolait et ne l'aurait jamais contrainte à prendre un mari ni à entrer dans les ordres.

« Je ne crois pas. Les loups la déchiquetteraient. L'empire suivrait.

— Bon. Vous voyez bien. Vous n'auriez pas le choix. Ah ! Il se passe quelque chose. »

La fille d'une des dames de la cour arrivait timidement sur elles. « Votre Altesse. Le capitaine Drear me demande de vous faire savoir qu'un visiteur important aimerait vous parler. Il recommande une audience au plus tôt, dans la mesure de vos disponibilités.

— Il a dit qui était ce visiteur important ?

— Oui. Et cela devrait plaire à Votre Altesse. Ferris Renfrow, Votre Altesse. »

Longue pause. Ferris Renfrow ! Le prodigue. « Très bien. Allez répondre oui au capitaine. À l'instant, dans la chambre insonorisée. Va ! Presse-toi ! Hilda, je veux du vin, du café, des rafraîchissements. Et de l'encens. Si Renfrow se conforme à ses habitudes, il arrivera directement d'un séjour exécrable et son odeur en témoignera. »

Renfrow ne se conforma pas à ses habitudes. Il avait pris un bain. Les vêtements qu'il portait n'étaient pas seulement propres mais neufs.

« Où étiez-vous passé ? demanda Helspeth, le souffle quasiment coupé. Nous vivons une époque désespérée. Nous avons besoin de vous.

— Hélas, princesse, je ne suis qu'un homme. Un seul. Il me faut opter pour la situation désespérée prioritaire. Je viens faire mon rapport. Sous la forme d'un récit. Épique. Ça risque d'être long. Vous ne devrez pas l'interrompre par des questions, ni même en poser quand j'en aurai fini. Je vous dirai tout ce qu'il vous faut savoir, sans plus. » Il se tourna vers dame Hilda. « Vous. Fermez hermétiquement la porte. Puis découvrez-vous victime d'une surdité provisoire. »

Il fit un petit signe. Hilda Daedal resta plantée sur place, bouche bée, à se frotter les oreilles. Renfrow sortit de sa poche une petite boîte d'étain. Ouverte, elle contenait une demi-douzaine de créatures endormies ressemblant à des reptiles nocturnes équipés d'ailes de libellule. Elles filèrent à travers toute la chambre insonorisée en flairant les parois, se posèrent sur les murs et s'insinuèrent dans les fissures, où elles se mirent à secréter un liquide brunâtre à l'odeur irritante de fromage.

« Je suis très surpris, déclara Ferris Renfrow. On doit saboter cette chambre. Vous devriez surveiller les allées et venues. »

Les petites fissures étaient si nombreuses que quatre créatures de la Nuit s'épuisèrent à les colmater. Les deux dernières n'eurent même pas la force de regagner leur boîte en voletant. Renfrow dut les ramasser pour les ranger.

Il narra son histoire. Ne laissa pas la princesse l'interrompre. Ne répondit à aucune question ensuite. « Je vous ai dit ce que vous deviez savoir, pas ce que vous vouliez apprendre. Nous allons entrer dans une époque critique. Pas à cause de ce qui se passe en Firaldie, dans la Fin du Connec, l'Arnhand ni nulle part ailleurs, mais de ce qui se passe dans la Nuit. » La majeure partie de son récit avait trait au rôle qu'il avait joué lui-même dans un projet destiné à libérer des dieux pris au piège dont l'Église persistait à dire qu'ils n'avaient jamais existé.

« Mais…

— Gouvernez bien, cher cœur. Ne perdez pas de vue les erreurs commises par votre sœur. Évitez de les reproduire. Et efforcez-vous aussi de ne pas céder à vos passions.

— Monsieur !

— Votre toquade crève les yeux depuis des années. Contrôlez-la. L'homme n'est pas celui que vous croyez. Il n'est pas non plus celui que j'ai toujours cru qu'il était. Peut-être n'est-il même pas celui qu'il croit être. Je vais partir incessamment. On m'attend en Firaldie. Des gens aussi dangereux qu'intelligents travaillent pour Sérénité. Ils pourraient donner du fil à retordre au grand-duc. Mais je reviendrai. Probablement dans la semaine.

— J'attendrai le cœur battant. »

Renfrow tressaillit. « Du sarcasme ? Oumph ! Tâchez seulement de trouver du temps à me consacrer à mon retour.

— J'en aurai toujours. Peut-être même me laisserez-vous celui de vous poser une question. »

Renfrow afficha un sourire indécis, but une gorgée de café puis fit un geste en direction d'Hilda Daedal fon Averange.

« J'entends à nouveau ! » s'exclama Hilda. Elle jeta un regard noir à Ferris Renfrow mais garda ses commentaires pour elle.

Renfrow poussa le vantail et fusilla du regard les gens qui avaient tenté d'écouter aux portes. « Voilà quelques noms qui mériteraient d'être notés, Votre Altesse. »

Renfrow se montra peu après introuvable à Alten Weinberg, même si une douzaine de personnes l'y cherchaient diligemment.

Huit jours s'écoulèrent avant sa réapparition. Helspeth le conduisit aussitôt dans la chambre insonorisée, mais il donnait cette fois l'impression d'être

moins cachottier. Hormis son insistance à dissimuler qu'il avait fait le tour de la Firaldie et participé à plusieurs escarmouches où sa seule présence avait fait basculer la situation. Le capitaine général des forces patriarcales était un rusé compère et avait attiré à deux reprises le grand-duc dans des positions qui auraient pu décimer les forces impériales. Sans l'intervention de l'héroïque Ferris Renfrow.

« La moitié du Collegium de Sérénité est très impliquée, fit-il remarquer.

— Ça n'a pas souvent été le cas ces temps derniers.

— Pas depuis plus d'un siècle. Mais les gens ont tendance à devenir presque aussi polarisés qu'avant le schisme qui a donné naissance au patriarcat de Viscesment. En se retournant contre Sérénité, ta sœur a libéré beaucoup de passions refoulées. »

Helspeth sirota son thé. Elle n'avait pas fait préparer de café. Elle attendit, dans l'espoir que Renfrow prendrait conscience de sa disgrâce.

« J'ai inspecté l'armée en remontant du Sud. Plus de baratin que de puissance réelle pour l'instant. Six cents hommes, chevaliers, sergents, écuyers et fantassins en tout et pour tout. Avec une escorte de plusieurs milliers de suiveurs. Les combattants sont expérimentés. Une fois qu'ils auront opéré la jonction avec le commandeur des Justes, ils formeront sans doute une menace formidable au sud de Brothe. Ils couperont la ville de cette région de la Firaldie. Le grand-duc fera de même au nord. Et l'amiral fon Tyre finira par franchir le Monte Sismonda, tardivement sans doute mais à un moment donné, et la coupera de l'est. Dommage que les républiques marchandes restent neutres. Elles pourraient former un blocus sur le Teragi et couper aussi la Ville Mère de la mer.

— Euh…

— J'ai vu le commandeur des Justes. Pas délibérément de ma part. Je comptais rendre visite à ta sœur. Ce que j'ai fait. Mais Hecht et quelques-uns des siens m'ont repéré.

— Et ?

— Il a l'air de bien s'en sortir. Mais pas ta sœur, en revanche. Ses assistants et ses gardes du corps font tout leur possible, jusqu'à la garder virtuellement prisonnière afin qu'elle ne nuise ni à elle-même ni à l'empire. Mais ils se contentent de réagir aux symptômes. Ils ne traitent pas la maladie.

— Katrin a un problème de comportement depuis notre petite enfance. Il n'avait pas grand-chose à voir avec ce qui se passait autour d'elle. Elle était tout bonnement lunatique.

— Son vrai problème, c'est que quelque chose cloche dans son cerveau.

— Quoi ? » Helspeth jeta un coup d'œil sur sa gauche. Il lui semblait avoir perçu du mouvement dans cette direction. Il n'y avait strictement rien à voir pour l'instant.

« Il y a bien un problème. Mais il est dans son cerveau, pas dans son esprit ni dans son âme.

— Elle est possédée ?

— Elle l'a envisagé elle-même. Mais ce qui la possède, c'est son propre corps. Quelque chose fonctionne mal à l'intérieur.

— Il y a une maladie qui peut vous rendre fou ?

— Plusieurs, en fait. L'ergotisme est très répandu.

— Mais c'est causé par un grain pourri, non ?

— Par un poison que secrète le seigle infesté par une moisissure. Dans le cas de Katrin, c'est son propre corps qui secrète le poison. La maladie passe de mère en fille.

— Je pourrais devenir folle… ?

— C'est du côté de sa mère. Un de ses grands-pères en est mort. Ce fut un accès de démence d'une durée spectaculaire. Il est resté seize ans entravé. Sa sœur est morte de la même maladie alors qu'elle était encore bébé. D'autres encore en ont souffert. Pratiquement dans chaque génération depuis des siècles. »

Helspeth se livra à un grand bond intellectuel. « Se pourrait-il que cette maladie soit à l'origine de la mort des bébés de Katrin avant leur naissance ?

— Peut-être. À moins que deux fausses couches ne l'aient plongée dans un état encore plus aigu. Tout cela est certainement très décevant du point de vue politique. Il est sans doute beaucoup plus dramatique de répandre des accusations de sorcellerie pernicieuse.

— Mais…» Nouveau frémissement entraperçu du coin de l'œil, sans que rien ne vînt le corroborer quand elle tourna le regard. « Mais Katrin avait tous ces oncles. Les frères de sa mère. Aucun de leurs parents n'a jamais souffert de désordres mentaux.

— À notre connaissance. Les seigneurs de Machen tiennent ce fardeau familial sous le boisseau.

— Donc, tout cela convenu, qu'est-ce que ça change pour moi ?

— D'abord, il te faut admettre que Katrin a largement dépassé le stade où elle n'était encore sujette qu'à de légers accès sporadiques, et qu'elle est entrée dans une phase de la maladie où elle brouille son entendement la plupart du temps. Si cela n'est pas reconnu et si l'on ne prend pas des mesures en conséquence, elle pourrait causer de graves dommages. Plus nombreux et plus sérieux. Ses dernières décisions ont été irrationnelles. Même si elles ont porté leurs fruits par leur seule hardiesse.

— Elle dispose à cet égard du commandeur des Justes. Que puis-je faire ? Je ne conspirerai pas contre elle.

— En débattre avec ses oncles lorsqu'il leur arrive de passer par ici pour aller guerroyer. En me citant nommément comme la source de ton inquiétude. Ils t'écouteront. Ils devront s'en persuader avant qu'on puisse faire quelque chose.

— Bon sang ! Mais que se passe-t-il par là-bas ? » Helspeth montra du doigt. Elle avait encore vu bouger quelque chose dans un recoin sur sa gauche. Et une sorte de tortillon de fumée noire commençait d'émerger d'une fente au pied du mur qui lui faisait face.

Renfrow jura. « J'avais présumé que la chambre resterait intacte parce que je ne m'étais absenté qu'un bref laps de temps. Une leçon à retenir, princesse. Ne jamais présumer. »

Il relâcha ses deux asticots ailés survivants. Ils s'étaient gentiment rétablis. Ils attaquèrent et dévorèrent le tortillon. « Ne jamais présumer », répéta Renfrow, décontenancé. Parce qu'un autre homme venait de surgir dans la chambre. Entièrement vêtu de brun.

Helspeth croyait l'avoir déjà vu. À l'arrière-plan, non loin de Piper Hecht. Il lui fit une petite courbette assortie d'un sourire amusé. « Il est temps d'aller se mettre au boulot, frère Lester, déclara-t-il à Renfrow. Vous êtes sorti vous amuser pendant que tout le monde se morfondait à vous attendre dans la grande citadelle céleste. »

Renfrow semblait tout à la fois intimidé et privé de l'usage de la parole. Ce qui ne manqua pas d'étonner Helspeth. Cet homme devait être féroce pour impressionner ainsi un Ferris Renfrow.

L'homme tendit la main. « Faites-moi l'honneur, frère Temagat. Votre méthode est trop lente. »

Renfrow le laissa s'emparer de sa main.

« Comptez de dix à un », ordonna l'intrus. Il regarda Helspeth dans les yeux. « Piper vous envoie étreintes et baisers. » Puis il se tourna de côté avec Renfrow et ils disparurent.

Renfrow n'avait pas récupéré ses reptiles volants. Helspeth les laissa aux commandes de la chambre insonorisée et sortit. En prenant note avec exactitude de tous ceux qui se trouvaient non loin et auraient pu écouter aux portes.

Étreintes et baisers ? Elle eut un frisson. C'était délicieux. Et elle se sentit aussi vaine et sotte qu'une petite campagnarde de treize ans qu'on vient de complimenter pour ses formes naissantes.

41
De Brothe à la grande citadelle céleste

L'existence bien remplie de Cloven Februaren se fît encore plus active. En quittant Piper Hecht, il s'était tourné de profil pour apparaître dans la maison de ville de Delari alors qu'elle était envahie par une foule excitée. Muniero n'était pas chez lui. Madame Creedon aussi s'était absentée. Felske était étendu sur le parquet. Elle saignait. Son époux était en train de se faire tabasser non loin.

Les envahisseurs avaient commencé à s'éparpiller pour repérer ce qu'ils pouvaient voler.

Le Neuvième Inconnu ne resta en vue que le temps de régler le problème. Puis il clignota autour de la maison de ville avec une dague qui n'était guère plus large qu'une aiguille à tricoter. Il était rapide. Il frappait par-derrière. Les résultats n'étaient pas jolis-jolis, mais nettoyer ne serait guère onéreux. Personne ne saigna beaucoup.

L'homme en brun accorda la priorité à ceux qui refusaient de partir, en lardant de coups de dague les meneurs et ceux qui tourmentaient Turking quand il ne tombait pas sur des fuyards de bonne volonté. Il finit par s'en prendre aux pillards isolés.

Il était décidé à marquer le coup de manière mémorable.

Il effectuait sans doute son boulot meurtrier avec vivacité et efficacité, mais en remportant moins de succès qu'il ne l'avait escompté. Toutes ses translations l'avaient laissé un tantinet déboussolé. Puis quelques pillards réussirent à s'en tirer.

Le Neuvième Inconnu continua de s'y employer de son mieux, jusqu'à ce qu'il s'apaisât assez pour se rappeler qu'il avait laissé Lila avec Piper. Si jamais elle se téléportait à l'intérieur de la maison de ville…

Le dernier envahisseur s'échappa. Februaren se tourna vers les victimes. Il découvrit que Felske n'était pas morte, seulement inconsciente et sévèrement contuse. Sa vertu était intacte. Turking avait davantage souffert physiquement.

Les talents de thaumaturge de Februaren étaient restreints mais il fit ce qu'il put. Avant de s'inquiéter de Muniero et de madame Creedon.

Ricanement. Peut-être avaient-ils déserté ensemble le domicile conjugal.

Le principaté Delari rentra chez lui un peu avant le lever du soleil. Il ne demanda pas ce qui s'était passé. Les faits parlaient d'eux-mêmes. Il entra dans une colère froide, si féroce qu'elle mit le Neuvième Inconnu mal à l'aise. « Calme-toi, Muno.

— Je me contrôle. Je suis assez furibard pour mâcher du granité, mais je me contrôle. » Il regarda autour de lui. « Il faut qu'on commence à nettoyer et réparer. Qui sont ces deux-là ?

— Ils vivront. Et se rétabliront si tu leur trouves assez vite un soignant. Tu ne saurais pas où est passée madame Creedon ?

— Non. Elle va parfois aider sa mère mourante. J'irai chercher un soignant dans une minute. Et Lila ?

— Elle n'est pas revenue ici. Elle a dû se rendre directement chez Anna.

— Vérifie. Tu as inspecté la chambre insonorisée ?

— Non. Je m'efforçais de maintenir ces deux-là en vie. Et de chasser les amateurs de souvenirs. »

Bronte Doneto avait pour habitude de cloisonner vie privée et vie publique. Il n'avait ni femme ni enfant, mais, à l'instar de la plupart des ecclésiastiques de haut rang, une maîtresse peu connue, Carmella Dometia. Il logeait donna Carmella dans une maison confortable proche de sa propre demeure en ville. La carrière du mari de Carmella le maintenait outre-mer, dans l'Hypraxium de l'empire oriental, où, jusqu'à très récemment encore, il gérait les intérêts commerciaux des Benedocto. La fortune souriait à Gondolfo Dometia depuis la fin de l'interrègne et la prise de fonction de Sérénité. Il était devenu l'ambassadeur patriarcal auprès de la Porte d'Or. Ce qu'il resterait tant que Bronte Doneto occuperait le fauteuil patriarcal.

La fortune que connaissait Sérénité souriait beaucoup moins à sa bien-aimée.

Donna Carmella voyait rarement son amant. Ce qui ne la dérangeait pas outre mesure. Elle n'avait qu'un goût modéré pour les hommes. Doneto n'était pas aveugle à ce manque d'appétit, mais il l'aimait malgré tout. C'était sans doute la seule âme qu'il aimait réellement en dehors de la sienne propre.

Donna Carmella vivait sur un train de quatre domestiques. La plupart du temps, une petite suite réservée aux invités hébergeait une femme partageant ses inclinations particulières, mais rarement la même pendant très longtemps. Les engouements de Carmella Dometia avaient la vie brève. Ses passions étaient aussi bouillantes qu'éphémères.

Donna Carmella s'éveilla au beau milieu d'une nuit où elle avait posté des gardes supplémentaires en raison de l'effervescence qui régnait en ville. La populace ignorait peut-être sa relation avec le patriarche, mais elle n'était pas un secret dans les cercles du Collegium, où l'on trouvait des ennemis de Sérénité.

Les gardes supplémentaires ne servirent à rien. La Mort vint réclamer son dû.

Elle la réveilla elle-même.

Carmella était plus sidérée qu'effrayée. Son visiteur était un frêle vieillard dépenaillé. À son odeur, il donnait l'impression de n'avoir pas pris un bain depuis des semaines.

« Qui ?… Quoi ?

— Votre petit ami a commis une erreur aussi triste que mortelle, jolie dame. Il a commandité un meurtre. Son échec ne l'absout pas. Je serai moins cruel que ses émissaires. »

Une lame effilée frappa comme un éclair sous un sein généreux.

Le vieil homme erra de chambre en chambre. Il ne laissa personne en vie. Le message devait être claironné aussi fort que l'accent cuivré d'une trompette près d'un tympan.

Il laissa derrière lui six cadavres humains, deux chiens, deux perroquets et un chat morts. Puis il convoqua rats et souris pour faire pleinement comprendre l'étendue de son mécontentement.

Il était encore dans la cuisine, à s'occuper du dernier rat, quand il perçut comme une étincelle de vie à l'étage inférieur.

Quelqu'un se serait-il caché dans la cave ?

Non. Des victimes insoupçonnées de Bronte Doneto y étaient emprisonnées. Des gens qui tous avaient une signification particulière pour l'homme qui avait coiffé la tiare. Des gens dont il voulait que le sort fut ignoré de tous, sauf de sa méchante maîtresse et lui.

L'assassin connut le remords. Il regretta d'avoir poignardé la femme qui connaissait les réponses avant d'avoir éprouvé le besoin de poser les questions.

Le Neuvième Inconnu se matérialisa dans la salle à manger principale de la maison de ville de Muniero Delari. « Muno ! Viens voir ce que j'ai trouvé ! » Une entière journée de labeur n'avait pas suffi à déblayer tous les dégâts.

Delari sortit de la cuisine en traînant les patins, suivi par madame Creedon. La cuisinière se déplaçait encore plus lentement que le principaté. Elle était d'une pâleur mortelle. En état de choc. Bouleversée. L'horreur refusait de la libérer.

« J'avais raison, affirma Delari. Elle était partie aider sa mère. » La très vieille dame était la proie d'une longue, lente et douloureuse agonie.

« Mais regarde un peu ce que j'ai trouvé, Muno. »

Delari se rapprocha et fixa en plissant les yeux le compagnon émacié, crasseux et privé de force de Februaren. « Armand ? C'est toi ?

— C'est lui, Muno. Ramène ce soignant. D'autres vont suivre. » Il se tourna de profil, laissant Delari s'occuper du giton.

« Madame Creedon. S'il vous plaît. Frère Lomas est en train de soigner Turking et Felske. Allez le chercher, je vous prie. »

Il examina Armand. Il ne vit aucun signe de tortures, mais le garçon n'avait pas été bien nourri. Il avait souffert d'une maladie résultant de sa malnutrition. Il était indisposé en ce moment même. Doneto avait dû s'emparer de lui le jour de la mort de Hugo Mongoz. Ce qui expliquait pourquoi on ne l'avait plus revu depuis.

Cloven Februaren réapparut avec un autre hôte affranchi de donna Carmella. « J'ignore qui est celui-là, Muno. Je suis sûr qu'il aurait des histoires passionnantes à raconter. Sauf s'il est complètement fou. »

Madame Creedon revint avec Lomas. L'état de l'homme libéré épouvanta le frère soignant. « C'est inconcevable. Qui a bien pu perpétrer une telle horreur ?

— Le même homme qui a attaqué cette maison, répondit Februaren. Mais n'en touchez mot à personne. Compris ? Guérissez les corps brisés, et les cœurs si vous le pouvez, mais oubliez la politique. Il en reste un, Muno. Tu vas être sur le cul. »

Le vieil homme quitta la pièce avant de se tourner de profil. Il inversa le processus à son retour. « Le dernier. En moins mauvais état que les autres.

— Pella ? »

Plusieurs jours passèrent avant qu'on ne découvrît les morts de la maison Dometia. Les constantes allées et venues d'oiseaux charognards derrière les fenêtres privées de carreaux de l'étage supérieur, ainsi que le bourdonnement des mouches vertes, finirent par attirer l'attention.

La nouvelle parvint très vite aux oreilles de Sérénité.

Déjà désemparé par les dommages infligés à sa somptueuse résidence citadine, le patriarche était fragilisé. Cette nouvelle le ravagea. Il resta prostré pendant trois jours. Puis il fit le serment de se venger de manière épique, bien qu'il ne sût pas exactement de qui.

Le coupable n'aurait sans doute pas hésité à révéler son identité. Mais Héris réapparut avant que ne fut découverte l'horreur de chez donna Carmella. Pour plonger plus avant Sérénité dans un enfer sur terre, le vieil homme en attendit la révélation aussi longtemps que nécessaire.

Ostarega le Malicieux s'apprêtait fermement à faire preuve d'encore plus de malice.

C'était le soir. Februaren arrivait au terme d'une longue journée de reconnaissances. Il demanderait à Lila de transmettre les informations à Piper.

Il passait quotidiennement son temps à pister Pinkus Ghort et les autres acteurs du conflit dans le Nord. Ghort avait essuyé de féroces attaques de partisans en quittant le Connec puis s'était frayé un chemin en combattant à travers Viscesment, où les autochtones tentaient de tenir les ponts. Ces derniers apprirent à la dure qu'il savait tirer le maximum de ses nouveaux faucons. Il laissa Viscesment en proie aux flammes et ses rues jonchées de cadavres.

Il traversa l'Ormiendène et le Dromédien puis les collines de la côte, rameutant au passage les garnisons patriarcales, tomba sur les troupes impériales près d'Alicea. S'ensuivirent quelques escarmouches. Les

impériaux battirent en retraite, mais seulement jusqu'au jour où ils reçurent des renforts.

Le grand-duc Hilandle, se pliant aux plans de campagne échafaudés par Johannes Bottenoire, avait fait route vers l'ouest à travers la Firaldie septentrionale au sortir de la passe de Remayne. Il comptait aborder Brothe par la route de l'Ouest. Il opéra la jonction avec les impériaux qui harcelaient le capitaine général dans le secteur et le força à se retourner pour combattre.

L'engagement fut sporadique. Chaque camp usa libéralement de ses quelques faucons. Les impériaux recoururent à une sorcellerie imprévue dès que Ferris Renfrow les rejoignit.

En face, un Pinkus Ghort prétendument harassé témoigna d'un flair aiguisé pour les manœuvres de cavalerie. Ses chevau-légers neutralisèrent les chevaliers impériaux en grignotant leurs flancs et en menaçant le cortège impérial.

Le combat se résuma surtout à des manœuvres de part et d'autre. Les pertes furent légères. Chacun des commandants en chef s'émerveilla des compétences de son adversaire. Il fallait absolument se débarrasser des idées reçues.

Globalement, ce fut Pinkus Ghort qui s'en tira avec les honneurs. Il réussit à dégager sa force. Laissant le grand-duc réticent à se lancer dans une poursuite chaotique.

On en était là quand, aspirant à un repas convenable et à une bonne nuit de sommeil, le Neuvième Inconnu regagna la maison de ville de Delari et y trouva Héris en train de l'attendre.

« Héris. Ma fille. Tu as vieilli. » Il s'en serait mordu la langue. Pour en émousser le mordant. On ne dit pas cela, même à une femme moins esclave de la vanité que le reste de sa gent. Mais c'était pourtant vrai. Le différentiel temporel entre le monde du milieu et le royaume des dieux avait visiblement mûri Héris.

Et elle avait aussi besoin de vêtements propres.

« Merci, double grand-père. Tu as aussi très bonne mine.

— J'ai l'air d'un cadavre réchauffé. Ma vie n'est plus qu'un enfer à cheval sur un balai de sorcière. Pas une seconde de répit. Ta subite réapparition signifie probablement qu'elle va encore empirer.

— Les Aelen Kofer ont apporté les faucons. Ils ont aussi fini de prendre toutes les autres dispositions que je souhaitais. Nous n'attendions plus que le bâtard et toi. »

Le vieil homme jeta un regard à Muniero Delari, qui n'avait pas moufté jusque-là. Le principaté haussa les épaules.

« Il me faut un repas correct, une nuit de sommeil et un autre repas correct, affirma Februaren. J'y insiste. Comment vont nos invités, Muno ?

— Dans la chambre insonorisée.

— Ouais. D'accord. » Héris n'était pas au courant de l'affaire. « Après dîner. Je meurs de faim. Madame Creedon est encore en état ?

— Certainement. C'est sa cuisine qui a été endommagée, pas elle. Là où ça se gâte, c'est qu'il va falloir faire sans Turking et Felske. »

De cela au moins la fille était informée, constata Februaren. Et rien là-dedans n'exigeait d'être dissimulé à d'éventuels espions.

La séance dans la chambre insonorisée fut de courte durée. Delari confia à Héris les détails de la razzia. « Ils devaient me surveiller depuis longtemps. Hélas, je suis un homme d'habitudes. Ce n'est pas le cas de madame Creedon. Qu'elle fût dehors au même moment était une pure coïncidence, mais qui lui fut propice.

— Tu as parlé d'invités, intervint Héris. C'est bien la raison de notre présence dans cette chambre, non ?

— J'ai sauvé trois prisonniers enfermés dans la cave de la Dometia, expliqua le Neuvième Inconnu. J'en ai laissé deux autres sur place, morts depuis trop peu de temps pour être passés à l'état de squelettes. On ne les avait pas dévalisés. Ils appartenaient à la Fraternité de la Guerre. Muno pense qu'il s'agissait de chasseurs de sorciers en qui Bronte Doneto voyait des témoins dangereux. Peut-être les deux derniers hommes, en dehors de lui, à savoir ce qu'il trafiquait à l'époque dans les catacombes. On peut facilement deviner la raison pour laquelle il séquestrait aussi le giton, Armand, et Pella…

— Pella ? Notre Pella ?

— Lui-même. Il a fini par sortir de chez lui et vivre une aventure. Il devrait maintenant se montrer plus docile. S'il a autant de bon sens que celui que Dieu donne à un crapaud. » Februaren rumina un instant. « Je me demande… Vous croyez que la leçon aurait été plus profitable si je l'avais laissé sur place, à charge pour un tiers de le retrouver après la découverte

des cadavres ? Ç'aurait aussi pu faire de grosses vagues, politiquement parlant.

— On va trouver les chasseurs de sorciers, n'est-ce pas ? demanda Héris.

— Je désespère de la capacité de ce garçon à apprendre, lâcha le principaté Delari. Mais il se rétablit bien. Les autres sont moins ingambes. Ils ont dû rester là-dessous trop longtemps.

— Le patriarche comptait atteindre Piper et grand-père à travers Pella et Armand ? demanda Héris.

— Surtout ton frère, me semble-t-il, répondit Delari. Armand était un autre agent de la Dreanger arrivé avant Piper. Ils se connaissaient. Armand a dû dire quelque chose qu'il n'aurait pas dû, et Bronte Doneto le gardait pour la bonne bouche.

— Pella affirme qu'on ne l'a pas torturé, déclara Delari. Il ne peut pas en dire autant des autres. Il n'y est resté que quelques jours, pendant que Sérénité était occupé à chercher un moyen de sauver sa propre peau. »

Héris resta assise un moment sans mot dire, à digérer ces informations. Les minutes passèrent. « Allons-nous faire savoir à Sérénité que nous n'approuvons pas sa conduite ? » demanda-t-elle finalement.

Februaren lui-même tressaillit. « Ma chère fille ! Tu ne trouves pas que donna Carmella suffisait ?

— Oh ! Ouais. Je suppose. Avait-elle tant de valeur à ses yeux ? Enfer ! Peu importe. On y regardera de plus près quand on en aura fini dans le royaume des dieux. Moi aussi, j'ai envie d'un bon lit et d'un petit-déjeuner copieux au réveil. »

En devenant patriarche, Bronte Doneto n'avait pas transféré son domicile personnel au Krois. Aucun patriarche ne le faisait. L'appartement patriarcal de cette grande forteresse restait un des mystères de la fonction. Comme tous ses collègues, Doneto avait confié sa demeure, protégée par de puissants sortilèges, aux bons soins de parents de confiance.

Aux petites heures de la nuit, une silhouette vêtue d'une cape se matérialisa dans le couloir où donnait la pièce dont le principaté Bronte Doneto avait fait son bureau personnel et sa retraite, et où il gardait ses possessions les plus précieuses, dont une assez riche collection de crus et d'alcools rares. Le bureau était gardé par une collection non moins exhaustive de sortilèges mortels. Tout être vivant y pénétrant trépasserait

instantanément. De nombreux insectes morts balisaient la frontière de la zone fatale.

La silhouette encapuchonnée portait un petit baril. Lequel pesait trente-cinq livres, baril compris. Une mèche lente longue d'un pied brasillait à l'une de ses extrémités. La silhouette le posa sur le flanc et, du pied, le poussa au travers de la porte mortelle. Le baril tangua et changea de direction plusieurs fois, mais il alla mourir au pied d'un fauteuil ornementé.

La silhouette vêtue d'une cape disparut.

Les plus infimes signes avant-coureurs de l'aube avaient commencé de teinter le ciel plombé. Une explosion creusa un trou dans le mur sud du troisième étage de la maison de ville de Bronte Doneto. Des fragments de pierre grise volèrent jusqu'à cent pas de là. Dans le silence qui suivit l'explosion, l'édifice se mit à crisser et gronder. Puis le reste de sa façade nord céda à l'attrait de la gravité.

Des incendies se déclarèrent à l'intérieur.

Le quartier s'affola. Des volontaires se déversèrent des maisons. Le feu est le pire fléau des vieilles cités.

L'incendie perdit son combat : il ne s'étendit pas et mourut.

Héris et le Neuvième Inconnu se cristallisèrent sur le quai du royaume des dieux, Héris quelques secondes plus tard bien qu'il eût quitté la maison de ville de Delari avec vingt minutes d'avance. « Je crois savoir pourquoi tu as l'air si défaite ce matin, ma fille, lui dit-il.

— Je n'ai plus l'habitude de dormir dans un lit moelleux.

— Oh ! Quelqu'un est entré dans la réserve patriarcale du Krois la nuit dernière. Il manque un baril de poudre. Un des six que détenait le Krois.

— Intriguant. Pourquoi ferait-on une chose pareille ?

— Ça me dépasse. Mais, un peu plus tard, une explosion a emporté la façade nord de la maison de ville de Bronte Doneto.

— Sidérant. Et ça n'aurait guère pu frapper homme plus méritant. Voici le comité d'accueil. »

Korban Œil-de-Fer et Asgrimmur Grimmsson arrivaient sur eux. Une douzaine d'autres nains étaient en vue. Tous travaillaient assidûment.

« Œil-de-Fer, l'accueillit Cloven Februaren. Je croyais que nous allions faire évacuer les lieux aux tiens avant d'ouvrir la voie.

— Ce sera fait. Entre-temps, nous continuons de travailler pour nous assurer que tout se passera bien. Héris, tout ce que vous vouliez est disponible.

— Même le javelot ?

— Les douze javelots. Sous deux formulations. Dont la cohésion est maintenue par la même magie qui assure la stabilité du pont de l'arc-en-ciel.

— Je pourrais t'embrasser, Korban.

— Tant que ma femme ne s'en aperçoit pas…

— C'est superbe, Korban. Absolument magnifique. Tu es un génie. Il ne me reste plus qu'à trouver le moyen d'acheminer tout cela de l'autre côté. »

Jarneyn lui fit un clin d'œil. « Aucun problème. C'est l'Andoray. Le cœur du royaume régenté par les Anciens. Les Aelen Kofer peuvent se transporter n'importe où en Andoray. Et nous l'avons fait. Les machines sont en place. Et les javelots prêts à voler.

— Que se passe-t-il, Héris ? s'enquit Februaren.

— J'avais beaucoup de temps devant moi pendant qu'on attendait les faucons. J'ai concocté une méthode pour saper les forces de Kharoulke. »

Œil-de-Fer gloussa. Il approuvait. Sans réserve.

Februaren fronça les sourcils. Cette fille allait faire une connerie. Encore.

Œil-de-Fer semblait davantage se divertir. Et l'ascendant partageait son amusement.

Grimmsson avait dû faire vœu de silence. Il restait planté à sourire comme un nigaud.

« Où est le bâtard ? s'enquit Héris. Quelqu'un a-t-il pris la peine de lui annoncer que nous étions prêts ? ajouta-t-elle, n'obtenant aucune réponse.

— On a du mal à le joindre, expliqua Œil-de-Fer. Surtout si l'on est une petite personne trapue et velue qui parle malaisément sa langue. Et Asgrimmur se ferait probablement attaquer à vue.

— S'il y mettait du sien, Asgrimmur pourrait entrer dans la salle du trône de l'empire du Graal en se faisant passer pour qui il voudrait, rétorqua Héris. Je flaire là une bouse fumante de paresse. Nous ne devrions pas être les seuls à nous activer, double grand-père et moi. »

Œil-de-Fer se contenta de la fixer d'un œil impavide. « Tu as la langue bien pendue, ma fille, déclara Februaren. Excuse-la, Œil-de-Fer. Quand elle

est à cran, elle a le don mal placé de dire très exactement ce qu'il faut.

— Je m'y suis fait.

— Le bâtard n'a pas été prévenu ?

— On n'en sait rien. On a essayé. Il nous ignore, à mon avis.

— On va s'en occuper. » Februaren fit face à la mer. « Emmenez-moi au large. Je vais empoigner ce trouduc par sa petite queue en tire-bouchon et le traîner jusqu'ici.

— Ta confiance en toi ne cesse de m'étonner, double grand-père, lâcha Héris.

— Toi, veille à ce que tout reste paré. »

Cloven Februaren parti, Héris rassembla Œil-de-Fer et Grimmsson et les gratifia de la meilleure bière brune que pouvait offrir la taverne Aelen Kofer. « Alors, qu'en pensez-vous ? On se contente de rester ici à picoler ? Ou bien on tue le temps en essayant ma méthode ?

— Je vote pour la seconde solution », affirma l'ascendant. Œil-de-Fer fixa Asgrimmur puis Héris d'un regard voilé.

« Mes jeunes gars en seront friands. Mais il faudra les convoquer et les briefer. Ensuite, ils devront regagner notre monde pour procéder au transfert.

— On ne pourrait pas les briefer en chemin ?

— Non. On garde notre monde pour nous. Faites vos salades de votre côté.

— Encore du temps perdu, grommela Héris.

— Tout prend du temps, fit observer Jarneyn. C'est la malédiction des mortels. » Il prit le chemin de la barge. Elle cachait encore le portail menant au monde Aelen Kofer.

« Alors, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? » Si elle avait su qu'il lui faudrait encore patienter, Héris serait restée à Brothe. Elle aurait encore pu y faire pas mal de dégâts. Et dormir dans un lit douillet, ce qui n'était pas le cas ici.

« On peut toujours aller inspecter ce qu'ils ont fait dans la grande citadelle céleste. »

Héris avait perdu toute crainte du pont de l'arc-en-ciel. Elle l'arpentait comme s'il était fait de solide granit.

Elle contourna toutefois le verger mort, sans raison réelle. Elle n'y était plus entrée depuis cette autre fois. Elle passa un pied dans le trou du mur abattu. « Asgrimmur ?

— Quoi ?

— Regarde ça. C'est bien ce que je crois ? »

Une pousse haute de six pieds se dressait là où elle avait cru voir une déesse blonde cueillir une pomme d'or. La pousse n'était pas en bonne santé. Elle était d'un vert très pâle tirant sur le jaune.

L'ascendant semblait hors d'haleine. « J'ai l'impression. Mais elle ne s'est pas imprégnée d'assez de magie. Elle ne survivra peut-être pas. »

Héris observait la pousse. Il lui semblait qu'elle était consciente de sa présence.

Une fois libérés, les dieux auraient besoin de leurs pommes d'or.

« Nous n'avons pas pris les pommes en considération dans nos calculs ni dans nos préparatifs, Asgrimmur. »

L'ascendant laissa décanter un instant puis : « Non, en effet, hein ?

— Quelles seront leurs forces quand nous les aurons libérés ? Combien de temps peuvent-ils survivre sans ce fruit ? Parce que cet arbre ne produira aucun fruit du vivant d'un homme.

— Ni jamais, vraisemblablement. »

Il se retourna, les épaules pendantes, sortit du verger et gagna la forteresse à grandes enjambées.

C'était quoi, son problème ?

Le fantôme de Celui-qui-marche. Déçu. Prenant brusquement conscience qu'il ne suffisait pas de patienter. Qu'il n'y aurait pas de résurrection. Qu'il n'échapperait pas à ce corps dont il n'était qu'un passager incapable de le contrôler.

Pouvait-on l'exorciser ? Elle aimait bien le nouvel Asgrimmur Grimmsson.

Héris suivit l'ascendant boudeur jusqu'à la salle où devrait se produire le retour. C'était un enchevêtrement exubérant de couleurs, aussi irritant pour les nerfs que la brûlure impromptue d'un piment. Il n'y avait de couleur nulle part ailleurs dans la grande citadelle céleste.

Les Aelen Kofer avaient créé des lampes à huile chargées par des sortilèges d'engendrer les couleurs dont Héris aurait besoin pour peindre et tracer à la craie ses lignes et signes indiquant aux participants où ils devraient se tenir et comment il leur faudrait se déplacer. Ces couleurs

tapissaient les parois, le sol et le plafond. Des cordes couraient çà et là pour interdire aux gens de prendre de mauvaises ou dangereuses directions. Six faucons pointaient leur bouche sur une portion d'un mur intérieur où était peint un carré d'un rouge agressif. De gros points noirs mouchetaient ce rouge. Deux tables, larges de dix-huit pouces et montées sur des tréteaux, étaient aboutées au mur, leur extrémité opposée tournée vers les deux plus lourds faucons, dont la culasse était éclairée par la lumière extérieure. Des marteaux, des ciseaux, des tubes de cuivre doublés d'argent, des sarbacanes chargées de limaille d'argent, des huiles, des onguents, de la pâte d'ail et tout ce dont Héris, Jarneyn ou l'ascendant pensaient qu'il pourrait leur être utile étaient posés sur ces tables.

Héris vérifia discrètement que les articles suggérés par l'ascendant reposaient à l'extrémité des tables la plus éloignée du carré rouge.

Prudence vaut mieux que confiance. Toujours.

L'ascendant ne semblait pas s'en préoccuper. N'avait d'ailleurs peut-être même pas remarqué.

Ce n'était pas tout. Il y avait bien davantage. Les Aelen Kofer avaient investi une véritable fortune du monde du milieu en achats d'argent. Il y en avait partout, sur toute chose, disposé selon des motifs destinés à contraindre et diriger les Anciens s'ils échappaient au contrôle direct. L'argent les canaliserait vers la bouche des faucons. L'argent les affaiblirait de débilitante façon avant qu'ils n'eussent pu regagner leur misérable monde. Tous ceux qui parviendraient à s'affranchir seraient réduits à l'état de lutins ou de farfadets. Ils n'auraient nulle part où aller ensuite, sinon dans leur défunt royaume.

Avant que ne débutât leur libération, Œil-de-Fer colmaterait hermétiquement toutes les issues. Seuls en pâtiraient ceux qui se trouveraient encore dans le royaume des dieux.

Une douzaine de lourdes dames-jeannes, évoquant grosso modo des larmes au fond plat, étaient installées au pied du mur peint. Leur goulot dessinait un angle droit et allait s'amenuisant jusqu'à former une canule assez étroite pour qu'on pût y adapter un des tubes de cuivre doublé d'argent. La taille de ces bouteilles allait d'un gallon à celle d'une barrique, voire davantage. C'étaient des chefs-d'œuvre des souffleurs de verre Aelen Kofer. Le verre épais contenait encore des traces d'escarbilles, de fumée, de gris et de pourpre. De la poussière d'argent avait été fondue dans le verre.

Héris espérait faire passer les Anciens d'une captivité à l'autre, où l'on pourrait contracter des accords avec eux avant qu'ils ne fussent totalement décantés.

« Te faut-il encore autre chose ? » demanda l'ascendant. Agacé par la propension d'Héris à se montrer toujours si minutieuse.

Toutes ses personnalités principales étaient plutôt axées sur « Cogne, arrache et inquiète-toi plus tard des conséquences ! ».

« Je suis sûre qu'il doit manquer quelque chose. Mais j'espère que les Anciens resteront assez longtemps déboussolés et désorientés pour permettre aux mortels que nous sommes de prendre le contrôle. » Elle fit le tour du dispositif du regard, afin de s'assurer de son bon fonctionnement.

Trop de facteurs dépendraient de l'ascendant. Il lui faudrait maîtriser les Instrumentalités qui l'habitaient. Puis le bâtard devrait faire son devoir de descendant direct.

Héris n'avait jamais vraiment compris cet aspect de l'entreprise. Mais toutes les vieilles toupies en convenaient : rien ne se ferait sans la présence d'un sang divin. C'étaient elles, les familières de la Nuit. Elles connaissaient les lois surnaturelles. Du moins Héris l'espérait-elle.

Œil-de-Fer attendait sur le quai. Rongeant son frein. « Content de vous voir tous les deux…» Il n'expliqua pas ce qui l'agaçait. « Les jeunes sont déjà là-bas. Dont mon fils unique. Kharoulke s'énerve. Il le sait, la présence d'Aelen Kofer signifie une attaque imminente. Ç'a toujours été le cas. Il croira que les Anciens sont libérés et qu'ils se pointeront dès que les Aelen Kofer auront préparé la voie. Mais il n'affrontera que vous. Pressez-vous. Je ne tiens pas à ce qu'il anéantisse l'espoir de ma tribu. »

Héris se renfrogna. Si Jarneyn ne s'était pas montré si déterminé à épargner au monde des nains toute pollution extérieure, l'ascendant et elle seraient déjà là-bas à l'heure actuelle. « Alors hissons les voiles et larguons les amarres ! »

Ça ne lui valut même pas un sourire. Tous s'accordaient à dire qu'elle devrait cultiver son sens de l'humour.

Œil-de-Fer arracha sans perdre une seconde Héris et Asgrimmur au royaume des dieux.

L'ascendant tremblait quand Héris l'empoigna pour effectuer la translation. En dépit de sa force et de son pouvoir, on pouvait lui flanquer la trouille.

Ils arrivèrent de l'autre côté, au même endroit que d'habitude. Asgrimmur était secoué de fond en comble. Il lui fallut trois bonnes minutes pour se reprendre.

« Tes translations sont-elles toujours aussi violentes ? » demanda Héris. Pour elle, ce n'était désormais qu'un simple clin d'œil.

« Oui. Et c'est chaque fois pire. Celle-là était terrifiante. Je me sentais piégé. Plus le temps passait et plus j'avais la certitude que je n'en ressortirais jamais.

— On va devoir creuser plus profond, alors. Viens. Raconte-moi pendant qu'on se prépare à tirer.

— Que veux-tu que je te raconte ?

— Ce que tu as vécu, clairement et distinctement. Je veux savoir pourquoi ton expérience diffère à ce point de la mienne. Et regarde-moi ça, dis donc ! »

Kharoulke avait spectaculairement changé. L'énorme masse gélatineuse avait disparu. Le dieu avait troqué la protection des deux tiers de son être contre une forme concentrant davantage de vigueur, et dont le maintien exigeait une moindre dépense d'énergie.

Il ressemblait maintenant à un têtard bouffi de crapaud géant sur le point de perdre son vestige de queue.

« Facile à expliquer, lâcha Asgrimmur. Quand tu opères toi-même la translation, tu es une humaine traçant un raccourci à travers la Nuit. Quand tu me transportes, tu ramènes chez moi une partie de mon être. La Bannie et Celui-qui-marche sont nés de la Nuit. Svavar y a été emprisonné pendant des siècles. Svavar est repoussé. Celui-qui-marche et la Bannie aussi, mais ils sont également attirés. Et nous pouvons voir les entités qui y vivent. Les âmes hideuses.

— Des âmes ? Comme en enfer ? Au purgatoire ? Ou dans les limbes ?

— Des limbes, peut-être. Destinées aux âmes des dieux. Les Instrumentalités ont deux âmes. Elles en apportent une dans notre monde avec elles et laissent l'autre dans la Nuit. C'est leur ancre. Je les vois quand nous la traversons.

— Eh bien, ça me paraît parfait. » Un poil distraite. « Il a des yeux, ce coup-ci. Il nous regarde… Baisse-toi. » Elle fit basculer l'ascendant.

La langue du crapaud frappa là où ils se trouvaient un instant plus tôt. Héris gâcha quelques précieuses secondes à se demander comment elle avait anticipé la réaction de Kharoulke. Peut-être de fréquentes expositions

à la Nuit lors de ses translations l'y avaient-elles sensibilisée. « Pourquoi est-ce que je perds mon temps à ruminer pendant que cette chose s'apprête à… ? Hé, vous, les Aelen Kofer ! Pourquoi est-ce que vous ne tirez pas ? »

Asgrimmur essaya de placer un mot.

« Ouais. Laisse tomber pour l'instant. Viens. » Elle lui saisit la main et tira, toute faraude de s'être souvenue de celle des deux qui était réelle. Elle piqua sur la plus proche baliste des nains.

De facture Aelen Kofer, c'était une machine stupéfiante. Qui avait été assemblée là où elle ne pouvait pas être braquée sur Kharoulke. Aucun de ses servants n'admit parler la même langue que Héris.

Asgrimmur interrompit ses récriminations : « Ils ne pouvaient pas la monter de manière à obtenir une ligne de tir directe parce que l'Instrumentalité aurait pu les attraper avec sa langue. »

L'excitation d'Héris retomba comme un soufflé. « Tout ça pour rien ? Aurais-je encore pété plus haut que mon cul ?

— Encore ?

— Pour la première fois. Que faire, maintenant ?

— Va jusqu'à l'autre engin, celui qui est hors de portée du crapaud, et commence à tirer. Une fois que l'Instrumentalité aura reporté sur lui toute son attention, ces nains pourront faire avancer leur baliste.

— Tu entends assez bien leur charabia pour comprendre tout ça ?

— J'ai rempli les blancs en me basant sur le contexte. Mais certaines parts de moi-même parlaient leur langue quand elles étaient autonomes.

— Je vois. Cela dit, traîner tes guêtres avec eux n'a pas dû nuire non plus. Bon. Allons-y. Gagnons l'autre machine. Continuez, les gars. Vous faites un boulot fabuleux. »

Cuivre, le fils de Jarneyn, avait piqué quelques mots de firaldien du monde du milieu auprès d'Héris, d'Asgrimmur et du Neuvième Inconnu. Cuivre était aux commandes de la seconde et beaucoup plus imposante baliste Aelen Kofer. « Pourquoi n'avez-vous pas encore abattu ce fichu monstre ? interrogea Héris.

— On nous a ordonné de ne faire feu que quand vous seriez là pour observer l'effet de chaque tir. »

Héris marmotta quelques paroles bien senties, laissant entendre qu'elle commençait à comprendre les fréquentes déceptions de son frère. « Très bien. Dis-moi un peu ce que tu comptes faire, Cuivre ? Et d'où te vient ce nom ? »

Ses compagnons s'esclaffèrent. Qu'ils eussent parfaitement compris la question n'échappa pas à Héris. Puis elle se rappela que les Aelen Kofer, quand ils daignaient y recourir, jouissaient du pouvoir mythique de comprendre toutes les langues. Lorsqu'ils feignaient de ne rien entendre, c'était délibéré.

« C'est une méchante blague. J'ai fait une grosse bêtise il y a quelques centaines d'années.

— D'accord. Quand je voudrai le savoir, je poserai la question à Œil-de-Fer. Qu'est-ce que tu fabriques ? »

Ça crevait plus ou moins les yeux. Les nains tendaient la baliste si serré qu'elle protestait par des crissements.

« La vélocité sera cruciale lors du premier tir, déclara Cuivre. Il s'agira d'un projectile que nous avons bricolé pendant que nous attendions. » D'un geste, il l'invita à se rapprocher de l'engin, une sorte d'arc aux longues branches faites de la corne laminée d'un animal qui n'existait plus dans le monde du milieu.

Ayant fini de bander la baliste, les nains se dirigèrent vers les munitions, soigneusement disposées sur le terrain le plus plat disponible. Héris dénombra six hampes, longues chacune de quatorze pieds et dont le diamètre allait de trois à six pouces. Celle qui fut choisie était épaisse de six et semblait constituée de glace, à l'imitation d'une colonne de marbre cannelée. La pointe s'en évasait à partir de trois pieds du bout jusqu'à la largeur d'un pied, et formait ensuite un cône creux profond d'un pouce et demi.

« On dirait de la glace, lâcha Héris.

— C'en est. Soigneusement congelée puis entourée de cordes de la même espèce que celles du pont de l'arc-en-ciel. Si le ciel n'était pas couvert, tu verrais la lumière y jouer merveilleusement.

— Comment la glace pourrait-elle nuire à Kharoulke ? C'est le dieu de l'hiver.

— Ça n'en restera pas. L'impact la changera en eau. Bouillante. Chaque trait se scindera en vingt autres plus fins. Vingt jets d'eau chaude traverseront l'Instrumentalité. La douleur devrait rompre sa concentration. »

La hampe était en position. Les Aelen Kofer se déplacèrent jusqu'au point où ils pourraient retendre la baliste dès qu'elle serait déchargée.

« C'était ton idée, affirma Cuivre. Nous n'avons fait que la bidouiller. C'est ce que font les Aelen Kofer. Va t'asseoir sur le trône et crève-moi

l'œil de ce vieux crapaud. »

Héris se laissa guider jusqu'à un siège installé au sommet de l'engin, en surplomb de l'extrémité arrière de la hampe de glace et sur sa gauche. « Tu vois les deux leviers de chêne près de ta main droite ? Le plus proche est celui du cran de sécurité. Pousse d'abord sur celui-là. Quand tu voudras lâcher ta flèche, pousse de la même façon sur l'autre. Dans l'ordre d'abord levier gauche puis levier droit, sinon tu risques d'avoir de gros problèmes.

— Compris. Je pousse d'abord le plus proche puis je tire avec l'autre. » Elle posa la main sur le levier de déblocage de la sécurité. Il était aussi long qu'un manche de hache. Elle accommoda sur l'Instrumentalité, qui, de son côté, se concentrait entièrement sur elle.

Le dieu savait ce qui allait se passer. Il se préparait à réagir. Kharoulke était désormais relié à cent pour cent au présent ; à cent pour cent extrait du royaume de la Nuit. C'était une lutte pour la vie. Aucun autre instant de toute l'histoire des neuf mondes ni de celle de la Nuit n'importait plus. C'était le moment M. Sans doute autant pour Héris que pour l'Instrumentalité. Et Héris sentit peser sur elle tout le poids de la volonté qu'il restait au dieu. Elle ne devait pas perpétrer ce forfait. Elle était une Choisie…

Une douleur aiguë traversa subitement sa fesse gauche. Elle tressaillit puis baissa le regard. Cuivre lui fit un clin d'œil. « Si tu comptes tirer, tire donc, fils de l'Homme ! Levier gauche puis droit. »

Héris poussa les leviers l'un après l'autre. Cet avorton au cul velu allait le regretter. Elle ne regarda Kharoulke que lorsque le levier de la détente cogna en bout de course.

L'engin se cabra violemment quand la tension du grand arc se relâcha. Il se redressa ensuite en claquant, vidant les poumons d'Héris.

La langue du crapaud jaillit à la rencontre de la hampe de glace. Durant un instant, l'espace psychique fut saturé de noir sarcasme. Le dieu allait balayer le projectile. Puis il s'adjoindrait de nouveaux Choisis.

Le trait des Aelen Kofer devait se conformer aux lois de la physique du monde du milieu, dans une région où ne subsistait plus que très peu de magie, dont la divinité avait d'ores et déjà prélevé sa part.

La langue du crapaud détourna effectivement la flèche. Mais elle filait trop vite, emportée par un trop grand élan, pour réellement modifier sa course.

Elle ne frappa pas exactement dans le mille. Mais, sinon, elle se comporta comme prévu. C'était un artefact Aelen Kofer, après tout.

Les nains se mirent à grouiller autour de l'engin, pour le recharger et le braquer de nouveau correctement. « Celle-là se compose principalement de sel, expliqua Cuivre à Héris. Une idée de Khor-ben. J'ignore quelle muse l'a inspiré. Le sel ne devrait pas faire grand effet. D'un autre côté, il y a des couteaux de fer dans le sel. Ils se mettront à tournoyer sur eux-mêmes dès qu'ils seront libérés. »

Héris regardait charger la hampe sur le plateau.

« Levier de gauche d'abord, levier de droite ensuite, répéta Cuivre.

— Je m'en souviens. »

L'engin ne se cabra pas aussi violemment. Les nains n'avaient pas vu cette fois la nécessité d'une vélocité maximale.

Lorsqu'il retomba, Héris constata que l'autre baliste se mettait lentement en position. Elle lâcha son premier projectile une seconde avant qu'elle-même n'eût tiré son troisième, une longue perche de bois hérissée de milliers de petites pointes de plomb, chacune coiffée d'une tête de fer ou d'argent barbelée. Le plomb était destiné à ouvrir. Les têtes barbelées étaient très légèrement incurvées. Elles ne voyageraient pas en ligne droite lorsqu'elles se fraieraient un chemin à travers la chair divine.

Le bois de la perche se fragmenta en plein vol. Les fléchettes arrosèrent copieusement Celui-qui-marche-avec-le-vent. La hampe de l'autre baliste était du même modèle.

Des milliers d'ampoules et de pustules fleurirent sur la peau du grand crapaud. Le dieu se souleva violemment, déblayant les galets souillés et visqueux de la majeure partie de sa masse. Un hurlement, à la fois physique et psychique, pétrifia les assaillants. L'espace d'une demi-minute, Héris fut incapable d'une pensée rationnelle.

Encore tremblante, elle se contraignit à rassembler ses esprits. Au pied de la pente, Kharoulke s'efforçait désespérément d'en faire autant. Son brutal haut-le-cœur l'avait fait glisser de côté. Une partie de sa queue et d'une de ses pattes était dans l'eau. Une manière de brume grise nauséabonde s'échappait du dieu là où les fléchettes l'avaient frappé.

Le hurlement semblait n'avoir pas de fin.

Les Aelen Kofer se remirent à préparer l'engin, travaillant comme sous un vent violent en double gravité.

« L'un de vous veut prendre son tour ? cria Héris.

— On ne peut pas faire ça, beugla Cuivre. On est des Aelen Kofer. Ça ne nous est pas permis. On ne fait que construire des trucs et expliquer leur emploi. »

Héris trouva que cette affirmation était de la pure couille en barre. Les Aelen Kofer pouvaient parfaitement faire ce qu'ils voulaient quand ils étaient assurés de l'impunité. Quoi que ce fût.

Cuivre se couvrait. Se retranchait derrière la loi. S'assurait qu'il pourrait décliner toute responsabilité quoi qu'il arrivât. Alors qu'il avait lui-même apporté à la réalisation de ce meurtre un plein tombereau d'ingéniosité Aelen Kofer.

Jusque-là, le combat n'avait été qu'une exécution en règle. Kharoulke était trop affaibli. Il ne pouvait que subir sa punition en espérant qu'il y survivrait. Et que ses ennemis ne trouveraient plus rien à braquer sur lui avant la venue de l'hiver.

L'hiver viendrait. Et avec lui le salut. L'hiver qui s'annonçait serait le plus féroce de l'époque. Le monde n'y survivrait pas.

« Ralentissons le mouvement, décida Héris. Laissons à chaque trait le temps de faire son œuvre avant de lâcher le suivant. »

Les bouffées de brume qui montaient de Kharoulke s'étaient changées en panaches. Ils enveloppaient le monstre d'un nuage. Héris aurait aimé qu'il se dissipât.

Elle descendit se dégourdir les jambes. « C'est quelque chose, hein ? » demanda-t-elle à l'ascendant. Elle jeta un coup d'œil au soleil. Le jour mourait. La lumière risquait d'être bientôt trop faible pour mener cette tâche à bien.

« Je ne me sens pas bien, dit Asgrimmur.

— Quoi ?

— Je suis malade. Je souffre de cette affection depuis que j'ai vécu une version édulcorée des turpitudes que connaît actuellement Kharoulke.

— Mais ce n'est pas à toi que ça arrive.

— Non. Théoriquement. Sauf pour ces parties de moi-même qui sont connectées à la Nuit. Toute la Nuit le ressent. Elle est désarçonnée, effrayée, désorientée et en colère. Mais pleinement consciente du fait que ce qui se passe ici est sans précédent.

— Les Anciens aussi ?

— Surtout eux.

— Les autres Anciens ?

— Je ne crois pas. Leur séjour se trouve hors des neuf mondes et seuls les neuf mondes sont reliés à la Nuit.

— Tes Anciens… le reste de la Nuit… Ils ne peuvent tout de même pas déplorer cela.

— La Bannie, pas franchement… Celui-qui-marche… Ce n'est pas de l'empathie. Plutôt de la peur et tout ce que ressent d'autre le reste de la Nuit. Et… Non. Ça n'a pas de sens. Une manière de culpabilité, de désespoir… et une autre sorte encore de culpabilité ?

— Qui ose dire que cet homme est confus ? C'est à peu près aussi clair qu'une tarte dans la gueule. Il est temps pour moi de tirer encore un ou deux coups. » La vapeur entourant Kharoulke s'était dissipée. Les restes truités et putréfiés du crapaud ne faisaient même plus un tiers de la masse qui se trouvait là au début de l'attaque.

Le premier tir de Héris fit bouillonner comme du goudron brûlant la peau squameuse de Kharoulke. Héris entendait crever les bulles. Chacune libérait une bouffée de vapeur. Le monstre ne tarda pas à disparaître dans un autre nuage de brouillard.

Héris se rejeta en arrière.

L'ascendant grimpa sur l'engin et s'agrippa au rebord de son siège. « J'ai compris ce que ressentait exactement Celui-qui-marche. Il croit que tout cela est de sa faute. Que tu vas réellement tuer Celui-qui-marche-avec-le-vent. Égoïste comme le sont tous les dieux, il se moque éperdument de ce que cela peut signifier pour la Nuit. Mais, en revanche, il se dit que tu ne jugeras peut-être pas nécessaire de libérer les autres Anciens.

— Ça n'ébourifferait pas mon amour-propre. De n'avoir même pas à essayer. Mais, après tout le mal qu'on s'est donné pour y parvenir, ce serait foutrement décevant.

— Oui. Exactement.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Que Celui-qui-marche est persuadé que tu ne laisseras pas tout ce boulot partir à vau-l'eau. Que, dans la mesure où tu n'auras plus besoin d'eux, tu ne les feras sortir que pour les détruire. »

Héris y réfléchit un instant. Et ne trouva pas ce plan antipathique. Mais il était parfaitement vain. On pourrait interdire à jamais aux Anciens de nuire en les gardant là où ils étaient.

« Celui-qui-marche croit maintenant que les Anciens ont fait une grossière erreur de calcul en nous recrutant, nous autres Andorayens, pour

éliminer un homme qui avait découvert accidentellement un moyen d'assassiner les Instrumentalités de la Nuit. Mais qui l'ignorait jusqu'au moment où la Nuit elle-même le lui a fait comprendre.

— Ouais. C'était une grosse foirade.

— Et certaines réalités ignorées jusque-là se sont désormais glissées dans l'entendement de Celui-qui-marche. Il se pourrait qu'on se soit trompé sur l'identité réelle du tueur de dieux.

— Hein ? » La main d'Héris se faufila vers un de ses couteaux.

« Tu étais encore une esclave quand cet épisode s'est produit dans le bois d'Esther. Aux Terres Saintes. À moins de dix lieues de toi. Un écart imperceptible depuis la grande citadelle céleste. Celui-qui-marche croit que distance, temps et concomitance des événements ont pu provoquer une méprise dans l'identification du tueur de dieux.

— Calembredaines ! lâcha Héris avant de marmonner que ça restait dans la famille.

— Tu t'actives actuellement à tuer l'Instrumentalité qui était jadis la plus terrifiante de toutes. Un Kharoulke certes affaibli mais bien réel, et non pas un fantôme de dieu ressuscité par un cinglé de sorcier aspirant à l'immortalité. Et il est en ton pouvoir d'éliminer tout un panthéon et même l'un des neuf mondes.

— Encore de la couille en barre, Asgrimmur. Descends. Il est temps de tirer un autre coup. »

Des projectiles décochés par les deux balistes frappèrent Celui-qui-marche-avec-le-vent. La chair du dieu sursauta encore violemment, mais elle ne retomba pas dans la mer cette fois.

Ses brusques convulsions continuèrent, comme s'il avait l'échiné brisée.

« Oh, merde ! jura Asgrimmur. Descends de là, Héris.

— Descends, femme ! râla Cuivre. Descends ! » Ses gars et lui entreprirent de ramper sous les plus proches blocs de basalte.

Héris pressentit l'imminence. Elle se laissa tomber entre des cailloux qui volèrent, se tordit la cheville et se mit à couvert juste à temps.

Un éclair aveuglant. Un rugissement auprès duquel toutes les déflagrations de poudre qu'elle avait jamais entendues passaient pour du pipi de chat. La terre trembla, remua et se cabra. Un éboulis se déclencha. Des rochers dévalèrent les pentes en bondissant. L'espace d'un instant, l'air

fut trop chaud pour qu'on le respirât. Puis un vent féroce descendit de la colline.

Une énorme boule de feu monta vers le ciel et déchira la couverture de nuages.

« Eh ben ! grommela Héris. C'est ce que Piper a vu quand le ver divin est mort ! Damnation ! Encore heureux que ce vieil enfoiré ait été usé jusqu'à la trame. »

Elle ne s'entendait pas parler. Elle n'entendait d'ailleurs strictement rien. Ce n'était pas dommage. Ses compagnons n'avaient pas besoin de partager ses divagations.

Elle se repassa ce qu'avait dit Piper à propos de l'épisode du ver divin.

Un œuf. Il devait y avoir une espèce d'œuf. Piper les collectionnait depuis qu'il avait commencé à tuer des Instrumentalités. Mieux valait s'assurer qu'il y en avait un ici.

Asgrimmur et Cuivre hurlaient et gesticulaient tous les deux en même temps pendant qu'elle redescendait. Elle n'avait nullement besoin de faire comme si elle ne les entendait pas.

L'explosion n'avait pas entièrement consumé l'Instrumentalité. Blocs de « graisse » putride et humeur visqueuse s'éparpillaient un peu partout, jusque dans l'eau du détroit de l'Ormo. La puanteur était violente. Mais il ne restait plus aucune trace de la présence divine. C'était plutôt le contraire : une sorte d'impression de vide, d'absence d'un élément essentiel. Héris était la proie d'un chagrin inconsolable qui n'avait rien de naturel.

Elle repéra l'œuf. Il était plus gros que ceux qu'avaient décrits Piper. Il irradiait une forte lumière interne, et une chaleur si intense qu'elle dut faire halte à quinze pas. La lueur s'affaiblissait.

Elle commença de sentir d'autres présences, celles de choses de la Nuit invisibles en quête de la vérité. Pas menaçantes, non, rien que de petites créatures venues se rendre compte. Elle percevait déjà leurs chuchotis et leurs bruissements.

Cuivre la rejoignit, suivi d'Asgrimmur. Le nain s'accroupit. L'ascendant resta debout, les jambes largement écartées, la main dans le dos. Tous deux observaient l'œuf. « On pourra partir dès qu'il aura refroidi, déclara Héris.

— Que comptes-tu en faire ? s'enquit Asgrimmur.

— Deux âmes. Je veux celle que Kharoulke a apportée avec lui dans ce monde. Pour la contrôler. Et l'amener là où on pourra la détruire.

— Tu prendrais sûrement moins de risques en le laissant ici.

— Peut-être. Mais je n'en ferai rien. Tes gars ont-ils commencé à démonter ? Cela dit, c'est criminel de réduire en petits morceaux ces deux superbes machines. »

Cuivre haussa distraitement les épaules. « On ne les démolit pas, on les désassemble. Pour les ranger jusqu'au jour où on en aura de nouveau besoin. Et ce jour viendra. C'est dans la nature de ces engins. »

Héris se dit que les faucons de Piper auraient vraisemblablement plus de chances de participer aux futures exécutions divines.

Asgrimmur prit Cuivre par le bras. « Je ne rentre pas par le même chemin qu'à l'aller. Je n'y survivrais pas. Je vais repartir avec mon nouveau meilleur ami. À moins qu'il ne tienne à rester ici pour garder les lieux. Ça risque d'être amusant, cet hiver. Je pourrai lui apprendre à skier. »

Héris vit distinctement Cuivre frissonner. Le nain était furax en son for intérieur. Mais il ne déclina pas.

Elle restait consciente que lui faire la même proposition ne la mènerait nulle part. C'était un Aelen Kofer. Et Asgrimmur hébergeait le fantôme du Père de Tout. Cuivre n'avait pas le choix.

C'était la preuve flagrante que tous les nains devraient avoir quitté le royaume des dieux avant qu'on entreprît toute action impliquant des divinités piégées.

« Je comprends, Cuivre, déclara-t-elle. Vous comptez voyager à pied ? »

Le nain réfléchit un instant avant de répondre, conscient qu'il risquait de se trahir. « Oui. C'est l'affaire d'une journée. Les charrettes à chèvre embarqueront les pièces détachées des machines.

— Parfait. Tu pourrais me rendre un service, en ce cas. Rapporte cet œuf au royaume des dieux. Il me semble que ce ne serait pas très malin de l'emporter avec moi pour prendre un raccourci à travers la Nuit. »

Elle n'obtint d'Asgrimmur aucune réaction manifeste, bien qu'il l'eût gentiment prévenue. Cuivre, pour sa part, réagit, mais seulement à la façon d'un homme qui se sent constamment victime d'exploiteurs. Il poussa des soupirs à fendre l'âme.

Il était toujours midi dans le royaume des dieux, aussi peu importait que l'œuf ne fût pas assez refroidi pour qu'on ne l'enveloppât de bandoulières de cuir qu'après la tombée de la nuit, avant de l'embarquer dans une charrette à chèvre afin de le rapporter dans le monde des Aelen Kofer

(quelle que fût la méthode secrète qu'employaient les nains). Quelques instants plus tard, Héris se tournait de profil et se transférait dans le royaume des dieux.

Cloven Februaren n'était pas encore revenu. Elle était épuisée, tant moralement que physiquement.

Elle alla se terrer dans son repaire local sans prévenir personne de son retour.

Le Neuvième Inconnu et le bâtard se trouvaient avec Œil-de-Fer dans la taverne Aelen Kofer quand Héris s'y engouffra, à nouveau fraîche et dispose, pour tenter de s'y sustenter. Le nain et le vieillard la bombardèrent aussitôt de questions.

« Cuivre va bien. Il est en chemin. Asgrimmur l'accompagne. Il n'aurait pas survécu à une autre translation. Quand on porte la Nuit en soi, on peut rester coincé là-dedans. À tout jamais. Double grand-père. On va devoir y réfléchir à deux fois.

— Y réfléchir à deux fois ? Que veux-tu dire ? Réfléchir à quoi ?

— À ce qu'on va faire ici. » Elle indiqua du pouce la direction de la grande citadelle céleste.

« Pourquoi ? » Il plissa les yeux. Il flairait du louche. Héris, elle, humait plutôt le fumet de la graille. On lui apporta son plat habituel. « Parce que j'ai déjà tué Kharoulke, répondit-elle avant de s'y attaquer. Je t'avais dit que j'en étais capable, mais tu n'as pas voulu me croire. Hier. Avec l'aide des Aelen Kofer. »

Œil-de-Fer et ses compagnons humains la dévisagèrent. Bouche bée. Ils refusaient d'y croire.

« J'ai dû pratiquement recourir à toutes les armes dont je disposais pour y parvenir, double grand-père. Cuivre apportera ici son œuf d'âme. Kharoulke n'est plus. Et la Nuit tout entière est prise de panique et plongée dans le désarroi. »

Ils n'y croyaient toujours pas. Ils refusaient d'y croire. « Oui, moi. Une simple fille. Je l'ai fait. » Du regard, elle les défiait tous de prétendre qu'ils avaient contribué à ramollir Celui-qui-marche-avec-le-vent. Elle s'était chargée elle-même de la plus grosse besogne, et cela depuis le tout début.

« Elle a raison à propos de la Nuit, déclara Cloven Februaren. Je ne l'ai jamais vue aussi agitée. »

Le bâtard acquiesça d'un hochement de tête. Sans mot dire. « Attendons Cuivre et l'ascendant, conclut Œil-de-Fer. On verra bien ce qu'ils en diront. »

Héris était profondément ulcérée, mais consciente qu'elle ne pouvait espérer mieux. Pour l'instant.

42
Brothe. Commandeur des Justes

Un serviteur poussait Paludan Bruglioni sur le dallage du patio. Le commandeur des Justes partageait un repas matinal avec son état-major et les officiers de liaison des forces impériales en Firaldie méridionale. Leur commandant, le prince Manfred-Otho d'Alameddine, avait refusé de déjeuner avec un spadassin. Ivre ou droguée, l'impératrice toisait la scène en ressassant, depuis son trône élevé dressé non loin. Sa seule présence semblait mettre toute la noblesse méridionale au défi de s'opposer à son désir de nommer le commandeur des Justes à la tête de toutes les forces impériales au sud de Brothe.

Si la campagne perdurait, il y aurait inévitablement des conflits. La famille Ege n'avait jamais beaucoup aimé Manfred-Otho ni son père, Manfred-Ludovico, qui tous deux avaient brillé par leur absence dans les rangs impériaux lors de la croisade calzirine. Les Méridionaux, quant à eux, n'acceptaient qu'à contrecœur d'être régentés par une femme Ege. Devoir prendre des ordres d'un mercenaire de basse extraction leur semblait friser l'affront intolérable. Seule la perspective d'un gros butin interdisait à la mutinerie de relever son vilain museau.

Maigre projet que le pillage.

Des agents du patriarche sillonnaient les alentours, répandant des bruits. Disant la vérité, en réalité. Seuls les domaines et propriétés associés au nom des Benedocto seraient livrés au sac. Les Benedocto n'étaient pas riches. Les Benedocto devaient encore les pots-de-vin qui avaient permis de faire élire Sublime V, leur dernier patriarche.

Les plus intelligents des Méridionaux, s'ils grommelaient, n'en restaient pas moins conscients qu'ils n'étaient pas en mesure d'imposer leurs préférences. Désormais à la tête de six mille hommes, le grand-duc ne se trouvait plus qu'à quelque vingt lieues au nord de Brothe. L'amiral fon Tyre n'était guère plus loin, bien qu'il n'eût pas encore franchi le Monte Sismonda. Ces deux hommes se chargeraient d'imposer la volonté de l'impératrice par la force si le commandeur des Justes n'y parvenait pas.

Les troupes auxquelles celui-ci pouvait se fier ne se montaient qu'à treize cents hommes. Outre tous les faucons qu'il avait remportés après la victoire des Ombres ; et plusieurs autres batailles de moindre envergure depuis.

Le fauteuil de Paludan vint se placer près de Hecht. Ce dernier n'en fut pas franchement surpris. Il avait entendu le bruit des roues sur les dalles. « Bonjour, messire, dit-il.

— Bonjour. Je ne m'imposerai qu'une minute. Ou deux. Avant tout, merci d'avoir pris soin hier de ne pas endommager mes vignobles.

— À mon tour, merci de votre appréciation. Il y a certes eu quelques frictions, mais j'ai pour politique de nuire le moins possible à mes amis. »

La veille, un fort détachement de cavalerie avait lancé depuis Brothe un coup de sonde dans le Sud. Les amis de Titus Consent en ville avaient envoyé des mises en garde. Les propres cavaliers de Hecht avaient conduit ce détachement dans une embuscade, où il avait été laminé par les faucons. Les Méridionaux étaient sur place et y avaient assisté. Leur seule réaction avait été de se plaindre de ce que les chevaux ne valaient plus la peine d'être capturés une fois que les faucons avaient fait leur œuvre. Sans compter qu'il ne restait plus guère de prisonniers à rançonner.

« Et votre autre problème ? demanda Hecht.

— J'ignore quels rapports vous avez reçus. Mais j'ai entendu dire que Brothe partait en quenouille. Le régiment de la Ville ne parvient plus à maintenir l'ordre. Et Sérénité continue de donner des instructions de plus en plus saugrenues et draconiennes.

— C'est ce que j'ai appris. Il est devenu complètement fantasque depuis qu'on a tué sa maîtresse et réduit sa maison de ville à l'état de décombres. » Hecht tenait ces faits de Lila.

« C'est peut-être un vœu pieux, mais mes contacts m'affirment que ni le régiment de la Ville ni la milice n'opposeraient une bien grande résistance si vous franchissiez le mur d'enceinte. »

Hecht fixa Paludan droit dans les yeux pendant une seconde. Puis « Rivademar. Cette réunion est levée. Je te ferai savoir quand nous la reprendrons. Reste ici, Titus. Les autres, profitez de votre matinée. Ou allez abattre un peu de boulot. Tout ce qui vous chante. »

Titus contourna la table et alla s'installer près de Hecht. Les autres se dispersèrent.

« Avons-nous besoin d'une chambre insonorisée ? s'enquit Consent.

— Malheureusement, la seule disponible ici est hors service, déclara Paludan.

— Nous avons monté une embuscade hier », fit remarquer Hecht.

Consent hocha la tête. « Effectivement. En leur soufflant de fausses indications. Ce qui ne marchera que jusqu'au moment où les amis de Sérénité au Collegium refuseront de lui servir de bouclier.

— Connaîtriez-vous quelqu'un en ville qui accepterait de travailler pour nous ? demanda Hecht à Bruglioni.

— Je m'attends à ce que nous le fassions tous, pour ainsi dire. Mais, en l'occurrence, je parle de quelqu'un lié aux Arniena. Quelqu'un que connaît Rogoz Sayag. »

Hecht opina, guère surpris. La politique à Brothe étant ce qu'elle était, c'était inéluctable. Mais il ne s'attendait pas à ce que cela se produisît si tôt.

« La guerre est mauvaise pour les affaires, reprit Paludan. Sauf quand elle se déroule ailleurs et que nous fourguons à d'autres les moyens de s'étriper. Si elle devait durer tout l'été, le coût en serait insupportable. Dix mille hommes s'approchent de Brothe. Depuis les Ombres, Sérénité ne trouve plus de bras pour le défendre. Seul Pinkus Ghort reste un grand espoir. Et il n'a pas encore atteint la Ville Mère. Le grand-duc ne cesse de le ralentir. »

Hilandle, se disait Hecht, était soit beaucoup plus intelligent qu'on ne le croyait, soit beaucoup plus chanceux. Il avait pratiquement tout réussi depuis son entrée en Firaldie.

« Donc, si j'arrivais le premier, que j'entrais dans Brothe et que je neutralisais les amis de Sérénité… commença-t-il.

— Si vous entriez subitement et que vous vous empariez de plusieurs portes, vous pourriez sans doute donner ce qu'elle désire à votre impératrice et, peut-être, au reste d'entre nous le répit auxquels nous aspirons.

— On est en train d'en discuter à l'air libre. Ils sauront que nous arrivons.

— Peut-être pas. Même si nous ne disposons pas d'une chambre insonorisée en état de marche, nous ne sommes pas sans protection. Si nous maintenons nos sortilèges en place avec toute la vigueur nécessaire, Sérénité n'apprendra que des bribes de nos projets. Tenter d'investir une porte ? Ça coule de source, ne trouvez-vous pas ? Pas besoin d'être un foudre de guerre ni d'avoir des espions perchés sur l'épaule du

commandeur pour le prévoir. Mais laquelle ? Et Sérénité peut-il se fier à tous les hommes qu'il place aux commandes ? »

Hecht y réfléchit. Paludan avait raison.

Le sacré restait un aspect de l'existence extrêmement douloureux, même à ce jour. Était-ce vraiment pire avant l'Ancien Empire ? De tous les travaux qu'il avait entrepris – routes et travaux publics pratiquement éternels, bâtiments encore en usage – l'apprivoisement de la Nuit devait être le plus précieux. Et le moins apprécié.

« Arrangez-nous ça, alors, messire. Vous connaissez les gens. Je vous laisse échafauder le plan. Recontactez-moi dès que vous aurez quelque chose d'opérationnel. »

Hecht y travaillerait de son côté, en se fondant sur les renseignements de Titus. Il mijoterait ce qui pourrait devenir un plan B, ou plusieurs plans B – en prenant moins le risque de se faire remarquer.

« Dresse-moi l'inventaire des faucons intacts, Titus, demanda-t-il au moment où Paludan se retirait. Quoi que nous fassions, les faucons seront la clé. »

Cent quatorze faucons. L'usure en avait mis trente-deux au rebut.

« Mais Rhuk estime qu'on peut en sauver certains.

— Et s'agissant des armes de poing ?

— Pas moyen de le savoir, répondit Consent. Les hommes qui les détiennent refusent de nous en informer. Nous pourrions bien les leur confisquer. »

Hecht hésitait entre blasphémer et éclater de rire. Il pouvait comprendre le point de vue des troufions. Au regard du plan magistral concocté par quelque général ou officier supérieur, la vie d'un homme ne valait guère mieux que fiente de pigeon. Un fauconnet restait la première police d'assurance d'un soldat quand il devait crapahuter dans les coins sombres.

Les inventaires de Krulik & Sneigon ne répertoriaient que deux cents de ces armes de poing à l'arrivée des Justes. Vingt-deux avaient été remises à Rhuk et Prosek.

Des pièces les plus lourdes, qu'on avait bien souvent dû déterrer des planques où elles étaient cachées, seules manquaient la demi-douzaine qui avaient été confiées à Héris. On en avait trouvé cent cinquante-deux, dont un bon nombre ne figuraient pas sur l'inventaire officiel de la société. Celles qui n'avaient pas été répertoriées étaient destinées à se perdre dans le

quartier dévédien de toutes les villes du monde brothien épiscopalien. Cent quarante-six faucons avaient vu le feu dans les Ombres.

« A-t-on installé toutes les armes dans des charrettes, sur des roulettes ou un autre foutu système ? » Déplacer les faucons et les repositionner était une véritable plaie au cul. Depuis le début, Rhuk et Prosek avaient essayé de nombreuses méthodes pour accroître leur mobilité. Toutes étaient mort-nées dès qu'on avait commencé à ouvrir le feu. Le recul brisait les charrettes les plus robustes.

« Tout est paré. Grosso modo. Prosek voudrait faire construire une charrette à double usage, qui servirait à transporter les réserves ou les tentes, mais pourrait se convertir en véhicule de transport de substitution pour les faucons.

— C'est pour ça qu'on le paie. La seule chose qui m'intéresse, c'est qu'on puisse se déplacer rapidement une fois entrés en ville. »

Escortés par les impériaux du Sud et une poignée d'hommes venus d'à l'est du Monte Sismonda, les Justes se mirent en branle vers Brothe. Les patrouilles de Sérénité observaient mais elles ne s'opposèrent à rien. Hecht fit halte dans des champs de blé en vue des murailles.

Afin d'apaiser l'honneur froissé des Méridionaux, il confia le commandement sur le terrain (du moins en plein jour et tant que l'impératrice ne le récuserait pas) à Manfred-Otho Altomindi, prince héritier d'Alameddine. Le prince Manfred n'était pas le plus haut gradé des Méridionaux mais son père, Manfred-Ludovico, était sénile et grabataire. En outre, ce n'était qu'un homme de paille.

En lui concédant le commandement de jour, Hecht ne laissait strictement rien transpirer. Sérénité ne permettrait pas à Dieu de décider de son sort sur un champ de bataille.

Les Manfred n'étaient pas informés de la réalité de la situation, raison précisément pour laquelle les conseillers de Sérénité l'avaient convaincu de rester sur la défensive jusqu'à ce que les troupes levées dans le Sud arrivent au terme de leurs obligations de service féodal.

Les mêmes dates butoirs vaudraient pour les hommes mobilisés dans les États patriarcaux. Mais les séides de Sérénité ne se souciaient que d'eux-mêmes et de leur sécurité immédiate.

Le jeune Manfred décida des postes de combat. Ses Méridionaux occuperaient le centre, déployés pour la sempiternelle charge de cavalerie.

Les Justes méprisés formeraient les ailes avec, au-delà de leurs propres divisions, un assaisonnement de cavalerie légère auxiliaire. Hecht en fut tout à la fois amusé et effrayé, parce que ces chevau-légers étaient des pramans recrutés au Calzir d'avant la croisade calzirine.

Rien ne se produisit. On ne vit même pas sortir un héraut. Hecht reprit le commandement au coucher du soleil. Il ordonna de poser le camp, en portant une attention particulière aux sortilèges destinés à le protéger de la sorcellerie et des Instrumentalités. Manfred-Otho se retira en vitupérant le manque de panache dont témoignait la chevalerie brothienne.

Les rapports en provenance de la ville donnaient le Collegium livré à la guerre civile. Les partisans de Sérénité tenaient le haut du pavé. Leur comportement était abominable.

Seul le quartier dévédien restait paisible. Les Dèves s'étaient claquemurés et faisaient profil bas, se préparant aux traditionnels pogroms qui les visaient dès que la paix civile était menacée.

« Avons-nous encore des gens de bonne volonté dans le quartier dévédien ? demanda Hecht à Titus Consent.

— Après ce qu'on a fait à Krulik & Sneigon ? Non.

— Compréhensible. Ils ne cherchaient qu'à gagner de l'argent. C'est ce que font les Dèves. »

Consent lui jeta un regard noir. Il détestait les clichés et les généralisations.

« Ils feraient bien de se préparer à pâtir de notre succès, ajouta Hecht.

— Quoi ?

— Applique la logique habituelle. Les faucons nous ont permis de remporter une sanglante victoire dans les Ombres. Les Dèves fabriquent les faucons.

— Et que nous ayons volé les faucons aux Dèves n'entre pas en ligne de compte. Vous avez raison. La logique habituelle.

— Ça pourrait arriver dès cette nuit, Titus. Je vais me retirer dans ma tente pour prier. Je ne veux pas qu'on me dérange. Rappelle-le à monsieur Ernest, je te prie. »

Consent ne répondit pas. Il alla vaquer à ses affaires.

Lila apparut à point nommé.

« Tu m'as l'air vannée, ma fille.

— Je bosse dur. Grand-père Delari me donne plus de travail que je ne peux en abattre.

— Ne le laisse pas abuser. Dis non. Tu es prudente, au moins ?

— Très, très prudente. La ville est devenue mortellement dangereuse.

— Du moment que tu t'en rends compte. Ne prends pas de risques. Nous entrerons cette nuit.

— Et ils s'y attendent. Ils ont déjà fait renforcer les portes. » Elle sortit un plan, lui dépeignit l'accueil qu'on leur réservait.

« C'est quasiment comme si tu assistais à l'une de nos réunions stratégiques, ma chère enfant.

— N'est-ce pas ?

— Ils sont au courant du plan Arniena, pas vrai ?

— Il y a un agent des Benedocto dans l'entourage de monsieur Sayag. Ils ont des taupes dans toutes les Cinq Familles. »

Pas vraiment une surprise. Certains espions étaient doubles ou triples. « On connaît des noms ? »

Lila sortit un bout de papier. « Il y en a d'autres. Ceux-là sont seulement des noms que j'ai pu entendre. »

Hecht examina la liste, n'y trouva aucun nom qui lui fût familier. Il admira l'écriture de Lila. Elle s'était manifestement échinée pour l'améliorer. « J'adore, Lila. Tu es encore plus douée pour cette mission qu'Héris ou le très vieux monsieur.

— Non. Pas du tout. Je cherche juste à faire comme tu voudrais que je fasse. Eux cherchent à le faire à leur manière personnelle.

— Je te le concède. » Il étudia encore le plan. « Mauvais, ça. Tous ces sites sont des traquenards.

— Je te l'avais dit. Ils ont posté des arbalétriers sur les toits. Et tu ne peux pas les surprendre. Le moindre lutin ou farfadet de cette région du monde sera à l'affût. Le patriarche les a tous convoqués dans un rayon de cinquante lieues. »

Hecht examina encore le plan. Longuement. Sans trouver l'inspiration. « Comment va Pella ?

— Il refait l'imbécile. Il n'arrête pas de se plaindre. Le très vieux monsieur aurait mieux fait de le laisser mariner là où il était. Il aurait peut-être mûri un peu. Il serait rentré tout seul, même si personne ne l'avait retrouvé.

— Rude ! Et Vali ? Anna ?

— Vali se décarcasse pour s'améliorer assez afin de me seconder. Anna pleure beaucoup.

— Quoi ? Pourquoi ?

— C'est son inclination du moment, je crois. Peu importe qu'elle soit triste, gaie ou en colère. Un rien la fait pleurer. Sauf quand elle pique une crise de vertueuse indignation et menace de se rendre au Krois flanquer des baffes à Sérénité jusqu'à ce qu'il recouvre ses esprits.

— Tant mieux pour elle. J'imagine. Bon. Ma digne fille. Une petite idée de ce que nous devrions faire cette nuit ? »

Lila lui décocha un grand sourire. « Les attaquer là où ils ne seront pas. Là où ils seront, je les balaierai. »

Des explosions se produisirent dans la Ville Mère dès minuit passé et toutes les quatre minutes environ. Éparses, elles ne semblaient répondre à aucun schéma cohérent – mais toutes nuisaient aux amis de Sérénité ainsi qu'aux défenseurs de Brothe.

Il y avait parfois des retards dans leur régularité. Lorsque cela arrivait, quelqu'un laissait tomber des cordes du haut d'une section de l'enceinte qui n'était pas surveillée de très près.

Les Justes ne réussirent pas à prendre tout le monde de court partout. En dépit de la confusion, certains continuaient à se concentrer sur leur tâche.

Ceux qui avaient été élus pour grimper embarquèrent des échelles de corde. C'étaient des hommes qui avaient une certaine expérience des petites Instrumentalités et qui, tous, étaient soupçonnés de détenir un fauconnet. Ils prirent pied sur les murailles, en aidèrent d'autres à grimper puis à assembler des grues à mesure que les pièces détachées en arrivèrent, enfin à hisser des faucons légers et des munitions. Ils élargirent leurs positions et repoussèrent des essaims d'Instrumentalités mineures.

Les faucons écrasèrent toutes les contre-attaques. Celles-ci cessèrent bientôt. Les Ombres avaient gravé dans l'esprit des amis de Sérénité une terreur indélébile des faucons.

Des pots d'explosifs balancés dans les guérites des portes incitèrent les gardes qu'elles hébergeaient à se rendre ou s'enfuir. Deux portes passèrent aux mains des assaillants en dépit des pièges qu'on leur y avait préparés, qui ne résistèrent pas au feu des faucons.

Les estimant parfaitement inutiles, sauf à créer la confusion, Hecht laissa les Méridionaux s'engouffrer en hurlant dans la ville dès qu'il en eut

ouvert les portes.

« Au temps pour l'imprenable Ville Mère, gronda Hagan Brokke.

— Ce n'est pas tant qu'on l'ait attaquée, mais le fait que nous sommes capables d'accomplir n'importe quoi une fois que nous l'avons décidé, fit remarquer Rivademar Vircondelet. Ils savent maintenant que nous sommes entrés. Ils peuvent encore rassembler tout leur monde pour nous contrecarrer. »

Des faucons aboyaient non loin, faisant sauter les toits d'en haut. Des pierres pilonnaient leurs tuiles, en brisant certaines qui s'écrasaient dans les rues, touchant sans doute des espions ou des tireurs embusqués parce qu'on entendait des cris de douleur.

Entre-temps, les Méridionaux finissaient de se déverser en ville. Hecht les regarda disparaître au loin. « Je me demande combien d'entre eux survivront.

— Ils maintiennent la cohésion et se plient à vos instructions, sans doute pour la plupart. » Brokke toussa. Ses poumons étaient sensibles à la fumée des explosions. « Mais je parie que la discipline va faiblir. Ils vont se disperser pour piller et se feront allumer par petits groupes. »

Ils devaient parcourir les rues de la ville en rugissant et en abattant tous ceux qui leur tombaient sous la main. Répandre la terreur et dégager ainsi la voie. Les envahisseurs pourraient alors remonter vers le nord et le Krois, où un Sérénité enragé mais censément moins irrationnel qu'à l'ordinaire devait s'attendre à tirer profit d'une attaque anticipée de ses ennemis.

« On a vraiment intérêt à tenter ce coup, patron ? demanda Vircondelet.

— Bien sûr. Maintenant qu'on est entrés. Les faucons se révéleront bien commodes dans les combats qui nous attendent.

— Pour déblayer les rues, lâcha Brokke. Mais Sérénité se terre dans le Krois. Il peut parfaitement s'y tapir jusqu'à l'arrivée de Ghort, qui lui sauvera la peau.

— Mais il n'y sera pas en sécurité, rétorqua Vircondelet. Vu que le patron sait comment y entrer en passant sous le lit du fleuve.

— En effet, reconnut Hecht. Mais Sérénité sait que je le sais. C'est lui qui m'a montré comment m'y prendre. Il doit nous réserver là-dessous un accueil bien particulier. »

Les explosions cessèrent. Hecht en déduisit que Lila ne pouvait plus voler de poudre à Prosek. Ou qu'elle s'en était suffisamment lassée pour renoncer.

Pendant quelque temps, une fois les deux portes investies, Brothe donna l'impression de n'être qu'un tigre de papier. Elle n'offrit que peu de résistance au début.

Mais cela changea au lever du soleil.

Les envahisseurs craignaient-ils davantage l'obscurité que les locaux ? L'amulette de Hecht l'avait passablement titillé, mais rien d'important ne s'était ébranlé.

Il ressentit quelque chose de différent quand les ténèbres se dissipèrent, emportant avec elles lutins et farfadets. Les bruissements des entités mineures avaient masqué ce quelque chose.

C'était dans les catacombes. C'était énorme. Et ça s'interposait entre les Justes et le Teragi. Ça ressemblait au sempiternel monstre meurtrier, qui ne cessait de revenir si fréquemment qu'on le traquât et l'abattît. Cette réincarnation était encore plus virulente que les précédentes.

Ça ne manquerait pas créer des problèmes dès le retour de l'obscurité. C'était l'enfant ténébreux de Bronte Doneto.

Piper Hecht se persuada qu'il savait ce que maquillait Bronte Doneto le jour où Muniero Delari était tombé sur lui dans les catacombes.

Les Justes progressaient lentement ; ils se heurtaient à une résistance acharnée, mais les faucons faisaient beaucoup de dégâts. On distinguait assez mal à qui on devait rabattre le caquet. Les ennemis de Sérénité refusaient de se montrer prudents lorsqu'ils allaient en découdre au corps à corps avec ses amis.

Les Méridionaux commençaient à réapparaître. Ainsi que Hecht l'avait prévu, leur joyeuse charge à travers les garennes de la ville s'était soldée par une débâcle. On les avait corrigés. Les survivants tentaient de se rassembler ou de rallier les Justes.

Hecht espérait que les hommes qui s'étaient effectivement battus au corps à corps, face à face et mauvaise haleine contre mauvaise haleine, retiendraient la leçon.

Vers le milieu de l'après-midi, il envisageait de se replier vers les portes pour y attendre le grand-duc et l'amiral. Son estimation préalable de ses chances de succès n'avait pas l'air de se confirmer. Il faisait certes d'effroyables dégâts mais ne disposait pas d'assez d'effectifs pour les exploiter, même en tenant compte du retour des Méridionaux et de l'appui des volontaires locaux.

L’apport de ces derniers était négligeable. Ils ne voyaient pas l’intérêt de se plier à la discipline militaire ni de s’appuyer des missions tactiques.

Il fallait sans cesse affecter de nouveaux hommes à la protection de la ligne des communications, qui s’allongeait toujours un peu plus entre les portes et le front.

La nouvelle parvint à Hecht que Sérénité avait ordonné à Pinkus Ghort d’arrêter de valser avec le grand-duc pour regagner Brothe illico, quelles que soient ses pertes.

En fin d’après-midi, les opposants à Sérénité au Collegium commencèrent de se montrer. Ils sortaient de leur demeure dans l’empire ou de possessions impériales en Firaldie. Les tenants du patriarche avaient la haute main au palais Chiaro.

Le cœur de Hecht rata un battement. Mauvais, ça. Ça pouvait augurer d’un désastre. Si jamais Sérénité atteignait la Structure… Prions qu’Héris ait eu raison en affirmant que le patriarche n’était pas informé du projet. Sinon son triomphe était assuré.

Hecht sentait la présence de la créature des catacombes avec une acuité toujours plus intense. Il s’en rapprochait. Elle se renforçait. Elle aussi sentait la sienne. Elle lui semblait à chaque instant plus formidable qu’on ne l’avait imaginée. Elle continuait de grossir.

Et c’était certainement le cas. Du moins si les vieux messieurs ne se trompaient pas en prétendant qu’elle se nourrissait de la haine et de la peur. Ou que les grosses s’étoffaient en dévorant les petites. Le patriarche avait inondé la Ville Mère d’Instrumentalités secondaires.

Plus le soir approchait, plus nombreux étaient les autochtones qui sortaient de leur trou pour œuvrer contre Sérénité. Ou, plus fréquemment, contre les Benedocto. Tous ceux qui avaient partie liée avec les grandes familles en avaient pâti récemment.

Titus persistait à dire que ces bénévoles étaient plus gênants qu’utiles. Hecht lui ordonna de les disperser en leur confiant une tâche pratique, comme, par exemple, de servir de porteurs aux combattants.

La progression de ses hommes leur fit dépasser les citadelles des familles Bruglioni et Cologni. Celle des Bruglioni n’était plus qu’une ruine infestée par les corbeaux, les insectes et l’odeur de la mort. Celle des Cologni avait survécu, bien que les autres propriétés de cette famille, moins bien défendues, aient souffert par ailleurs.

Les signes d'un combat étaient partout, mais aucun ne laissait entendre qu'on fit usage de sorcellerie.

Dès que le soleil se mit à descendre sur l'horizon, Hecht entreprit de gamberger à la meilleure manière de se débarrasser de la chose des catacombes. Elle en sortirait cette nuit. Jamais elle ne trouverait occasion plus propice.

C'était une créature du côté le plus obscur de la Nuit, mortellement dangereuse mais pas invulnérable. La mitraille divine suffirait à la dompter. La question subsidiaire, c'était comment l'immobiliser pour la viser.

Hecht redirigea la progression de manière à faire passer ses hommes devant la maison de ville du principaté Delari. Il espérait l'y trouver, tenant le choc et disposé à le conseiller. Il ne trouva que des ruines, mais pas l'odeur de la mort. Aucune trace du principaté ni de sa domesticité. Des réfugiés du palais lui affirmèrent néanmoins que Delari était vivant, s'efforçait âprement de nuire au patriarche et lui réservait une surprise de sa façon.

Où donc était passée Lila ? Elle saurait débusquer le vieux monsieur. Hecht commençait à s'inquiéter pour cette fille. Il aurait déjà dû avoir de ses nouvelles.

Les impériaux arrivèrent à l'hippodrome, désormais restauré et en pleine saison des courses. Du moins avait-elle battu son plein jusqu'à ce que la mort de Jaime de Castauriga change la face du monde.

Des dizaines de chevaux se trouvaient encore dans les écuries, sous le stade. Des dizaines de personnes chargées de soigner les bêtes ou de gérer les réunions hippiques vivaient aussi dans ses coins et recoins, à l'abri des yeux du public. Il émanait de l'hippodrome une odeur mitigée, faite de relents de cuisine et d'effluves d'écurie.

Hagan Brokke déboula alors que Hecht était en train d'observer le champ de courses. « Il se fait tard, patron. Et nous sommes trop crevés pour continuer d'en découdre après la tombée de la nuit. Nous devrions établir le camp ici. Nous pouvons en contrôler l'accès et…

— Tu as raison. J'étais en train d'y songer. Fais passer le mot. Gère-moi ça. Et envoie des estafettes ordonner aux gars de nous rejoindre ici ou de refluer vers les portes. Je ne veux personne dans les rues cette nuit. Ça pourrait tourner vilain.

— Des créatures de la Nuit ? » L'état-major restait persuadé qu'il entretenait un lien particulier avec la Nuit depuis qu'il était mort et

ressuscité.

« De très grosses. Tous les faucons devront être chargés de mitraille divine. » Son amulette ne cessait de le tarauder depuis le coucher du soleil. La même sensation que la nuit où Héris l'avait amené en visite.

Au début, la soirée donna l'impression que toute la ville était sortie de chez elle et avait perdu les pédales. On entendait dans le lointain des bruits de bagarre et des hurlements, et des incendies se déclenchaient çà et là, parfois très loin, parfois à proximité. Le mur extérieur de l'hippodrome était suffisamment haut pour offrir un bon point de vue dans plusieurs directions, dont celles du Castella, du Krois et du palais Chiaro. Là où battait le cœur de Brothe depuis quinze cents ans. Des lueurs rôdaient autour du Krois et du palais Chiaro. Le Castella était plongé dans le noir.

Hecht pria ses officiers de le rejoindre là où il pourrait observer les affres de la ville tout en discutant. Ils s'y rendirent sans grande conviction. Et plusieurs arrivèrent avec un retard déraisonnable. Titus Consent prétendit avoir reçu des renseignements de ses agents locaux. Clej Sedlakova déclara avoir accueilli une compagnie de fantassins en provenance d'Alameddine, qui venait de se frayer un chemin jusqu'à l'hippodrome en combattant. Leur arrivée signifiait que près de la moitié des Méridionaux avaient été récupérés.

Hecht renonçait déjà à voir se pointer Hagan Brokke. Mais il finit par ramener sa fraise. Pas seul.

L'impératrice trottinait derrière lui.

« Qu'est-ce qui déraille chez cette bonne femme, par l'enfer ? » Mais il était trop vanné pour se mettre réellement en colère. Il se contenta de faire bonne figure en demandant si quelqu'un avait des lumières sur cette nouvelle mouture de l'hippodrome. Il feindrait jusqu'au bout, bien que la présence de Katrin signifiât virtuellement mort ou captivité. Comment Sérénité pourrait-il résister à la tentation de mettre un terme à sa guerre en frappant un seul coup rapide ?

Titus Consent lui demanda ce qu'il voulait savoir sur l'hippodrome.

« Il s'est affaissé parce que les catacombes se sont effondrées. A-t-on pris des mesures pour interdire que cela se reproduise ? » Faute de quoi les catacombes offriraient au monstre qu'elles hébergeaient une voie d'accès protégée pour attaquer.

Les opinions divergeaient. Nul n'avait de certitude. Hecht scrutait l'impératrice et le capitaine Ephrian. Ephrian avait été blessé. Il était pâle,

épuisé, à deux doigts de tomber dans les pommes. Katrin donnait l'impression d'avoir fumé du *kouf*. Elle sentait aussi son odeur.

Ephrian remarqua qu'il reniflait. « Ça lui fait du bien, en fait », murmura-t-il. Avant de s'endormir.

Hecht l'envia.

Il entreprit d'évoquer une probable et sérieuse rencontre avec la Nuit. Cette nuit même. Cette nuit déciderait du succès ou de l'échec de toute la campagne. Il ne fit aucun commentaire sur la présence impériale. Si les Justes survivaient à cette nuit-là, ils devraient pouvoir gagner le Teragi le lendemain en combattant, et, là, isoler le Krois et le palais Chiaro. Ils pourraient ensuite se détendre en attendant l'arrivée du grand-duc.

Hecht s'efforçait de s'exprimer comme s'il tenait cette guerre pour d'ores et déjà gagnée. Pourvu qu'ils survivent à la nuit.

La nuit se tut.

L'amulette de Hecht se mit brusquement à le démanger.

Katrin souriait vaguement à la cantonade.

Quelque chose explosa à l'autre bout du stade.

Une charrette de poudre ? Non. C'était violent, mais ça venait de sous terre. D'en dessous.

Ni éclair ni fumée. Juste un *bang !* étouffé, suivi d'une secousse.

Tous se mirent à échanger des questions stupides.

L'autre extrémité du champ de courses gronda. Puis elle laissa échapper un roulement de tonnerre. Avant de s'affaisser majestueusement sous la terre, dans un nuage de poussière.

« A-t-on pris des mesures pour interdire aux catacombes de s'effondrer de nouveau ? demanda Titus. Je n'ai pas l'impression.

— Nous avions posté là-bas des gens et des armes », lâcha Hecht. Non sans remarquer que ce n'était pas cette section qui s'était effondrée la première fois. « Encore un coup comme celui-là et nous aurons besoin d'un nouvel hippodrome. Allez voir là-bas ce qu'il faut faire. »

Il ne s'agissait pas que d'une explosion et d'un éboulement. Les gens de Hecht croyaient déjà à une attaque.

L'irritation que lui infligeait son amulette avait pris une toute nouvelle tournure.

« Attendez. »

Hecht crut avoir entendu l'impératrice. « Votre Grâce ? » Mais Katrin fixait un point vague du néant. Et le capitaine Ephrian dormait

profondément.

« Père ? Ici.

— Lila ?

— Ici. » Depuis une ombre tout juste assez large pour y planquer une épingle.

« J'ai failli mourir d'angoisse, ma fille. Tu as tout bonnement disparu la nuit dernière.

— J'aidais le très vieux monsieur à sceller hermétiquement la Structure. Puis j'ai dû me reposer un peu. Ensuite, je l'ai aidé à armer le piège qui vient de se déclencher.

— L'explosion ?

— Ce n'en est que la partie la plus visible.

— Il en fait une habitude. Détruire ce champ de courses.

— Mais c'est tant mieux. Pour toi. Ça veut dire que le monstre est tombé dans le panneau. Que tu n'auras plus à le combattre. »

Hecht se frotta le poignet gauche. « Je n'en sais trop rien. » Apparemment, la Nuit restait pleinement active.

Quelqu'un l'appela en contrebas. Il cria qu'il cherchait l'impératrice.

« Je dois y aller, reprit Lila. Il faut encore que j'aide le vieux monsieur cette nuit. Ne t'inquiète plus pour le monstre. Les explosifs étaient chargés d'argent. Ils l'ont déchiqueté. » Elle se tourna de profil.

Hecht pivota. Il trouva Katrin en train de l'observer. Elle n'avait plus l'air droguée le moins du monde. « Qui était-ce, commandeur ?

— Ma fille. La sorcière. »

Le nouvel effondrement de l'hippodrome servit d'excuse à la conclusion d'une trêve entre les travailleurs des deux camps. On devait procéder à de très nombreuses opérations de sauvetage, en particulier des chevaux et des gens qui vivaient avec eux.

Ce ne fut qu'une autre de ces nuits n'apportant que bien peu de repos. À son crédit, les pertes furent étonnamment réduites.

Lila avait affirmé que Muniero Delari était le responsable. Le principaté avait à nouveau anéanti le monstre des catacombes, peut-être de façon définitive cette fois. Les conséquences furent immédiates et de très longue portée.

Au matin, la Ville Mère avait retrouvé son calme. Et croulait sous les rumeurs. Au Collegium, la querelle intestine avait pris une tournure

dramatique. Les plus opiniâtres partisans de Sérénité avaient fui au Krois, où ils aideraient le patriarche à patienter pendant quelques jours, le temps que le capitaine général vienne à leur rescousse.

Que cela plût ou non à Sérénité, Pinkus Ghort ne pouvait pas se contenter de tourner le dos au grand-duc. Il se serait fait massacrer. Il lui fallait conserver une troupe capable de procéder au sauvetage.

Les soutiens affirmés au patriarche se faisaient rares ces derniers temps. Ses partisans (du moins ceux que pouvait voir Hecht) étaient sous tutelle, confiés aux bons soins de familles non apparentées aux Benedocto. Il n'y avait pas eu de résistance.

Se pouvait-il que la créature ensevelie sous les catacombes fût un ancien dieu de la zizanie ?

Hecht confia l'impératrice et sa suite au Pénital, où l'ambassadeur va Still-Patter avait été assiégé pendant des semaines. Les assiégeants s'étaient éclipsés pendant la nuit.

Hecht se massa le poignet gauche. C'était à peine si l'amulette le picotait ce matin.

Le principaté Delari avait fait du bon boulot. Du très bon boulot.

Les opérations militaires continuaient. Il fallait isoler le Krois. Neutraliser le palais Chiaro. Prendre le contrôle des portes du nord de la ville pour interdire l'accès au capitaine général, dont les troupes bigarrées, composées de patriarcaux mobilisés, surpassaient désormais en nombre les impériaux qui les harcelaient.

Hecht gagna une des petites portes du Castella dollas Pontellas et demanda à voir sa famille. Non sans avoir, au préalable, pris des arrangements pour que ses soldats dont les parents vivaient dans les parages pussent aussi leur rendre visite en ne prenant qu'un minimum de risques.

Le chaos enflait puis refluait. Il n'y avait pas de désordres sérieux. Aucune attaque du quartier dévédien n'eut lieu. Hecht encouragea très vite les rumeurs qui l'accusaient d'avoir enrayé un tel pogrom.

Il put enfin s'asseoir avec les siens. Même Muniero Delari était là. Bien que triomphant, le vieil homme semblait au bout du rouleau et en était lui-même convaincu. « Ce coup-ci, c'était celui de trop, Piper. Protéger la Structure, harceler Doneto, liquider son monstre, tenter d'inverser la tendance au Collegium… Beaucoup trop pour un vieil homme. Et Doneto est toujours là, à tramer quelque nouveau méfait.

— Reposez-vous. Tous ses plans ont été contrariés. Laissez la suite à d'autres.

— Il n'y a personne d'autre.

— Pella. J'ai une mission à te confier. Tu peux seconder Vali.

— P'pa ?

— Allez mettre ce vieux birbe au lit et veillez-le jusqu'à ce que je vous dise de lui laisser la bride sur le cou. Brothe survivra sans qu'il s'en mêle. »

Vali et Pella se rapprochèrent de Delari. Ils n'eurent pas besoin de le traîner. Il ne protesta même pas.

Il n'aspirait qu'à confier à un tiers le soin de prendre les décisions. Il pouvait maintenant s'abandonner à l'épuisement.

« Tu te montres bien peu loquace depuis mon arrivée », déclara Hecht à Anna alors qu'ils reposaient sur le lit. Elle avait certes répondu fougueusement à ses avances mais en observant un silence qui lui ressemblait bien peu.

« Je ne sais trop pour quelle raison. J'ai du mal à supporter moralement tout cela. Il n'y a rien qu'on puisse faire pour en changer un iota, et c'est précisément ce qui est si frustrant. Nous sommes ce que nous sommes, le monde est ce qu'il est, et j'ai la ferme conviction que je ne serais pas plus heureuse si, subitement, tout devenait exactement comme je l'espère.

— Tu as toujours su surmonter tes émotions. Mieux que moi, en réalité.

— Que comptes-tu faire maintenant ?

— C'est loin d'être terminé. Pinkus arrive et il a la supériorité numérique.

— Et tu vas te battre. Bien entendu.

— Pas si je peux l'empêcher. Si je réussis à débusquer Sérénité avant…

— Assez. Contente-toi de rester là. Et de laisser tout cela à Titus et aux autres.

— Comment vont Noë et les enfants ?

— Je n'en sais rien. Je n'ai plus de nouvelles d'eux depuis que ça a commencé. Hauf n'étendrait pas la protection de la Fraternité à une famille de Dèves.

— Titus est passé les voir. Nous le saurons demain. » Une crainte profonde (et très égoïste) le tenaillait : les nouvelles ne seraient pas bonnes.

Mauvaises, elles risquaient de lui coûter les talents de Consent.

Il refusait d'y penser. Il n'avait pas envie de réfléchir. Il se noya dans l'amour.

Une paix toute relative régnait sur la Ville Mère. Des escarmouches se produisaient mais sans sérieux bains de sang. Hecht occupait ses journées à voir des gens persuadés qu'il devait leur consacrer une partie de son temps. Sérénité était sans doute tout aussi débordé au Krois, se convainquit-il.

Il y eut au moins une bonne nouvelle. Titus avait trouvé sa famille indemne et vu son petit dernier pour la première fois. Mieux, la famille de Noë lui avait enfin pardonné d'avoir renié la foi de ses ancêtres quand son époux s'était converti. Elle s'était rabibochée avec ses parents.

Hecht n'avait jamais été vraiment convaincu de l'authenticité de la conversion de Consent, de sorte qu'il n'avait aucun mal à regarder celle de Noë comme illusoire.

Peu importait. Il était content pour Titus.

Adam Hauf, grand maître de la commanderie du Castella, faisait partie de ceux qui demandaient à le voir. Hauf s'intéressait de très près à l'analyse de l'engouement impérial pour une nouvelle croisade.

« La réponse est toute simple, lui dit Hecht. Nous partons l'été prochain, sauf catastrophe d'ici là. Ou manque de trésorerie. »

Hauf gloussa. « Agrafez ce chacal de Doneto. Pendez-le par ses vilains gros orteils. Faites-le cracher. Ses caisses doivent être pleines de monnaies sonnantes et trébuchantes. L'argent des prébendes.

— Pas vraiment. L'une des raisons pour lesquelles certains principatés ont déserté Sérénité, c'est précisément qu'il n'avait pas encore versé les pots-de-vin destinés à s'acheter leurs voix.

» Il ne devrait plus rouler sur l'or ces temps-ci. Il n'a touché aucune rente de l'empire depuis que Katrin a retourné sa veste.

— Faites-lui rendre gorge.

— Excellente idée. Plus facile à dire qu'à faire dans la mesure où il s'est barricadé dans le Krois. »

Une demi-douzaine de faucons aboyèrent quelque part au loin. Probablement sur les rives du Teragi, d'où ils pilonnaient le Krois. La tentative était plus morale qu'effective. Les projectiles n'étaient pas assez massifs pour causer de sérieux dommages.

« Il y a des tunnels sous le lit du fleuve, déclara Hauf.

— Et Sérénité le sait.

— Des pièges mortels ?

— Assurément. » Peut-être. Le principaté Delari y travaillait. Sans grand résultat.

« L'empire est-il absolument résolu à s'engager dans une croisade ?

— Oui.

— Parfait. Mais il sera peut-être trop tard l'été prochain.

— Pourquoi cela ?

— Pendant que nous nous entretuons ici, Indala a entrepris d'unifier les khaïfats afin de lancer sa propre croisade.

— Vraiment ?

— Vraiment. Ça vous choque ?

— C'est inattendu. Et ça ne peut guère nous être propice. Mais… il s'attend à l'emporter sur Gordimer le Lion et les sha-lugs ?

— Il le devrait, non ? Sinon il n'aurait pas déjà marché sur la Dreanger.

— Il faut croire. »

Hecht ne s'était guère intéressé à Gordimer, à la Dreanger et à l'Orient au cours des dernières années. Se pouvait-il que le Lion fut tombé si bas ?

Une convocation signée de l'ambassadeur lui parvint du Pénital. Terens Ernest et dix hommes vêtus de longues cottes de mailles l'y escortèrent. Hecht voyait mal comment ils pourraient empêcher une redite de ce qui s'était passé au printemps dernier.

Sa blessure le faisait encore souffrir.

« Je suis de votre taille et de votre poids, commandeur, lui dit Ernest pendant le trajet à pied. Je me suis exercé à imiter votre démarche, avec cette espèce de manche à balai dans la colonne vertébrale et de cintre entre les omoplates. Nous devrions échanger nos vêtements tout de suite, pendant que nous sommes dehors. À présent que le soufflé est un peu retombé, les méchants auront tout le temps voulu pour préparer toutes sortes de méfaits.

— Terens, je ne sais pas trop si je dois t'embrasser ou te dire que tu es l'homme le plus stupide que j'aie jamais rencontré. Tu as raison. Il faut prendre des précautions supplémentaires. En vérité, nous devrions tous porter un casque et une cotte de mailles quand nous sortons.

— Ouais. » Sarcastique. Le commandeur des Justes était le seul de la bande à ne pas porter de casque.

« Je vais changer mes habitudes en conséquence », ajouta Hecht.

L'ambassadeur réserva à Hecht un accueil chaleureux. « Content de vous revoir, commandeur.

— Pour dire vrai, je n'aurais pas cru cela possible voilà seulement dix jours. Votre père a fait des merveilles.

— N'est-ce pas ? Et nous pensions il n'y a pas si longtemps qu'il allait tout droit à l'ossuaire.

— Vous aurez peut-être l'occasion de voir sous peu un homme neuf. Bon. À quoi dois-je l'honneur de cette convocation ?

— Elle veut vous voir. Elle n'est pas contente. Vous ne la consultez jamais. Vous ne la tenez plus informée depuis la bataille des Ombres. »

Hecht ne regimba pas. C'était vrai. Si Consent, Vircondelet et Sedlakova avaient agi de la même façon, il aurait entrechoqué des crânes. Mais…

L'admettre intérieurement ne changea rien à l'irritation que lui inspirait la même attitude chez son employeur.

L'ambassadeur le conduisit dans la vaste chambre insonorisée où l'attendait l'impératrice – après un temps de latence destiné à lui rappeler qui était la maîtresse et qui le serviteur.

Il allait devoir se fourrer dans le crâne que Katrin était toujours présente, à regarder par-dessus son épaule. Qu'elle ne se trouvait pas à distance, comme les patriarches lorsqu'il était encore capitaine général.

Le riche arôme du café assaillit ses narines dès que la porte s'ouvrit. L'eau lui vint à la bouche. Ce bouquet était de bon augure. D'un autre côté… il ne vit ni serviteurs, ni gardes du corps, ni suivantes pendant qu'il se dirigeait vers sa source. Seul.

Bayard va Still-Patter ne l'avait pas accompagné.

Katrin Ege, sous l'empire du *kouf* ou de l'alcool, était aussi l'esclave de ses incertitudes et de ses appétits. Elle était nue. Et encore plus décharnée que la dernière fois où il l'avait vue dévêtue. Elle était couverte d'hématomes. L'aurait-on battue ?

« Par l'enfer… ?

— Vous connaissez votre devoir, commandeur. » Sa voix était pâteuse. Elle avait dû boire. Et il sentit l'odeur du *kouf sous* celle, merveilleuse, du café. Autrement dit, elle devait s'y adonner depuis un moment.

Katrin se mit à quatre pattes et posa la joue sur ses mains croisées.

« Votre Grâce…» Il était tenté de décliner, mais, au bout d'une année, il la connaissait, se connaissait, et il savait trop bien où tous deux voulaient en

venir pour s'y risquer. « Vous n'avez pas l'air de vous nourrir convenablement. Et vous avez des bleus. Quelqu'un aurait-il… ?

— Oubliez-les. Je me les suis faits moi-même. Pour punir ma chair de ses mauvais penchants. Mais ma chair m'a vaincue. Approchez. Baisez-moi. »

Hecht était horrifié. Révulsé. Écœuré. Et malgré tout excité. Cette femme qui s'offrait comme une chatte en chaleur n'avait rien d'attirant. Pourtant…

Sans doute devait-elle ressentir la même chose ; mais, trahie par le démon qui l'habitait, elle ne pouvait s'empêcher de se montrer accessible.

« Vos options restent les mêmes qu'auparavant, commandeur. »

Il se persuada qu'il devait garder cet emploi. Qu'il devrait encore être le commandeur des Justes quand la prochaine croisade fondrait sur les Terres Saintes.

Ça n'avait strictement rien à voir avec Anna Mozilla ; pourtant, à sa manière tordue, c'était plus excitant. Une impératrice !

Il fut le maître d'une reine – métaphoriquement parlant – durant les quelques minutes où il fit crier et supplier le plus puissant monarque d'Occident.

Ivre de honte, dévasté, Hecht refusa de regagner le Castella. Il ne tenait pas à affronter sa famille. Il ne reverrait Anna que lorsqu'il aurait trouvé un moyen d'expier son péché. Ou de le justifier subtilement.

Les ecchymoses de Katrin lui revinrent à l'esprit. Ses tourments devaient être pires que les siens. Par quoi était-elle passée avant de céder à sa lubricité ?

« Commandeur ? » Terens Ernest attendait ses instructions.

« Ce n'était pas une bien plaisante entrevue, monsieur Ernest. Allons faire un tour le long du fleuve et jeter un coup d'œil aux merveilles de la Ville Mère. » C'était le premier séjour d'Ernest à Brothe : pas franchement un pèlerinage.

« N'est-ce pas risqué ?

— Peut-être. Restez sur ma gauche. La dernière fois que quelqu'un a tenté de me tuer, il se trouvait là-bas, parmi ces monuments. Il s'est servi d'un arc long. »

Ernest l'avait entendu dire, mais pas par son patron. Il connaissait les coulisses de chaque tentative d'assassinat, dont certaines n'avaient même

pas été portées à l'attention de Hecht.

« Que s'est-il passé ? demanda-t-il. Vous pouvez en parler ? Vous avez vu l'impératrice ? Ses gardes du corps la disent devenue complètement maboule.

— Je l'ai effectivement vue. Elle a passablement râlé. Elle n'est pas contente de la façon dont je traite notre ville d'accueil. Elle me trouve trop complaisant à son goût. » Il s'interrompit, coula un regard vers le Krois, dressé sur son île pavée au beau milieu du fleuve sacré. Bronte Doneto était là-bas, à cinq cents pas à peine de lui, complètement maboule lui aussi. Et parfaitement invulnérable.

Pinkus Ghort risquait d'arriver dès le lendemain en dépit des efforts acharnés du grand-duc.

Le ver continuait de se tortiller et de se retourner.

Hecht perçut d'importantes explosions par là-bas. L'œuvre de Lila ? Cette fille allait s'attirer des ennuis si elle ne faisait pas davantage attention.

Sa propre bêtise lui arracha un sourire torve.

Des hurlements se firent entendre dans la même direction, suivis par le fracas de sabots ferrés sur le pavé.

Brothe était entièrement pavée dans les parages. Y compris les berges du canal du Teragi. Une conception des Brothiens de l'Antiquité. Le fleuve sacré lui-même devait être dompté.

Hecht et ses gardes du corps se tournèrent vers la source de cette effervescence. Plusieurs cavaliers arrivaient sur eux, poursuivis par des piétons. Le premier piqua un galop. Pure insanité sur un tel pavage.

Ce n'était pas un homme. Mais Katrin Ege dans son armure trop large, qui fondait sur son commandeur des Justes aussi vite que le lui permettait sa monture.

L'estomac de Hecht se révulsa. C'était peut-être la fin de tout… Par l'enfer ! Aurait-elle complètement perdu la boule ?

Ernest empoigna Hecht et l'entraîna vers la sécurité relative d'entre les monuments.

Trop tard. Beaucoup trop tard. Katrin arrivait déjà sur eux, en poussant des glapissements dont nul ne comprit jamais le sens. Sa monture esquiva Hecht et Ernest d'un cheveu. Tous deux avaient plongé. Et se retrouvèrent vautrés sur le pavé, les paumes en sang.

Le capitaine Ephrian passa en trombe, affichant une mine désespérée. Il comptait agripper les rênes de Katrin lorsqu'elle tenterait de faire volte-face

pour charger dans l'autre sens.

Le pavé n'était guère propice aux sabots ferrés d'un cheval.

Ephrian télescopa Katrin. Le cavalier qui le suivait les tamponna tous les deux.

L'élan combiné des deux montures fit basculer Katrin et Ephrian par-dessus le rebord de la berge. Homme, femme et chevaux dégringolèrent le talus pavé en tournoyant et ruant des quatre fers.

Hecht n'était qu'à quelques secondes derrière eux. Juste le temps de se débarrasser de sa cotte de mailles et de ses armes. Terens Ernest le talonnait.

Hecht ne réfléchit qu'ultérieurement à ce qu'il faisait, bien que l'eau glacée encourageât au raisonnement. Il vit Ephrian, piètre nageur mais fort heureusement désolidarisé de sa monture, patauger dans l'eau, et se lança à la rescousse de Katrin, qui avait sombré alors qu'elle essayait de se séparer de sa propre bête.

Il la délivra de ses étriers. Le cheval de l'impératrice dériva vers l'aval, d'abord hennissant misérablement puis se ressaisissant bientôt pour patouiller fermement vers la berge, plus basse au nord.

Terens Ernest s'efforça de l'aider à ramener Katrin. C'était un nageur puissant.

Le capitaine Ephrian réussit à gagner la berge mais ne trouva aucune prise solide, aussi se contenta-t-il de longer la pierre en attendant que le faible courant le poussât vers un accès plus praticable.

En dépit de tous les sauveteurs en puissance qui s'étaient amassés sur le quai, personne ne s'occuperait de lui.

Hecht n'était pas un nageur aussi infatigable qu'il l'avait cru. Terens Ernest non plus. En atteignant la berge, ils se retrouvèrent confrontés au même problème qu'Ephrian : l'absence de prises commodes.

Les gens qui les surplombaient leur crièrent de tenir bon parce que des cordes étaient en chemin.

Ernest relâcha sa faible prise et suivit Ephrian en aval. Piper Hecht n'en pouvait plus mais ; il lui aurait fallu abandonner l'impératrice.

Les yeux larmoyants, il enfonça ses doigts ensanglantés dans une fissure entre deux blocs de pierre, tout en maintenant la tête de Katrin hors de l'eau de l'autre main.

Il perdit conscience.

Piper Hecht, commandeur des Justes, se réveilla dans un lit inconnu. Sa migraine et son estomac en vrac lui apprirent qu'il était resté un bon moment sous sédation. Sa main gauche le faisait souffrir. Les doigts en étaient bandés. Ses paupières encroûtées de chassie refusaient de s'ouvrir. Il tenta de se lever.

« Il se réveille ! » C'était la voix de Vali. Elle rameuta bientôt plusieurs personnes, puis quelques autres peu après. Les tempes palpitantes, Hecht émit des bruits qui n'avaient aucun sens, même pour lui.

Une main passa derrière sa tête et la souleva. Sa bouche s'emplit d'une eau douce et fraîche. Un linge mouillé épongea ses paupières. « Détends-toi, Piper, lui dit Anna. Tu L'as encore jouée. »

Une main lourde appuya sur sa poitrine et le força à se rallonger.

Il se contraignit à se relaxer. Ça ne pouvait qu'être salubre. Il ne serait pas dans cette situation s'il ne s'était rien passé de moche.

Des lampes s'allumèrent. Son environnement se fit moins sombre.

Sa famille l'entourait. Pella ; les filles ; Anna. Héris et les deux vieillards. Que fabriquaient-ils tous là ?

Ça lui revenait. Il aurait voulu poser des questions, mais il restait conscient que préserver ses forces était prioritaire. On finirait par lui dire ce qu'il voulait savoir.

L'arôme du café frais l'agressa, aussi violent qu'un coup de pied dans les tibias, et réveilla d'autres souvenirs.

Anna et Pella le soulevèrent et l'adossèrent à ses oreillers. Héris lui fourra une petite tasse dans la main droite. « Tu nous as fait une belle frayeur, frérot.

— Ouais ?

— Tu aurais dû laisser couler cette femme.

— Elle s'est noyée, affirma Anna. Avant que tu ne la lâches. Ton cheval et toi, vous êtes les seuls rescapés. »

Hecht crut exploser. C'était de la folie douce. Il ne fit pas allusion à la mère de Katrin. Ils n'étaient pas au courant et ne comprendraient pas.

Ernest n'avait pas survécu ? C'était parfaitement impensable.

« Tu dois te lever et cesser de t'apitoyer sur ton sort, Piper, déclara le Neuvième Inconnu, dont la voix provenait d'un recoin hors de son champ de vision. Pinkus Ghort est aux portes de la ville.

— Vraiment ?

— Pas littéralement. Pas exactement. Mais il devrait y frapper dès demain à la même heure. Il faut prendre des mesures pour éradiquer sa résolution.

— Pardonnez-moi, mais que faites-vous là, Héris et toi ?

— On est venus te chercher pour te conduire là-bas, répondit Héris. Afin de nous voir achever notre travail.

— Elle a tué un dieu, Piper, ajouta Februaren. Elle s'est acharnée sur lui jusqu'à ce qu'il explose. Comme le ver du Déchéar. Sauf qu'il ne s'agissait pas d'un bébé, ce coup-ci. Mais d'un authentique Grand Ancien.

— Pourquoi avez-vous besoin de moi ?

— Plus tard, Piper, répondit Héris. Cesse de te répandre, double grand-père. Et que dirais-tu d'accorder à Sérénité une double dose de l'espièglerie d'Ostarega le Malicieux ?

— Ça me botte. »

Le tandem se tourna de profil, mettant fin à la discussion.

Hecht était debout et rhabillé à leur retour, mais encore un peu vaseux. « C'est moins grave que je ne l'ai cru quand on t'a ramené ici, déclara Anna en entreprenant de changer son pansement. Tu seras comme neuf dans quinze jours. »

Februaren surgit au pas de course. Ses cheveux fumaient. Il se serait sans doute vautré s'il n'avait pas heurté un mur. Héris apparut juste derrière lui, pliée en deux. Elle s'effondra sur un divan. Elle haletait bruyamment et sa respiration était entrecoupée. Si elle avait appartenu au sexe fort, Hecht en aurait probablement déduit qu'elle avait été victime d'un coup de pied dans les parties adroitement ajusté.

Le Neuvième Inconnu revint s'appuyer à une table. « Je crois que ça s'est plutôt bien passé, pantela-t-il.

— Ouais. » Héris tenta de s'esclaffer. Elle s'effondra. « Vous devriez voir les autres.

— Qu'est-il arrivé ? s'enquit Hecht.

— On ne les a pas surpris. Doneto a quelques amis futés. »

Anna finit de panser les doigts de Hecht. Elle alla chercher une chaise pour Februaren. Il s'y installa prudemment. « On les a malgré tout quelque peu amadoués. Tu peux maintenant t'aventurer dans les tunnels, si tu le souhaites. Sauf s'ils les inondent entre-temps. Ils pourraient encore le faire. »

Hecht s'efforçait de suivre, mais il ne comprenait strictement rien à leurs discours. « Il faut prévenir la princesse Helspeth dès que possible, afin qu'elle soit prête quand la nouvelle arrivera à Alten Weinberg », déclara-t-il.

Héris et Februaren se contentèrent de le fixer en grognant.

« Je peux m'en charger, proposa Lila.

— Non. Pas question, lâcha Hecht. Tu as déjà pris assez de risques.

— Je vais le faire, affirma le Neuvième Inconnu. Demain matin. Mais, si je veux me montrer convaincant, j'aurai besoin de gages. D'objets appartenant à l'impératrice et à toi-même.

— Je te pondrai une lettre. Ça devrait faire l'affaire. Elle reconnaîtra mon écriture. »

43
Alten Weinberg. Mauvaises, mauvaises nouvelles.

Un petit bonhomme tout habillé de brun sale émergea de l'ombre dans la chambre à coucher privée de la princesse héritière. Elle venait de se lever. Ses suivantes s'égaillèrent en piaillant.

« Vous !

— Moi. J'apporte une nouvelle. Écoutez-moi attentivement. C'est capital. Vous ne l'entendrez qu'une seule fois avant l'arrivée des gardes. » Il lui apprit ce qui était arrivé à Katrin. Puis lui tendit une lettre de la main de Piper Hecht, désormais son commandeur des Justes. Et disparut juste avant qu'Algrès Drear ne fît irruption.

« Il est parti, capitaine.

— Qui ?

— Un sorcier. Celui qui a emmené Ferris Renfrow. Il apportait un message. Faites sortir ces gens et fermez la porte. Mais restez de ce côté. » Quand ce fut chose faite, elle ajouta : « Katrin est morte. Elle est tombée dans le Teragi et s'est noyée. Sous les yeux d'une vingtaine de témoins, dont la moitié appartenaient à sa garde personnelle. Ce n'est probablement pas toute l'histoire. Le sorcier apportait une lettre du commandeur des Justes. Je ne l'ai pas encore lue. Pour l'heure, je veux que vous vous prépariez sur-le-champ à ce qui pourrait advenir quand la nouvelle atteindra Alten Weinberg.

— Vous croyez ce sorcier ?

— Oui. »

Sa main se crispait sur la lettre du commandeur ; elle attendait déjà le départ de Drear pour la lire.

« Alors vous avez raison. Je ferais mieux de m'y mettre. Et de cesser d'ergoter. Quelqu'un ou quelque chose ne tardera sans doute pas à s'infiltrer pour espionner.

— En effet. »

Helspeth parvint tout juste à résister jusqu'à ce qu'il eût quitté la chambre. Puis, dans sa hâte de la lire, elle froissa la lettre à deux reprises.

Et, un instant plus tard, elle crachait comme une chatte en colère et ordonnait à ses suivantes de la laisser seule, le temps de prendre connaissance de ce que le commandeur avait à lui dire.

44
La grande citadelle céleste. La partie d'Héris

Les opérations à Brothe prirent une tournure décevante. La nouvelle parvint d'abord que Pinkus Ghort (qui se trouvait désormais aux portes de la ville et s'apprêtait à les enfoncer pour l'investir en même temps qu'il se disposait à mater le grand-duc) avait, de manière inexplicable, ordonné à ses troupes enrôlées de rentrer chez elles et à ses propres hommes de patienter. Il ne les avait pas désarmés mais affirmait qu'il ne combattrait que si on l'agressait.

Entre-temps, les Justes avaient pris le Krois. Ils n'en profitèrent point pour entrer dans l'histoire. Cette forteresse insulaire n'était pas tombée une seule fois en ses douze siècles d'existence.

« Ils sont partis ! » se lamenta Vircondelet. On a fouillé tout l'édifice de fond en comble. Ils ne sont tout bonnement plus là. » Il restait bien quelques serviteurs, qui faisaient essentiellement partie des meubles. Des gens dont la famille était depuis des siècles au service du Krois. Ils rapportèrent que Sérénité et ses comparses s'étaient éclipsés pendant la nuit à bord de trois barques. Elles avaient fait voile jusqu'à un vaisseau mouillé en aval. Les domestiques ignoraient sa destination.

Hecht jura dans sa barbe. Les barques de Doneto avaient dû croiser devant le Castella. Les sentinelles de la Fraternité avaient dû les voir passer. Et elles les avaient sans doute ignorées. Tout le trafic nocturne du Teragi passait inaperçu.

Héris et le Neuvième Inconnu se prirent plus ou moins le bec. Ils ne s'en expliquèrent pas. Hecht se dit que le vieil homme tenait à retrouver les barques pour les couler, tandis qu'Héris, de son côté, préférait mener à bien son projet dans le royaume des légendes, du mythe et des dieux démoniaques.

« J'aurai besoin de tous les œufs que tu as rassemblés après avoir tué ces Instrumentalités, Piper, déclara Héris.

— Pourquoi ?

— Les Instrumentalités sont dotées de deux âmes. Elles en amènent une dans le monde et laissent l'autre cachée au sein de la Nuit. Ces œufs sont leur âme du monde du milieu. Si jamais un œuf et une âme cachée se rejoignaient, ça pourrait compromettre ton succès.

— Et pour la créature des catacombes ? » On n'avait pas retrouvé son œuf.

« Double grand-père est persuadé qu'il se trouve toujours là-dessous. Sous les décombres.

— Je vois mal comment je pourrais t'avancer, Héris. Je n'ai jamais gardé ces œufs moi-même. Rhuk et Prosek les ramassaient. Ils les enfermaient dans des boîtes de métal hermétiques, mais j'ignore ce qu'ils ont bien pu en faire par la suite.

— Renseigne-toi. Je prendrai des dispositions pour les récupérer et les transporter.

— Que comptes-tu en faire ?

— M'en débarrasser. »

Mais elle devait d'abord les apporter à la grande citadelle céleste. Et elle ne pouvait pas procéder par translation. Les âmes piégées risquaient de s'échapper pendant qu'elle empruntait le raccourci.

Hecht était interloqué. Mais il n'avait pas besoin de comprendre, du moment qu'Héris et le Neuvième Inconnu s'en chargeaient pour lui.

Hecht passa quelques heures en compagnie de Pinkus Ghort, à regarder son ami s'enivrer et l'écouter se plaindre. « Je me retrouve sans emploi, Pipe. Je suis content qu'on n'ait pas eu à se cogner dessus, mais, merde, vieux, me voilà chômeur.

— Ça ne durera pas. Ils auront besoin d'un homme expérimenté pour diriger le régiment de la Ville. »

Le grand-duc était entré en ville pour maintenir l'ordre. Les Justes commençaient déjà à l'évacuer pour regagner Alten Weinberg, avec le cercueil de Katrin en tête de la colonne. Hecht les rattraperait plus tard.

Il rendit visite aux Bruglioni dans leur domaine. Il tiqua à la vue de tous les dégâts causés par ses troufions en dépit de leur bonne volonté.

« La malédiction de Piper Hecht retombe sans cesse sur la tête des Bruglioni, déclara-t-il à Paludan Bruglioni et Gervase Saluda. Gervase. Je n'ai pas réussi à convaincre le principaté Delari de s'en charger, de sorte

que je vous ai désigné comme volontaire pour prendre la direction du Krois. Quelqu'un doit bien tenir les manettes là-bas jusqu'à ce que ça se tasse.

— Vous faites de moi le patriarche ? »

Paludan éclata d'un rire sonore. Saluda n'était pas religieux. Il n'était entré au Collegium que parce que les Bruglioni n'avaient pas mieux à leur disposition.

« Pro tempore. Afin que quelqu'un ait les rênes en main. Je suis pressé. Nous devons aussi consolider le trône à Alten Weinberg.

— Mais…

— À vous de jouer, Gervase. » Hecht s'en alla sans attendre la suite.

Les décisions sont vite prises quand les riches et puissants se sentent menacés. Dans un délai de trente heures, le commandeur des Justes et le grand-duc Hilandle proclamaient conjointement Bayard va Still-Patter vice-roi de Brothe. Pinkus Ghort fut nommé à la tête du régiment de la Ville, lequel serait renforcé par des hommes de sa force patriarcale dissoute. Et Gervase Saluda, l'esprit gourd, emménagea au Krois.

Après toutes les vicissitudes qu'avaient connues récemment les princes de l'Église, et dans la mesure où toutes les pressions acharnées pour une plus grande intégrité obtenaient à présent gain de cause, Hecht se persuadait que Saluda pouvait fort bien sortir vainqueur d'une élection. Si du moins élection il y avait. Et si l'Église temporelle décidait d'inculper Sérénité, événement qui ne s'était jamais produit dans l'histoire. Traditionnellement, on aidait les mauvais patriarches ou ceux qui étaient impopulaires à passer prématurément dans l'autre monde. Mais on ne pouvait plus mettre la main sur le dernier. Et, dès que leur frousse commencerait à s'apaiser, ses amis referaient surface. « Dans le Teragi, il faut l'espérer, lâcha Hecht.

— Est-ce que tu peux partir tout de suite ? aboya Héris. Est-ce que tu peux, oui ou non, partir tout de suite, Piper Hecht, par l'enfer ? Tu n'arrêtes pas d'engueuler grand-père parce qu'il tient absolument à régler en personne chaque foutu petit détail, mais tu es deux fois pire. Allez ! Déguerpissons ! Illico ! »

Les joues de Hecht s'empourprèrent. Héris avait raison. Et ses accusations étaient aussi parfaitement justifiées. Plus il vieillissait, moins il avait tendance à déléguer. Mauvaise limonade. Ce n'était pas ainsi qu'il avait gagné sa réputation. Qu'il s'était hissé jusqu'aux hautes fonctions qu'il occupait à présent.

Le Neuvième Inconnu se fendit d'un hennissement sarcastique. « J'entends siffler là comme une grosse bouilloire, Héris. » Héris se mit à bousculer son petit monde pour le rassembler. Elle avait un plan en tête. Lila et le Neuvième Inconnu la secondaient. Hecht se retrouva au beau milieu, Anna, Pella et Vali pressés contre lui. Les trois autres firent le cercle autour d'eux, serrés l'un contre l'autre et étroitement enlacés.

Le Onzième Inconnu les observait en souriant benoîtement.

Ainsi compressé par toute cette chair amicale, Hecht n'endura qu'un bref fantôme de cauchemar lors de la translation vers un étrange lieu de grisaille, où son amulette devint violemment excitée.

Il ne voyait que très peu de couleurs, à l'exception d'un vaisseau bariolé mouillé non loin. Il ne releva pas aussitôt les yeux.

Des gens se déversèrent hors d'un bâtiment accueillant qui se dressait à proximité. Quelques-uns lui étaient familiers, mais la plupart lui restaient inconnus. Tous étaient armés d'une énorme chope et tous avaient l'air amicaux.

Hecht reconnut Ferris Renfrow et l'ascendant. Quant aux petits bonshommes trapus et extrêmement velus, tout en casques, barbes, cottes de mailles et quincaillerie, il ne les connaissait que par les récits que lui faisait sa sœur.

Quelle dinguerie était-ce là ? Il avait été élevé en pieux praman. C'était impensable.

Il finit par relever les yeux vers la montagne et, bouche bée, découvrit le pont de l'arc-en-ciel et le gigantesque château, impossiblement élevé.

Héris se faufila à ses côtés. « Comment s'est passée la translation ? chuchota-t-elle. Mieux ?

— Beaucoup mieux. Mais uniquement parce que tu m'avais placé au centre. Pella ! Stop ! Si tu songes seulement à t'éloigner…»

Pella fixa longuement les nains puis revint se glisser entre Lila et Vali.

Vali désigna Renfrow. « Je me souviens de cet homme. Il était au Chevalier aux Verges. »

Anna était comme frappée de stupeur. Hecht lui prit la main, entremêla ses doigts aux siens et, craignant de la voir filer ou se pâmer, serra très fort.

Héris fit les présentations. Ferris Renfrow, connu dans le mythe comme le « bâtard ». Asgrimmur Grimmsson, ascendant, jadis Svavar, féroce pirate andorayen. Khor-ben Jarneyn Gjoresson, autre personnage mythique qu'on connaissait mieux sous le nom de Korban Œil-de-Fer, prince de la couronne

des Aelen Kofer. Derrière Korban : son père et son fils, respectivement Gjore et Cuivre. Et tel et tel nain dont, à leur plus grande consternation, elle avait saisi et retenu le nom. Puis, brusquement, en témoignant d'une dangereuse humeur noire et la gorge serrée, parce que la sirène l'avait surprise en débarquant sous sa forme la plus dépouillée, laissant derrière elle une trace humide sur le quai : « Et Phileas Pescadore, qui parle au nom du peuple de la mer. »

Anna faillit broyer la main de Hecht. Il se félicita qu'elle ne tînt pas sa main blessée.

Pella bavait. Ses sœurs tinrent bon, mais elles haïssaient déjà la sirène pour la perfection de sa nudité.

Tout cela échappa complètement à Phileas.

« Nous devons en finir, poursuivit Héris. La plupart d'entre nous ont des obligations capitales dans le monde du milieu. Œil-de-Fer, Asgrimmur, entretenez mon frère pendant que je parle avec Renfrow. »

Hecht aurait aimé botter vigoureusement les fesses de sa sœur. Elle avait dit cela délibérément.

Le Neuvième Inconnu prit l'ascendant et Korban à l'écart. Il crevait les yeux qu'ils étaient de vieux potes. Hecht se sentit laissé pour compte. Et, s'il comprenait que ce n'était pas intentionnel, il n'avait pas non plus l'habitude d'être placé en retrait, en marge de l'action, sans y participer.

Héris voulait seulement qu'il y assistât en tant que témoin. Afin de lui montrer à quel point elle était intelligente.

Il décida que ça lui convenait parfaitement. Comme Lila, Héris avait besoin qu'on l'approuvât. Qu'elle brille donc au firmament. Elle le méritait bien.

Il soupçonnait néanmoins plusieurs autres personnages de se prendre pour l'étoile la plus brillante des cieux.

Il se trompait. Les anciens eux-mêmes rendaient des comptes à Héris. Elle était la force qui faisait office de pivot. Ils voyaient en elle la véritable tueuse de dieux, l'héroïne sans pareille. Piper Hecht n'était qu'un second rôle.

Héris insista pour qu'ils grimpent tous au sommet de la montagne.

« Mais pourquoi intervenir si Celui-qui-marche-avec-le-vent est d'ores et déjà défunt ? demanda Hecht. Pourquoi ne pas les laisser pourrir dans les limbes ? »

Avait-elle rougi ? Ses joues s'étaient légèrement colorées, semblait-il. « Je pressens des résultats utiles si je mène l'affaire à son terme.

— Lesquels, peut-on savoir ? » Incapable de réprimer une légère touche de suspicion.

« Piper… Si ça opère, je pourrai faire basculer tous ces œufs/âmes dans l'univers de poche d'Asgrimmur. Le libérer de ses hantises. Voire recruter quelques Instrumentalités de poids pour notre cause.

— Euh… Quoi ?

— Nous pourrions exiger de certains de ces Anciens qu'ils nous aident en échange de leur libération. » Elle lui parla des dieux captifs, en les nommant l'un après l'autre comme si elle tenait ces informations de nains qui les auraient connus personnellement. Les Aelen Kofer ne portaient aucun amour aux dieux… à deux exceptions près.

Hecht poussa un grognement, fronça les sourcils et se dit que c'était par trop invraisemblable pour être vrai. Pourtant, disposer pour maintenir l'ordre d'une Instrumentalité capable d'engloutir un bogon sans un battement de cils ni même un seul rot serait formidable.

Anna restait plantée là, comme égarée. Piper Hecht était un poil moins désorienté, dans la mesure où il en avait beaucoup appris d'Héris. Mais il avait toujours l'impression de n'être qu'un spectateur à moitié aveugle. Les enfants, eux, abordaient le royaume des dieux comme s'il n'avait été créé que pour leur divertissement.

Une brève nuit de sommeil, au terme d'une réunion stratégique en qui Hecht vit plutôt un concours de beuverie, et, brusquement, ce fut toute une foule qui entreprit d'escalader la montagne. Les Aelen Kofer apportaient des charrettes à chèvres. Personne ne resta derrière, encore qu'Anna se fût portée volontaire. Même le vieux Gjore les accompagnait. Il n'avait pas fouiné dans la grande citadelle céleste depuis plusieurs millénaires.

« Je ne suis pas taillée pour l'aventure, avoua Anna à Héris. Pas en plein air, en tout cas. Je n'ai jamais aspiré qu'à une vie paisible. Et j'ai joui de cette tranquille existence jusqu'à ce que Piper Hecht se pointe un beau soir à ma porte, en se présentant sous le nom de Frain Dorao.

— Et qu'a-t-il fait ? s'enquit Héris.

— Rien. Il s'est conduit en parfait gentilhomme. En hôte accompli. Puis il est reparti. En me laissant accro à lui. Aller à Brothe, l'y retrouver et en faire mon amant fut la plus audacieuse de mes entreprises.

— Tu es mêlée maintenant à nos existences depuis trop longtemps pour ne pas savoir à quel point nous sommes déjantés. Profite donc de la balade. Oh ! Je te promets de te rendre à ton ennui quotidien avant le coucher du soleil », affirma-t-elle dans un monde où il était toujours midi pile.

Hecht écoutait. À la torture. Et se bottait mentalement le cul pour avoir permis aux femmes de sa vie de l'affecter à ce point.

Il n'avait toujours pas balayé les profondes séquelles qu'avaient laissées en lui les exigences malsaines de Katrin Ege. Il ne parvenait pas non plus à s'affranchir de son obsession pour Helspeth Ege. Ni même à se pardonner le tort qu'il avait causé à Anna Mozilla, bien qu'elle n'en fût même pas consciente.

Plusieurs visages lui traversèrent l'esprit. Autant de souvenirs de l'école du Rameau Vibrant, d'un Gordimer le Lion plus jeune, de Grade Drocker et de Redfearn Bechter. Il touchait le fond. Devenait une espèce d'imbécile larmoyant et nombriliste.

Anna s'empara de sa main valide. « Piper ? Tu vas bien ?

— Non. J'apprends à vieillir à la dure. » Il la boucla. La plupart de ceux qui l'accompagnaient étaient plus âgés que lui. Le roi Gjore sans doute de plusieurs millénaires.

Ils étaient arrivés au pied du pont de l'arc-en-ciel. Les Aelen Kofer chargèrent les gens dans les charrettes à chèvres. La plupart du temps sans leur laisser le choix.

Hecht regarda Héris le franchir quasiment en danseuse, devançant largement la charrette dans laquelle Anna, le Neuvième Inconnu et lui-même étaient installés. Il n'avait aucune idée précise de ce qui était en train de se passer, sinon il aurait probablement explosé en voyant Lila et Vali piquer des deux derrière Héris, suivies de près, subrepticement, par l'ascendant.

Hecht jeta un regard en contrebas.

Il aurait mieux fait de garder les yeux fermés comme Anna et le vieux monsieur. Il n'aurait pas manqué alors de pousser un glapissement et de rendre son petit-déjeuner en distinguant des os de géant, des couteaux de basalte aiguisés et un mortel infundibulum.

Ni vu ses deux filles marcher en l'air.

Il apprendrait plus tard que ce qu'ils avaient traversé sans le savoir était un pont imaginaire, et que le moindre faux pas pouvait valoir une chute de mille pieds.

Pella avait partagé une charrette avec Ferris Renfrow. Pella, lui, avait prêté attention. Il avait une idée très précise de ce qui s'ouvrait sous les pieds de ceux qui empruntaient le pont de l'arc-en-ciel. Il le franchit les yeux fermés. Comme son compagnon.

« Tu as laissé Lila et Vali traverser ce machin à pied ? » explosa Hecht lorsqu'il eut posé les deux siens sur la terre ferme, l'âme toujours attirée par le chant des sirènes du vertige.

Héris pointa le doigt. Les filles arrivaient déjà au portail et s'entretenaient avec deux nains aussi curieux des petites humaines qu'elles étaient intriguées par les nains. Dans quelques instants, elles contempleraient la seule chose encore vivante native de la grande citadelle céleste un pommier malade qui leur arrivait à la taille.

« Ne fais plus jamais courir de tels risques à mes gosses ! Jamais ! »

Anna était du même avis, mais trop ébranlée pour faire autre chose qu'opiner.

Héris renifla dédaigneusement. « Tu es surtout fâché parce que je ne t'ai pas cru capable de faire ce que deux fillettes ont accompli sans encombre. »

Faux. Mais elle venait d'adroitement l'inscrire dans un cercle où il passerait pour un idiot s'il continuait d'aboyer.

« Plus jamais, Héris. Plus jamais. »

Il sembla ensuite à Piper Hecht que quelques minutes seulement s'étaient écoulées lorsqu'il entra derrière sa sœur dans une vaste salle remplie d'un capharnaüm bariolé. « Tout le monde reste dans le cercle vert jusqu'à ce que je donne des instructions ! » ordonna-t-elle.

Les Aelen Kofer présents se déplaçaient déjà prudemment entre tables, faucons, dames-jeannes et autres articles moins identifiables. Héris s'adressa à chacun d'eux à voix basse, l'un après l'autre. Ces nains-là se retirèrent.

« Pella ! » Elle n'avait pas parlé très fort mais sur un ton péremptoire. « Reste tranquille. Ne va nulle part. Ne touche à rien. Il y a un banc de pierre sous les fenêtres. Va t'asseoir. Piper, Anna, les autres et toi aussi. Ne touchez à rien à moins que je ne vous le demande. Sinon, il y a de fortes chances pour que vous vous retrouviez morts. En emportant tout le monde avec vous. »

D'autres Aelen Kofer continuèrent de marmotter avec Héris puis prirent congé à leur tour. Les trois membres de la famille royale furent parmi les

derniers. Œil-de-Fer alluma des mèches lentes à chaque poste de faucon avant de partir. « Bonne chance, Héris. »

Deux tandems de nains amenèrent chacun deux charrettes pourvues d'étagères. Insonores. Elles flottaient. Les plateaux doublés de feutre posés sur ces étagères contenaient des dizaines d'œufs translucides, grands ou petits. Tous auraient pu passer pour des morceaux d'ambre. Il y en avait tant que Hecht ne parvint pas à se persuader qu'ils avaient pu les créer tous, ses hommes et lui.

« Piper. Ce qui s'applique à Pella s'applique aussi à toi. Assieds-toi. Anna, tiens-lui les mains. » Héris se retourna vers les œufs et montra aux nains les tables sur lesquelles elle voulait qu'on hissât les charrettes. Elle fit signe à Februaren, Renfrow et l'ascendant de la rejoindre et palabra avec eux dans l'intervalle qui séparait les tables. Les charrettes redescendirent des tables, hors de la ligne de mire des faucons. « Ce sera encore plus encombré. J'ignorais qu'il y en aurait autant. »

Hecht s'installa, laissa Anna lui prendre les mains et l'immobiliser. Il s'imprégnait de toutes ces merveilles hautes en couleurs et écoutait Pella se plaindre. Il admirait Anna.

Les yeux d'Anna Mozilla étaient son plus bel atout. Grands, bruns et chaleureux. Mais, ici et maintenant, ils étaient plus grands qu'il ne les avait jamais vus. Elle était la proie d'un effroi révérenciel. Et elle tremblait. Parce qu'elle était aussi complètement terrifiée.

« Lila. Vali. Venez ! » ordonna Héris. Elle plaça les deux filles derrière les deux faucons de flanc. Elle leur donna des indications très précises sur leur tir, la façon dont elles devraient s'y prendre et le moment où il faudrait faire feu. « Et n'hésitez surtout pas. Au moment exact. Vous aurez moins de deux secondes si une brèche s'ouvre. » Elle s'approcha du banc installé sous les fenêtres. « Je veux qu'Anna et toi serviez les deux faucons du centre, Piper. Anna ? Tu vas bien ?

— Juste un peu dépassée. » D'une voix étranglée, étouffée. « Je peux y arriver. Dis-moi seulement ce que je dois faire et quand.

— Et toi, Piper ?

— Je peux m'en charger. » Bien qu'il fût dégoûté de se voir réduit au seul rôle de hallebardier.

« Tant mieux. Ça libérera Asgrimmur, qui pourra m'aider de face.

— Et moi ? s'enquit Pella avec aigreur.

— Je te ferai savoir ce que j'attends de toi. Pour l'instant, reste assis. Sois sage. Et ne touche à rien.

— Que se passera-t-il si quelqu'un tire ? demanda Hecht, soucieux d'éviter la confrontation. Du moins s'ils sont bien chargés de mitraille divine. Les parois, le sol et le plafond de cette salle sont en pierre. On peut s'attendre à des ricochets, grande sœur.

— C'est prévu, petit frère. Chaque arme est braquée sur une de ces dames-jeannes argentées. Le mur du fond est enduit d'une couche d'argile et de plâtre épaisse de dix pouces. »

Elle se dirigea vers Vali. « Pourquoi me traite-t-elle comme ça ? fulmina Pella.

— Parce que c'est comme ça que tu te conduis. Non. Écoute ! Ce qu'elle est en train de faire ici pourrait décider de l'avenir de trois mondes. Ou nous détruire tous. Et tout ce que tu lui montres, c'est ton déplaisir égocentrique, manifestement parce qu'on ne te laisse pas faire ce que tu veux. Quand bien même tu ignores toi-même ce que c'est exactement. »

Il n'arrivait pas à se faire comprendre.

« Écoute, elle ne dispose pour continuer que de ce qu'elle voit et entend. Qu'as-tu jamais fait pour lui prouver qu'on pouvait te faire confiance ? Et qu'on peut compter sur toi pour faire ce qu'il faut au moment critique.

— Oh, merde ! »

Hecht faillit se foutre en rogne. Mais le garçon n'avait réagi qu'à ce qui se passait à l'autre bout de la salle.

Héris venait d'ouvrir une veine du poignet droit de Ferris Renfrow et lui tirait du sang. Cloven Februaren se tenait tout près avec un pansement. Lorsqu'elle eut recueilli une bolée écarlate dans une carafe de verre argenté, elle fit un signe de tête au vieillard. Februaren plaqua son pansement au poignet de Renfrow. Celui-ci hocha la tête. « Ça cicatrise déjà.

— Pella ! appela Héris. À toi de jouer. Monte sur une de ces fenêtres et surveille le quai. Dès que la barge d'or change d'aspect, fais-le-moi savoir. »

Pella obtempéra, non sans faire une moue, et se pencha par la fenêtre. « Oh, chiasse ! Oh, par saint Aaron ! » Il rentra le buste à l'intérieur, tout tremblant. « P'pa. Ne… J'peux pas faire ça. » À la fois honteux et terrorisé.

« Fais le guet, alors, Piper, dit Héris. Pella, prends sa place près du faucon le plus proche de Vali. C'est le plus important. Trouillotte et tu nous

tues tous. Et ne tire pas non plus sans une bonne raison. Piper. La fenêtre. »

Hecht s'exécuta. Et n'eut aucun mal à comprendre le désarroi de Pella. L'abîme était insondable. Et il l'appelait : *Viens ! Fais le plongeon !*

Ses tripes lui soufflaient qu'il était déjà en train de tomber.

Héris se démenait. Elle envoya le Neuvième Inconnu servir le faucon le plus proche de Lila. Elle plaça le bâtard et l'ascendant avec précision. « Personne ne bouge plus maintenant, sauf moi. Et Piper quand il aura fait son rapport. Et rejoint son faucon. » Elle alla placer le sang de Renfrow sur une position qu'elle avait calculée à une fraction de pouce près. Puis elle s'immobilisa à son tour.

Et attendit sans quitter Hecht des yeux.

Hecht se coucha sur le ventre et se cramponna à la pierre de la grande citadelle céleste. Il plongea le regard au fond de l'abîme et s'efforça de vaincre sa terreur. Aucun esprit humain ne devrait endurer une telle épreuve.

Des nains continuaient de dévaler les flancs de la montagne, apparemment au pas de course. Ils se réduisirent bientôt à de simples points noirs piquant vers la barge. D'autres points noirs se joignirent à eux sur le quai. Tous s'engouffrèrent dans le bâtiment.

Des minutes passèrent. Puis, aussi sourd qu'un coup de marteau – *blam !* –, toutes les couleurs de la barge et du quai s'effacèrent. Le portail donnant sur la mer andorayenne se referma en claquant.

« Les couleurs viennent de disparaître, Héris, déclara Hecht.

— Parfait. Ils s'en sont allés. Le Royaume est fermé. »

Les Aelen Kofer étaient partis, voulait-elle dire. En scellant hermétiquement toutes les issues derrière eux. Quoi qu'il se passât maintenant, les Anciens ne pourraient plus les suivre ni s'échapper dans le monde du milieu.

« Tout le monde est prêt ? s'enquit Héris. Les filles ? Piper ? Anna ? Pella ? Double grand-père ? C'est parti ! » Elle renversa la carafe de sang divin.